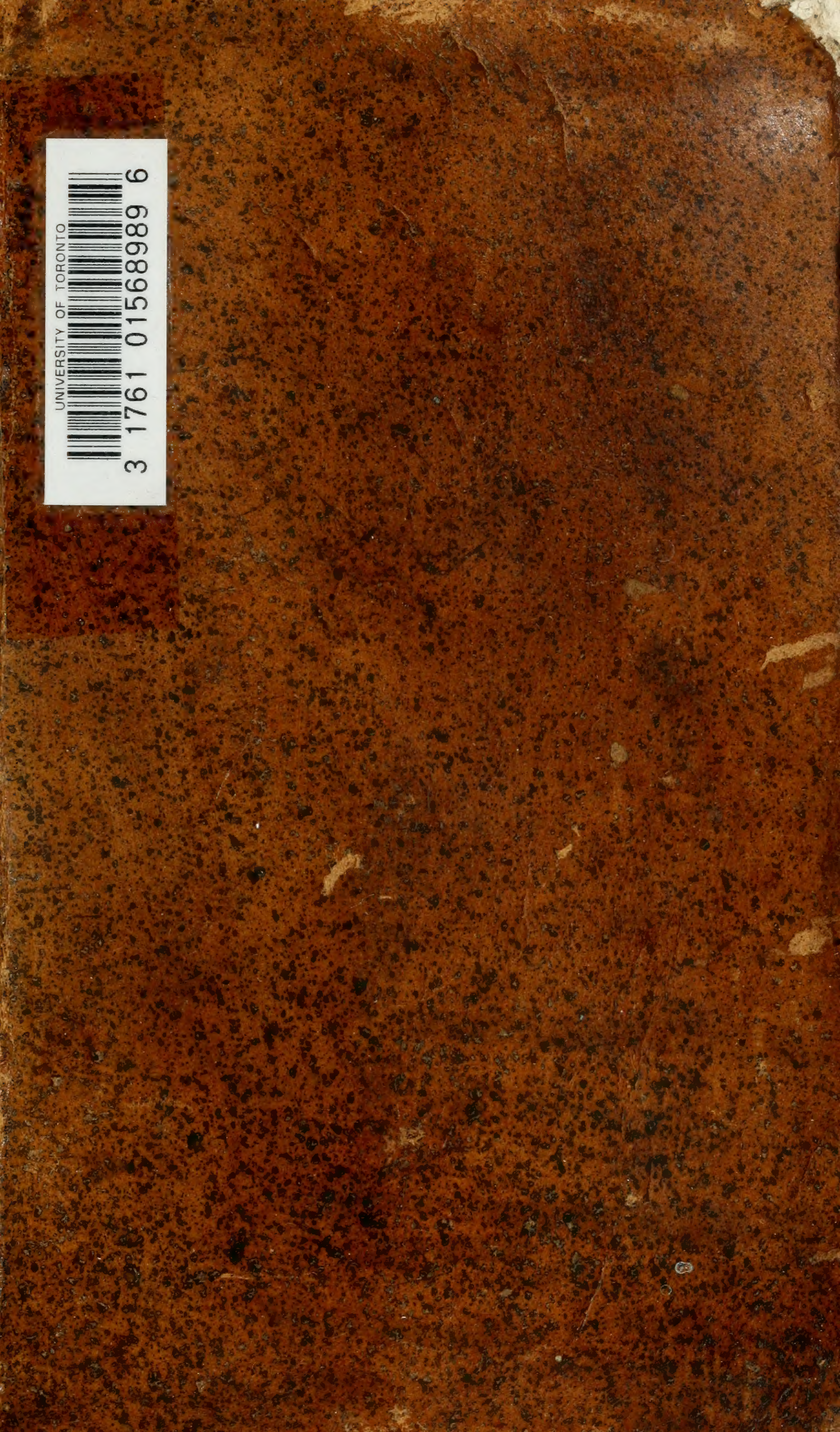

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01568989 6

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

Des Établissemens et du Commerce
des Européens dans les deux Indes.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME DIXIEME.



J. M. Moreau le Jeune. Del. 1760. — N. De Launay aqua forti fecit. H. Guttemberg. Sculp.

Penn achette des Sauvages le pays qu'il veut occuper

Liv. XVIII. Pag. 15.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME DIXIEME.

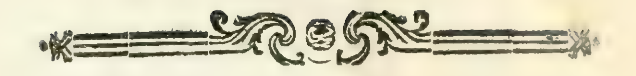


A GENEVE,

Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXX.


LIBRARY
FEB 4 1969
UNIVERSITY OF TORONTO



TABLE

DES

INDICATIONS.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

Fin de la Table du tome dixième.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

NOUS avançons dans une carrière où nous ne nous ſommes pas engagés, ſans en connoître l'étendue, les difficultés ; & que nous aurions abandonnée pluſieurs fois, ſi nous n'avions été ſoutenus par des motifs qui font toujours oublier la diſproportion des forces avec la tentative. On oſe, & l'on exécute quelquefois dans un incendie des choſes qui

abattroient le courage, s'il n'étoit irrité par le péril, & qui l'étonnent quand le péril est passé. Après une bataille gagnée ou perdue, un militaire disoit, à l'aspect d'une montagne, qu'il avoit gravie pour aller à l'ennemi : qui eût jamais fait cela, s'il n'y avoit pas eu un coup de fusil à recevoir ? J'étois sans doute animé de ce sentiment, lorsque je commençai ; & il faut bien qu'il m'anime encore, puisque je continue.

D'abord nous avons montré l'état de l'Europe avant la découverte des deux Indes.

Puis nous avons suivi la marche incertaine, tyrannique & sanglante des établissemens formés dans ces contrées lointaines.

Il nous reste à développer l'influence des liaisons du Nouveau-Monde sur les opinions, les gouvernemens, l'industrie, les arts, les mœurs, le bonheur de l'ancien. Commençons par la religion.

I. Religion. Si l'homme avoit joui sans interruption d'une félicité pure ; si la terre avoit satisfait d'elle-même à toute la variété de ses besoins, on doit présumer que l'admiration & la reconnoissance n'auroient tourné que très-tard vers les dieux les regards de cet être natu-

rellement ingrat. Mais un sol stérile ne répondit pas toujours à ses travaux. Les torrens ravagèrent les champs qu'il avoit cultivés. Un ciel ardent brûla ses moissons. Il éprouva la disette, il connut les maladies, & il rechercha les causes de sa misère.

Pour expliquer l'énigme de son existence, de son bonheur & de son malheur, il inventa différens systêmes également absurdes. Il peupla l'univers d'intelligences bonnes & malfaisantes ; & telle fut l'origine du polythéisme, la plus ancienne & la plus générale des religions. Du polythéisme naquit le manichéisme, dont les vestiges dureront à jamais, quels que soient les progrès de la raison. Le manichéisme simplifié engendra le déisme ; & au milieu de ces opinions diverses, il s'éleva une classe d'hommes médiateurs entre le ciel & la terre.

Ce fut alors que les régions se couvrirent d'autels ; qu'on entendit ici l'hymne de la joie, là le gémissement de la douleur ; & qu'on eut recours à la prière, aux sacrifices les deux moyens naturels d'obtenir la faveur & de calmer le ressentiment. On offrit la gerbe ; on immola l'agneau, la chèvre, le

taureau. Le ſang de l'homme arroſa le tertre ſacré.

Cependant on voyoit ſouvent l'homme de bien dans la ſouffrance, le méchant, l'impie même dans la proſpérité, & l'on imagina la doctrine de l'immortalité. Les ames affranchies du corps, ou circulèrent dans les différens êtres de la nature, ou s'en allèrent dans un autre monde recevoir la récompenſe de leurs vertus, le châtiment de leurs crimes. Mais l'homme en devint-il meilleur? c'eſt un problême. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que depuis l'inſtant de ſa naiſſance juſqu'au moment de ſa mort, il fut tourmenté par la crainte des puiſſances inviſibles, & réduit à une condition beaucoup plus fâcheuſe que celle dont il avoit joui.

La plupart des légiſlateurs ſe ſont ſervis de cette diſpoſition des eſprits pour conduire les peuples, & plus encore pour les aſſervir. Quelques-uns ont fait deſcendre du ciel le droit de commander; & c'eſt ainſi que s'eſt établie la théocratie ou le deſpotiſme ſacré, la plus cruelle & la plus immorale des légiſlations: celle où l'homme orgueilleux, malfaiſant, intéreſſé, vicieux avec impunité,

commande à l'homme de la part de Dieu; où il n'y a de juſte que ce qui lui plaît, d'injuſte que ce qui lui déplaît, ou à l'Etre ſuprême avec lequel il eſt en commerce, & qu'il fait parler au gré de ſes paſſions; où c'eſt un crime d'examiner ſes ordres, une impiété de s'y oppoſer; où des révélations contradictoires ſont miſes à la place de la conſcience & la raiſon, réduites au ſilence par des prodiges ou par des forfaits; où les nations enfin ne peuvent avoir des idées fixes ſur les droits de l'homme, ſur ce qui eſt bien, ſur ce qui eſt mal, parce qu'elles ne cherchent la baſe de leurs privilèges & de leurs devoirs que dans des livres inſpirés dont l'interprétation leur eſt refuſée.

Si ce gouvernement eut dans la Paleſtine une origine plus ſublime, il n'y fut pas plus exempt qu'ailleurs des calamités qui en paroiſſent une ſuite inévitable.

Le chriſtianiſme ſuccéda au judaïſme. L'aſſerviſſement d'une république, maîtreſſe du monde, à des monſtres de tyrannie; la miſère effroyable que le luxe d'une cour & la ſolde des armées répandirent dans un vaſte empire, ſous le règne des Nérons; les

irruptions ſucceſſives des barbares qui démembrèrent ce grand corps ; la perte des provinces qui ſe ſoulevèrent ou furent envahies : tous ces maux phyſiques avoient préparé les eſprits à une nouvelle religion, & les révolutions de la politique en devoient amener une dans le culte. On ne voyoit plus dans le Paganiſme vieilli que les fables de ſon enfance, l'ineptie ou la méchanceté de ſes dieux, l'avarice de ſes prêtres, l'infamie & les vices des rois qui ſoutenoient ces dieux & ces prêtres. Alors le peuple qui ne connoiſſoit que des tyrans ſur la terre, chercha ſon aſyle dans le ciel.

Le chriſtianiſme vint le conſoler, & lui apprendre à ſouffrir. Tandis que les vexations & les débauches du trône ſappoient le paganiſme avec l'empire, des ſujets opprimés & dépouillés, qui avoient embraſſé les nouveaux dogmes, achevoient cette ruine par l'exemple de toutes les vertus qui accompagnent toujours la ferveur du proſélytiſme. Mais une religion née dans les calamités publiques, devoit donner à ceux qui la prêchoient beaucoup d'empire ſur les malheureux qui ſe réfugioient dans ſon ſein. Auſſi

le pouvoir du clergé naquit-il, pour ainsi dire, dans le berceau de l'évangile.

Du débris des superstitions païennes & des sectes philosophiques, il se forma un corps de rites & de dogmes que la simplicité des premiers chrétiens sanctifia par une piété vraie & touchante : mais qui laissèrent en même-tems un germe de disputes & de débats, d'où sortit cette complication de passions qu'on voile & qu'on honore sous le nom de zèle. Ces dissentions enfantèrent des écoles, des docteurs, un tribunal, une hiérarchie. Le christianisme avoit commencé par des pêcheurs qui ne savoient que l'évangile ; il fut achevé par des évêques qui formèrent l'église. Alors il gagna de proche en proche, & parvint jusqu'à l'oreille des empereurs. Les uns le tolérèrent par mépris, par crainte, par intérêt ou par humanité ; les autres le persécutèrent. La persécution hâta les progrès que la tolérance lui avoit ouverts. Le silence & la proscription, la clémence & la rigueur ; tout lui devint utile. La liberté naturelle à l'esprit humaln, le fit adopter à sa naissance, comme elle l'a fait souvent rejetter dans sa vieillesse. Cette indépen-

dance, moins amoureuſe de la vérité que de la nouveauté, devoit lui donner des ſectateurs, quand il n'auroit pas eu tous les caractères propres à le faire reſpecter.

Le paganiſme démaſqué par la philoſophie, & décrié par les pères de l'égliſe, avec des temples aſſez nombreux, mais des prêtres qui n'étoient pas riches, croula de jour en jour, & céda ſa place au nouveau culte. Celui-ci pénétra dans le cœur des femmes par la dévotion qui s'unit ſi bien à la tendreſſe, & dans l'eſprit des enfans qui aiment les prodiges & la morale même la plus ſévère. C'eſt par-là qu'il entra dans les cours, où tout ce qui peut devenir paſſion eſt ſûr de trouver accès. Un prince qui, baigné dans le ſang de ſa famille, s'étoit comme endormi dans des bras impurs ; ce prince qui avoit de grands crimes & de grandes foibleſſes à expier, embraſſa le chriſtianiſme qui lui pardonnoit tout en faveur de ſon zèle, & auquel il donna tout pour être délivré de ſes remords.

Conſtantin au lieu d'unir à ſa couronne le pontificat quand il ſe fit chrétien, comme ils étoient unis dans la perſonne des empereurs, païens, accorda au clergé tant de

richeſſes & d'autorité, tant de moyens de les accroître de plus en plus, que cet aveugle abandon fut ſuivi d'un deſpotiſme eccléſiaſtique tout-à-fait nouveau.

Une ignorance profonde étoit le plus ſûr appui de cet aſcendant ſur les eſprits. Les pontifes de Rome répandirent ces ténèbres en déclarant la guerre à tout eſpèce d'érudition païenne. S'il ſe fit de tems en tems quelques efforts pour diſſiper cette obſcurité, ils furent étouffés par les ſupplices.

Tandis que les papes déſabuſoient les eſprits de leur autorité par l'abus même qu'ils en faiſoient, la lumière vint d'Orient en Occident. Dès que les chefs-d'œuvre de l'antiquité eurent ramené le goût des bonnes études, la raiſon recouvra quelques-uns des droits qu'elle avoit perdus. L'hiſtoire de l'égliſe fut approfondie, & l'on y découvrit les faux titres de la cour de Rome. Une partie de l'Europe en ſecoua le joug. Un moine lui fit perdre preſque toute l'Allemagne, preſque tout le Nord; un chanoine quelques provinces de France; & un roi pour une femme, l'Angleterre entière. Si d'autres ſouverains maintinrent avec fermeté

la religion catholique dans leurs possessions ; ce fut peut-être parce qu'elle étoit plus favorable à cette obéissance aveugle & passive qu'ils exigent des peuples, & que le clergé romain a toujours prêchée pour ses intérêts.

Cependant le desir de conserver d'une part l'autorité pontificale, de l'autre l'envie de la renverser, ont enfanté deux systêmes opposés. Les théologiens catholiques ont entrepris même avec succès de prouver que les livres saints ne sont point par eux-mêmes la pierre de touche de l'orthodoxie. Ils ont démontré que depuis la première prédication de l'évangile jusqu'à nos jours, les écritures diversement entendues avoient donné naissance aux opinions les plus opposées, les plus extravagantes, les plus impies ; & qu'avec cette parole divine on a pu soutenir les dogmes les plus contradictoires, tant qu'on n'a suivi que le sentiment intérieur pour interprète de la révélation.

Les écrivains de la religion réformée ont fait voir l'absurdité qu'il y auroit à croire un seul homme continuellement inspiré du ciel sur un trône ou dans une chaire qui

fut le siège des vices les plus monstrueux; où la dissolution se vit assise à côté de l'inspiration; où l'adultère & le concubinage profanèrent les idoles revêtues du caractère & du nom de la sainteté; où l'esprit de mensonge & d'artifice dirigea les prétendus oracles de la vérité. Ils ont démontré que l'église assemblée en concile & composée de prélats intriguans sous les empereurs de la primitive église, ignorans & débauchés dans les tems de barbarie, ambitieux & fastueux dans les siècles de schisme; qu'une telle église ne devoit pas être plus éclairée de lumières surnaturelles que le vicaire de Jésus; que l'esprit de Dieu ne se communiquoit pas plus visiblement à deux cens pères du concile qu'au saint père, souvent le plus méchant des hommes; que des Allemands & des Espagnols sans science, des François sans mœurs, & des Italiens sans aucune vertu, n'étoient pas aussi disposés à l'esprit de révélation qu'un simple troupeau de paysans qui cherchent Dieu de bonne foi dans la prière & le travail. Enfin s'ils n'ont pu soutenir leur nouveau systême aux yeux

de la raiſon, ils ont très-bien détruit celui de l'ancienne égliſe.

Au milieu de ces ruines, la philoſophie s'eſt élevée, & elle a dit. Si le texte de l'écriture n'a pas la clarté, la préciſion, l'authenticité néceſſaires pour être l'unique règle infaillible de culte & de dogme. Si la tradition de l'égliſe depuis ſes premiers ſiècles juſqu'au tems de Luther & de Calvin s'eſt corrompue elle-même avec les mœurs des prêtres & des fidèles; ſi les conciles ont chancelé, varié, décidé contradictoirement dans leurs aſſemblées; s'il eſt indigne de la divinité de communiquer ſon eſprit & ſa parole à un ſeul homme débauché quand il eſt jeune, imbécille quand il eſt vieux, ſujet enfin dans tous les âges aux paſſions, aux erreurs, aux infirmités de l'homme: il ne reſte aucun appui ſolide & conſtant à l'infaillibilité de la foi chrétienne. Ainſi cette religion n'eſt pas d'inſtitution divine, ou Dieu n'a pas voulu qu'elle fût éternelle.

Ce dilemme eſt très-embarraſſant. Tant que le ſens des écritures demeurera ſuſceptible des conteſtations qu'il a toujours éprouvées,

& la tradition auſſi problématique qu'elle l'a paru par les travaux immenſes des théologiens de différentes communions, le chriſtianiſme ne pourra s'appuyer que ſur l'autorité civile, que ſur le pouvoir du magiſtrat. La propre force de la religion qui ſoumet l'eſprit & retient la conſcience par la perſuaſion, cette force lui manquera.

Auſſi ces diſputes ont-elles peu-à-peu conduit les nations qui avoient ſecoué le joug d'une autorité regardée juſqu'alors comme infaillible plus loin qu'on ne l'avoit prévu. Elles ont aſſez généralement rejetté de l'ancien culte ce qui contrarioit leur raiſon, & n'ont conſervé qu'un chriſtianiſme dégagé de tous les myſtères. La révélation elle-même a été abandonnée, mais plus tard, dans ces régions par quelques hommes plus audacieux, ou qui ſe croyoient plus éclairés que la multitude. Une manière de penſer ſi fière, ſi indépendante, s'eſt étendue avec le tems aux états qui étoient reſtés aſſervis à Rome. Comme dans ces contrées, les lumières avoient fait moins de progrès, & que les opinions étoient plus gênées, la licence y a été portée juſqu'à ſa dernière

limite, l'athéiſme; ſyſtême ou d'un atrabilaire qui ne voit que du déſordre dans la nature, ou d'un méchant qui craint un vengeur à venir, ou d'une claſſe de philoſophes qui ne ſont ni atrabilaires ni méchans, mais qui croient trouver dans les propriétés d'une matière éternelle la cauſe ſuffiſante de tous les phénomènes qui nous frappent d'admiration.

Par une impulſion fondée dans la nature même des religions, le catholiciſme tend ſans ceſſe au proteſtantiſme; le proteſtantiſme au ſocinianiſme; le ſocinianiſme au déiſme; le déiſme au ſcepticiſme. L'incrédulité eſt devenue trop générale, pour qu'on puiſſe eſpérer avec quelque fondement de redonner aux anciens dogmes l'aſcendant dont ils ont joui durant tant de ſiècles. Qu'ils ſoient toujours librement ſuivis par ceux de leurs ſectateurs que leur conſcience y attache, par tous ceux qui y trouvent des conſolations, & un encouragement à leurs devoirs de citoyen: mais que toutes les ſectes, dont les principes ne contrarieront pas l'ordre public, trouvent généralement la même indulgence. Il ſeroit de la dignité

comme de la ſageſſe de tous les gouvernemens, d'avoir un même code moral de religion dont il ne feroit pas permis de s'écarter, & de livrer le reſte à des diſcuſſions indifférentes au repos du monde. Ce feroit le plus ſûr moyen d'éteindre inſenſiblement le fanatiſme des prêtres, & l'enthouſiaſme des peuples.

C'eſt en partie à la découverte du Nouveau-Monde qu'on devra la tolérance religieuſe qui doit s'introduire dans l'ancien. Elle arrivera cette tolérance. La perſécution ne feroit que hâter la chûte des religions dominantes. L'induſtrie & la lumière ont pris chez les nations un cours, un aſcendant qui doit rétablir un certain équilibre dans l'ordre moral & civil des ſociétés. L'eſprit humain eſt déſabuſé de l'ancienne ſuperſtition. Si l'on ne profite de cet inſtant pour le guider & le rendre à l'empire de la raiſon, il faut que la maſſe générale des hommes qui a beſoin d'eſpérances & de craintes, ſe livre à des ſuperſtitions nouvelles.

Tout a concouru depuis deux ſiècles à épuiſer cette fureur de zèle qui dévoroit la terre. Les déprédations des Eſpagnols dans

toute l'Amérique ont éclairé le monde ſur les excès du fanatiſme. En établiſſant leur religion par le fer & par le feu dans des pays dévaſtés & dépeuplés, ils l'ont rendu odieuſe en Europe ; & leurs cruautés ont détaché plus de catholiques de la communion Romaine, qu'elles n'ont fait de chrétiens parmi les Indiens. L'abord de toutes les ſectes dans l'Amérique Septentrionale, a néceſſairement étendu l'eſprit de tolérance au loin, & ſoulagé nos contrées de guerres de religion. Les miſſions nous ont délivré de ces eſprits inquiets, qui pouvoient incendier leur patrie, & qui ſont allés porter les torches & les glaives de l'évangile au-delà des mers. La navigation & les longs voyages ont inſenſiblement détourné une grande partie du peuple des folles idées de la ſuperſtition. La différence des cultes & des nations, a familiariſé les eſprits les plus groſſiers avec une ſorte d'indifférence pour l'objet qui avoit le plus frappé leur imagination. Le commerce entre les ſectes les plus oppoſées, a refroidi la haîne religieuſe qui les diviſoit. On a vu qu'il y avoit par-tout de la morale & de la bonne foi dans les opinions, par-tout du déréglement

déréglement dans les mœurs, & de l'avarice dans les ames; & l'on en a conclu que c'étoit le climat, le gouvernement & l'intérêt ſocial ou national qui modifioient les hommes.

Depuis que la communication eſt établie entre les deux hémiſphères de ce monde, on parle & l'on s'occupe moins de cet autre monde, qui faiſoit l'eſpérance du petit nombre, & le tourment de la multitude. La variété, la multiplicité des objets que l'induſtrie a préſentés à l'eſprit & aux ſens, a partagé les affections de l'homme & affoibli l'énergie de tous les ſentimens. Les caractères ſe ſont émouſſés; & le fanatiſme a dû s'éteindre comme la chevalerie, comme toutes les grandes manies des peuples déſœuvrés. Les cauſes de cette révolution dans les mœurs, ont influé encore plus rapidement ſur les gouvernemens.

II. Gouvernement.

La ſociété vient naturellement de la population, & le gouvernement tient à l'état ſocial. En conſidérant le peu de beſoins que la nature donne à l'homme, en proportion des reſſources qu'elle lui préſente; le peu de ſecours & de biens qu'il trouve dans l'état civil, en comparaiſon des peines & des maux

qu'il y entaſſe ; ſon inſtinct commun à tous les êtres vivans, pour l'indépendance & la liberté ; une multitude de raiſons priſes de ſa conſtitution phyſique : on a voulu douter ſi la ſociabilité étoit auſſi naturelle à l'eſpèce humaine qu'on le penſe ordinairement.

On a comparé les hommes iſolés à des reſſorts épars. Si dans l'état de nature, ſans légiſlation, ſans gouvernement, ſans chefs, ſans magiſtrats, ſans tribunaux, ſans loix, un de ces reſſorts en choquoit un autre, ou celui-ci briſoit le premier, ou il en étoit briſé, ou ils ſe briſoient tous deux. Mais lorſqu'en les raſſemblant & les ordonnant on en eut formé ces énormes machines qu'on appelle ſociétés, où, bandés les uns contre les autres, ils agiſſent & réagiſſent avec toute la violence de leur énergie particulière, on créa artificiellement un véritable état de guerre, & d'une guerre variée par une multitude innombrable d'intérêts & d'opinions. Ce fut bien un autre déſordre, lorſque deux, trois, quatre ou cinq de ces terribles machines vinrent à ſe heurter en même tems. C'eſt alors qu'on vit dans la durée de quelques heures, plus de reſſorts briſés, mis en pièces, qu'il n'y en

auroit eu pendant la durée de vingt ſiècles, avant ou ſans cette ſublime inſtitution. C'eſt ainſi qu'on fait la ſatyre des premiers fondateurs des nations, par la ſuppoſition d'un état ſauvage, idéal & chimérique. Jamais les hommes ne furent iſolés, comme on les montre ici. Ils portèrent en eux un germe de ſociabilité qui tendoit ſans ceſſe à ſe développer. Ils auroient voulu ſe ſéparer, qu'ils ne l'auroient pu; ils l'auroient pu, qu'ils ne l'auroient pas dû, les vices de leur aſſociation ſe compenſant par de plus grands avantages.

La foibleſſe & la langueur de l'enfance de l'homme; la nudité de ſon corps ſans poil & ſans plume; la perfectibilité de ſon eſprit, ſuite néceſſaire de la durée de ſa vie; l'amour maternel qui croît avec les ſoins & les peines, qui, après avoir porté ſon fruit neuf mois dans ſes entrailles, l'allaite & le porte des années entières dans ſes bras; l'attachement réciproque, né de cette habitude entre deux êtres qui ſe ſoulagent & ſe careſſent; la multiplication des ſignes communicatifs dans une organiſation, qui joint aux accens de la voix, communs à tant d'animaux, le langage des

doigts & des gestes particuliers à l'espèce humaine ; les événemens naturels qui peuvent rapprocher de cent façons, & réunir des individus errans & libres ; les accidens & les besoins imprévus qui les forcent à se rencontrer pour la chasse, la pêche, ou même pour leur défense ; enfin l'exemple de tant d'espèces qui vivent en troupes, telles que les amphibies & les monstres marins, les vols de grue & d'autres animaux, les insectes même qu'on trouve en bandes & en essaims: tous ces faits & ces raisonnemens semblent prouver que l'homme tend de sa nature à la sociabilité, & qu'il y arrive d'autant plus promptement, qu'il ne sauroit beaucoup peupler sous la Zone-Torride, sans se former en hordes errantes ou sédentaires, ni se répandre sous les autres Zones, sans s'associer à ses semblables, pour la proie & le butin qu'exige le besoin de se nourrir & de se vêtir.

De la nécessité de s'associer, dérive celle d'avoir des loix relatives à cet état : c'est-à-dire, de former, par la combinaison de tous les instincts communs & particuliers, une combinaison générale, qui maintienne la

maſſe & la pluralité des individus. Car ſi la nature pouſſe l'homme vers l'homme, c'eſt ſans doute par une ſuite de cette attraction univerſelle, qui tend à la reproduction & à la conſervation. Tous les penchans que l'homme porte dans la ſociété, tous les plis qu'il y prend, devroient être ſubordonnés à cette première impulſion. Vivre & peupler étant la deſtination de toutes les eſpèces vivantes, il ſemble que la ſociabilité, ſi c'eſt une des premières facultés de l'homme, devroit concourir à cette double fin de la nature, & que l'inſtinct qui le conduit à l'état ſocial, devroit diriger néceſſairement toutes les loix morales & politiques, au réſultat d'une exiſtence plus longue & plus heureuſe pour la pluralité des hommes. Cependant, à ne conſidérer que l'effet, on diroit que toutes les ſociétés n'ont pour principe ou pour ſuprême loi, que la *ſûreté de la puiſſance dominante.* D'où vient ce contraſte ſingulier, entre la fin & les moyens, entre les loix de la nature & celles de la politique ?

C'eſt une queſtion à laquelle il eſt difficile de répondre ſolidement, ſans ſe former des notions juſtes de la nature, de la ſucceſſion

des différens gouvernemens ; & l'hiſtoire ne nous eſt preſque d'aucun ſecours ſur ce grand objet. Tous les fondemens de la ſociété actuelle ſe perdent dans les ruines de quelque cataſtrophe ou révolution phyſique. Par-tout, on voit les hommes chaſſés par les incendies de la terre ou par les feux de la guerre, par les débordemens des eaux ou par des inſectes dévorans, par la diſette ou par la famine, ſe réunir dans un coin du monde inhabité ; ou ſe diſperſer, ſe répandre dans des lieux déja peuplés. Toujours la police commence par le brigandage, & l'ordre par l'anarchie. Mais pour parvenir à quelque réſultat qui ſatisfaſſe la raiſon, il faut négliger ces ſecouſſes momentanées, & conſidérer les nations dans un état ſtationnaire & tranquille, qui laiſſe un libre cours à la production des phénomènes.

On a dit qu'il y avoit deux mondes, le phyſique & le moral. Plus on aura d'étendue dans l'eſprit & d'expérience, plus on ſera convaincu qu'il n'y en a qu'un, le phyſique qui mène tout, lorſqu'il n'eſt pas contrarié par des cauſes fortuites, ſans leſquelles on eût conſtamment remarqué le même

enchaînement dans les événemens moraux les plus ſurprenans, tels que l'origine des idées religieuſes, les progrès de l'eſprit humain, les découvertes des vérités, la naiſſance & la ſucceſſion des erreurs, le commencement & la fin des préjugés, la formation des ſociétés & l'ordre périodique des différens gouvernemens.

Tous les peuples policés ont été ſauvages; & tous les peuples ſauvages, abandonnés à leur impulſion naturelle, étoient deſtinés à devenir policés. La famille fut la première ſociété; & le premier gouvernement fut le gouvernement patriarchal, fondé ſur l'amour, l'obéiſſance, & le reſpect. La famille s'étend & ſe diviſe. Des intérêts oppoſés, ſuſcitent la guerre entre des frères qui ſe méconnoiſſent. Un peuple fond les armes à la main ſur un autre. Le vaincu devient l'eſclave du vainqueur, qui ſe partage ſes campagnes, ſes enfans, ſes femmes. La contrée eſt gouvernée par un chef, par ſes lieutenans & par ſes ſoldats, qui repréſentent la partie libre de la nation, tandis que tout le reſte eſt ſoumis aux atrocités, aux humiliations de la ſervitude. Dans cette anarchie, mêlée de

jaloufie & de férocité, la paix eft bientôt troublée. Ces hommes inquiets marchent les uns contre les autres ; ils s'exterminent. Avec le tems, il ne refte qu'un monarque ou un defpote. Sous le monarque, il eft une ombre de juftice ; la légiflation fait quelques pas ; des idées de propriété fe développent ; le nom d'efclave eft changé en celui de fujet. Sous la fuprême volonté du defpote, ce n'eft que terreur, baffeffe, flatterie, ftupidité, fuperftition. Cette fituation intolérable ceffe, ou par l'affaffinat du tyran, ou par la diffolution de l'empire ; & la démocratie s'élève fur ce cadavre. Alors, pour la première fois, le nom facré de patrie fe fait entendre. Alors l'homme courbé relève fa tête, & fe montre dans toute fa dignité. Alors les faftes fe rempliffent de faits héroïques. Alors, il y a des pères, des mères, des enfans, des amis, des concitoyens, des vertus publiques & domeftiques. Alors les loix règnent, le génie prend fon effor, les fciences naiffent, les travaux utiles ne font plus avilis.

Malheureufement cet état de bonheur n'eft que momentané. Par-tout les révolutions, dans le gouvernement, fe fuccèdent

avec une rapidité qu'on a peine à ſuivre. Il y a peu de contrées qui ne les aient toutes eſſuyées, & il n'en eſt aucune qui, avec le tems, n'achève ce mouvement périodique. Toutes ſuivront plus ou moins ſouvent, un cercle réglé de malheurs & de proſpérités, de liberté & d'eſclavage, de mœurs & de corruption, de lumière & d'ignorance, de grandeur & de foibleſſe; toutes parcourront tous les points de ce funeſte horizon. La loi de la nature, qui veut que toutes les ſociétés gravitent vers le deſpotiſme & la diſſolution, que les empires naiſſent & meurent, ne ſera ſuſpendue pour aucune. Tandis que ſemblables à l'aiguille, qui marque la direction conſtante des vents, elles avancent ou rétrogradent, voyons comment l'Europe eſt arrivée à l'état de police où nous la voyons.

Un homme d'un profond génie & d'un caractère implacable, quoiqu'il ſoit appellé dans l'hiſtoire le plus doux des humains, affranchit les Hébreux de l'eſclavage, par des prodiges, & ſe ſert de l'autorité du ciel, au nom duquel il les opère, pour étouffer en eux tout ſentiment de commiſération.

Les peuples ſont impitoyablement exterminés. Les hommes, les femmes, les enſans, les nouveaux nés, ceux qui ſont encore dans le ſein de leur mère, les animaux même ſont maſſacrés. Les fautes de la nation qu'il conduit, ſont cruellement châtiées. Le moindre ſigne de révolte, le plus léger murmure enfonce le glaive dans la gorge du coupable, ou entr'ouvre des gouffres ſous ſes pieds. Ce n'eſt jamais lui, c'eſt toujours Dieu qui ſe venge. Il plonge le peuple dans la miſère, en le dépouillant du peu d'or qu'il poſſède. Il laiſſe en mourant des chefs animés de ſon eſprit. Il avoit préparé par la terreur & par la ſtupidité, le gouvernement théocratique, auquel ſuccéda le gouvernement monarchique; ſi l'on peut donner ce nom à une conſtitution, ſous laquelle des rois tyrans de leurs ſujets, ſont les eſclaves du ſacerdoce. Cette ſingulière nation garde ſon caractère primitif ſous les viciſſitudes de ſa deſtinée. Le Juif vaincu, ſubjugué, diſperſé, haï, mépriſé, reſte Juif. Avec ſes annales ſous ſon bras, il promène la Paleſtine dans tous les climats. Quelle que ſoit la région qu'il habite, il vit dans l'attente d'un libérateur, & meurt

les regards attachés ſur ſon ancien temple.

La Grèce vit ſes états fondés par des brigands, qui détruiſirent quelques monſtres & beaucoup d'hommes, afin d'être rois. C'eſt-là que pendant une aſſez courte durée, du moins à dater des tems héroïques, & dans une enceinte aſſez étroite, on a le ſpectacle préſent de toutes les eſpèces de gouvernemens, de l'ariſtocratie, de la démocratie, de la monarchie, du deſpotiſme, & d'une anarchie que l'approche de l'ennemi commun ſuſpend, ſans l'éteindre. C'eſt-là que la menace imminente de la ſervitude fait éclorre & perpétue le patriotiſme, qui amène à ſa ſuite la naiſſance de tous les grands talens; des modèles ſublimes de tous les vices & de toutes les vertus; une multitude d'écoles de la ſageſſe au milieu de la débauche; & des exemples dans tous les beaux arts, que l'art imitera dans tous les ſiècles & n'égalera jamais. Le Grec fut un peuple frivole, plaiſant, menteur & ingrat. Le Grec fut le ſeul peuple original qu'on ait vu & qu'on verra peut-être ſur la terre.

Rome fut, dit-on, cimentée des débris échappés aux flammes de Troie, ou ne fut

qu'une caverne de bandits de la Grèce & de l'Italie : mais de cette écume du genre-humain ſortit un peuple de héros, fléau de toutes les nations, vautour de lui-même; un peuple plus étonnant qu'admirable; grand par ſes qualités; digne d'exécration, par l'uſage qu'il en fit au tems de la république; le peuple le plus lâche, le plus corrompu ſous ſes empereurs; un peuple, dont un des hommes les plus vertueux de ſon ſiècle diſoit : Si les rois ſont des bêtes féroces, qui dévorent les nations, quelle bête eſt-ce donc que le peuple Romain qui dévore les rois?

La guerre, qui, des grands peuples de l'Europe, n'avoit fait que l'empire des Romains, fit redevenir barbares ces Romains ſi nombreux. Le caractère & les mœurs des conquérans, paſſant preſque toujours dans l'ame des vaincus, ceux qui s'étoient éclairés à la lumière de Rome ſavante, retombèrent dans les ténèbres des Scythes ſtupides & féroces. Durant des ſiècles d'ignorance, la force faiſant toujours la loi, & le haſard, ou la faim, ayant ouvert aux forces du Nord, les portes du Midi, le flux & le reflux con-

tinuel des émigrations, empêchèrent les loix de ſe fixer nulle part. Comme une foule de petits peuples avoit détruit une grande nation, pluſieurs chefs ou tyrans dépecèrent en fiefs chaque vaſte monarchie. Le peuple, qui n'a rien gagné dans le gouvernement d'un ſeul homme ou de pluſieurs, fut toujours écraſé, mutilé, foulé par ces démembremens de l'anarchie féodale. C'étoient de petites guerres continuelles entre des bourgs voiſins, au lieu de nos grandes & ſuperbes guerres de nation à nation.

Cependant, une fermentation continuelle conduiſoit les nations à prendre une forme, une conſiſtance. Les rois voulurent s'élever ſur les ruines de ces hommes ou de ces corps puiſſans, qui perpétuoient les troubles; & ils employèrent, pour y réuſſir, le ſecours du peuple. On le mania, on le façonna, on le polit, & on lui donna des loix plus raiſonnées qu'il n'en avoit eues.

La ſervitude avoit abattu ſa vigueur naturelle; la propriété lui rendit du reſſort, & le commerce, qui ſuivit la découverte du Nouveau-Monde, augmenta toutes ſes facultés, en répandant une émulation univerſelle.

A ce mouvement général, s'en joignit un autre. Les monarques n'avoient pu agrandir leur pouvoir, sans diminuer celui du clergé, sans favoriser ou préparer le discrédit des opinions religieuses. Les novateurs qui osèrent attaquer l'église, furent appuyés du trône. Dès-lors l'esprit humain prit des forces, en s'exerçant contre les fantômes de l'imagination; & rentré dans le chemin de la nature & de la raison, il découvrit les véritables principes du gouvernement. Luther & Colomb étoient nés, l'Univers en trembla, toute l'Europe fut agitée: mais cet orage épura son horizon pour des siècles. L'un de ces hommes ranima tous les esprits, l'autre tous les bras. Depuis qu'ils ont ouvert les routes de l'industrie & de la liberté, la plupart des nations de l'Europe travaillent, avec quelque succès, à corriger ou à perfectionner la législation, d'où dépend la félicité des hommes: mais cet esprit de lumière n'est pas arrivé jusqu'au Turc.

Les Turcs ne furent connus en Asie qu'au commencement du treizième siècle, tems où les Tartares, dont ils étoient une tribu, firent des incursions fréquentes sur les terres de

l'empire d'Orient, comme en avoient fait autrefois les Goths dans les provinces d'Occident. C'eſt en 1300, qu'Ottoman fut déclaré ſultan par ſa nation, qui vivant juſqu'alors de butin ou vendant ſes ſervices à quelque prince d'Aſie, n'avoit point encore ſongé à former un empire indépendant. Ottoman devint chef, parmi ces barbares, comme un ſauvage diſtingué par ſa bravoure, le devient parmi ſes égaux : car les Turcs n'étoient alors qu'une horde fixée à côté de peuples demi-civiliſés.

Sous ce prince & ſes ſucceſſeurs, la puiſſance Ottomane faiſoit tous les jours de nouveaux progrès. Rien ne lui réſiſtoit. Des princes élevés dans des camps & nés capitaines; des armées accoutumées à la victoire par des guerres continuelles & mieux diſciplinées que les Chrétiens, réparoient les vices d'un mauvais gouvernement.

Conſtantinople, priſe en 1453 par Mahomet, devint la capitale de leur empire; & les princes de l'Europe, plongés dans l'ignorance & la barbarie, n'auroient oppoſé qu'une digue impuiſſante à ce torrent débordé, ſi les premiers ſucceſſeurs de Mahomet, à la

tête d'une nation qui conſervoit encore les mœurs, le génie & la diſcipline de ſes fondateurs, n'euſſent été obligés d'interrompre leurs expéditions en Pologne, en Hongrie, ou ſur les domaines de la république de Veniſe, pour ſe porter tantôt en Aſie, tantôt en Afrique, ou contre des ſujets rebelles, ou contre des voiſins inquiets. Leur fortune commença à décheoir, auſſi-tôt qu'ils diviſèrent leurs forces. Des ſuccès moins rapides & moins brillans firent perdre à leurs armées cette confiance qui étoit l'ame de leurs exploits. Le reſte de l'empire écrâſé ſous le deſpotiſme le plus rigoureux n'étoit rien. Les conquêtes ne lui avoient donné aucune force réelle, parce qu'on n'avoit pas ſu les mettre à profit par de ſages réglemens. Détruiſant pour conſerver, les vainqueurs n'avoient rien acquis. Ils ne régnoient que dans des provinces dévaſtées, & ſur les débris des puiſſances qu'ils avoient ruinées.

Tandis qu'une proſpérité trompeuſe préparoit la décadence de l'empire Ottoman, une révolution contraire s'opéroit dans la Chrétienté. Les eſprits commençoient à s'éclairer. Des principes moins inſenſés

s'introduiſoient

s'introduifoient dans la Pologne. Le gouvernement féodal, fource féconde de tant de maux & qui duroit depuis fi long-tems, faifoit place dans plufieurs états à un gouvernement plus régulier. Dans d'autres, il fe dénaturoit peu-à-peu, ou par des loix, ou par des coutumes nouvelles auxquelles des circonftances heureufes le forçoient de fe prêter. Enfin, il fe forma dans le voifinage des Turcs, une puiffance capable de leur réfifter. Je veux parler de l'avénement de Ferdinand au trône de Hongrie. Ce prince, maître des poffeffions de la maifon d'Autriche en Allemagne, étoit encore affuré par fa couronne impériale, de puiffans fecours contre l'ennemi commun.

Un gouvernement militaire tend au defpotifme; & réciproquement dans tout gouvernement defpotique, le foldat difpofe tôt ou tard de l'autorité fouveraine. Le prince affranchi de toute loi qui reftreigne fon pouvoir, ne manque pas d'en abufer, & ne commande bientôt qu'à des efclaves qui ne prennent aucun intérêt à fon fort. Celui qui écrâfe ne trouve point de défenfeur, parce qu'il n'en mérite point. Sa grandeur manque

de baſe. Il craint, par la raiſon même qu'il s'eſt fait craindre. L'uſage de la milice contre ſes ſujets, apprend à cette milice même ce qu'elle peut contre lui. Elle eſſaie ſes forces; elle ſe mutine; elle ſe révolte. L'impuiſſance du prince la rend inſolente. Son eſprit devient celui de la ſédition; & c'eſt alors qu'elle décide, & du maître & de ſes miniſtres.

Soliman, inſtruit par les troubles intérieurs qui avoient agité l'empire ſous les règnes de Bajazet II & de Selim II, des dangers dont lui & ſes ſucceſſeurs étoient menacés, n'imagina rien de mieux qu'une loi qui ôtoit aux princes de ſa maiſon, & le commandement des armées, & le gouvernement des provinces. Ce fut en enſeveliſſant dans l'obſcure oiſiveté d'un ſerrail ceux à qui leur naiſſance donnoit quelque prétention à l'empire, qu'il ſe promit d'ôter aux janiſſaires tout prétexte de ſédition. Il ſe trompa. Cette mauvaiſe politique ne fit qu'accroître le mal, d'un mal peut-être encore plus grand. Ses ſucceſſeurs, corrompus par une molle éducation, portèrent en imbécilles le glaive qui avoit fondé, qui avoit étendu l'empire. Des princes ignorans, qui n'avoient fréquenté que des

femmes & converfé qu'avec des eunuques, fe trouvèrent revêtus d'une autorité fans bornes, dont l'abus le plus inoui combla la haîne & la mifère de leurs fujets, & les précipita dans la dépendance abfolue du janiffaire devenu plus avare & plus indocile que jamais. Si le hafard conduifit quelquefois au trône un fouverain digne de l'occuper, il en fut chaffé par des miniftres, ennemis d'un maître qui pouvoit reftreindre leur autorité & éclairer leur conduite.

Quoique le grand-feigneur poffède de vaftes domaines, quoique la fituation de fes états doive l'intéreffer aux querelles des princes Chrétiens, il n'entre prefque pour rien dans le fyftême général de l'Europe. C'eft l'effet de l'ignorance du miniftère de la Porte, de fes préjugés, de l'immobilité de fes principes, des autres vices qui découlent du defpotifme & qui perpétueront fa mauvaife politique : car le grand épouvantail du tyran, c'eft la nouveauté. Il croit que tout eft bien; & en effet, rien ne s'avance plus rapidement à la perfection que le defpotifme. Le meilleur des princes laiffe toujours beaucoup de bien à faire à fes fucceffeurs;

un premier deſpote ne laiſſe preſque jamais de mal à faire à un ſecond. D'ailleurs, comment un grand-ſeigneur abruti dans les voluptés d'un ſerrail ſoupçonneroit-il que l'adminiſtration de ſes états eſt déteſtable ? comment n'admireroit-il pas la merveilleuſe juſteſſe des reſſorts, l'harmonie prodigieuſe des principes & des moyens qui tous concourent au but unique, au but par excellence, ſa puiſſance la plus illimitée, & la ſervitude la plus profonde de ſes ſujets. Le ſort de tant de prédéceſſeurs ou poignardés ou étranglés, n'en inſtruit aucun.

Jamais les ſultans n'ont changé de principes. Le cimeterre eſt toujours, à Conſtantinople, l'interprète de l'alcoran. Si le ſerrail ne voit pas le grand-ſeigneur entrer & ſortir, comme le tyran de Maroc, une tête à la main & dégouttant de ſang, une nombreuſe cohorte de ſatellites ſe charge d'exécuter ces meurtres féroces. Le peuple égorgé par ſon maître, égorge auſſi ſon bourreau : mais ſatisfait de cette vengeance momentanée, il ne ſonge point à la ſûreté de l'avenir, au bonheur de ſa poſtérité. C'eſt trop de ſoins pour des Orientaux, que de veiller à la ſûreté publique,

par des loix pénibles à concevoir, à difcuter, à conferver. Si leur tyran pouffe trop loin les vexations & les cruautés, on demande la tête du vifir, on fait tomber celle du defpote, & tout eft à fa place. Cette remontrance, qui devroit être le privilège de la nation entière, n'eft que celle des janiffaires. Les hommes même les plus puiffans de l'empire, n'ont pas la première idée du droit des nations. Comme en Turquie la fûreté perfonnelle eft le partage d'un état abject, les familles principales tirent vanité du danger qui les menace de la part du gouvernement. Un pacha vous dira qu'un homme comme lui n'eft pas fait pour terminer paifiblement fa carrière dans un lit, comme un homme obfcur. On voit fouvent des veuves fe glorifier de ce que leurs maris, qu'on vient d'étrangler, leur ont été enlevés par un genre de mort convenable.

C'eft à ce point d'extravagance que l'homme eft amené, lorfque la tyrannie eft confacrée par des idées religieufes; & il faut que tôt ou tard elle le foit. Quand l'homme ceffe de s'honorer de fes chaînes aux yeux

de la divinité, il les regarde avec mépris & il ne tarde pas à les brifer. Si l'apothéofe des tyrans de Rome n'eût pas été une momerie, Tibère n'eût pas été étouffé, les meurtres commis par Néron n'auroient pas été vengés. L'oppreffion autorifée par le ciel infpire un tel mépris pour la vie, que l'efclave va jufqu'à tirer vanité de fa propre baffeffe. Il eft fier d'être devenu aux yeux de fon maître un être affez important, pour qu'on ne dédaigne pas de le faire mourir. Quelle différence de l'homme à l'homme! le Romain fe tuera dans la crainte de devoir la vie à fon égal; le Mufulman fe glorifiera d'un arrêt de mort prononcé par fon maître. L'imagination qui mefure la diftance de la terre au firmament ne mefure pas celle-ci. Mais ce qui achève de la confondre, c'eft que l'affaffinat d'un defpote auffi profondément révéré, loin d'exciter l'horreur, ne fait pas la moindre fenfation. Celui qui lui auroit, il n'y a qu'un moment, préfenté fa tête avec joie, regarde froidement la fienne abattue par le cimeterre. Il femble vous dire par fon indifférence: que m'importe que ce

tyran ſoit mort ou vivant, l'honneur d'être étranglé ne ſauroit me manquer ſous ſon ſucceſſeur ?

Les Ruſſes & les Danois n'ont pas les mêmes préjugés, quoique ſoumis à un pouvoir également arbitraire. Parce que ces deux nations jouiſſent d'une adminiſtration plus ſupportable, de quelques réglemens écrits ; elles oſent penſer ou dire que leur gouvernement eſt limité : mais quel homme éclairé ont-elles perſuadé ? Dès que le prince inſtitue les loix & les abolit, les étend & les reſtreint, en permet ou ſuſpend l'exercice à ſon gré ; dès que l'intérêt de ſes paſſions eſt la ſeule règle de ſa conduite ; dès qu'il devient un être unique & central où tout aboutit ; dès qu'il crée le juſte & l'injuſte ; dès que ſon caprice devient loi, & que ſa faveur eſt la meſure de l'eſtime publique : ſi ce n'eſt pas là le deſpotiſme, qu'on nous diſe quelle eſpèce de gouvernement ce pourroit être ?

Dans cet état de dégradation, que ſont les hommes ? Leurs regards contraints n'oſent ſe lever vers la voûte des cieux. Ils man-

quent également, & de lumière pour voir leurs chaînes, & d'ame pour en ſentir la honte. Eteint dans les entraves de la ſervitude, leur eſprit n'a pas aſſez d'énergie pour ſaiſir les droits inſéparables de leur être. On pourroit douter ſi ces eſclaves ne ſont pas auſſi coupables que leurs tyrans ; & ſi la liberté a plus à ſe plaindre de ceux qui ont l'inſolence de l'envahir, que de l'imbécillité de ceux qui ne la ſavent pas défendre.

Cependant, vous entendrez dire que le gouvernement le plus heureux, ſeroit celui d'un deſpote juſte, ferme, éclairé. Quelle extravagance! ne peut-il pas arriver que la volonté de ce maître abſolu, ſoit en contradiction avec la volonté de ſes ſujets? Alors, malgré toute ſa juſtice & toutes ſes lumières, n'auroit-il pas tort de les dépouiller de leurs droits, même pour leur avantage? Eſt-il jamais permis à un homme, quel qu'il ſoit, de traiter ſes commettans comme un troupeau de bêtes? On force celles-ci à quitter un mauvais pâturage, pour paſſer dans un plus gras : mais ne ſeroit-ce pas une tyrannie, d'employer la même violence avec une

ſociété d'hommes? S'ils diſent, nous ſommes bien ici; s'ils diſent même d'accord, nous y ſommes mal, mais nous voulons y reſter; il faut tâcher de les éclairer, de les détromper, de les amener à des vues ſaines, par la voie de la perſuaſion, mais jamais par celle de la force. Le meilleur des princes, qui auroit fait le bien contre la volonté générale, ſeroit criminel, par la ſeule raiſon qu'il auroit outrepaſſé ſes droits. Il ſeroit criminel pour le préſent & pour l'avenir: car, s'il eſt éclairé & juſte, ſon ſucceſſeur, ſans être héritier de ſa raiſon & de ſa vertu, héritera ſûrement de ſon autorité, dont la nation ſera la victime. Un premier deſpote juſte, ferme, éclairé, eſt un grand mal; un ſecond deſpote juſte, ferme, éclairé, ſeroit un plus grand mal; un troiſième qui leur ſuccéderoit avec ces grandes qualités ſeroit le plus terrible fléau dont une nation pourroit être frappée. On ſort de l'eſclavage où l'on eſt précipité par la violence; on ne ſort point de celui où l'on a été conduit par le tems & par la juſtice. Si le ſommeil d'un peuple eſt l'avant-coureur de la perte de ſa liberté; quel ſommeil plus doux, plus profond & plus perfide

que celui qui a duré trois règnes, pendant lefquels on a été bercé par les mains de la bonté ?

Peuples, ne permettez donc pas à vos prétendus maîtres de faire, même le bien, contre votre volonté générale. Songez que la condition de celui qui vous gouverne n'eft pas autre que celle de ce cacique à qui l'on demandoit s'il avoit des efclaves, & qui répondit : *des efclaves ! je n'en connois qu'un dans ma contrée, & cet efclave-là, c'eft moi.*

Il eft d'autant plus important de prévenir l'établiffement du pouvoir arbitraire & les calamités qui en font la fuite infaillible, que le remède à de fi grands maux eft impoffible au defpote lui-même. Occupât-il le trône un demi-fiècle ? Son adminiftration fût-elle tout-à-fait tranquille; eût-il les lumières les plus étendues; quand fon zèle pour le bonheur des peuples ne fe ralentiroit pas un feul inftant, rien ne feroit encore fait. L'affranchiffement, ou ce qui eft le même fous un autre nom, la civilifation d'un empire eft un ouvrage long & difficile. Avant qu'une nation ait été confirmée par l'habitude dans

un attachement durable pour ce nouvel ordre de chofes, un prince peut par ineptie, par indolence, par préjugé, par jaloufie, par prédilection pour les anciens ufages, par efprit de tyrannie, anéantir ou laiffer tomber tout le bien opéré pendant deux ou trois règnes. Auffi tous les monumens atteftent-ils que la civilifation des états a plus été l'ouvrage des circonftances que de la fageffe des fouverains. Les nations ont toutes ofcillé de la barbarie à l'état policé, de l'état policé à la barbarie, jufqu'à ce que des caufes imprévues les aient amené à un aplomb qu'elles ne gardent jamais parfaitement.

Ces caufes concourent-elles avec les efforts qu'on fait aujourd'hui pour civilifer la Ruffie? Qu'il nous foit permis d'en douter.

D'abord, le climat de cette région eft-il bien favorable à la civilifation & à la population, qui tantôt en eft la caufe & tantôt l'effet? La rigueur du froid n'y exige-t-elle pas la confervation des grandes forêts & par conféquent de grands efpaces déferts? Une longueur exceffive des hivers fufpendant les travaux fept ou huit mois de l'année, la nation, durant ce tems d'engourdiffement,

ne ſe livre-t-elle pas au jeu, au vin, à la débauche, à l'uſage immodéré des liqueurs fortes ? Peut-on introduire de bonnes mœurs malgré le climat ? Eſt-il poſſible que des peuples barbares ſe civiliſent ſans avoir des mœurs ?

L'immenſe étendue de l'empire, qui embraſſe tous les climats depuis le plus froid juſqu'au plus chaud, n'oppoſe-t-elle pas un puiſſant obſtacle au légiſlateur ? Un même code pourroit-il convenir à tant de régions diverſes ; & la néceſſité de pluſieurs codes n'eſt-elle pas la même choſe que l'impoſſibilité d'un ſeul ? Conçoit-on le moyen d'aſſujettir à une même règle des peuples qui ne s'entendent pas, qui parlent dix-ſept à dix-huit langues différentes, & qui gardent de tems immémorial des coutumes & des ſuperſtitions auxquelles ils ſont plus attachés qu'à leur vie même ?

L'autorité s'affoibliſſant à meſure que les ſujets s'éloignent du centre de la domination, ſe fait-on obéir à mille lieues de l'endroit d'où partent les ordres ? Si l'on me répond que la choſe eſt poſſible par l'action des agens du gouvernement, je repliquerai par

le mot d'un de ces prépoſés indiſcrets, qui révéla ce qui ſe paſſoit au fond de l'ame de tous les autres : *Dieu eſt bien haut ; l'empereur eſt bien loin ; & je ſuis le maître ici.*

L'empire ſe trouvant partagé en deux claſſes d'hommes, celle des maîtres & celle des eſclaves, comment rapprocher des intérêts ſi oppoſés ? Jamais les tyrans ne conſentiront librement à l'extinction de la ſervitude, & pour les amener à cet ordre de choſes, il faudra les ruiner ou les exterminer. Mais cet obſtacle ſurmonté, comment élever de l'abrutiſſement de l'eſclavage au ſentiment & à la dignité de la liberté, des peuples qui y ſont tellement étrangers, qu'ils deviennent impotens ou féroces, quand on briſe leurs fers. Ces difficultés donneront, ſans doute, l'idée de créer un tiers-état : mais par quels moyens ? Ces moyens fuſſent-ils trouvés ; combien il faudroit de ſiècles pour en obtenir un effet ſenſible !

En attendant la formation de ce tiers-état, qu'on pourroit accélérer peut-être par des colons appellés des contrées libres de l'Europe, il faudroit une ſûreté entière pour les perſonnes & les propriétés. Or ſe trouve-

t-elle dans un pays où les tribunaux sont occupés par les seuls seigneurs ; où ces espèces de magistrats se favorisent tous réciproquement ; où il n'y a contre eux & contre leurs créatures aucune poursuite dont l'indigène & l'étranger puissent se promettre la réparation des torts qu'on leur a faits ; où la vénalité dispose des jugemens dans toutes sortes de contestations. Nous demanderons s'il peut y avoir de civilisation sans justice, & comment on établira la justice dans un pareil empire.

Les villes y sont éparses sur un terrein immense. Il n'y a point de chemin, & ceux qu'on y pourroit construire seroient bientôt dégradés par le climat. Aussi la désolation est-elle universelle, lorsqu'un hiver humide arrête toute communication. Parcourez toutes les contrées de la terre ; & par-tout où vous ne trouverez aucune facilité de commerce d'une cité à un bourg, d'un bourg à un village, d'un village à un hameau, prononcez que les peuples sont barbares, & vous ne vous tromperez que du plus au moins. Dans cet état de choses, le plus grand bonheur qui pût arriver à une contrée énormément

étendue, ne feroit-ce pas d'être démembrée par quelque grande révolution, & d'être partagée en plufieurs petites fouverainetés contiguës, d'où l'ordre introduit dans quelques-unes, fe répandroit dans les autres? S'il eft très-difficile de bien gouverner un grand empire civilifé, ne l'eft-il pas davantage de civilifer un grand empire barbare?

La tolérance, il eft vrai, fubfifte à Pétersbourg, & y fubfifte prefque fans limites. Le judaïfme en eft feul exclu. On a jugé fes fectateurs trop adroits ou trop faux dans le commerce, pour livrer à leurs pièges un peuple qui n'étoit pas affez exercé pour s'en garantir. Cette tolérance dans la capitale, feroit un grand acheminement à la civilifation, fi dans le refte de l'empire les peuples ne croupiffoient pas dans les plus groffières fuperftitions; fi ces fuperftitions n'étoient pas fomentées par un clergé nombreux, plongé dans la crapule & dans l'ignorance, fans en être moins refpecté. Comment civilife-t-on un état fans l'intervention des prêtres, qui font néceffairement nuifibles s'ils ne font utiles?

La haute opinion qu'à l'exemple des

Chinois, les Ruſſes ont d'eux-mêmes, eſt un nouvel obſtacle à la réformation. Ils ſe regardent de bonne foi comme le peuple le plus ſenſé de la terre, & ſont confirmés dans ce fol orgueil par ceux d'entre eux qui ont viſité le reſte de l'Europe. Ces voyageurs rapportent ou feignent de rapporter dans leur patrie le préjugé de ſa ſupériorité, & ne l'enrichiſſent que des vices qu'ils ont ramaſſés dans les diverſes régions où le haſard les a conduits. Auſſi un obſervateur étranger qui avoit parcouru la plus grande partie de l'empire, diſoit-il, que *le Ruſſe étoit pourri avant d'avoir été mûr.*

On pourroit s'étendre davantage ſur les difficultés que la nature & les habitudes oppoſent opiniâtrément à la civiliſation de la Ruſſie. Examinons les moyens imaginés pour y parvenir.

Il eſt impoſſible d'en douter, Catherine a très-bien ſenti que la liberté étoit l'unique ſource du bonheur public. Cependant a-t-elle véritablement abdiqué l'autorité deſpotique? En liſant avec attention ſes inſtructions aux députés de l'empire, chargés en apparence de la confection des loix, y reconnoît-on quelque

quelque chofe de plus que le defir de changer les dénominations, d'être appellée monarque au lieu d'autocratice, d'appeller fes peuples fujets au lieu d'efclaves? Les Ruffes, tout aveugles qu'ils font, prendront-ils long-tems le nom pour la chofe, & leur caractère fera-t-il élevé par cette comédie à cette grande énergie qu'on s'étoit propofé de lui donner?

Un fouverain, quel que foit fon génie, fait feul rarement des changemens de quelque importance, & plus rarement encore leur donne-t-il de la ftabilité. Il lui faut des fecours, & la Ruffie n'en offre que pour les combats. Le foldat y eft dur, fobre, infatigable. L'efclavage qui lui a infpiré le mépris de la vie, s'eft réuni à la fuperftition qui lui a infpiré le mépris de la mort. Il eft perfuadé que quelques forfaits qu'il ait commis, fon ame s'élèvera au ciel, d'un champ de bataille. Mais les gens de guerre, s'ils défendent des provinces, ne les civilifent pas. On cherche autour de Catherine des hommes d'état, & l'on n'en trouve point. Ce qu'elle a fait feule peut étonner; mais quand elle ne fera plus, qui la remplacera?

Cette princesse fait élever dans des maisons qu'elle a fondées, de jeunes enfans des deux sexes avec le sentiment de la liberté. Il en sortira sans doute une race différente de la race présente. Mais ces établissemens ont-ils une base solide ? Se soutiennent-ils par eux-mêmes ou par les secours qu'on ne cesse de leur prodiguer ? Si le règne présent les a vus naître, le règne suivant ne les verra-t-il pas tomber ? Sont-ils bien agréables aux grands qui en voient la destination ? Le climat qui dispose de tout, ne prévaudra-t-il pas à la longue sur les bons principes ? La corruption épargnera-t-elle cette tendre jeunesse perdue dans l'immensité de l'empire, & assaillie de tous les côtés par l'exemple des mauvaises mœurs ?

On voit dans la capitale des académies de tous les genres, & des étrangers qui les remplissent. Ne seroient-ce pas d'inutiles & ruineux établissemens dans une région où les savans ne sont pas entendus, où il n'y a point d'occupation pour les artistes. Pour que les talens & les connoissances pussent prospérer, il faudroit qu'enfans du sol, ils fussent l'effet d'une population surabondante.

Quand cette population parviendra-t-elle à ce degré d'accroiſſement dans un pays où l'eſclave pour ſe conſoler de la miſère de ſa condition, doit à la vérité produire le plus qu'il peut d'enfans, mais ſe ſoucier peu de les conſerver ?

Tous ceux qui ſont reçus, qui ſont élevés dans l'hôpital récemment fondé des enfans-trouvés, ſortent pour toujours de la ſervitude. Leurs deſcendans ne reprendront pas des fers ; & de même qu'en Eſpagne, il y a de vieux & de nouveaux chrétiens, il y aura en Ruſſie les vieux & les nouveaux libres. Mais le produit de cette innovation n'en peut être proportionné qu'à la durée ; & peut-on compter ſur quelque établiſſement durable là où la ſucceſſion à l'empire n'eſt point encore inviolablement aſſurée, & où l'inconſtance naturelle aux peuples eſclaves, amène de fréquentes & ſubites révolutions ? Si les auteurs de ces complots n'y ſont pas corps comme en Turquie ; s'ils ſont iſolés, une ſourde fermentation & une haine commune les raſſemblent.

Il fut créé durant la dernière guerre une caiſſe de dépôt à l'uſage de tous les membres

de l'empire, même des eſclaves. Par cette idée d'une politique ſaine & profonde, le gouvernement eut des fonds dont on avoit un beſoin preſſant, & il mit autant qu'il étoit poſſible les ſerfs à l'abri des vexations de leurs tyrans. Il eſt dans la nature des choſes que la confiance accordée à ce papier-monnoie s'altère & tombe. Un deſpote ne doit pas obtenir du crédit ; & ſi quelques événemens ſinguliers lui en ont procuré, c'eſt une néceſſité que les événemens qui ſuivent le lui faſſent perdre.

Telles ſont les difficultés qui nous ont paru s'oppoſer à la civiliſation de l'empire Ruſſe. Si Catherine II parvient à les ſurmonter, nous aurons fait de ſon courage & de ſon génie le plus magnifique éloge, & peut-être la meilleure des apologies, ſi elle ſuccomboit dans ce grand projet.

Entre la Ruſſie & le Danemarck, eſt la Suède. Voici ſon hiſtoire ; & démêlez-y, ſi vous pouvez, ſa conſtitution.

Une nation pauvre, eſt preſque néceſſairement belliqueuſe ; parce que ſa pauvreté même, dont le fardeau l'importune ſans ceſſe, lui inſpire tôt ou tard le deſir de s'en délivrer ;

& ce desir devient, avec le tems, l'esprit général de la nation, & le ressort du gouvernement.

Pour que le gouvernement d'un tel pays passe rapidement de l'état d'une monarchie tempérée à l'état du despotisme le plus illimité, il ne lui faut qu'une suite de souverains heureux à la guerre. Le maître, fier de ses triomphes, se croit tout permis, ne connoît plus de loi que sa volonté; & ses soldats, qu'il a conduits tant de fois à la victoire, prêts à le servir envers & contre tous, deviennent, par leur attachement, la terreur de leurs concitoyens. Les peuples, de leur côté, n'osent refuser leurs bras à des chaînes qui leur sont présentées par celui qui joint à l'autorité de son rang, celle qu'il tient de l'admiration & de la reconnoissance.

Le joug imposé par le monarque victorieux des ennemis de l'état, pèse sans doute: mais on n'ose le secouer. Il s'appesantit même sous des successeurs qui n'ont pas le même droit à la patience de leurs sujets. Il ne faut alors qu'un grand revers, pour abandonner le despote à la merci de son peuple. Alors, ce peuple indigné de sa longue souffrance, ne

manque guère de profiter de l'occafion ; pour rentrer dans fes droits. Mais comme il n'a ni vues, ni projets, il paffe en un clin d'œil, de l'efclavage à l'anarchie. Au milieu de ce tumulte général, on n'entend qu'un cri ; c'eft liberté. Mais comment s'affurer de ce bien précieux ? On l'ignore ; & voilà la nation divifée en diverfes factions, mues par différens intérêts.

Entre ces factions, s'il en eft une qui défefpère de prévaloir fur les autres, elle fe détache, elle oublie le bien général ; & plus jaloufe de nuire à fes rivales que de fervir la patrie, elle fe range autour du fouverain. A l'inftant il n'y a plus que deux partis dans l'état, diftingués par deux noms, qui, quels qu'ils foient, ne fignifient jamais que royaliftes & anti-royaliftes. C'eft le moment des grandes fecouffes ; c'eft le moment des complots.

Quel eft alors le rôle des puiffances voifines ? Tel qu'il a été dans tous les tems & dans toutes les contrées ; c'eft de femer des ombrages entre les peuples & leur chef ; c'eft de fuggérer aux fujets tous les moyens d'avilir, d'abaiffer, d'anéantir la fouveraineté ;

c'eſt de corrompre ceux même qui ſont raſſemblés autour du trône ; c'eſt de faire adopter quelque forme d'adminiſtration également nuiſible à tout le corps national, qu'elle appauvrit ſous prétexte de travailler à ſa liberté, & au ſouverain, dont elle anéantit toutes les prérogatives.

Alors le monarque trouve autant d'autorités oppoſées à la ſienne, qu'il y a d'ordres différens dans l'état. Alors ſa volonté n'eſt rien, ſans le concours de ces différentes volontés. Alors il faut qu'il aſſemble, qu'il propoſe, qu'on délibère ſur les choſes de la moindre importance. Alors on lui donne des tuteurs comme à un pupille imbécille ; & ces tuteurs ſont des hommes, ſur la malveillance deſquels il peut compter.

Mais quel eſt alors l'état de la nation ? Qu'a produit l'influence des puiſſances voiſines ? Elle a tout confondu, tout bouleverſé, tout ſéduit par ſon argent & par ſes menées. Il n'y a plus qu'un parti ; c'eſt le parti de l'étranger. Il n'y a plus que des factionnaires hypocrites. Le royaliſme eſt une hypocriſie ; l'anti-royaliſme eſt une autre hypocriſie. Ce ſont deux maſques divers de l'ambition & de

la cupidité. La nation n'eſt plus qu'un amas d'ames ſcélérates & vénales.

Ce qui doit arriver alors n'eſt pas difficile à deviner. Il faut que les puiſſances étrangères qui ont corrompu la nation ſoient trompées dans leurs eſpérances. Elles ne ſe ſont pas apperçues qu'elles en faiſoient trop; que peut-être même elles faiſoient tout le contraire de ce qu'une politique plus profonde leur auroit dicté ; qu'elles coupoient le nerf national, tandis que leurs efforts ne faiſoient que tenir courbé le nerf de la ſouveraineté, & que ce nerf venant un jour à ſe détendre avec toute l'impétuoſité de ſon reſſort, il ne ſe trouveroit aucun obſtacle capable de l'arrêter ; qu'il ne falloit qu'un homme & un inſtant pour produire cet effet inattendu.

Il eſt venu, cet inſtant ; il s'eſt montré, cet homme ; & tous ces lâches de la création des puiſſances ennemies ſe ſont proſternés devant lui. Il a dit à ces hommes qui ſe croyoient tout : Vous n'êtes rien ; & ils ont dit, nous ne ſommes rien. Il leur a dit : Je ſuis le maître ; & ils ont dit unanimement, vous êtes le maître. Il leur a dit : Voilà les

conditions ſous leſquelles je veux vous ſoumettre ; & ils ont dit, nous les acceptons. A peine s'eſt-il élevé une voix qui ait réclamé. Quelle ſera la ſuite de cette révolution? On l'ignore. Si le maître veut uſer des circonſtances, jamais la Suède n'aura été gouvernée par un deſpote plus abſolu. S'il eſt ſage ; s'il conçoit que la ſouveraineté illimitée ne peut avoir des ſujets, parce qu'elle ne peut avoir des propriétaires ; qu'on ne commande qu'à ceux qui ont quelque choſe, & que l'autorité ceſſe ſur ceux qui ne poſſèdent rien, la nation reprendra peut-être ſon premier eſprit. Quels que ſoient ſes projets & ſon caractère, la Suède ne ſera jamais plus malheureuſe qu'elle l'étoit.

La Pologne, qui, n'ayant qu'un peuple eſclave au-dedans, mérite de ne trouver au-dehors que des oppreſſeurs, conſerve pourtant l'ombre & le nom de liberté. Elle eſt encore aujourd'hui ce qu'étoient tous les états de l'Europe il y a dix ſiècles, ſoumiſe à de grands ariſtocrates, qui nomment un roi pour en faire l'inſtrument de leurs volontés. Chaque noble y tient de ſon fief, qu'il conſerve par ſon épée comme ſes aïeux

l'acquirent, une autorité perſonnelle & héréditaire ſur ſes vaſſaux. Le gouvernement féodal y domine dans toute la force de ſon inſtitution primitive. C'eſt un empire composé d'autant d'états qu'il y a des terres. Ce n'eſt point à la pluralité, mais par l'unanimité des ſuffrages qu'on y fait les loix, qu'on y prend les réſolutions. Sur de fauſſes idées de droit & de perfection, on a ſuppoſé qu'une loi n'étoit juſte qu'autant qu'elle étoit adoptée d'un conſentement unanime, parce qu'on a cru, ſans doute, que tous verroient le bien, & tous le voudroient : deux choſes impoſſibles dans une aſſemblée nationale. Mais peut-on même prêter des intentions ſi pures à une poignée de tyrans ? Car cette conſtitution qui s'honore du nom de république & qui le profane, qu'eſt-elle autre choſe qu'une ligue de petits deſpotes contre le peuple ? Là, tout le monde a de la force pour empêcher, & perſonne pour agir. Là, le vœu de chacun peut s'oppoſer au vœu général ; & là ſeulement, un ſot, un méchant, un inſenſé eſt ſûr de prévaloir ſur une nation entière.

Dans cette anarchie, s'établit une lutte

perpétuelle entre les grands & le monarque. Les premiers tourmentent le chef de l'état par leur avidité, leur ambition & leurs défiances ; ils l'irritent contre la liberté ; ils le réduisent à l'intrigue. De son côté, le prince divise pour commander, séduit pour se défendre, oppose la ruse à la ruse pour se maintenir. Les factions s'aigrissent, la discorde met par-tout le trouble, & les provinces sont livrées au fer, au feu, à la dévastation. Si la confédération triomphe, celui qui devoit conduire la nation est renversé du trône, ou réduit à la plus honteuse dépendance. Si elle succombe, le souverain ne règne que sur des cadavres. Quoi qu'il arrive, le sort de la multitude n'éprouve aucune révolution heureuse. Ceux de ces malheureux qui ont échappé à la famine & au carnage, continuent à porter les fers qui les écrâsoient.

Parcourez ces vastes régions : qu'y verrez-vous ? La dignité royale avec le nom de république ; le faste du trône avec l'impuissance de se faire obéir ; l'amour outré de l'indépendance avec toutes les bassesses de la servitude ; la liberté avec la cupidité ;

les loix avec l'anarchie ; le luxe le plus outré avec la plus grande indigence ; un ſol fertile avec des campagnes en friche ; le goût pour tous les arts ſans aucun art. Voilà les contraſtes étonnans que vous offrira la Pologne.

Vous la trouverez expoſée à tous les périls. Le plus foible de ſes ennemis peut impunément, & ſans précaution, entrer ſur ſon territoire, y lever des contributions, détruire ſes villes, ravager ſes campagnes, maſſacrer ſes habitans ou les enlever. Sans troupes, ſans fortereſſes, ſans artillerie, ſans munitions, ſans argent, ſans généraux, ſans connoiſſances des principes militaires : quelle réſiſtance pourroit-elle ſonger à faire ? Avec une population ſuffiſante, aſſez de génie & de reſſources pour jouer un rôle, la Pologne eſt devenue l'opprobre & le jouet des nations.

Si des voiſins inquiets & entreprenans n'avoient pas envahi juſqu'ici ſes poſſeſſions ; s'ils s'étoient contentés de la dévaſter, de lui dicter des ordres, de lui donner des rois : c'eſt qu'ils étoient dans une défiance continuelle les uns des autres. Des circonſtances

particulières les ont réunis. Il étoit réservé à nos jours de voir cet état déchiré par trois puissances rivales qui se sont approprié les provinces qui étoient le plus à leur bienséance, sans qu'aucun trône de l'Europe s'agitât pour traverser cette invasion. C'est dans la sécurité de la paix, c'est sans droits, sans prétexte, sans griefs, sans une ombre de justice, que la révolution a été opérée par le terrible principe de la force qui est malheureusement le meilleur argument des rois. Que Poniatouski se seroit montré grand si, voyant les aprêts de déchirement, il se fût présenté au milieu de la diète, y eût abdiqué les marques de sa dignité, & dit fiérement à sa noblesse assemblée : « C'est » votre choix qui m'a fait roi. Vous en » repentez-vous ? je cesse de l'être. La » couronne que vous aviez mise sur ma tête, » faites-la passer sur celui que vous en ju- » gerez plus digne que moi ; nommez-le, » & je me retire. Mais si vous persistez dans » vos premiers sermens, combattons en- » semble pour sauver la patrie, ou périssons » avec elle ». J'en atteste les puissances co-partageantes, si cette généreuse démarche

n'eut pas ſauvé la Pologne de ſa ruine, & ſon prince de la honte d'en avoir été le dernier ſouverain. Le ſort en a décidé autrement. Faſſe le ciel que le crime de l'ambition tourne au profit de l'humanité; & que par un ſage retour aux bons principes d'une politique ſaine, les uſurpateurs briſent les chaînes de la patrie la plus laborieuſe de leurs nouveaux ſujets! Ces peuples, devenus moins malheureux, ſeront plus intelligens, plus actifs, plus affectionnés & plus fidèles.

Dans une monarchie, toutes les forces, toutes les volontés ſont au pouvoir d'un ſeul homme; dans le gouvernement Germanique, chaque membre eſt un corps. C'eſt, peut-être, la nation qui reſſemble le plus à ce qu'elle fut autrefois. Les anciens Germains, diviſés en peuplades par d'immenſes forêts, n'avoient pas beſoin d'une légiſlation bien raffinée. Mais à meſure que leurs deſcendans ſe ſont multipliés & rapprochés, l'art a maintenu dans cette région ce qu'avoit établi la nature: la ſéparation des peuples, & leur réunion politique. Les petits états qui compoſent cette république fédérative, y conſervent l'image des premières familles. Le

gouvernement particulier n'eſt pas toujours paternel, ou les pères des nations n'y ſont pas toujours doux & humains : mais enfin la raiſon & la liberté qui réuniſſent les chefs y tempèrent la ſévérité de leur caractère & la rigueur de leur autorité. Un prince, en Allemagne, ne peut pas être un tyran avec autant d'impunité que dans les grandes monarchies.

Les Allemands, plus guerriers encore que belliqueux, parce qu'ils poſſèdent plus l'art de la guerre qu'ils n'en ont la paſſion, n'ont été conquis qu'une fois, & ce fut Charlemagne qui put les vaincre, mais non pas les ſoumettre. Ils obéirent à l'homme, dont l'eſprit ſupérieur à ſon ſiècle ſut dompter, ou éclairer la barbarie : mais ils ſecouèrent le joug de ſes ſucceſſeurs. Cependant ils conſervèrent à leur chef le titre d'empereur : mais ce n'étoit qu'un nom, puiſque la réalité de la puiſſance réſidoit preſque entière dans les ſeigneurs qui poſſédoient les terres. Le peuple qui, malheureuſement, a toujours été par-tout aſſervi, dépouillé, tenu dans la miſère par l'ignorance, & dans l'ignorance par la miſère, n'avoit aucune part au bienfait

de la légiſlation. De ce renverſement de l'équilibre ſocial, qui tend, non à l'égalité des conditions & des fortunes, mais à la plus grande répartition des biens, ſe forma le gouvernement féodal, dont le caractère eſt l'anarchie. Chaque ſeigneur vécut dans une entière indépendance, & chaque peuple ſous la tyrannie la plus abſolue. C'étoit l'effet inévitable d'un gouvernement où la monarchie étoit élective. Dans les états où elle étoit héréditaire, les peuples avoient du moins une digue, un recours permanent contre l'oppreſſion. L'autorité royale ne pouvoit s'étendre ſans adoucir, pour quelque tems, le ſort des vaſſaux, en affoibliſſant le pouvoir des ſeigneurs.

Mais en Allemagne, comme les grands profitoient de chaque interrègne pour envahir & pour reſtreindre les droits de la puiſſance impériale, le gouvernement ne put que dégénérer. La force décida de tout, entre ceux qui portoient l'épée. Les terres & les hommes ne furent que des inſtrumens ou des ſujets de guerre entre les propriétaires. Les crimes furent les armes de l'injuſtice. La rapine, le meurtre & l'incendie paſſèrent

paſſèrent non-ſeulement en uſage, mais en droit. La ſuperſtition, qui avoit conſacré la tyrannie, fut obligée d'y mettre un frein. L'égliſe, qui donnoit un aſyle à tous les brigands, établit une trève entre eux. On ſe mit ſous la protection des ſaints, pour ſe ſouſtraire à la fureur des nobles. Les cendres des morts pouvoient ſeules en impoſer à la férocité : tant le tombeau fait peur, même aux ames ſanguinaires.

Quand les eſprits, toujours effarouchés, furent diſpoſés au calme par la frayeur, la politique, qui ſe ſert également de la raiſon & des paſſions, des ténèbres & des lumières pour gouverner les hommes, haſarda quelque amélioration dans le gouvernement. D'un côté, l'on affranchit pluſieurs habitans dans les campagnes ; de l'autre, on accorda des exemptions aux villes. Il y eut par-tout plus d'hommes libres. Les empereurs, qui, pour être choiſis même par des princes ignorans & féroces, devoient montrer des talens & des vertus, préparèrent les voies à la réforme de la légiſlation.

Maximilien profita de tous les germes de bonheur que le tems & les événemens avoient

amenés dans ſon ſiècle. Il abattit l'anarchie des grands. En France, en Eſpagne, on les avoit ſoumis aux rois ; en Allemagne, un empereur les ſoumit aux loix. Sous le nom de paix publique, tout prince peut être cité en juſtice. A la vérité, ces loix établies entre des lions ne ſauvent point les agneaux. Le peuple eſt toujours à la merci de ſes maîtres, qui ne ſe ſont obligés que les uns envers les autres. Mais comme on ne peut ni violer la paix publique, ni faire la guerre ſans encourir les peines d'un tribunal toujours ouvert, & appuyé de toutes les forces de l'empire, les peuples ſont moins ſujets à ces irruptions ſubites, à ces hoſtilités imprévues, qui, troublant la propriété des ſouverains, menaçoient continuellement la vie & la ſûreté des ſujets.

Pourquoi l'Europe entière ne ſeroit-elle pas un jour ſoumiſe à la même forme de gouvernement ? Pourquoi n'y auroit-il pas le banc de l'Europe, comme il y a le banc de l'empire ? Pourquoi les princes compoſant un pareil tribunal, dont l'autorité ſeroit conſentie par tous, & maintenue par l'univerſalité contre un ſeul rebelle, le beau rêve

de l'abbé de Saint-Pierre ne ſe réaliſeroit-il pas ? Pourquoi les plaintes des ſujets contre leurs ſouverains n'y ſeroient-elles pas portées, ainſi que les plaintes d'un ſouverain contre un autre ? C'eſt alors que la ſageſſe régneroit ſur la terre.

En attendant cette paix perpétuelle, ſi deſirée & ſi éloignée, la guerre, qui faiſoit le droit, a été ſoumiſe à des conditions qui tempèrent le carnage. Les cris de l'humanité ont percé juſque dans l'effuſion du ſang. C'eſt à l'Allemagne que l'Europe doit les progrès de la légiſlation dans tous les états; des règles & des procédés dans la vengeance des nations; une certaine équité dans l'abus de la force; la modération au ſein de la victoire; un frein à l'ambition de tous les potentats; enfin, de nouveaux obſtacles à la guerre, & de nouvelles facilités à la paix.

Cette heureuſe conſtitution de l'empire Germanique s'eſt perfectionnée avec la raiſon depuis le règne de Maximilien. Cependant les Allemands eux-mêmes ſe plaignent, de ce que formant un corps de nation, ayant le même nom, parlant la même langue,

vivant ſous un même chef, jouiſſant des mêmes droits, étant liés par le même intérêt, leur empire ne jouit ni de la tranquillité, ni de la force, ni de la conſidération qu'il devroit avoir.

Les cauſes de ce malheur ſe préſentent d'elles-mêmes. La première eſt l'obſcurité des loix. Les écrits ſur le droit public de l'Allemagne ſont ſans nombre; & il n'y a que peu d'Allemands qui connoiſſent la conſtitution de leur patrie. Les membres de l'empire ſe font tous repréſenter dans l'aſſemblée nationale, au lieu qu'ils y ſiégeoient autrefois eux-mêmes. L'eſprit militaire, qui eſt devenu général, a banni toute application des affaires, tout ſentiment généreux de patriotiſme, tout amour de ſes concitoyens. Il n'y a pas de prince qui n'ait monté la magnificence de ſa cour ſur un ton plus grand que ſes moyens & qui ne ſe permette les vexations les plus criantes pour ſoutenir ce faſte inſenſé. Après tout, rien ne contribue à la décadence de l'empire, autant que l'agrandiſſement démeſuré de quelques-uns de ſes membres. Ces ſouverains, devenus trop puiſſans, détachent leur intérêt parti-

culier de l'intérêt général. Cette désunion mutuelle des états fait que dans les dangers communs, chaque province reste abandonnée à elle-même. Elle est obligée de plier sous la loi du plus fort, quel qu'il soit ; & la constitution Allemande dégénère insensiblement en esclavage ou en tyrannie.

La Grande-Bretagne étoit peu connue, avant que les Romains y eussent porté leurs armes. Après que ces conquérans superbes l'eurent abandonnée, ainsi que les autres provinces éloignées de leur domination, pour défendre le centre de l'empire contre les barbares, elle devint la proie des peuples de la mer Baltique. Les naturels du pays furent massacrés ; & sur leurs cadavres s'élevèrent plusieurs souverainetés, qui, avec le tems, n'en formèrent qu'une. Les principes qui conduisoient les Anglo-Saxons, ne sont pas venus jusqu'à nous. Ce qu'on n'ignore pas, c'est que, comme toutes les nations du Nord, ils avoient un roi & un corps de noblesse.

Guillaume subjugua le midi de l'isle, qu'on nommoit dès-lors Angleterre, & y établit un gouvernement féodal, mais très-différent

de celui qu'on voyoit dans le reſte de l'Europe. Ailleurs, ce n'étoit qu'un labyrinthe ſans iſſue, qu'une anarchie continuelle, que le droit du plus fort. Ce terrible vainqueur lui donna une marche reſpectable, régulière & ſuivie, en ſe réſervant excluſivement le droit de la chaſſe & de la guerre, le pouvoir d'impoſer des taxes, l'avantage d'une cour de juſtice, où les cauſes civiles, où les cauſes criminelles de tous les ordres de l'état, étoient jugées en dernier reſſort, par lui & par les grands officiers de ſa couronne, qu'il choiſiſſoit & qu'il deſtituoit à ſa volonté.

Tant que le tyran vécut, les peuples aſſujettis & les étrangers, dont il s'étoit ſervi pour les ſubjuguer, ſe ſoumirent comme de concert & ſans murmurer trop ouvertement, à un joug ſi dur. Dans la ſuite, les uns & les autres, accoutumés à une autorité plus tempérée, voulurent recouvrer quelques-uns de leurs premiers droits. Le deſpotiſme étoit ſi bien affermi, qu'il eût été impoſſible de l'ébranler, ſans le plus grand concert. Auſſi ſe forma-t-il une ligue où tous les citoyens, ſans diſtinction de noble & de

roturier, d'habitans de la ville & de la campagne, unirent leurs ressentimens & leurs intérêts. Cette confédération universelle adoucit un peu le sort de la nation sous les deux premiers Henri : mais ce ne fut que durant le règne de Jean-sans-Terre, qu'elle recouvra véritablement sa liberté. A ce monarque inquiet, cruel, mal-habile & dissipateur, fut heureusement arrachée, les armes à la main, cette fameuse charte qui abolissoit les loix féodales les plus onéreuses, & assuroit aux vassaux, vis-à-vis de leurs seigneurs, les mêmes droits qu'aux seigneurs vis-à-vis des rois; qui mettoit toutes les personnes, toutes les propriétés sous la protection des pairs & des jurés; qui même en faveur des serfs, diminuoit l'oppression de la servitude.

Cet arrangement suspendit pour un peu de tems les jalousies des barons & des princes, sans en étouffer entiérement le germe. Les guerres recommencèrent, & le peuple profita de l'opinion qu'il avoit donnée de ses forces & de son courage durant ces troubles, pour se faire admettre dans le parlement sous Edouard I. Ses députés n'eurent d'abord,

à la vérité, dans cette aſſemblée, que le droit de repréſentation : mais ce ſuccès devoit amener d'autres avantages ; & en effet, les communes ne tardèrent pas à décider des ſubſides, & à faire partie de la légiſlation. Bientôt même, elles acquirent la prérogative d'accuſer & de faire condamner ceux des miniſtres, qui avoient abuſé de l'autorité qu'on leur avoit confiée.

La nation avoit réduit peu-à-peu le pouvoir des chefs de l'état à ce qu'il devoit être, lorſqu'elle fut engagée dans des guerres longues & opiniâtres contre la France ; lorſque les prétentions des maiſons d'York & de Lancaſtre, firent de l'Angleterre entière un théâtre de carnage & de déſolation. Durant ces terribles criſes, le bruit ſeul des armes ſe fit entendre. Les loix ſe turent. Elles ne recouvrèrent pas même la moindre partie de leur force, après la fin des orages. La tyrannie ſe fit ſentir avec tant d'atrocités, que les citoyens des divers ordres abandonnèrent toute idée de liberté générale, pour s'occuper uniquement de leur ſûreté perſonnelle. Ce deſpotiſme cruel dura plus d'un ſiècle. Eliſabeth même, dont à beaucoup d'égards

l'administration pourroit servir de modèle, se conduisit toujours par des principes entiérement arbitraires.

Jacques I parut rappeller aux peuples des droits qui sembloient oubliés. Moins sage que ses prédécesseurs, qui s'étoient contentés de jouir en secret, & pour ainsi dire, sous les voiles du mystère, d'un pouvoir illimité, ce prince, trompé par le mot de monarchie, confirmé dans son illusion par ses courtisans & par son clergé, manifesta ses prétentions avec une aveugle simplicité, dont il n'y avoit point d'exemple. La doctrine d'une obéissance passive, émanée du haut du trône & enseignée dans les temples, répandit une alarme universelle.

A cette époque, la liberté, cette idole des ames fortes, qui les rend féroces dans l'état sauvage & fières dans l'état civil, la liberté qui avoit régné dans le cœur des Anglois, lors même qu'ils ne connoissoient qu'imparfaitement ses avantages, enflamma tous les esprits. Ce ne fut cependant, sous ce premier des Stuarts, qu'une lutte continuelle entre les prérogatives de la couronne & les privilèges des citoyens. L'opposition

prit un autre caractère sous l'opiniâtre successeur de ce foible despote. Les armes devinrent le seul arbitre de ces grands intérêts; & la nation montra qu'en combattant autrefois pour le choix de ses tyrans, elle s'étoit préparée à les abattre un jour, à les punir & à les chasser. Pour mettre fin aux défiances & aux vengeances qui, tant que les Stuarts auroient régné, se feroient éternisées entre le trône & les peuples, elle choisit dans une race étrangère un prince qui dût accepter enfin ce pacte social, que tous les rois héréditaires affectent de méconnoître. Guillaume III reçut des conditions avec le sceptre, & se contenta d'une autorité établie sur la même base que les droits de la nation. Depuis qu'un titre parlementaire est le seul fondement de la royauté, les conventions n'ont pas été violées.

Le gouvernement placé entre la monarchie absolue, qui est une tyrannie; la démocratie, qui penche à l'anarchie; & l'aristocratie, qui, flottant de l'une à l'autre, tombe dans les écueils de toutes les deux : le gouvernement mixte des Anglois, saisissant les avantages de ces trois pouvoirs, qui s'observent,

ſe tempèrent, s'entr'aident & ſe répriment, va de lui-même au bien national. Par leur action, par leur réaction, ſes différens reſſorts forment un équilibre d'où naît la liberté. Cette conſtitution qui, ſans exemple dans l'antiquité, devroit ſervir de modèle à tous les peuples auxquels leur poſition géographique la permettroit, durera long-tems; parce qu'à ſon origine, ouvrage des troubles, des mœurs & des opinions paſſagères, elle eſt devenue celui de la raiſon & de l'expérience.

La première ſingularité heureuſe de la Grande-Bretagne eſt d'avoir un roi. La plupart des états républicains, connus dans l'hiſtoire, avoient anciennement des chefs annuels. Ce changement continuel de magiſtrats, étoit une ſource inépuiſable d'intrigues & de déſordres; il entretenoit les eſprits dans une convulſion continuelle. En créant un très-grand citoyen, l'Angleterre a empêché qu'il ne s'en élevât pluſieurs. Par ce trait de ſageſſe, on a prévenu les diſſentions qui, dans toutes les aſſociations populaires, ont amené la ruine de la liberté & la jouiſſance réelle de ce premier des biens, avant qu'il eût été perdu.

L'autorité royale n'eſt pas ſeulement à vie; elle eſt encore héréditaire. Rien, au premier coup-d'œil, n'eſt ſi avantageux pour une nation que le droit d'élire ſes maîtres. On croit voir dans cette brillante prérogative, un germe inépuiſable de talens & de vertus. Il en ſeroit, en effet, ainſi, ſi la couronne devoit tomber ſur le citoyen le plus digne de la porter : mais c'eſt une chimère démentie par les expériences de tous les peuples & de tous les âges. Un trône a toujours paru à l'ambition d'un trop grand prix, pour être l'apanage du ſeul mérite. Ceux qui y aſpiroient ont eu conſtamment recours à l'intrigue, à la corruption, à la force. Leur rivalité a allumé à chaque vacance, une guerre civile, le plus grand des fléaux politiques; & celui qui a obtenu la préférence ſur ſes concurrens, n'a été, durant le cours de ſon règne, que le tyran des peuples ou l'eſclave de ceux auxquels il devoit ſon élévation. On doit donc louer les Bretons d'avoir écarté loin d'eux ces calamités, en fixant les rênes du gouvernement dans une famille qui avoit mérité ou obtenu leur confiance.

Il convenoit d'aſſurer au chef de l'état un

revenu ſuffiſant pour ſoutenir la dignité de ſon rang. Auſſi, à ſon avénement au trône, lui accorde-t-on pour ſa vie entière, un ſubſide annuel, digne d'un grand roi & digne d'une nation riche. Mais cette conceſſion ne doit être faite, qu'après un examen rigoureux des affaires publiques; qu'après que les abus, qui avoient pu s'introduire ſous le règne précédent, ont été réformés; qu'après que la conſtitution a été ramenée à ſes vrais principes. Par cet arrangement, l'Angleterre eſt arrivée à un avantage que tous les gouvernemens libres avoient cherché à ſe procurer, c'eſt-à-dire, à une réformation périodique.

Le genre d'autorité qu'il falloit aſſigner au monarque pour le bien des peuples, n'étoit pas ſi facile à régler. Toutes les hiſtoires atteſtent que par-tout où le pouvoir exécutif a été partagé, des jalouſies, des haînes interminables ont agité les eſprits, & qu'une lutte ſanglante a toujours abouti à la ruine des loix, à l'établiſſement du plus fort. Cette conſidération détermina les Anglois à conférer au roi ſeul cette eſpèce de puiſſance, qui n'eſt rien lorſqu'elle eſt di-

viſée ; parce qu'il n'y a plus alors, ni cet accord, ni ce ſecret, ni cette célérité, qui peuvent ſeuls lui donner de l'énergie.

De cette grande prérogative ſuit néceſſairement la diſpoſition des forces de la république. L'abus en eût été difficile dans les ſiècles où on n'aſſembloit que rarement & pour quelques mois des milices qui n'avoient pas le tems de perdre l'attachement qu'elles devoient à leur patrie. Mais depuis que tous les princes de l'Europe ont contracté la ruineuſe habitude d'avoir ſur pied, même en tems de paix, des troupes mercenaires, & que la ſûreté de la Grande-Bretagne a exigé qu'elle ſe conformât à ce funeſte uſage, le danger eſt devenu plus grand, & il a fallu multiplier les précautions. Il n'y a que la nation qui puiſſe aſſembler des armées ; elle ne les forme jamais que pour un an, & les impôts établis pour les ſoudoyer ne doivent avoir que la même durée. De ſorte que ſi ce moyen de défenſe que les circonſtances ont fait juger néceſſaire, menaçoit la liberté, il ne faudroit jamais attendre long-tems pour mettre fin aux inquiétudes.

Un plus grand appui encore pour la liberté

Angloiſe, c'eſt le partage du pouvoir légiſlatif. Par-tout où le monarque n'a beſoin que de ſa volonté pour établir des loix, que de ſa volonté pour les abolir, il n'y a point de gouvernement; le prince eſt deſpote, & le peuple eſclave. Diviſez la puiſſance légiſlative, & une conſtitution bien ordonnée ne s'altérera que rarement & pour peu de tems. Dans la crainte d'être ſoupçonnée d'ignorance ou de corruption, aucune des parties ne ſe permettra des ouvertures dangereuſes; & ſi quelqu'une l'oſoit, elle s'aviliroit ſans utilité. Dans cet ordre de choſes, le plus grand inconvénient qui puiſſe arriver, c'eſt qu'une bonne loi ſoit rejettée ou qu'elle ne ſoit pas adoptée auſſi-tôt que le plus grand bien l'auroit exigé.

La portion du pouvoir légiſlatif qu'a recouvré le peuple, lui eſt aſſurée par la diſpoſition qu'il a excluſivement des taxes. Tout état a des beſoins habituels; il a des beſoins extraordinaires. On ne ſauroit pourvoir aux uns & aux autres autrement que par des impôts, & dans la Grande-Bretagne, le monarque n'en peut exiger aucun. Son rôle ſe réduit à s'adreſſer aux communes,

qui ordonnent ce qu'elles jugent le plus convenable à l'intérêt national ; & qui après avoir réglé les tributs, se font rendre compte de l'emploi qui en a été fait.

Ce n'est pas la multitude qui exerce les prérogatives inappréciables que son courage & sa persévérance lui ont procurées. Cet ordre de choses, qui peut convenir à de foibles associations, auroit tout bouleversé nécessairement dans un grand état. Des agens, choisis par le peuple même, & dont le sort est lié au sien, réfléchissent, parlent & agissent pour lui. Cependant, comme il étoit possible que par indolence, par foiblesse ou par corruption, ces représentans ne manquâssent au plus auguste, au plus important des ministères, on a trouvé dans le droit d'élection le remède à un si grand mal. Aussi-tôt que le tems de la commission expire, les électeurs se rassemblent. De nouveau ils accordent leur confiance à ceux qui s'en sont montrés dignes, & rejettent honteusement ceux qui l'ont trahie. Comme un pareil discernement n'est pas au-dessus des hommes du commun, parce qu'il porte sur des faits ordinairement fort simples, on coupe court à des désordres,

qui

qui ne tiroient pas leur ſource des vices du gouvernement, mais des diſpoſitions particulières de ceux qui en dirigeoient les opérations.

Cependant il pouvoit réſulter du partage de pouvoir entre le roi & le peuple une lutte continuelle qui, avec le tems, auroit amené ou une république, ou la ſervitude. Pour prévenir cet inconvénient, on a établi un corps intermédiaire qui doit également redouter les deux révolutions. C'eſt l'ordre de la nobleſſe, deſtiné à ſe jetter du côté qui pourroit devenir foible, & à maintenir toujours l'équilibre. La conſtitution, il eſt vrai, ne lui a pas donné le même degré d'autorité qu'aux communes : mais l'éclat d'une dignité héréditaire, l'avantage de ſiéger pour ſon propre compte & ſans élection, quelques autres droits honorifiques, remplacent, autant qu'il ſe pouvoit, ce qui lui manque du côté des forces réelles.

Mais enfin ſi, malgré tant de précautions, il arrivoit qu'un monarque ambitieux & entreprenant voulût régner ſans ſon parlement, ou le forcer de ſouſcrire à ſes volontés

arbitraires, quelle reſſource reſteroit-il à la nation ? la réſiſtance.

C'étoit ſur un ſyſtême d'obéiſſance paſſive, de droit divin, de pouvoir indeſtructible que s'appuyoit autrefois l'autorité royale. Ces abſurdes & funeſtes préjugés avoient ſubjugué l'Europe entière, lorſqu'en 1688 les Anglois précipitèrent du trône un prince ſuperſtitieux, perſécuteur & deſpote. Alors on comprit que les peuples n'appartenoient pas à leurs chefs; alors la néceſſité d'un gouvernement juſte parmi les hommes paſſa pour inconteſtable; alors furent poſés les fondemens des ſociétés; alors le droit d'une défenſe légitime, ce dernier moyen des nations que l'on opprime, fut mis à l'abri de tout doute. A cette époque mémorable, la doctrine de la réſiſtance qui n'avoit été juſque-là qu'une voie de fait, oppoſée à des voies de fait, fut avouée en Angleterre par la loi elle-même.

Mais comment rendre utile & fécond ce grand principe ? Un citoyen iſolé, abandonné à ſa force individuelle, oſera-t-il jamais lutter contre la puiſſance toujours redoutable de ceux qui gouvernent. Ne doit-il pas être

néceſſairement écraſé par leurs intrigues ou par leur violence ? Il en ſeroit ſans doute ainſi, ſans la liberté indéfinie de la preſſe. Par cet heureux expédient, les actions des dépoſitaires de l'autorité deviennent publiques. On eſt rapidement inſtruit des vexations ou des outrages qu'ils ſe ſont permis contre l'homme le plus obſcur. Sa cauſe devient celle de tous ; & les oppreſſeurs ſont punis, ou les torts ſeulement réparés, ſelon la nature du délit ou la diſpoſition des peuples.

Ce tableau tracé, ſans art, de la conſtitution Britannique, doit avoir convaincu tous les bons eſprits qu'il n'y en eut jamais d'auſſi bien ordonnée ſur le globe. On ſera affermi dans ce jugement, ſi l'on fait attention que les affaires les plus importantes ont toujours été publiquement traitées dans le ſénat de la nation, ſans qu'il en ſoit jamais réſulté de vrai malheur. Les autres puiſſances croient avoir beſoin de couvrir leurs opérations des voiles du myſtère. Le ſecret leur paroît eſſentiel à leur conſervation, ou à leur proſpérité. Elles cherchent à dérober leur ſituation, leurs projets, leurs alliances à leurs ennemis, à leurs rivaux, à leurs amis

même. La qualité d'impénétrables eſt la plus grande louange qu'on croie pouvoir y donner aux hommes d'état. En Angleterre, la marche intérieure, la marche extérieure du gouvernement ſont à découvert. Tout y eſt expoſé au grand jour. Qu'il eſt noble & ſûr d'admettre l'univers à ſes délibérations? Qu'il eſt honnête & utile d'y admettre tous les citoyens? Jamais on n'a dit à l'Europe d'une manière plus énergique : *Nous ne te craignons pas.* Jamais avec plus de confiance & de juſtice on n'a dit à ſa nation: *Jugez-nous, & voyez ſi nous ſommes de fidèles dépoſitaires de vos intérêts, de votre gloire & de votre bonheur.* L'empire eſt aſſez fortement conſtitué pour réſiſter aux ſecouſſes inſéparables de cet uſage, & pour donner cet avantage à des voiſins peu favorablement diſpoſés.

Mais ce gouvernement eſt-il parfait? Non, parce qu'il n'y a rien & qu'il ne peut rien y avoir de parfait dans le monde. Dans un objet auſſi compliqué, comment tout prévoir? comment obvier à tout? Peut-être pour que le chef de la nation fût auſſi dépendant de la volonté du peuple qu'il convient à la ſûreté, à la liberté & au bonheur de celui-ci,

ſaudroit-il que ce chef n'eût aucune propriété hors de ſon royaume ; ſans quoi le bien d'une contrée & le bien de l'autre venant à ſe croiſer, les intérêts de la ſouveraineté précaire ſeront ſouvent ſacrifiés à l'intérêt de la ſouveraineté héréditaire ; ſans quoi les ennemis auront deux grands moyens d'inquiéter la nation, tantôt en intimidant le roi de la Grande-Bretagne par des menaces adreſſées à l'électeur d'Hanovre, tantôt en engageant celui-là dans des guerres funeſtes qu'ils prolongeront à leur diſcrétion, tantôt en réduiſant celui-ci à les terminer par des paix honteuſes. La nation aura-t-elle la lâcheté d'abandonner ſon roi dans des querelles qui lui ſeront étrangères ? Si elle s'en mêle, ne ſera-ce pas à ſes dépens, au prix de ſon argent & de ſes hommes ? Qui ſait ſi le péril du ſouverain étranger ne le rendra pas vil & même traître au ſouverain national ? En pareil cas qu'auroit donc à faire de mieux la nation Britannique que de dire à ſon roi : *Ceſſe d'être notre ſouverain, ou ceſſe d'être électeur ; abdique les états que tu tiens de tes aïeux, ſi tu veux garder ceux que tu tiens de nous.*

Une conſtitution où le pouvoir légiſlatif & le pouvoir exécutif ſont ſéparés, porte en elle-même le germe d'une diviſion perpétuelle. Il eſt impoſſible que la paix règne entre des corps politiques oppoſés. Il faut que la prérogative cherche à s'étendre & preſſe la liberté. Il faut que la liberté cherche à s'étendre & preſſe la prérogative.

Quelque admiration que l'on ait pour un gouvernement, s'il ne peut ſe conſerver que par les mêmes moyens qu'il s'eſt établi; ſi ſon hiſtoire à venir doit être la même que par le paſſé, des révoltes, des guerres civiles, des peuples écrâſés, des rois égorgés ou chaſſés, un état d'alarmes & de troubles continuels: qui eſt-ce qui en voudroit à ce prix? Si la paix au-dedans & au-dehors eſt l'objet de toute adminiſtration, que penſer d'un ordre de choſes incompatible avec la paix?

Ne ſeroit-il pas à ſouhaiter que le nombre des repréſentans fût proportionné à la valeur des propriétés, la juſte meſure du patriotiſme? N'eſt-il pas abſurde qu'un pauvre hameau, qu'un malheureux village en députe autant & plus à l'aſſemblée des communes

que la ville ou la contrée la plus opulente ? Quel intérêt ces hommes peuvent-ils prendre à la félicité publique qu'ils ne partagent presque point ? Quelle facilité de mauvais ministres ne doivent-ils pas trouver dans leur indigence pour les corrompre & obtenir, à prix d'argent, la pluralité des voix dont ils ont besoin ? O honte ! l'homme riche achète les suffrages de ses commettans pour obtenir l'honneur de les représenter ; la cour achète les suffrages des représantans pour gouverner plus despotiquement. Une nation sage ne travailleroit-elle pas à prévenir l'une & l'autre corruption ? N'est-il pas étonnant que cela ne se soit pas fait, le jour qu'un représentant eut l'impudence de faire attendre ses commettans dans son antichambre, & de leur dire ensuite : *Je ne sais ce que vous voulez, mais je n'en ferai qu'à ma tête ; je vous ai achetés fort cher, & j'ai bien résolu de vous vendre le plus cher que je pourrai :* le jour même où le ministre se vanta d'avoir dans son porte-feuille le tarif de toutes les probités de l'Angleterre ?

N'y a-t-il rien à objecter contre cet effort de trois pouvoirs, agissant perpétuellement

l'un ſur l'autre, & tendant ſans ceſſe à un équilibre qu'ils n'obtiendront jamais ? Cette lutte ne reſſemble-t-elle pas un peu à une continuelle anarchie ? N'expoſe-t-elle pas à des troubles dans leſquels, d'un moment à l'autre, le ſang des citoyens peut être verſé, ſans qu'on ſache ſi l'avantage reſtera du côté de la tyrannie ou du côté de la liberté. Tout bien conſidéré, une nation moins indépendante & plus tranquille ne ſeroit-elle pas plus heureuſe ?

Ces vices & d'autres encore n'entraîneront-ils pas un jour la décadence de cette adminiſtration ? Je l'ignore : mais je ſais que ce ſeroit un grand malheur pour les nations. Toutes lui doivent un ſort plus doux que celui dont elles jouiſſoient. L'exemple d'un peuple libre, riche, magnanime & heureux, au milieu de l'Europe, a frappé tous les eſprits. Les principes d'où découloient tant de biens, ont été ſaiſis, diſcutés, préſentés aux monarques & à leurs délégués, qui, pour éviter l'accuſation de tyrannie, ſe ſont vus contraints de les adopter avec plus ou moins de modification. Les anciennes maximes revivroient bientôt, s'il n'exiſtoit pas,

pour ainſi dire au milieu de nous, un tribunal perpétuel qui en démontrât la dépravation & l'abſurdité.

Cependant, ſi les jouiſſances du luxe venoient à pervertir entiérement les mœurs nationales; ſi l'amour des plaiſirs amolliſſoit le courage des chefs & des officiers dans les flottes & dans les armées; ſi l'ivreſſe des ſuccès momentanés; ſi les vaines idées d'une fauſſe grandeur expoſoient la nation à des entrepriſes plus vaſtes que ſes forces; ſi elle ſe trompoit dans le choix de ſes ennemis ou de ſes alliés; ſi elle perdoit ſes colonies à force de les étendre ou de les gêner; ſi l'amour du patriotiſme ne s'exaltoit pas chez elle juſqu'à l'amour de l'humanité: elle ſeroit tôt ou tard aſſervie elle-même, & retomberoit dans ce néant des choſes & des hommes, d'où elle n'eſt ſortie qu'à travers des torrens de ſang, & par les calamités de deux ſiècles de fanatiſme & de guerre. Ce peuple reſſembleroit à tant d'autres qu'il mépriſe, & l'Europe ne pourroit montrer à l'univers une nation dont elle oſât s'honorer. Le deſpotiſme, qui s'appeſantit univerſellement ſur les ames affaiſſées & dégradées, léveroit ſeul

la tête au milieu de la ruine des arts, des mœurs, de la raiſon & de la liberté.

L'hiſtoire des Provinces-Unies offre de grandes ſingularités. Le déſeſpoir forma leur union. L'Europe, preſqu'entière, favoriſa leur établiſſement. Elles avoient à peine triomphé des longs & puiſſans efforts de la cour de Madrid, pour les remettre ſous le joug, qu'elles meſurèrent leurs efforts avec ceux des Bretons, & qu'elles déconcertèrent les projets de la France. Elles donnèrent enſuite un roi à l'Angleterre, & dépouillèrent l'Eſpagne des poſſeſſions qu'elle avoit en Italie & dans les Pays-Bas, pour les donner à l'Autriche. Depuis cette époque, la république s'eſt dégoûtée d'une politique militaire. Elle ne s'occupe plus que de ſa conſervation; mais peut-être avec trop peu d'énergie, de précaution & de vertu.

Son gouvernement, quoique tracé d'avance ſur un plan réfléchi, n'eſt pas moins défectueux que ceux qui ſont l'ouvrage du haſard. Un de ſes principaux vices, c'eſt que la ſouveraineté y eſt trop diſperſée.

C'eſt une erreur de croire que l'autorité réſide dans les états généraux fixés à la Haye.

Dans la vérité, le pouvoir des membres, qui composent cette assemblée, se réduit à décider dans les matières de forme ou de police, & à entretenir les affaires dans leur cours ordinaire. S'agit-il de guerre, de paix, d'alliances, d'impositions nouvelles, d'un objet de quelque importance, chacun des députés doit demander des ordres à sa province, qui, elle-même est obligée d'obtenir le consentement des villes. Il résulte d'un ordre de choses si compliqué que les résolutions qui exigeroient le plus de secret & de célérité, sont nécessairement lentes & publiques.

Il semble que, dans l'union contractée par cette foule de petits états indépendans les uns des autres & liés seulement par un intérêt commun, chacun auroit dû avoir une influence proportionnée à son étendue, à sa population, à ses richesses. Cette heureuse base, qu'une raison éclairée auroit dû poser, n'est pas celle de la confédération. La province, qui porte au-delà de la moitié des charges publiques, n'a pas plus de voix que celle qui ne contribue que d'un centième; & dans cette province, une ville pauvre,

déserte & inconnue a légalement le même pouvoir que cette cité unique, dont l'activité & l'industrie sont un sujet d'étonnement & de jalousie pour toutes les nations.

L'unanimité des villes & des provinces, requise pour toutes les résolutions, même les moins importantes, n'est pas d'une politique plus judicieuse. Si les membres les plus considérables de la république se déterminent à se passer de l'adhésion des plus foibles, c'est un attentat manifeste contre les principes de l'union; s'ils mettent un grand intérêt à obtenir leur suffrage, ils n'y parviennent que par des complaisances ou des sacrifices. Auquel des deux expédiens qu'on se soit arrêté, lorsque les esprits étoient partagés, l'harmonie des co-états a été ordinairement troublée, & l'a été souvent d'une manière violente & durable.

Les imperfections d'une constitution pareille n'échappèrent point vraisemblablement au prince d'Orange, fondateur de la république. Si ce grand homme permit qu'elles servissent de base au gouvernement qu'on établissoit, ce fut sans doute dans l'espérance qu'elles rendroient un stadhouder nécessaire,

& qu'on le prendroit toujours dans ſa famille. Cette vue d'une ambition profonde n'a pas été ſuivie d'un ſuccès conſtant; & deux fois on a aboli une magiſtrature ſingulière qui, à la diſpoſition abſolue des forces de terre & de mer, réuniſſoient beaucoup d'autres prérogatives très-importantes.

A ces époques, remarquables dans l'hiſtoire d'un état unique, dans les annales de l'ancien & du Nouveau-Monde, ſont arrivés de grands changemens. Les auteurs de la révolution ſe ſont hardiment partagé tous les pouvoirs. Une tyrannie intolérable s'eſt par-tout établie avec plus ou moins d'audace. Sous prétexte que les aſſemblées générales étoient tumultueuſes, fatigantes & dangereuſes, la multitude n'a plus été appellée à l'élection des dépoſitaires de l'autorité publique. Les bourgmeſtres ont choiſi leurs échevins & ſe ſont emparés des finances dont ils n'ont rendu compte qu'à leurs égaux & à leurs cliens. Les ſénateurs ſe ſont arrogé le droit de compléter leurs corps. La magiſtrature s'eſt reſſerrée dans quelques familles, qui ſe ſont attribué un droit preſqu'excluſif de députation aux états généraux. Chaque province, chaque

ville eſt tombée à la diſcrétion d'un petit nombre de citoyens qui, partageant les droits & la dépouille du peuple, ont eu l'art d'éluder ſes plaintes, ou de prévenir la fureur de ſon mécontentement. Le gouvernement eſt devenu preſque ariſtocratique. Si l'on ſe fût borné à réformer ce que la conſtitution avoit de défectueux, la maiſon d'Orange pouvoit craindre de n'être plus rappellée au degré de ſplendeur dont on l'avoit fait deſcendre. Une conduite moins déſintéreſſée a fait deſirer le rétabliſſement du ſtadhoudérat, & on l'a rendu héréditaire, même aux femmes.

Mais cette dignité doit-elle devenir avec le tems un inſtrument d'oppreſſion ? Des hommes très-éclairés n'en voient pas la poſſibilité. Rome, diſent-ils, eſt toujours citée pour exemple à tous nos états libres, qui n'ont rien de commun avec elle. Si le dictateur devint l'oppreſſeur de cette république, c'eſt qu'elle avoit opprimé toutes les nations; c'eſt que ſa puiſſance devoit périr par le glaive qui l'avoit fondée; c'eſt qu'une nation compoſée de ſoldats, ne pouvoit échapper au deſpotiſme du gouvernement militaire.

Elle tomba ſous le joug, qui le croiroit! parce qu'elle ne payoit point d'impôts. Les peuples conquis étoient ſeuls tributaires du fiſc. Les revenus publics devant être les mêmes après qu'avant la révolution, la propriété ne paroiſſoit pas être attaquée; & le citoyen crut qu'il ſeroit aſſez libre, tant qu'il ſeroit le maître de ſes biens.

La Hollande, au contraire, gardera ſa liberté, parce qu'elle eſt ſujette à des impôts très-conſidérables. Elle ne peut conſerver ſon pays qu'à grands frais. Le ſentiment de ſon indépendance lui donne ſeul une induſtrie proportionnée au poids de ces contributions, & la patience d'en ſoutenir le fardeau. S'il falloit ajouter aux dépenſes énormes de l'état, celles qu'exige le faſte d'une cour; ſi le prince employoit à ſoudoyer les ſuppôts de la tyrannie, ce qu'il doit aux fondemens d'une terre bâtie ſur la mer, il pouſſeroit bientôt les peuples au déſeſpoir.

L'habitant Hollandois, placé ſur ſes toits, & découvrant au loin la mer s'élevant au-deſſus du niveau des terres de dix-huit à vingt pieds, qui la voit s'avancer en mugiſſant contre ces digues qu'il a élevées, rêve, &

ſe dit ſecrètement en lui-même : tôt ou tard, cette bête féroce ſera la plus forte. Il prend en dédain un domicile auſſi précaire, & ſa maiſon en bois ou en pierre à Amſterdam, n'eſt plus ſa maiſon ; c'eſt ſon vaiſſeau qui eſt ſon aſyle, & peu-à-peu il prend une indifférence & des mœurs conformes à cette idée. L'eau eſt pour lui, ce qu'eſt le voiſinage des volcans pour d'autres peuples.

Si à ces cauſes phyſiques de l'affoibliſſement de l'eſprit patriotique, ſe joignoit la perte de la liberté, les Hollandois ne quitteroient-ils pas un pays qui ne peut être cultivé que par des hommes libres? Ce peuple négociant porteroit ailleurs ſon eſprit de commerce avec ſon argent. Ses iſles de l'Aſie, ſes comptoirs d'Afrique, ſes colonies du Nouveau-Monde, tous les ports de l'Europe, lui ouvriroient un aſyle. Quel ſtadhouder, quel prince révéré chez un tel peuple, voudroit, oſeroit en être le tyran?

Un ambitieux inſenſé, un guerrier féroce, ſi l'on veut. Mais parmi ceux qui ſont prépoſés au gouvernement des nations, cette eſpèce d'hommes eſt-elle donc ſi rare? Tout ſemble conſpirer pour donner ſur ce point

important

importont les plus vives inquiétudes à la république. A l'exception de quelques officiers, il n'y a ſur ſes flottes que peu de nationaux. Ses armées ſont compoſées, recrutées & commandées par des étrangers dévoués à un chef qui ne les armera jamais aſſez tôt à leur gré contre des peuples auxquels nul lien ne les attache. Les forteresſes de l'état ſont toutes ſoumiſes à des généraux qui ne reconnoiſſent de loix que celles du prince. On ne ceſſe d'élever aux places les plus importantes, des courtiſans perdus de réputation, écraſés de dettes, dénués de toute vertu, & intéreſſés au renverſement de l'ordre établi. C'eſt la protection qui a placé, c'eſt la protection qui maintient dans les colonies, des commandans ſans pudeur & ſans talent, que la reconnoiſſance, que la cupidité inclinent à l'aſſerviſſement de ces contrées éloignées.

Contre tant de dangers, que pourront l'aſſoupiſſement, la ſoif de la richeſſe, le goût des commodités qui commence à s'introduire, l'eſprit de commerce, des condeſcendances perpétuelles pour une autorité

héréditaire ? Selon toutes les probabilités, ne faut-il pas qu'insensiblement, sans effusion de sang, sans violence, les Provinces-Unies tombent sous la monarchie ? Comme le desir de n'être contrarié dans aucune de ses volontés, ou le despotisme, est au fond de toutes les ames plus ou moins exalté, il naîtra, & peut-être bientôt, quelque stadhouder, qui, sans calculer les suites funestes de son entreprise, jettera la nation dans les chaînes. C'est aux Hollandois à peser ces observations.

L'empire Romain crouloit de toutes parts, lorsque les Germains entrèrent dans les Gaules sous la direction d'un chef de leur choix, dont ils étoient moins les sujets que les compagnons. Ce n'étoit pas une armée qui bornât son ambition à s'emparer de quelques places fortes ; ce fut l'irruption d'un peuple qui cherchoit des établissemens. Comme on n'attaquoit que des esclaves mécontens de leur sort, que des maîtres amollis par les délices d'une longue paix, la résistance ne fut pas opiniâtre. Les conquérans s'approprièrent les terres qui leur convenoient, & se séparèrent peu de tems après pour jouir doucement de leur fortune.

Le partage ne fut pas l'ouvrage d'un hasard aveugle. C'étoit l'assemblée générale qui régloit les possessions, c'étoit sous son autorité qu'on en jouissoit. Elles ne furent d'abord accordées que pour une année. Ce terme se prolongea peu-à-peu, & s'étendit enfin à toute la vie. On alla même plus loin, lorsque les ressorts du gouvernement furent relâchés entiérement ; & sous les foibles descendans de Charlemagne, l'hérédité s'établit assez généralement. Cette usurpation fut consacrée par une convention solemnelle à l'élévation de Hugues-Capet au trône ; & alors, le plus destructeur de tous les droits, le droit féodal régna dans toute sa force.

La France ne fut plus alors qu'un assemblage de petites souverainetés, placées à côté les unes des autres, mais sans aucun lien. Dans cette anarchie, les seigneurs entiérement indépendans du chef apparent de la nation, opprimoient à leur gré leurs sujets ou leurs esclaves. Si le monarque vouloit s'intéresser pour ces malheureux, on lui faisoit la guerre. Si ces malheureux eux-mêmes, osoient quelquefois réclamer les droits de

l'humanité, ce n'étoit que pour voir s'appésantir les fers qui les écrâsoient.

Cependant l'extinction de quelques maisons puissantes, des traités ou des conquêtes ajoutoient successivement au domaine royal des territoires plus ou moins étendus. Cette acquisition de plusieurs provinces forma à la couronne une masse de puissance qui lui donna de l'activité. Une lutte perpétuelle entre les rois & la noblesse, une alternative de prépondérance entre le pouvoir d'un seul & celui de plusieurs: cette sorte de confusion dura, presque sans intervalle, jusque vers le milieu du quinzième siècle.

Alors changea le caractère des François, par une suite d'événemens qui avoient changé la forme du gouvernement. La guerre, que les Anglois, unis ou soumis aux Normands, n'avoient cessé de faire à ce royaume depuis deux ou trois cens ans, y répandit l'alarme, & fit de grands ravages. Les victoires de l'ennemi, la tyrannie des grands: tout fit desirer à la nation que le prince devînt assez puissant pour chasser les étrangers & soumettre les seigneurs. Pendant que des rois

ſages & belliqueux travailloient à ce grand ouvrage, il naquit une nouvelle génération. Chacun, après le danger, ſe crut aſſez riche des droits qui étoient reſtés à ſon père. On ne remonta pas juſqu'à l'origine du pouvoir des rois, qui dérivoit de la nation; & Louis XI ſe trouva, ſans de grands efforts, plus puiſſant que ſes prédéceſſeurs.

Avant lui, l'hiſtoire de France offre une complication d'états, tantôt diviſés & tantôt unis. Depuis ce prince, c'eſt l'hiſtoire d'une grande monarchie. L'autorité de pluſieurs tyrans eſt concentrée dans une même main. Le peuple n'en eſt pas plus libre : mais c'eſt une autre police. La paix eſt plus ſûre au-dedans, & la guerre plus vigoureuſe au-dehors.

Les guerres civiles qui mènent les peuples libres à l'eſclavage, & les peuples eſclaves à la liberté, n'ont fait en France qu'abaiſſer les grands, ſans relever le peuple. Les miniſtres qui ſeront toujours les hommes du prince, tant que la nation n'influera pas dans le gouvernement, ont tous vendu leurs concitoyens à leur maître; & comme le peuple qui n'avoit rien, ne pouvoit rien perdre à

cet aſſerviſſement, les rois y ont trouvé d'autant plus de facilité, qu'il a toujours été coloré d'un prétexte de police ou même de ſoulagement. L'antipathie que produit une exceſſive inégalité des conditions & des fortunes, a favoriſé tous les projets qui devoient agrandir l'autorité royale. Les princes ont eu la politique d'occuper la nation, tantôt de guerres au-dehors, tantôt de diſputes religieuſes au-dedans; de laiſſer diviſer les eſprits par les opinions, & les cœurs par les intérêts; de ſemer & d'entretenir des rivalités entre les divers ordres de l'état; de careſſer tour-à-tour chaque ambition, par une apparence de faveur, & de conſoler l'envie naturelle du peuple par l'humiliation de toutes. La multitude, pauvre, dédaignée, en voyant ſucceſſivement abattre tous les corps puiſſans, a du-moins aimé dans le monarque l'ennemi de ſes ennemis.

La nation déchue par ſon inadvertance du privilège de ſe gouverner, n'a pas cependant encore ſubi tous les outrages du deſpotiſme. C'eſt que la perte de ſa liberté n'eſt pas l'ouvrage d'une révolution orageuſe & ſubite, mais de la lime de pluſieurs ſiècles.

Le caractère national, qui a toujours influé dans l'esprit des princes & des cours, ne fût-ce que par les femmes, a formé comme un balancement de puissance, qui, tempérant par les mœurs l'action de la force & la réaction des volontés, a prévenu ces éclats, ces violences, d'où résulte ou la tyrannie monarchique, ou la liberté populaire.

L'inconséquence naturelle à l'esprit d'une nation gaie & vive comme les enfans, a heureusement prévalu sur les systêmes de quelques ministres despotes. Les rois ont trop aimé les plaisirs, & en ont trop bien connu la source, pour ne pas déposer souvent ce sceptre de fer qui auroit effrayé la société, & dissipé les frivoles amusemens dont ils étoient idolâtres. L'intrigue qui les a toujours assiégés depuis qu'ils ont appellé les grands à la cour, n'a point cessé de renverser les gens en place avec leurs projets. Comme le gouvernement s'est altéré d'une manière insensible, les sujets ont conservé une sorte de dignité dans laquelle le monarque même sembloit respecter la source ou l'effet de la sienne propre. Il s'est trouvé longtems le suprême législateur, sans vouloir ou

pouvoir abuſer de toute ſa puiſſance. Arrêté par le ſeul nom des loix fondamentales de ſa nation, il a craint ſouvent d'en choquer les maximes. Il a ſenti qu'on avoit des droits à lui oppoſer. En un mot, il n'y a point eu de tyran, lors même qu'il n'y avoit plus de liberté.

Tels, & plus abſolus encore, ont été les gouvernemens d'Eſpagne & de Portugal, de Naples & de Piémont; toutes les petites principautés d'Italie. Les peuples du Midi, ſoit pareſſe d'eſprit ou foibleſſe de corps, ſemblent être nés pour le deſpotiſme. L'Eſpagne avec beaucoup d'orgueil; l'Italie, malgré tous les dons du génie, ont perdu tous les droits, toutes les traces de la liberté. Par-tout où la monarchie eſt illimitée, on ne peut aſſigner la forme du gouvernement, puiſqu'elle varie, non-ſeulement avec le caractère de chaque ſouverain, mais à chaque âge du même prince. Ces états ont des loix écrites, ont des uſages & des corps privilégiés: mais quand le légiſlateur peut bouleverſer les loix & les tribunaux; quand ſon autorité n'a plus d'autre baſe que la force, & qu'il invoque Dieu pour ſe faire craindre,

au lieu de l'imiter pour ſe faire aimer; quand le droit originel de la ſociété, le droit inaliénable de la propriété des citoyens, les conventions nationales, les engagemens du prince ſont en vain réclamés; enfin quand le gouvernement eſt arbitraire, il n'y a plus d'état : ce n'eſt plus que la terre d'un ſeul homme.

Dans ces ſortes de pays, il ne ſe formera point des hommes d'état. Loin que ce ſoit un devoir de s'inſtruire des affaires publiques, c'eſt un crime, un danger d'être éclairé ſur l'adminiſtration. Là, comme dans le miniſtère de l'égliſe, la vocation s'appelle grace; on l'obtient par des prières. La faveur de la cour, le choix du prince, ſuppléent aux talens. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient utiles; on en a beſoin quelquefois pour ſervir, jamais pour commander. Auſſi dans ces contrées, le peuple finit par ſe laiſſer gouverner, pourvu qu'on le laiſſe dormir. Une ſeule légiſlation mérite d'être obſervée dans ces belles régions de l'Europe; c'eſt le gouvernement de Veniſe. Cet état préſente trois grands phénomènes; ſa fondation première;

ſa puiſſance au tems des croiſades, & ſon adminiſtration actuelle.

Une ville, grande, magnifique, riche, inexpugnable, ſans enceinte & ſans forteresses, domine ſur ſoixante-douze iſles. Ce ne ſont pas des rochers & des montagnes élevés par le tems au ſein d'une vaſte mer: c'eſt plutôt une plaine morcelée & coupée en lagunes par les ſtagnations d'un petit golfe, ſur la pente d'un terrein bas. Ces iſles, ſéparées par des canaux, ſont jointes aujourd'hui par des ponts. Les ravages de la mer les ont formées, les ravages de la guerre les ont peuplées vers le milieu du cinquième ſiècle. Les habitans de l'Italie fuyant devant Attila, cherchèrent un aſyle dans l'élément des tempêtes.

Les lagunes Vénitiennes ne compoſoient dans les premiers tems, ni la même ville, ni la même république. Unies par un intérêt commun de commerce, ou plutôt par le beſoin de ſe défendre; elles étoient du reſte diviſées en autant de gouvernemens que d'iſles ſoumiſes chacune à ſon tribun.

De la pluralité des chefs naquit la diviſion

des esprits, & la destruction du bien public. Ces peuples élurent donc pour ne faire qu'un corps, un prince qui, sous le nom de duc ou de doge, jouit long-tems de tous les droits de la souveraineté, dont il ne lui reste aujourd'hui que les marques. Les doges furent élus par le peuple jusqu'en 1173. A cette époque les nobles s'approprièrent le droit exclusif de nommer le chef de la république; ils s'emparèrent de l'autorité, & formèrent une aristocratie.

Ceux des écrivains politiques qui ont donné la préférence à cette espèce de gouvernement, ont dit avec une apparence de raison, que toutes les sociétés, de quelle manière qu'elles se soient formées, ont été ainsi régies. Si dans les états démocratiques, le peuple vouloit régler lui-même son administration, il tomberoit nécessairement dans le délire, & le soin de sa conservation le force de se livrer à un sénat plus ou moins nombreux. Si dans les monarchies, les rois prétendoient tout voir, tout faire eux-mêmes, rien ne se verroit, rien ne se feroit; & il a fallu recourir à des conseils, pour préserver les empires d'une stagnation plus funeste

peut-être qu'une activité mal dirigée. Tout ramène donc à l'autorité de plusieurs & d'un petit nombre ; tout se conduit aristocratiquement.

Mais dans cet ordre de choses, le commandement n'est pas fixe dans une classe de citoyens, & l'obéissance dans les autres ; mais la carrière de l'honneur & des emplois n'est pas fermée à quiconque a les talens nécessaires pour y parvenir ; mais les nobles ne sont pas tout & le peuple rien. Substituez l'aristocratie, & vous ne trouverez que l'esclavage & le despotisme.

Dans l'origine, Venise tempéra autant qu'il étoit possible, les vices de cet odieux & injuste gouvernement. On y distribua, on y balança les branches du pouvoir avec une harmonie remarquable. Des loix sages & sévères furent portées pour réprimer, pour épouvanter l'ambition des nobles. Les grands régnèrent sans bruit, avec une sorte d'égalité, comme les étoiles brillent au firmament dans le silence de la nuit. Ils dûrent se conformer extérieurement aux usages de tous les ordres de la république, pour que la distinction entre les patriciens & les plé-

béiens devînt moins choquante. L'espoir même de partager, avec le tems, la souveraineté fut conservé à ceux qui en étoient exclus, si par leurs services & leur industrie ils acquéroient un jour de la considération & des richesses.

C'étoit le seul gouvernement régulier qui fût alors en Europe. Un pareil avantage éleva les Vénitiens à une grande opulence, les mit en état de soudoyer des armées, & leur donna des lumières qui en firent un peuple politique avant tous les autres. Ils régnèrent sur les mers; ils eurent une prépondérance marquée dans le continent; ils formèrent ou dissipèrent des ligues, suivant qu'il convenoit à leurs intérêts.

Lorsque la découverte du Nouveau-Monde & du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance eut ruiné le commerce de la république, elle se vit privée de tout ce qui lui avoit donné de la grandeur, de la force, du courage. A ces illusions qui consoloient en quelque sorte ses sujets de la perte de la liberté, fut substituée la séduction des voluptés, des plaisirs & de la mollesse. Les grands se corrompirent comme le peuple,

les femmes comme les hommes, les prêtres comme les laïcs; & la licence ne connut plus de bornes. Venise devint le pays de la terre où il y avoit le moins de vices & de vertus factices.

A mesure qu'on énervoit les bras, les esprits, les cœurs au-dedans; c'étoit une nécessité qu'on montrât moins de vigueur, moins d'action au-dehors. Aussi la république tomba-t-elle dans une circonspection pusillanime. Elle prit, elle renforça le caractère national de toute l'Italie ombrageuse & défiante. Avec la moitié des trésors & des veilles que lui a coûté depuis deux siècles sa neutralité, elle se feroit peut-être à jamais délivrée des dangers dont à force de précautions elle s'environne.

Au milieu de tant de soins pour sa sûreté, la république ne paroît pas tranquille. Son inquiétude se manifeste par les principes de son gouvernement toujours plus sévères; par une horreur extrême de tout ce qui a quelque élévation; par l'éloignement qu'elle montre pour la raison, dont l'usage lui paroît un crime; par les voiles mystérieux & sombres dont elle couvre ses opérations; par la

précaution qu'elle prend conſtamment de ne placer que des chefs étrangers à la tête de ſes foibles troupes, & de leur donner des ſurveillans; par la défenſe qu'elle fait indiſtinctement à tous ceux qui lui ſont ſoumis d'aller ſe former aux combats ſur le théâtre de la guerre; par l'eſpionnage, les raffinemens d'une politique inſidieuſe, mille autres moyens qui décèlent des craintes & des alarmes continuelles. Sa plus grande confiance paroît être dans un inquiſiteur qui rode perpétuellement entre les individus, la hache levée ſur le cou de quiconque pourroit par ſes actions ou par ſes diſcours troubler l'ordre public.

Cependant tout n'eſt pas blâmable à Veniſe. L'impôt qui fournit au fiſc vingt-cinq millions, n'a ni augmenté ni diminué depuis 1707. Tout eſt combiné pour dérober au citoyen l'idée de ſon eſclavage, & le rendre tranquille & gai. Le culte eſt tourné vers les cérémonies. Point de grandes fêtes ſans ſpectacle & ſans muſique. Ne parlez en public ni de politique ni de religion; & dites, faites à Veniſe tout ce qu'il vous plaira. Un orateur chrétien prêchant devant les chefs de la

république, crut devoir ouvrir ſon diſcours par un éloge du gouvernement : auſſi-tôt un ſatellite le fait deſcendre de ſa chaire ; & le tribunal des inquiſiteurs d'état devant lequel il eſt appellé le lendemain, lui dit : *Qu'avons-nous beſoin de ton panégyrique ? ſois plus réſervé.* On ſavoit là qu'on ne tarde pas à cenſurer l'adminiſtration par-tout où il eſt permis de l'exalter. Les inquiſiteurs d'état ne reſtent en fonction que dix-huit mois. Ils ſont choiſis parmi les perſonnages les plus modérés, & la moindre injuſtice eſt ſuivie de leur dépoſition. Ils tutoient tout le monde ; ils tutoieroient le doge. Quand on eſt appellé devant eux, il faut comparoître ſans délai. Un ſecrétaire d'état ne fut point excuſé par la néceſſité de finir ſes dépêches. Il eſt vrai qu'ils inſtruiſent les procès portes fermées : mais ces épouvantails de l'étranger ſont les vrais protecteurs du peuple & le contrepoids à la tyrannie des ariſtocrates. Il y a environ ſix ans qu'on mit en délibération dans le conſeil, ſi l'on n'aboliroit pas ce redoutable tribunal. A l'inſtant les citoyens les plus opulens méditèrent leur retraite ; & un roi voiſin annonça que Veniſe n'auroit pas dix ans

ans d'exiſtence après la ſuppreſſion de cette magiſtrature. En effet, ſans la terreur qu'elle inſpire, les citoyens ſeroient ſans ceſſe expoſés aux vexations d'une foule de patriciens qui languiſſent dans l'indigence. Après de violens débats, l'inquiſition fut confirmée à la pluralité des voix, & les quatre moteurs de la délibération ne furent punis que par des fonctions honorables qui les éloignèrent de la république.

Pendant le carnaval, les moines & les prêtres vont au ſpectacle & ſe maſquent. On n'ignore pas qu'un eccléſiaſtique avili ne peut rien. Un patricien qui ſe fait moine ou prêtre, n'eſt plus qu'un citoyen commun. On entretient l'horreur des exécutions par leur rareté. Le peuple eſt perſuadé que les diables voltigent au-deſſus du gibet pour ſe ſaiſir de l'ame du ſupplicié. Un capucin s'aviſa de dire que *de cent noyés aucun ne ſeroit ſauvé, que de cent pendus aucun ne ſeroit damné.* Comme il importe aux Vénitiens qu'on ne craigne pas d'être noyé, & qu'on craigne d'être pendu, le prédicateur eut ordre d'enſeigner le contraire, malgré l'autorité de S. Auguſtin.

Si les armées navales des Vénitiens ne ſont commandées que par un patricien, c'eſt depuis que le célèbre Moroſini, amiral de leur flotte à l'expédition du Péloponnèſe, les avertit qu'il avoit été le maître de les affamer. Si les troupes de terre ne peuvent avoir qu'un étranger pour général; c'eſt par la juſte crainte qu'un citoyen n'abuſât de l'amour du ſoldat pour devenir le tyran de ſa patrie.

Il y a une multitude de magiſtrats prépoſés à différentes affaires, ce qui doit en accélérer l'expédition. Le doge peut ſolliciter des graces & les obtenir : mais il n'en accorde aucune. Il y a des conſervateurs des loix auxquels les réglemens nouveaux, propoſés au conſeil par le ſénat, ſont renvoyés. Ils en font l'examen, & le conſeil décide ſur leur rapport. Ainſi le conſeil repréſente la république; le ſénat le légiſlateur ſubordonné au conſeil; & l'inquiſiteur d'état eſt une eſpèce de tribun, protecteur du peuple.

Un inquiſiteur n'eſt pas, ce me ſemble, un perſonnage fort redoutable, ſi on peut le châtier lorſqu'il eſt inſolent. Cherchez en France un huiſſier qui oſe porter une aſſi-

gnation à un magiſtrat d'un ordre ſupérieur; vous ne le trouverez pas. A Veniſe, on procède juridiquement contre un patricien, contre un inquiſiteur. On fait vendre ſes biens; on ſe ſaiſit de ſa perſonne; on le conduit en priſon.

Le miniſtère Vénitien a dans toutes les cours des agens obſcurs qui l'inſtruiſent du caractère des hommes en faveur & des moyens de les ſéduire : il ſe ſoutient par la fineſſe. Une autre république tire ſa force de ſon courage : c'eſt la Suiſſe.

Les Suiſſes, connus dans l'antiquité ſous le nom d'Helvétiens, ne devoient être ſubjugués, ainſi que les Gaulois & les Bretons, que par Céſar, le plus grand des Romains, s'il eût plus aimé Rome. Ils furent unis à la Germanie, comme province Romaine, ſous l'empire d'Honorius. Les révolutions faciles & fréquentes, dans un pays tel que les Alpes, diviſèrent des peuplades, ſéparées par de grands lacs ou de grandes montagnes, en différentes ſeigneuries. La plus conſidérable, occupée par la maiſon d'Autriche, s'empara à la longue de toutes les autres. La conquête entraîna la ſervitude; l'oppreſ-

ſion amena la révolte ; & de l'excès de la tyrannie, ſortit la liberté.

Treize cantons de payſans robuſtes, qui gardent preſque tous les rois de l'Europe, & n'en craignent aucun ; qui ſont mieux inſtruits de leurs vrais intérêts qu'aucune autre nation ; qui forment le peuple le plus ſenſé de notre politique moderne : ces treize cantons composent entre eux, non pas une république comme les ſept provinces de la Hollande, ni une ſimple confédération comme le corps Germanique ; mais plutôt une ligue, une aſſociation naturelle d'autant d'états indépendans. Chaque canton a ſa ſouveraineté, ſes alliances, ſes traités à part. La diète générale ne peut faire des loix, ni des réglemens pour aucun.

Les trois plus anciens ſe trouvent liés directement avec chacun des autres. C'eſt par cette liaiſon de convenance, non de conſtitution, que ſi l'un des treize cantons ſe trouvoit attaqué, tous marcheroient à ſon ſecours. Mais il n'y a point d'alliance commune entre tous & chacun d'eux. Ainſi les branches d'un arbre ſe trouvent liées entre elles, ſans tenir immédiatement au tronc commun.

Cependant l'union des Suiſſes fut inaltérable juſqu'au commencement du ſeizième ſiècle. Alors la religion, ce lien de paix & de charité, vint les diviſer. La réformation fendit en deux le corps Helvétique. L'état fut ſcié par l'Egliſe. Toutes les affaires publiques ſe traitent dans les diètes particulières des deux communions, Catholique & Proteſtante. Les diètes générales ne s'aſſemblent que pour conſerver une apparence d'union. Malgré ce germe de diſſenſion, la Suiſſe a joui de la paix, bien plus qu'aucune contrée de l'Europe.

Sous le gouvernement Autrichien, l'oppreſſion & les levées de la milice, empêchèrent la population de fleurir. Après la révolution, les hommes ſe multiplièrent trop, en raiſon de la ſtérilité des rochers. Le corps Helvétique ne pouvoit groſſir, ſans crever; à moins qu'il ne fît des excurſions au-dehors. Les habitans de ſes montagnes devoient, comme les fleuves qui en deſcendent, s'épancher dans les plaines qui bordent les Alpes. Ces peuples ſe ſeroient détruits eux-mêmes, s'ils fuſſent reſtés iſolés. Mais l'ignorance des arts, le manque de matières pour

les fabriques, le défaut d'argent pour attirer chez eux les denrées, ne leur ouvroient aucune iſſue pour l'aiſance & l'induſtrie. Au lieu de devenir conquérans, comme tant de circonſtances réunies ſembloient les y porter, ils tirèrent de leur population même un moyen de ſubſiſtance & de richeſſes, une ſource & une matière de commerce.

Le duc de Milan, maître d'un pays riche, qui étoit ouvert à l'invaſion & difficile à défendre, avoit beſoin de ſoldats. Les Suiſſes, comme ſes voiſins les plus forts, devoient être ſes ennemis, s'ils n'étoient ſes alliés, ou plutôt ſes gardiens. Il s'établit donc entre ce peuple & le Milanès une ſorte de trafic, où la force devint l'échange de la richeſſe. La nation engagea ſucceſſivement des troupes à la France, à l'empereur, au pape, au duc de Savoie, à tous les potentats d'Italie. Elle vendit ſon ſang à des puiſſances éloignées, aux nations les plus ennemies, à la Hollande, à l'Eſpagne, au Portugal; comme ſi ſes montagnes n'étoient qu'une minière d'armes & de ſoldats, ouverte à quiconque voudroit acheter des inſtrumens de guerre.

Chaque canton traite avec la puiſſance qui

lui offre les meilleures capitulations. Il eſt libre aux ſujets du pays d'aller faire la guerre au loin, chez quelque nation alliée. Le Hollandois eſt par état un citoyen du monde; le Suiſſe eſt par état un deſtructeur de l'Europe. Plus on cultive, plus on conſomme de denrées, plus la Hollande gagne; plus il y a de batailles & de carnage, & plus la Suiſſe proſpère.

C'eſt de la guerre, ce fléau inſéparable du genre-humain, ſauvage ou policé, que les républiques du corps Helvétique ſont forcées de vivre & de ſubſiſter. C'eſt par-là qu'elles tiennent au-dedans le nombre des habitans en proportion avec l'étendue & le rapport de leurs terres, ſans forcer aucun des reſſorts du gouvernement, ſans gêner l'inclination d'aucun individu. C'eſt par ce commerce de troupes avec les puiſſances belligérantes, que la Suiſſe s'eſt préſervée de la néceſſité des émigrations ſubites qui font les invaſions, & de la tentation des conquêtes qui eût cauſé la ruine de la liberté de ces républiques, comme elle perdit toutes les républiques de la Grèce.

Autant que la prévoyance humaine peut

lire dans l'avenir, la ſituation de ce peuple doit être plus permanente que celle de tous les autres, ſi des variétés dans le culte ne deviennent pour lui un inſtrument fatal de diſcorde. Du haut de ſes ſtériles montagnes, il voit gémir ſous l'oppreſſion de la tyrannie, des nations entières que la nature a placées dans les contrées les plus abondantes; tandis qu'il jouit en paix de ſon travail, de ſa frugalité, de ſa modération, de toutes les vertus qui accompagnent la liberté. Si l'habitude pouvoit émouſſer ſa ſenſibilité pour un ſort ſi doux, il y ſeroit ſans ceſſe ramené par cette foule de voyageurs qui vont chercher dans ſon ſein le ſpectacle d'une félicité qu'on ne voit pas ailleurs. Sans doute que l'amour des richeſſes a un peu altéré cette aimable ſimplicité de mœurs, dans ceux des cantons où les arts & le commerce ont fait des progrès aſſez conſidérables : mais les traits de leur caractère primitif ne ſont pas entiérement effacés; & il leur reſte toujours une ſorte de bonheur inconnue aux autres hommes. Peut-on craindre qu'une nation puiſſe ſe laſſer d'une pareille exiſtence?

Le poids des impôts ne ſauroit corrompre

les avantages de cette destinée. Ces fléaux du genre-humain sont ignorés dans la plupart des cantons, & ne sont rien ou presque rien dans les autres. Seulement en quelques endroits s'est introduit un abus bien dangereux. Des administrateurs, connus sous le nom de baillis, se permettent d'ordonner arbitrairement des amendes dans leur jurisdiction, & de les détourner à leur utilité particulière. Ce délire des loix féodales ne peut durer; & l'on perdra bientôt jusqu'à la trace d'un usage odieux, qui, avec le tems, altéreroit la félicité publique.

Le génie de la nation ne la troublera jamais. Ses penchans la portent à l'ordre, à la tranquillité, à l'harmonie. Ce qui pourroit s'y trouver de caractères inquiets & dangereux, amis des factions & des orages, vont chercher dans les guerres étrangères des alimens à leur inquiétude.

Il n'est pas possible que les divers cantons cherchent à se subjuguer réciproquement. Ceux où la démocratie est établie sont évidemment trop foibles pour concevoir un projet si déraisonnable; & dans les autres, les patriciens & les plébéiens ne réuniront

jamais leurs vœux & leurs forces pour un agrandissement, dont les suites pourroient devenir funeste à l'un des ordres.

La tranquillité du corps Helvétique est encore moins menacée par ses voisins que par ses citoyens. Comme dans les démêlés des couronnes, les Suisses observent une neutralité très-impartiale ; comme ils ne se rendent garans d'aucun engagement, on ne leur connoît point d'ennemis. Une puissance crût-elle avoir à se plaindre d'eux, elle étoufferoit son ressentiment dans la crainte bien fondée d'échouer dans ses projets de vengeance contre un pays tout militaire & qui compte autant de soldats que d'hommes. Fût-on même assuré de le conquérir, il ne seroit pas encore attaqué ; parce que la politique la plus aveugle & la plus violente n'égorge pas un peuple pour n'occuper que des rochers. Tels sont les motifs qui peuvent faire croire à la stabilité de la république des Suisses.

Il nous reste à parler du gouvernement ecclésiastique. Si la fondation du christianisme présente à l'esprit un tableau qui l'étonne, l'histoire des révolutions du gouvernement

de l'églife n'eft pas moins furprenante. Quelle énorme diftance de Pierre, pauvre pêcheur fur les bords du lac de Génézareth & ferviteur des ferviteurs de Dieu, à quelques-uns de fes orgueilleux fucceffeurs, le front ceint d'un triple diadême, maîtres de Rome, d'une grande partie de l'Italie, & fe difant les rois des rois de la terre! Prenons les chofes à leur origine; fuivons rapidement les progrès de la fplendeur & de la corruption de l'églife; voyons ce que fon gouvernement eft devenu dans l'intervalle de dix-huit fiècles; & que les fouverains préfens & à venir s'inftruifent de ce qu'ils doivent attendre du facerdoce, dont l'unique principe eft de fubordonner l'autorité des magiftrats à l'autorité divine, dont il eft le dépofitaire.

Dans une bourgade obfcure de la Judée, au fond de l'attelier d'un pauvre charpentier, s'élevoit un homme d'un caractère auftère. L'hypocrifie des prêtres de fon tems révoltoit fa candeur. Il avoit reconnu la vanité des cérémonies légales & le vice des expiations. A l'âge de trente ans, ce vertueux perfonnage quitte les inftrumens de fon métier, & fe met à prêcher fes opinions. La populace

des bourgs & des campagnes s'attroupe autour de lui, l'écoute & le ſuit. Il s'aſſocie un petit nombre de coopérateurs ignorans, puſillanimes, & tirés des conditions abjectes. Il erre quelque tems autour de la capitale. Il oſe enfin s'y montrer. Un des ſiens le trahit; un autre le renie. Il eſt pris, accuſé de blaſphême & ſupplicié entre deux voleurs. Après ſa mort, ſes diſciples paroiſſent ſur les places publiques, dans les grandes villes, à Antioche, à Alexandrie, à Rome. Ils annoncent aux barbares & aux peuples policés, dans Athènes, à Corinthe, la réſurrection de leur maître. Par-tout on croit à une doctrine qui révolte la raiſon. Par-tout des hommes corrompus embraſſent une morale auſtère dans ſes principes, inſociable dans ſes conſeils. La perſécution s'élève. Les prédicateurs & leurs proſélites ſont empriſonnés, flagellés, égorgés. Plus on verſe de ſang, plus la ſecte s'étend. En moins de trois ſiècles, les temples de l'idolâtrie ſon renverſé ou déſerts; & malgré les haînes, les héréſies, les ſchiſmes & les querelles ſanglantes qui ont déchiré le chriſtianiſme depuis ſon origine juſqu'à nos derniers tems, il ne reſte preſque d'autres

autels élevés qu'à l'homme Dieu mort ſur une croix.

Il n'étoit pas difficile de démontrer aux païens l'abſurdité de leur culte ; & dans toutes les diſputes en général, dans celles de religion en particulier, ſi l'on parvient à prouver à ſon adverſaire qu'il ſe trompe, il en conclut auſſi-tôt que vous avez raiſon. La providence, qui tend à ſes fins par toutes ſortes de moyens, voulut que cette mauvaiſe logique conduisît les hommes dans la voie du ſalut. Le fondateur du chriſtianiſme ne s'arrogea aucune autorité, ni ſur les aſſociés de ſa miſſion, ni ſur ſes ſectateurs, ni ſur ſes concitoyens. Il reſpecta l'autorité de Céſar. En ſauvant la vie à la femme adultère, il ſe garda bien d'attaquer la loi qui la condamnoit à mort. Il renvoie deux frères, diviſés ſur le partage d'une ſucceſſion, au tribunal civil. Perſécuté, il ſouffre la perſécution. Au milieu des intolérans, il recommande la tolérance. *Vous ne ferez point*, dit-il à ſes diſciples, *deſcendre le feu du ciel ſur la tête de l'incrédule ; vous ſecouerez la pouſſière de vos ſandales & vous vous éloignerez.* Attaché ſur la croix, la tête couronnée d'épines, le côté percé d'une lance, il dit à Dieu ſon père :

Pardonne-leur, ſeigneur ; car ils ne ſavent ce qu'ils ſont. Inſtruire les nations & les baptiſer : voilà l'objet de la miſſion des apôtres. Employer la perſuaſion, s'interdire la violence, aller comme Dieu avoit envoyé ſon fils : voilà les moyens. Dans aucun tems, le ſacerdoce ne s'eſt conformé à ces maximes ; & la religion n'en a pas moins proſpéré.

A meſure que la doctrine nouvelle fait des progrès, il s'inſtitue entre ſes miniſtres une ſorte d'hiérarchie, des évêques, des prêtres, des acolytes, des ſacriſtains ou portiers. L'objet de l'adminiſtration eſt déterminé. Il embraſſe le dogme, la diſcipline & les mœurs. Conférer les ordres ſacrés fut le premier acte de la juriſdiction de l'égliſe. Lier, délier, ou aſſigner aux fautes une expiation ſpirituelle & volontaire, ce fut le ſecond. Excommunier le pêcheur rebelle ou hérétique, ce fut le troiſième ; & le quatrième, commun à toute aſſociation, d'inſtituer des réglemens de diſcipline. Ces réglemens, ſecrets d'abord, principalement ſur l'adminiſtration des ſacremens, deviennent publics. Il y eut des aſſemblées ou conciles. Les évêques ſont les repréſentans des apôtres ; le reſte du clergé leur eſt ſubor-

donné. Rien ne se décide sans l'intervention des fidèles. C'est une véritable DÉMOCRATIE. Dans les affaires civiles, on s'en rapportoit à l'arbitrage des évêques. On blâmoit les chrétiens d'avoir des procès; on les blâmoit encore davantage de se traduire devant le magistrat. Il est probable que les biens étoient en commun, & que l'évêque en disposoit à son gré.

Jusqu'ici tout se passe sans l'intervention de la puissance séculière. Mais sous Aurélien, les chrétiens demandent main forte à l'empereur contre Paul de Samozate; Constantin exile Arius & condamne au feu ses écrits; Théodose sévit contre Nestorius; & ces innovations fixent l'époque d'un second état de la jurisdiction ecclésiastique; un écart de sa simplicité primitive; un mêlange de puissance spirituelle & d'autorité coactive. Les fidèles, en nombre prodigieux dès le second siècle, sont distribués en différentes églises, soumises à la même administration. Entre ces églises, il y en avoit de plus ou moins importantes; l'autorité séculière se mêle de l'élection des évêques, & la confusion des deux puissances s'accroît. Il y en avoit de pauvres & de riches;

& voilà la première origine de l'ambition des paſteurs. Dans chacun, il y avoit des fidèles indigens; les évêques furent les dépoſitaires des aumônes : & voilà la ſource la plus ancienne de la corruption de l'égliſe.

Que les progrès de l'autorité eccléſiaſtique depuis la fin du troiſième ſiècle ſont rapides ! On plaide devant les évêques. Ils ſont arbitres en matières civiles. La ſentence arbitrale de l'évêque eſt ſans appel, & ſon exécution renvoyée aux magiſtrats. Le procès d'un clerc ne peut être porté hors de la province. La diſtinction du crime civil & du crime eccléſiaſtique, & avec cette diſtinction celle du privilège clérical naiſſent. L'appel au ſouverain eſt permis, s'il arrive que la ſentence de l'évêque ſoit infirmée au tribunal du magiſtrat. Long-tems avant ces conceſſions, les évêques ont obtenu l'inſpection ſur la police & les mœurs; ils connoiſſent de la proſtitution, des enfans-trouvés, des curatelles, des inſenſés, des mineurs; ils viſitent les priſons; ils preſſent les élargiſſemens; ils défèrent au ſouverain la négligence des juges; ils s'immiſcent de l'emploi des deniers publics, de la conſtruction & réparation

ration des grandes routes & d'autres édifices. Et c'est ainsi que, sous prétexte de s'entr'aider, les deux autorités se mêloient & préparoient les dissentions qui devoient un jour s'élever entre elles. Tel fut dans les premiers siècles, dans les beaux jours de l'église, le troisième état de son gouvernement, MOITIÉ CIVIL, MOITIÉ ECCLÉSIASTIQUE, auquel on ne sait plus quel nom donner. Est-ce par la foiblesse des empereurs? est-ce par leur crainte? est-ce par l'intrigue? est-ce par la sainteté des mœurs, que les chefs du christianisme se concilièrent tant & de si importantes prérogatives? Alors la terreur religieuse avoit peuplé les déserts de solitaires. On en comptoit plus de soixante-seize mille. C'étoit une pepinière de diacres, de prêtres & d'évêques.

Constantin a transféré le siège de l'empire à Bizance. Rome n'en est plus la capitale. Les barbares, qui l'ont prise, reprise & pillée, se convertissent. La destinée du christianisme vainqueur des dieux du capitole étoit de s'emparer des destructeurs du trône des Césars : mais en changeant de religion, ces chefs de horde ne changèrent pas de mœurs. Les

étranges chrétiens, s'écrie l'hiſtorien de l'égliſe, que Clovis & ſes ſucceſſeurs! Malgré l'analogie du régime eccléſiaſtique avec le régime féodal, ce ſeroit une viſion que de faire de l'un le modèle de l'autre. Les études tombent; les prêtres emploient le peu de lumières qu'ils ont conſervées, à forger des titres & à fabriquer des légendes. Le concert des deux puiſſances s'altère. La naiſſance & la richeſſe des évêques attachent les Romains qui n'ont & ne peuvent avoir que du mépris & de l'averſion pour de nouveaux maîtres, les uns païens, les autres hérétiques, tous féroces. Perſonne ne doute de la donation de Conſtantin, Charlemagne confirme celle de Pepin. La grandeur de l'évêque de Rome s'accroît ſous Louis-le-débonnaire & ſous Othon. Il s'attribue une ſouveraineté que les bienfaiteurs s'étoient réſervée. La preſcription fait ſon titre comme celui des autres potentats. L'égliſe étoit déja infectée de maximes pernicieuſes; & l'opinion que l'évêque de Rome pouvoit dépoſer les rois étoit générale. Originairement, la primauté de ce ſiège ſur les autres n'étoit fondée que ſur un jeu de mots : *Tu es pierre, & ſur cette pierre,*

j'édifierai mon église. Différentes causes concoururent dans la suite à cimenter cette prérogative. Le prince des apôtres avoit été le premier évêque de Rome. Rome étoit le centre de réunion de toutes les autres églises dont elle soulageoit l'indigence. Elle avoit été la capitale du monde ; & le nombre des chrétiens n'étoit nulle part aussi grand. Le titre de pape étoit un titre commun à tous les évêques sur lesquels celui de Rome n'obtint la supériorité qu'au bout de onze siècles. Alors le gouvernement ecclésiastique ne penche pas seulement vers la MONARCHIE ; il a fait des pas vers LA MONARCHIE UNIVERSELLE.

Sur la fin du huitième siècle paroissent les fameuses décrétales d'Isidore de Seville. Le pape s'annonce comme infaillible. Il s'affranchit de la soumission aux conciles. Il tient dans sa main deux glaives, l'un symbolique de la puissance spirituelle, l'autre de la puissance temporelle. Il n'y a plus de discipline. Les prêtres sont les esclaves du pape ; les rois sont ses vassaux. Il leur impose des tributs; il anéantit les anciens juges; il en crée de nouveaux. Il fait des primats. Le clerc est soustrait à toute jurisdiction civile. Le décret

du moine Gratien comble le mal causé par les décrétales. Le clergé s'occupe du soin d'accroître ses revenus par toute voie. La possession de ses biens est déclarée immuable & sacrée. On effraya par des menaces spirituelles & temporelles. La dixme fut imposée. On trafiqua des reliques ; on encouragea les pélerinages. Ce fut la ruine des mœurs & le dernier coup porté à la discipline de l'église. On expioit une vie criminelle par une vie vagabonde. On imagina les jugemens de Dieu, ou les décisions par l'eau, par le feu, par le sort des saints. Aux opinions superstitieuses se joignit la folie de l'astrologie judiciaire. Tel fut l'état de l'église d'occident, UN DESPOTISME ABSOLU avec toutes ses atrocités.

L'église d'orient eut aussi ses calamités. L'empire Grec avoit été démembré par les Arabes musulmans, les Scythes modernes, les Bulgares & les Russes. Ces derniers n'étoient pas sortis meilleurs des eaux du baptême. Le mahométisme ravit au christianisme une partie de ses sectateurs, & jetta l'autre dans l'esclavage. En occident, le barbare christianisé avoit porté ses mœurs

dans l'églife. En orient, le Grec s'étoit dépravé par le commerce avec une race d'hommes toute femblable. Cependant les études parurent fe réveiller fous le favant & fcélérat Photius. Tandis que ce clergé lutte contre les ténèbres, le nôtre devient chaffeur & guerrier, & poffède des feigneuries à la charge du fervice militaire; des évêques & des moines marchent fous des drapeaux, maffacrent & font maffacrés. Les privilèges de leurs domaines les ont engagès dans les affaires publiques. Ils errent avec les cours ambulantes; ils affiftent aux affemblées nationales, devenues parlemens & conciles; & voilà l'époque de l'entière confufion des deux puiffances. C'eft alors que les évêques fe prétendent nettement juges des fouverains; que Vamba eft mis en pénitence, revêtu d'un froc & dépofé; que le droit de régner eft contefté à Louis-le-débonnaire; que les papes s'immifcent des querelles de nation à nation, non comme médiateurs, mais comme defpotes; qu'Adrien II défend à Charles-le-chauve d'envahir les états de Clotaire fon neveu; & que Grégoire IX écrit à S. Louis: *Nous avons condamné Fréderic II, foi-difant empereur;*

nous l'avons déposé, & élu à sa place le comte Robert, votre frère.

Mais si les clercs empiètent sur les droits de la puissance temporelle, des seigneurs laïcs nomment & installent des pasteurs sans la participation des évêques ; des bénéfices réguliers passent à des séculiers ; les cloîtres sont mis au pillage. On ne rougit, ni de l'incontinence, ni de la simonie. Les évêchés sont vendus. Les abbayes sont achetées. Le prêtre a sa femme ou sa concubine. Les temples publics sont abandonnés. Ce désordre amène l'abus & le mépris des censures. Elles pleuvent sur les rois, sur leurs sujets ; & le sang coule dans toutes les contrées. L'église & l'empire sont dans L'ANARCHIE. Les pélerinages servent de prélude aux croisades, ou à l'expiation des crimes par des assassinats. Des ecclésiastiques de tous les ordres ; des fidèles de toutes les conditions s'enrôlent. Des gens écrâsés de dettes sont dispensés de les payer. Des malfaiteurs échappent à la poursuite des loix. Des moines pervers rompent la clôture de leur solitude. Des maris dissolus quittent leurs femmes. Des courtisannes vont exercer leur infâme métier au

pied du ſépulcre de leur dieu & proche de la tente de leur roi. Mais il eſt impoſſible de ſuffire à ces expéditions & aux ſuivantes ſans finance. On lève un impôt ; & de-là naît la prétention du pape ſur tous les biens de l'égliſe ; l'inſtitution d'une multitude d'ordres militaires ; l'alternative pour les vaincus de l'eſclavage ou du chriſtianiſme, de la mort ou du baptême ; & pour conſoler le lecteur de tant de maux, l'accroiſſement de la navigation & du commerce qui enrichirent Veniſe, Gênes, Piſe, Florence ; la décadence du gouvernement féodal par le dérangement de la fortune des ſeigneurs, & l'habitude de la mer qui peut-être prépara de loin la découverte du Nouveau-Monde. Mais je n'ai pas le courage de ſuivre plus loin la peinture des déſordres & l'accroiſſement exorbitant de l'autorité papale. Sous Innocent III il n'y a plus qu'un tribunal au monde : il eſt à Rome. Il n'y a plus qu'un maître : il eſt à Rome, d'où il règne ſur l'Europe par ſes légats. L'hiérarchie eccléſiaſtique s'étend d'un degré par la création des cardinaux. Il ne manquoit plus au deſpote que des janiſſaires : il en eut par la création d'une multitude d'ordres

monaſtiques. Rome, autrefois la maîtreſſe du monde par les armes, l'eſt devenue par l'opinion. Eh pourquoi les papes, tout puiſſans ſur les eſprits, oublièrent-ils de conſerver aux foudres ſpirituelles leur terreur, en ne les lançant que contre les ſouverains ambitieux & injuſtes? Qui ſait ſi ce tribunal tant deſiré, où les têtes couronnées puſſent être citées, n'auroit pas exiſté dans Rome; & ſi la menace d'un père commun, appuyée d'une ſuperſtition générale, n'auroit pas amené la fin des guerres?

La milice papale, laborieuſe & ſévère dans ſon origine, les moines ſe corrompent. Les évêques excédés des entrepriſes des légats, des magiſtrats ſéculiers & des moines ſur leur juriſdiction, attentent de leur côté ſur la juriſdiction ſéculière, avec une audace dont il eſt difficile de ſe faire une idée. Si le clerc eût pu ſe réſoudre à faire élever des gibets, nous ſerions peut-être à préſent ſous un gouvernement tout-à-fait ſacerdotal. C'eſt la maxime que *l'égliſe abhorre le ſang* qui nous en a garantis. Il y avoit des écoles en France & en Italie. Celles de Paris étoient célèbres vers la fin du onzième ſiècle. Les collèges

se multiplioient, & toutefois cet état de l'église que nous avons exposé sans fiel & sans exagération, se perpétue dans tous les pays chrétiens depuis le neuvième jusqu'au quatorzième siècle, intervalle de quatre à cinq cens ans. Les empereurs ont perdu l'Italie. Les papes y ont acquis une grande puissance temporelle. Personne ne s'est encore élevé contre leur puissance spirituelle. Les intérêts de ce souverain sont embrassés par tous les Italiens. La dignité de l'épiscopat reste éclipsée par le cardinalat. Le clergé séculier est toujours dominé par le clergé régulier. Venise seule a connu & défendu ses droits. L'irruption des Maures en Espagne y a jetté le christianisme dans une abjection dont il s'est à peine relevé depuis deux cens ans ; & l'inquisition l'y montre jusqu'à nos jours sous l'aspect le plus hideux : l'inquisition, tribunal terrible, tribunal insultant à l'esprit de J. C., tribunal qui doit être détesté, & des souverains, & des évêques, & des magistrats & des sujets ; des souverains, qu'il ose menacer & contre lesquels il a quelquefois cruellement sévi ; des évêques, dont il anéantit la jurisdiction ; des magistrats, dont il usurpe

l'autorité légitime ; des ſujets, qu'il tient dans une continuelle terreur, qu'il réduit au ſilence & qu'il condamne à la ſtupidité, par le péril de s'inſtruire, de lire, d'écrire & de parler ; tribunal qui n'a dû ſon inſtitution & qui ne doit ſa durée dans les contrées où il s'eſt maintenu, qu'à une politique ſacrilège & jalouſe d'éterniſer des préjugés & des prérogatives qui ne pourroient être diſcutés ſans s'évanouir.

Avant le ſchiſme de Henri VIII, l'Angleterre étoit ſoumiſe au pape, même pour le temporel. Londres a ſecoué le joug de Rome, mais on voit moins dans la réforme l'ouvrage de la raiſon que de la paſſion. L'Allemagne a oppoſé des excès à des excès ; & depuis Luther, les Catholiques & les Schiſmatiques s'y ſont montrés également ivres, les uns de la tyrannie papale, les autres de l'indépendance. Le chriſtianiſme s'établit en Pologne avec toutes les prétentions de l'autorité papale. En France, on regardoit la puiſſance temporelle comme ſubordonnée à la puiſſance ſpirituelle. Au ſentiment des fauteurs des opinions ultramontaines, ce royaume, ainſi que tous ceux de la terre relevoit de l'égliſe

de Rome ; les princes pouvoient être excommuniés, & les sujets déliés du serment de fidélité. Mais le colosse papal y chanceloit, & dès le quatorzième siècle, il touchoit au moment de sa chûte. Alors les études se renouvellent. On s'applique aux langues anciennes. La première grammaire Hébraïque est publiée. Le collège royal est fondé. Vers le milieu du quinzième, l'art de l'imprimerie est inventé. Une multitude d'ouvrages en tout genre sortent de la poussière des bibliothèques monastiques pour passer dans les mains des peuples. La langue vulgaire se perfectionne. On traduit. Le souverain & des particuliers forment d'amples collections de livres. Les conciles, les pères, l'écriture-sainte sont lus. On s'occupe du droit canonique. On s'instruit de l'histoire de l'église. L'esprit de critique naît. Les apocryphes sont démasqués ; les originaux restitués dans leur pureté. Les yeux des souverains & des ecclésiastiques s'ouvrent ; les disputes de religion les éclairent. On recherche l'origine des immunités, des exemptions, des privilèges, & l'on s'en démontre la vanité. On remonte aux tems anciens, & l'on en com-

pare la discipline avec les usages modernes. L'ordre hyérarchique de l'église se relève; les deux puissances rentrent dans leurs limites. Les décisions de l'église reprennent leur vigueur ; & si la tyrannie papale n'a pas été étouffée en France, elle y gémit sous des chaînes très-étroites. Notre clergé, en 1681, décida que la puissance temporelle étoit indépendante de la spirituelle, & que le pape étoit soumis aux canons de l'église. Si la mission du prêtre est de droit divin ; s'il lui appartient de lier & de délier, peut-il ne pas excommunier l'impénitent & l'hérétique, souverain ou particulier ? Dans nos principes, c'est un pouvoir qu'on ne sauroit lui refuser: mais les hommes sages voient à cette procédure violente de si fâcheuses conséquences qu'ils ont déclaré qu'il n'y falloit presque jamais recourir. L'excommunication entraîne-t-elle la déposition du souverain & délie-t-elle les sujets du serment de fidélité ? Ce seroit un crime de lèze-majesté de le penser. D'où l'on voit que le gouvernement ecclésiastique, du moins en France, a passé de la TYRANNIE ANARCHIQUE à une sorte D'ARISTOCRATIE TEMPÉRÉE.

Mais s'il m'étoit permis de m'expliquer ſur une matière auſſi importante, j'oſerois aſſurer que ni en Angleterre, ni dans les contrées hérétiques de l'Allemagne, des Provinces-Unies & du Nord, on n'eſt remonté aux véritables principes. Mieux connus, que de ſang & de troubles ils auroient épargné; de ſang païen, de ſang hérétique, de ſang chrétien, depuis la première origine des cultes nationaux juſqu'à ce jour; & combien ils en épargneroient dans l'avenir, ſi les maîtres de la terre étoient aſſez ſages & aſſez fermes pour s'y conformer.

L'état, ce me ſemble, n'eſt point fait pour la religion, mais la religion eſt faite pour l'état. Premier principe.

L'intérêt général eſt la règle de tout ce qui doit ſubſiſter dans l'état. Second principe.

Le peuple, ou l'autorité ſouveraine dépoſitaire de la ſienne, a ſeule le droit de juger de la conformité de quelque inſtitution que ce ſoit avec l'intérêt général. Troiſième principe.

Ces trois principes me paroiſſent d'une évidence inconteſtable, & les propoſitions qui ſuivent n'en ſont que des corollaires.

C'eſt donc à cette autorité & à cette autorité ſeule qu'il appartient d'examiner les dogmes & la diſcipline d'une religion ; les dogmes, pour s'aſſurer, ſi, contraires au ſens commun, ils n'expoſeroient point la tranquillité à des troubles d'autant plus dangereux que les idées d'un bonheur à venir s'y compliqueront avec le zèle pour la gloire de Dieu & la ſoumiſſion à des vérités qu'on regardera comme révélées ; la diſcipline, pour voir ſi elle ne choque pas les mœurs régnantes, n'éteint pas l'eſprit patriotique, n'affoiblit pas le courage, ne dégoûte point de l'induſtrie, du mariage & des affaires publiques, ne nuit pas à la population & à la ſociabilité, n'inſpire pas le fanatiſme & l'intolérance, ne ſème point la diviſion entre les proches de la même famille, entre les familles de la même cité, entre les cités du même royaume, entre les différens royaumes de la terre, ne diminue point le reſpect dû au ſouverain & aux magiſtrats, & ne prêche ni des maximes d'une auſtérité qui attriſte, ni des conſeils qui mènent à la folie.

Cette autorité, & cette autorité ſeule, peut donc proſcrire le culte établi, en adopter

un nouveau, ou même se passer de culte, si cela lui convient. La forme générale du gouvernement en étant toujours au premier instant de son adoption; comment la religion pourroit-elle prescrire par sa durée?

L'état a la suprématie en tout. La distinction d'une puissance temporelle & d'une puissance spirituelle est une absurdité palpable; & il ne peut & ne doit y avoir qu'une seule & unique jurisdiction, par-tout où il ne convient qu'à l'utilité publique d'ordonner ou de défendre.

Pour quelque délit que ce soit, il n'y aura qu'un tribunal; pour quelque coupable, qu'une prison; pour quelque action illicite, qu'une loi. Toute prétention contraire blesse l'égalité des citoyens; toute possession est une usurpation du prétendant aux dépens de l'intérêt commun.

Point d'autre concile que l'assemblée des ministres du souverain. Quand les administrateurs de l'état sont assemblés, l'église est assemblée. Quand l'état a prononcé, l'église n'a plus rien à dire.

Point d'autres canons que les édits des princes & les arrêts des cours de judicature.

Qu'eſt-ce qu'un délit commun & un délit privilégié, où il n'y a qu'une loi, une choſe publique, des citoyens ?

Les immunités & autres privilèges excluſifs ſont autant d'injuſtices commiſes envers les autres conditions de la ſociété qui en ſont privées.

Un évêque, un prêtre, un clerc peut s'expatrier, s'il lui plaît : mais alors il n'eſt plus rien. C'eſt à l'état à veiller à ſa conduite ; c'eſt à l'état à l'inſtaller & à le déplacer.

Si l'on entend par bénéfice autre choſe que le ſalaire que tout citoyen doit recueillir de ſon travail ; c'eſt un abus à réformer promptement. Celui qui ne fait rien n'a pas le droit de manger.

Et pourquoi, le prêtre ne pourroit-il pas acquérir, s'enrichir, jouir, vendre, acheter & teſter comme un autre citoyen ?

Qu'il ſoit chaſte, docile, humble, indigent même ; s'il n'aime pas les femmes ; s'il eſt d'un caractère abject, & s'il préfère du pain & de l'eau à toutes les commodités de la vie. Mais qu'il lui ſoit défendu d'en faire le vœu. Le vœu de chaſteté répugne à la nature &

nuit

nuit à la population; le vœu de pauvreté n'eſt que d'un inepte ou d'un pareſſeux; le vœu d'obéiſſance à quelqu'autre puiſſance qu'à la dominante & à la loi, eſt d'un eſclave ou d'un rebelle.

S'il exiſtoit donc dans un recoin d'une contrée ſoixante mille citoyens enchaînés par ces vœux, qu'auroit à faire de mieux le ſouverain, que de s'y tranſporter avec un nombre ſuffiſant de ſatellites armés de fouets, & de leur dire: ſortez, canaille fainéante, ſortez: aux champs, à l'agriculture, aux atteliers, à la milice?

L'aumône eſt le devoir commun de tous ceux qui ont au-delà du beſoin abſolu.

Le ſoulagement des vieillards & des infirmes indigens, celui de l'état qu'ils ont ſervi.

Point d'autres apôtres que le légiſlateur & les magiſtrats.

Point d'autres livres ſacrés que ceux qu'ils auront reconnus pour tels.

Rien de droit divin que le bien de la république.

Je pourrois étendre ces conſéquences à

beaucoup d'autres objets : mais je m'arrête ici, proteſtant que ſi dans ce que j'ai dit, il y a quelque choſe de contraire au bon ordre d'une ſociété raiſonnable, & à la félicité des citoyens, je le rétracte ; quoique j'aie peine à me perſuader que les nations puiſſent s'éclairer & ne pas ſentir un jour la vérité de mes principes. Au reſte, je préviens mon lecteur, que je n'ai parlé que de la religion extérieure. Quant à l'intérieure, l'homme n'en doit compte qu'à Dieu. C'eſt un ſecret entre lui & celui qui l'a tiré du néant & qui peut l'y replonger.

Maintenant, ſi nous revenons ſur nos pas, nous trouverons que tous les gouvernemens ſont compris ſous quelqu'une des formes que nous avons décrites, & qui ſont diverſement modifiées, par la ſituation locale, la maſſe de la population, l'étendue du territoire, l'influence des opinions & des occupations, les relations extérieures & la viciſſitude des événemens qui agiſſent ſur l'organiſation des corps politiques, comme l'impreſſion des fluides environnans agit ſur les corps phyſiques.

Ne croyez pas, comme on le dit ſouvent,

que les gouvernemens ſoient à-peu-près les mêmes, ſans autre différence que celle du caractère des hommes qui gouvernent. Cette maxime eſt peut-être vraie dans les gouvernemens abſolus, chez les nations qui n'ont pas en elles-mêmes le principe de leur volonté. Elles prennent le pli que le prince leur donne : élevées, fières & courageuſes ſous un monarque actif, amoureux de la gloire : indolentes & mornes ſous un roi ſuperſtitieux : pleines d'eſpérance ou de crainte, ſous un jeune prince : de foibleſſe & de corruption ſous un vieux deſpote ; ou plutôt alternativement confiantes & lâches, ſous les miniſtres que l'intrigue ſuſcite. Dans ces états, le gouvernement prend le caractère de l'adminiſtration : mais dans les états libres, l'adminiſtration prend le caractère du gouvernement.

Quoi qu'il en ſoit de la nature & du reſſort des conſtitutions qui gouvernent les hommes, l'art de la légiſlation étant celui qui demande le plus de perfection, eſt auſſi le plus digne d'occuper les meilleurs génies. La ſcience du gouvernement ne contient pas des vérités

iſolées, ou plutôt elle n'a pas un ſeul principe qui ne tienne à toutes les branches d'administration.

L'état eſt une machine très-compliquée, qu'on ne peut monter ni faire agir ſans en connoître toutes les pièces. On n'en ſauroit preſſer ou relâcher une ſeule, que toutes les autres n'en ſoient dérangées. Tout projet utile pour une claſſe de citoyens ou pour un moment de criſe, peut devenir funeſte à toute la nation, & nuiſible pour un long avenir. Détruiſez ou dénaturez un grand corps, ces mouvemens convulſifs, qu'on appelle coups d'état, agiteront la maſſe nationale, qui s'en reſſentira peut-être durant des ſiècles. Toutes les innovations doivent être inſenſibles, naître du beſoin, être inſpirées par une ſorte de cri public, ou du moins s'accorder avec le vœu général. Anéantir ou créer tout-à-coup, c'eſt empirer le mal & corrompre le bien. Agir ſans conſulter la volonté générale, ſans recueillir, pour ainſi dire, la pluralité des ſuffrages dans l'opinion publique; c'eſt aliéner les cœurs & les eſprits, tout décréditer, même le bon & l'honnête.

L'Europe auroit à desirer que les souverains, convaincus de la nécessité de perfectionner la science du gouvernement, voulussent imiter un établissement de la Chine. Dans cet empire, on distingue les ministres en deux classes, celle des *penseurs* & celle des *signeurs*. Tandis que la dernière est occupée du détail & de l'expédition des affaires, la première n'a d'autre travail que de former des projets, ou d'examiner ceux qu'on lui présente. Au sentiment des admirateurs du gouvernement Chinois, c'est la source de tous les réglemens judicieux qui font régner dans ces régions la législation la plus savante, par l'administration la plus sage. Toute l'Asie est sous le despotisme : mais en Turquie, en Perse, c'est le despotisme de l'opinion par la religion ; à la Chine, c'est le despotisme des loix par la raison. Chez les Mahométans, on croit à l'autorité divine du prince : chez les Chinois, on croit à l'autorité naturelle de la loi raisonnée. Mais dans ces empires, c'est la persuasion qui meut les volontés.

Dans l'heureux état de police & de lumière où l'Europe est parvenue, on sent bien que

cette conviction des esprits, qui opère une obéissance libre, aisée & générale, ne peut venir que d'une certaine évidence de l'utilité des loix. Si les gouvernemens ne veulent pas soudoyer des *penseurs*, qui peut-être deviendroient suspects ou corrompus dès qu'ils seroient mercenaires; qu'ils permettent du moins aux esprits supérieurs de veiller en quelque sorte sur le bien public. Tout écrivain de génie est magistrat né de sa patrie. Il doit l'éclairer, s'il le peut. Son droit c'est son talent. Citoyen obscur ou distingué, quels que soient son rang ou sa naissance, son esprit toujours noble, prend ses titres dans ses lumières. Son tribunal, c'est la nation entière; son juge est le public, non le despote qui ne l'entend pas, ou le ministre qui ne veut pas l'écouter.

Toutes ces vérités ont leurs limites, sans doute; mais il est toujours plus dangereux d'étouffer la liberté de penser, que de l'abandonner à sa pente, à sa fougue. La raison & la vérité triomphent de l'audace des esprits ardens, qui ne s'emportent que dans la contrainte, & ne s'irritent que de la per-

ſécution. Rois & miniſtres, aimez le peuple; aimez les hommes, & vous ſerez heureux. Ne craignez alors ni les eſprits libres & chagrins, ni la révolte des méchans. Celle des cœurs eſt bien plus dangereuſe : car la vertu s'aigrit & s'indigne juſqu'à l'atrocité. Caton & Brutus étoient vertueux ; ils n'eurent à choiſir qu'entre deux grands attentats, le ſuicide ou la mort de Céſar.

Souvenez-vous que l'intérêt du gouvernement n'eſt que celui de la nation. Quiconque diviſe en deux cet intérêt ſi ſimple, le connoît mal, & ne peut qu'y préjudicier.

L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſque les volontés particulières ſont ſubſtituées à l'ordre établi. Les loix & les loix ſeules doivent régner. Cette règle univerſelle n'eſt pas un joug pour le citoyen, mais une force qui le protège, une vigilance qui aſſure ſa tranquillité. Il ſe croit libre ; & cette opinion qui fait ſon bonheur décide de ſa ſoumiſſion. Les fantaiſies arbitraires d'un adminiſtrateur inquiet & entreprenant viennent-elles renverſer cet heureux ſyſtême; les peuples qui par habitude, par préjugé ou par amour-

propre ſont aſſez généralement portés à regarder le gouvernement ſous lequel ils vivent comme le meilleur de tous, perdent une illuſion que rien ne peut remplacer.

L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſqu'elle perſévère opiniâtrément dans une erreur où elle eſt tombée. Qu'un fol orgueil ne l'aveugle pas, & elle verra que des variations qui la ramèneront au vrai & au bon, loin d'affoiblir ſes reſſorts les fortifieront. Revenir d'une mépriſe dangereuſe, ce n'eſt pas ſe démentir, ce n'eſt pas étaler aux peuples l'inconſtance du gouvernement; c'eſt leur en démontrer la ſageſſe & la droiture. Si leur reſpect devoit diminuer, ce ſeroit pour la puiſſance qui ne connoîtroit jamais ſes torts ou les juſtifieroit toujours, & non pour celle qui les avoueroit & s'en corrigeroit.

L'autorité diviſe ce grand intérêt, lorſqu'elle ſacrifie à l'éclat terrible & paſſager des exploits guerriers, la tranquillité, l'aiſance & le ſang des peuples. Vainement cherche-t-on à juſtifier ces penchans deſtructeurs par des ſtatues & des inſcriptions.

Ces monumens de l'arrogance & de la flatterie seront détruits un jour par le tems, ou renversés par la haîne. Il n'y aura de mémoire respectée que celle du prince qui aura préféré la paix qui devoit rendre ses sujets heureux, à des victoires qui n'eussent été que pour lui ; qui aura regardé son empire comme sa famille ; qui n'aura usé de son pouvoir que pour l'avantage de ceux qui le lui avoient confié. Son nom & son caractère seront généralement chéris. Les pères instruiront leur postérité du bonheur dont ils ont joui. Ces enfans le rediront à leurs neveux ; & ce délicieux souvenir conservé d'âge en âge se perpétuera dans chaque foyer, & dans tous les siècles.

L'autorité divise ce grand intérêt, lorsque celui aux mains de qui la naissance ou l'élection ont mis les rênes du gouvernement, les laisse flotter au gré d'un hasard aveugle ; lorsqu'il préfère un lâche repos à la dignité, à l'importance des fonctions dont il a été chargé. Son inaction est un crime, est une infamie. L'indulgence qu'on auroit eue pour ses fautes, on la refusera justement à son indolence. Cette sévérité sera d'autant plus

légitime, que son caractère l'aura décidé à se laisser remplacer par les premiers ambitieux qui se seront offerts, & presque nécessairement par des hommes incapables. Eût-il eu le bonheur infiniment rare de faire un bon choix, il seroit encore impardonnable, parce qu'il n'est pas permis de se décharger de ses devoirs sur d'autres. Il mourra sans avoir vécu. Son nom sera oublié; ou si l'on se souvient de lui, ce sera comme de ces rois fainéans dont l'histoire a dédaigné avec raison de compter les années.

L'autorité divise ce grand intérêt, lorsque les places qui décident du repos public sont confiées à des intrigans vils & corrompus, lorsque la faveur obtient les récompenses dues aux services. Alors sont brisés ces ressorts puissans qui assurent la grandeur & la durée des empires. Toute émulation s'éteint. Les citoyens éclairés & laborieux se cachent ou se retirent. Les méchans, les audacieux se montrent insolemment & prospèrent. La présomption, l'intérêt, les passions les plus désordonnées mènent tout, décident de tout. On compte pour rien la justice. La vertu tombe dans l'avilissement; & les bienséances,

qui pourroient en quelque ſorte la remplacer, ſont regardées comme des préjugés antiques, comme des uſages ridicules. Le découragement au-dedans, l'opprobre au-dehors: voilà ce qui reſte à une nation autrefois puiſſante & reſpectée.

Un bon gouvernement peut quelquefois faire des mécontens: mais quand on fait beaucoup de malheureux ſans aucune ſorte de proſpérité publique, c'eſt alors que le gouvernement eſt vicieux de ſa nature.

Le genre-humain eſt ce qu'on veut qu'il ſoit; c'eſt la manière dont on le gouverne, qui le décide au bien ou au mal.

Un état ne doit avoir qu'un objet; & cet objet eſt la félicité publique. Chaque état a ſa manière d'aller à ce but; & cette manière eſt ſon eſprit, ſon principe auquel tout eſt ſubordonné.

Un peuple ne ſauroit avoir d'induſtrie pour les arts, ni de courage pour la guerre, ſans confiance & ſans amour pour le gouvernement. Mais dès que la crainte a rompu tous les autres reſſorts de l'ame, une nation n'eſt plus rien, un prince eſt expoſé à mille entrepriſes au-dehors, à mille dangers au-

dedans. Méprisé de ses voisins, haï de ses sujets, il doit trembler jour & nuit sur le sort de son royaume & sur sa propre vie. C'est un bonheur pour une nation, que le commerce, les arts & les sciences y fleurissent. C'est même un bonheur pour ceux qui la gouvernent, quand ils ne veulent pas la tyranniser. Rien n'est si facile à conduire que des esprits justes : mais rien ne hait autant qu'eux la violence & la servitude. Donnez des peuples éclairés aux monarques ; laissez les brutes aux despotes.

Le despotisme s'élève avec des soldats, & se dissout par eux. Dans sa naissance, c'est un lion qui cache ses griffes pour les laisser croître. Dans sa force, c'est un frénétique qui déchire son corps avec ses bras. Dans sa vieillesse, c'est Saturne qui, après avoir dévoré ses enfans, se voit honteusement mutilé par sa propre race.

Le gouvernement peut se diviser en législation & en politique. La législation agit au-dedans, & la politique au-dehors.

III. Politique.

Les peuples sauvages & chasseurs ont plutôt une politique qu'une législation. Gouvernés chez eux par les mœurs & l'exemple,

ils n'ont des conventions ou des loix que de nation à nation. Des traités de paix ou d'alliance font tout leur code.

Telles étoient à-peu-près les sociétés des tems anciens. Séparés par des déserts, sans communication de commerce ou de voyages, ces peuples n'avoient que des intérêts du moment à démêler. Finir une guerre en fixant les limites d'un état, c'étoit toutes leurs négociations. Comme il s'agissoit de persuader une nation, & non de corrompre une cour par les maîtresses ou les favoris du prince, ils employoient des hommes éloquens; & le nom d'orateur étoit synonyme à celui d'ambassadeur.

Dans le moyen âge, où tout jusqu'à la justice, se décidoit par la force; où le gouvernement gothique divisoit par les intérêts tous les petits états qu'il multiplioit par sa constitution, les négociations n'avoient guère d'influence sur des peuples isolés & farouches, qui ne connoissoient d'autre droit que la guerre, ni des traités, que pour des trèves ou des rançons.

Durant ce long période d'ignorance & de férocité, la politique fut toute concentrée à

la cour de Rome. Elle y étoit née des artifices qui avoient fondé le gouvernement des papes. Comme les pontifes influoient par les loix de la religion & par les règles de la hiérarchie, sur un clergé très-nombreux que le prosélytisme étendoit sans cesse au loin dans tous les états chrétiens, la correspondance qu'ils entretenoient avec les évêques établit de bonne heure à Rome, un centre de communication de toutes ces églises ou de ces nations. Tous les droits étoient subordonnés à une religion qui dominoit exclusivement sur les esprits; elle entroit dans presque toutes les entreprises, ou comme motif, ou comme moyen; & les papes ne manquoient jamais, par les émissaires Italiens qu'ils avoient placés dans les prélatures de la chrétienté, d'être instruits de tous les mouvemens, & de profiter de tous les événemens. Ils y avoient le plus grand intérêt : celui de parvenir à la monarchie universelle. La barbarie des siècles où ce projet fut conçu, n'en obscurcit point l'éclat & la sublimité. Quelle audace d'esprit pour soumettre sans troupes des nations toujours armées! Quel art de rendre respectable & sacrée la foiblesse même du clergé! Quelle

adreſſe à remuer, à ſecouer les trônes les uns après les autres, pour les tenir tous dans la dépendance ! Un deſſein ſi profond & ſi vaſte ne pouvant s'exécuter qu'autant qu'il n'eſt pas manifeſté, ne ſauroit convenir à une monarchie héréditaire, où les paſſions des rois & les intrigues des miniſtres, mettent tant d'inſtabilité dans les affaires. Ce projet, & le plan général de conduite qu'il exige, ne pouvoient naître que dans un gouvernement électif, où le chef eſt pris dans un corps toujours animé du même eſprit, imbu des mêmes maximes; où une cour ariſtocratique gouverne le prince, plutôt qu'elle ne ſe laiſſe gouverner par lui.

Pendant que la politique Italienne épioit dans toute l'Europe, & ſaiſiſſoit les occaſions d'agrandir & d'affermir le pouvoir eccléſiaſtique, chaque ſouverain voyoit avec indifférence les révolutions qui ſe paſſoient au-dehors. La plupart étoient trop occupés à cimenter leur autorité dans leurs propres états, à diſputer les branches du pouvoir aux différens corps qui en étoient en poſſeſſion, ou qui luttoient contre la pente naturelle de la monarchie au deſpotiſme : ils

n'étoient pas assez maîtres de leur propre héritage, pour s'occuper des affaires de leurs voisins.

Le quinzième siècle fit éclorre un autre ordre de choses. Quand les princes eurent rassemblé leurs forces, ils voulurent les mesurer. Jusqu'alors, les nations ne s'étoient fait la guerre que sur leurs frontières. Le tems de la campagne se passoit à assembler les troupes que chaque baron levoit toujours lentement. C'étoient des escarmouches entre des partis, & non des batailles entre des armées. Quand un prince, par des alliances ou des héritages, eut acquis des domaines en différens états; les intérêts se confondirent, & les peuples se brouillèrent. Il fallut des troupes réglées à la solde du monarque, pour aller défendre au loin des possessions qui n'appartenoient pas à l'état. La couronne d'Angleterre cessa d'avoir des provinces au cœur de la France: mais celle d'Espagne acquit des droits en Allemagne, & celle de France forma des prétentions en Italie. Dès-lors toute l'Europe fut dans une alternative perpétuelle de guerre & de négociation.

L'ambition,

L'ambition, les talens, les rivalités de Charles-Quint & de François I, donnèrent naiſſance au ſyſtême actuel de la politique moderne. Avant ces deux rois, les deux nations Eſpagnole & Françoiſe, s'étoient diſputé le royaume de Naples, au nom des maiſons d'Aragon & d'Anjou. Leurs querelles avoient excité une fermentation dans toute l'Italie, & la république de Veniſe étoit l'ame de cette réaction inteſtine contre deux puiſſances étrangères. Les Allemands prirent part à ces mouvemens, ou comme auxiliaires, ou comme intéreſſés. L'empereur & le pape s'y engagèrent avec preſque toute la chrétienté. Mais François I & Charles-Quint attachèrent à leur ſort les regards, les inquiétudes & la deſtinée de l'Europe. Toutes les puiſſances ſemblèrent ſe partager entre deux maiſons rivales, pour affoiblir tour à tour la dominante. La fortune ſeconda l'habileté, la force & la ruſe de Charles-Quint. Plus ambitieux & moins voluptueux que François I, ſon caractère emporta l'équilibre, & l'Europe pencha de ſon côté, mais ne plia pas ſans retour.

Philippe II, qui avoit bien toutes les in-

trigues, mais non les vertus militaires de ſon père, hérita des projets & des vues de ſon ambition, & trouva des tems favorables à ſon agrandiſſement. Il épuiſa ſon royaume d'hommes & de vaiſſeaux, même d'argent, lui qui avoit les mines du Nouveau-Monde; & laiſſa une monarchie plus vaſte, mais l'Eſpagne plus foible qu'elle n'avoit été ſous ſon père.

Son fils crut renouer les chaînes de l'Europe, en s'alliant à la branche de ſa maiſon qui régnoit en Allemagne. Philippe II s'en étoit détaché par négligence; Philippe II reprit ce fil de politique. Mais il ſuivit du reſte les principes erronés, étroits, ſuperſtitieux & pédanteſques de ſon prédéceſſeur. Au-dedans, beaucoup de formalités, mais point de règle, point d'économie. L'égliſe ne ceſſa de dévorer l'état. L'inquiſition, ce monſtre informe, qui cache ſa tête dans les cieux & ſes pieds dans les enfers, tarit la population dans ſa racine, tandis que les guerres & les colonies en moiſſonnoient la fleur. Au-dehors, toujours la même ambition, avec des moyens plus mal-adroits. Téméraire & précipité dans ſes entrepriſes,

lent & opiniâtre dans l'exécution, Philippe III réunit tous les défauts qui se nuisent, & font tout avorter, tout échouer. Il épuisa le peu de vie & de vigueur qui restoit au tronc de la monarchie. Richelieu profita de cette foiblesse de l'Espagne, de la foiblesse du roi qui maîtrisoit, pour remplir son siècle de ses intrigues, & la postérité de son nom. L'Allemagne & l'Espagne étoient comme liées par la maison d'Autriche : à cette ligue, il opposa par contrepoids celle de la France avec la Suède. Ce systême auroit été l'ouvrage de son tems, il n'avoit pas été celui de son génie. Gustave Adolphe enchaîna tout le Nord à la suite de ses victoires. L'Europe entière concourut à l'abaissement de l'orgueil Autrichien ; & la paix des Pyrennées fit passer les honneurs de la prépondérance de l'Espagne à la France.

On avoit accusé Charles - Quint d'aspirer à la monarchie universelle ; on accusa Louis XIV de la même ambition. Mais ni l'un ni l'autre ne conçut un projet si haut, si téméraire. Ils avoient tous les deux passionnement à cœur d'étendre leur empire, en élevant leurs familles. Cette am-

bition eſt également naturelle aux princes ordinaires, nés ſans aucun talent, & aux monarques d'un eſprit ſupérieur, qui n'ont point de vertus ou de morale. Mais ni Charles-Quint, ni Louis XIV n'avoient cette détermination, cette impulſion de l'ame à tout braver, qui fait les héros conquérans : ils n'avoient rien d'Alexandre. Cependant on prit, l'on ſema des alarmes utiles. On ne ſauroit les concevoir, les répandre trop tôt, quand il s'élève des puiſſances formidables à leurs voiſins. C'eſt entre les nations ſur-tout, c'eſt à l'égard des rois que la crainte opère la ſûreté.

Quand Louis XIV voulut regarder autour de lui, peut-être dut-il être étonné de ſe voir plus puiſſant qu'il ne le croyoit. Sa grandeur venoit en partie du peu de concert qui régnoit entre les forces & les meſures de ſes ennemis. L'Europe avoit bien ſenti le beſoin d'un lien commun, mais n'en avoit pas trouvé le moyen. En traitant avec ce monarque, fier des ſuccès & vain des éloges, on croyoit gagner beaucoup que de ne pas tout perdre. Enfin les inſultes de la France multipliées avec ſes

victoires; la pente de ses intrigues à diviser tout, pour dominer seule; le mépris pour la foi des traités; son ton de hauteur & d'autorité, achevèrent de changer l'envie en haîne, de répandre l'inquiétude. Les princes même qui avoient vu sans ombrage ou favorisé l'accroissemet de sa puissance, sentirent la nécessité de réparer cette erreur de politique, & comprirent qu'il falloit combiner & réunir entre eux une masse de forces supérieures à la sienne, pour l'empêcher de tyranniser les nations.

Des ligues se formèrent, mais long-tems sans effet. Un seul homme sut les conduire & les animer. Echauffé de cet esprit public, qui ne peut entrer que dans les ames grandes & vertueuses, ce fut un prince, mais né dans une république, qui se pénétra pour l'Europe entière de l'amour de la liberté, si naturel aux esprits justes. Cet homme tourna son ambition vers l'objet le plus élevé, le plus digne du tems où il vivoit. Jamais son intérêt ne put le détourner de l'intérêt public. Avec un courage qui étoit tout à lui, il sut braver les défaites qu'il prévoyoit; attendant moins de succès

de ſes talens militaires, qu'une heureuſe iſſue de ſa patience & de ſon activité politique. Telle étoit la ſituation des choſes, lorſque la ſucceſſion au trône d'Eſpagne mit l'Europe en feu.

Depuis l'empire des Perſes & celui des Romains, jamais une ſi riche proie n'avoit tenté l'ambition. Le prince qui auroit pu la joindre à ſa couronne, ſeroit monté naturellement à cette monarchie univerſelle, dont le fantôme épouvantoit tous les eſprits. Il falloit donc empêcher que ce trône n'échût à une puiſſance déja formidable, & tenir la balance égale entre les maiſons d'Autriche & de Bourbon, qui ſeules y pouvoient aſpirer par le droit du ſang.

Des hommes verſés dans la connoiſſance des mœurs & des affaires de l'Eſpagne, ont prétendu, ſi l'on en croit Bolingbrock, que ſans les hoſtilités que l'Angleterre & la Hollande excitèrent alors, on eût vu Philippe V auſſi bon Eſpagnol que les Philippes ſes prédéceſſeurs, & que le conſeil de France n'auroit eu aucune influence ſur l'adminiſtration d'Eſpagne : mais que la guerre faite aux Eſpagnols pour leur donner un maître, les

obligea de recourir aux flottes & aux armées d'une couronne, qui ſeule pouvoit les aider à prendre un roi qui leur convînt. Cette idée profonde & juſte a été confirmée par un demi-ſiècle d'expérience. Jamais le génie Eſpagnol n'a pu s'accommoder au goût François. L'Eſpagne, par le caractère de ſes habitans, ſemble moins appartenir à l'Europe qu'à l'Afrique.

Cependant les événemens répondirent au vœu général. Les armées & les conſeils de la quadruple alliance, prirent un égal aſcendant ſur l'ennemi commun. Au lieu de ces campagnes languiſſantes & malheureuſes qui avoient éprouvé, mais non rebuté le prince d'Orange, on vit toutes les opérations réuſſir aux confédérés. La France, à ſon tour, par-tout humiliée & défaite, touchoit à ſa ruine, lorſque la mort de l'empereur la releva.

Alors on ſentit que l'archiduc Charles venant à hériter de tous les états de la maiſon d'Autriche, s'il joignoit les Eſpagnes & les Indes à ce grand héritage, ſurmonté de la couronne Impériale, auroit dans ſes mains cette même puiſſance exorbitante que la

guerre arrachoit à la maiſon de Bourbon. Les ennemis de la France s'obſtinoient cependant à détrôner Philippe V, ſans ſonger à celui qui rempliroit ſa place; tandis que les vrais politiques, malgré leurs triomphes, ſe laſſoient d'une guerre, dont les ſuccès devenoient toujours des maux, quand ils ceſſoient d'être des remèdes.

Cette diverſité d'opinions brouilla les alliés; & cette diſſention empêcha que la paix d'Utrecht n'eût pour eux tous les fruits qu'ils devoient ſe promettre de leurs proſpérités. Les meilleures barrières dont on pouvoit couvrir les provinces des alliés, étoit de découvrir les frontières de la France. Louis XIV avoit employé quarante ans à les fortifier, & ſes voiſins avoient vu tranquillement élever ces boulevards qui les menaçoient à jamais. Il falloit les démolir: car toute puiſſance forte qui ſe met en défenſe, projette d'attaquer. Philippe reſta ſur le trône d'Eſpagne; & les bords du Rhin, la Flandre, reſtèrent fortifiés.

Depuis cette époque, aucune occaſion ne s'eſt préſentée pour réparer l'imprudence commiſe à la paix d'Utrecht. La France a

toujours conſervé ſa ſupériorité dans le continent : mais la fortune en a ſouvent diminué les influences. Les baſſins de la balance politique ne feront jamais dans un parfait équilibre, ni aſſez juſtes pour déterminer les degrés de puiſſance, avec une exacte précision. Peut-être même ce ſyſtême d'égalité n'eſt-il qu'une chimère ? La balance ne peut s'établir que par des traités, & les traités n'ont aucune ſolidité, tant qu'ils ne ſont faits qu'entre des ſouverains abſolus, & non entre des nations. Ces actes doivent ſubſiſter entre des peuples parce qu'ils ont pour objet la paix & la ſûreté qui ſont leurs plus grands biens : mais un deſpote ſacrifie toujours ſes ſujets à ſon inquiétude, & ſes engagemens à ſon ambition.

Mais ce n'eſt pas uniquement la guerre qui décide de la prépondérance des nations, comme on l'a cru juſqu'à nos jours. Depuis un demi-ſiècle le commerce y a beaucoup plus influé. Tandis que les puiſſances du continent meſuroient & partageoient l'Europe en portions inégales, que la politique, par ſes ligues, ſes traités & ſes combinaiſons, mettoit toujours en équilibre ; un peuple

maritime formoit, pour ainſi dire, un nouveau ſyſtême, & ſoumettoit par ſon induſtrie la terre à la mer; comme la nature l'y a ſoumiſe elle-même par ſes loix. Elle créoit ou développoit ce vaſte commerce qui a pour baſe une excellente agriculture, des manufactures floriſſantes, & les plus riches poſſeſſions des quatre parties du monde. C'eſt cette eſpèce de monarchie univerſelle que l'Europe doit ôter à l'Angleterre, en redonnant à chaque état maritime la liberté, la puiſſance qu'il a droit d'avoir ſur l'élément qui l'environne. C'eſt un ſyſtême de bien public, fondé ſur l'équité naturelle. Ici, la juſtice eſt l'expreſſion de l'intérêt général. On ne ſauroit trop avertir les peuples de reprendre toutes leurs forces, & d'employer les reſſources que leur offrent le climat & le ſol qu'ils habitent, pour acquérir l'indépendance nationale & individuelle où ils ſont nés.

Si les lumières étoient aſſez répandues en Europe, & que chaque nation connût ſes droits & ſes vrais biens, ni le continent, ni l'océan ne ſe feroient mutuellement la loi: mais il s'établiroit une influence réci-

proque entre les peuples de la terre & de la mer, un équilibre d'induſtrie & de puiſſance, qui les feroit tous communiquer enſemble pour l'utilité générale. Chacun cultiveroit & recueilleroit ſur l'élément qui lui eſt propre. Les divers états auroient cette liberté d'exportation & d'importation qui doit régner entre les provinces d'un même empire.

Une grande erreur domine dans la politique moderne: c'eſt celle d'affoiblir, autant qu'on peut, ſes ennemis. Mais aucune nation ne peut travailler à la ruine des autres, ſans préparer & avancer ſon aſſerviſſement. Sans doute, il eſt des momens où la fortune offre tout-à-coup un grand accroiſſement de puiſſance à un peuple: mais une proſpérité ſubite eſt peu durable. Souvent il vaudroit mieux ſoutenir des rivaux, que de les opprimer. Sparte refuſa de rendre Athènes eſclave; & Rome ſe repentit d'avoir détruit Carthage.

Cette élévation de ſentimens épargneroit bien des menſonges, bien des crimes à la politique, qui, depuis deux ou trois ſiècles, a eu des objets plus variés & plus impor-

tans. Son action étoit autrefois très-resserrée. Rarement passoit-elle les frontières de chaque peuple. Sa sphère s'est singulièrement agrandie à mesure que les nations les plus éloignées les unes des autres ont formé des liaisons entre elles. Elle a sur-tout reçu un accroissement immense, lorsque, par des découvertes heureuses, ou malheureuses, toutes les parties de l'univers ont éte subordonnées à celle que nous habitons.

Comme l'étendue qu'acquéroit la politique multiplioit les opérations, chaque puissance crut convenable à ses intérêts de fixer dans les cours étrangères des agens qui n'y avoient été employés que pour un tems fort court. L'habitude de traiter sans interruption, donna naissance à des maximes inconnues jusqu'à cette époque. A la franchise, à la célérité des négociations passagères, succédèrent des longueurs & des ruses. On se tâta; on s'étudia; on chercha à se lasser, à se surprendre réciproquement. Les secrets qui n'avoient pu être pénétrés, devinrent le prix de l'or; & la corruption acheva ce que l'intrigue avoit commencé.

Il paroissoit nécessaire d'offrir des ali-

mens continuels à cet esprit d'inquiètude, qu'on avoit versé dans l'ame de tous les ambassadeurs. Semblable à l'insecte insidieux qui fabrique ses filets dans l'obscurité, la politique tendit sa toile au milieu de l'Europe, & l'attacha en quelque manière à toutes les cours. On n'en peut toucher aujourd'hui un seul fil, sans les tirer tous. Le moindre souverain a quelque intérêt caché, dans les traités entre les grandes puissances. Deux petits princes d'Allemagne ne peuvent faire l'échange d'un fief ou d'un domaine, sans être croisés ou secondés par les cours de Vienne, de Versailles ou de Londres. Il faut négocier des années entières dans tous les cabinets, pour un léger arrondissement de terrein. Le sang des peuples est la seule chose qu'on ne marchande pas. Une guerre est décidée en deux jours, une paix traîne des années entières. Cette lenteur dans les négociations, qui vient de la nature des affaires, tient encore au caractère des négociateurs.

La plupart sont des ignorans qui traitent avec quelques hommes instruits. Le chancelier Oxenstiern ordonnoit à son fils de

ſe diſpoſer à partir pour la Weſtphalie, où devoient ſe pacifier les troubles de l'empire... *Mais*, répondit le jeune homme, *je n'ai fait aucune étude préliminaire à cette importante commiſſion.... Je vous y préparerai*, lui répliqua ſon père. Quinze jours après, ſans avoir parlé depuis à ſon fils, Oxenſtiern lui dit : *Mon fils, vous partirez demain..... Mais, mon père, vous m'aviez promis de m'inſtruire, & vous n'en avez rien fait ?.... Allez toujours*, ajouta l'expérimenté miniſtre, en hauſſant les épaules, *& vous verrez par quels hommes le monde eſt gouverné.* Il y a peut-être deux ou trois cabinets ſages & judicieux en Europe. Tout le reſte eſt livré à des intrigans, parvenus au maniement des affaires par les paſſions & les plaiſirs honteux d'un maître & de ſes maîtreſſes. Un homme arrive à l'adminiſtration, ſans la connoître ; prend le premier ſyſtême qu'on offre à ſon caprice ; le ſuit ſans l'entendre, avec d'autant plus d'entêtement qu'il y apporte moins de lumières ; renverſe tout l'édifice de ſes prédéceſſeurs pour jetter les fondemens du ſien qui n'ira pas à hauteur d'appui. Le premier mot de Richelieu, miniſtre, fut : *le*

conſeil a changé de maximes. Ce mot qui ſe trouva bon une fois dans la bouche d'un ſeul homme, peut-être n'eſt-il pas un des ſucceſſeurs de Richelieu qui ne l'ait dit ou penſé. Tous les hommes publics ont la vanité, non-ſeulement de meſurer le faſte de leur dépenſe, de leur ton & de leur air, à la hauteur de leur place : mais auſſi d'enfler l'opinion qu'ils ont de leur eſprit, par l'influence de leur autorité.

Quand une nation eſt grande & puiſſante, que doivent être ceux qui la gouvernent ? La cour & le peuple le diſent, mais en deux ſens bien oppoſés. Les miniſtres ne voient dans leur place que l'étendue de leurs droits ; le peuple n'y voit que l'étendue de leurs devoirs. Le peuple a raiſon, parce qu'enfin les devoirs & les droits de chaque gouvernement devroient être réglés par les beſoins & les volontés de chaque nation. Mais ce principe de droit naturel n'eſt point applicable à l'état ſocial. Comme les ſociétés, quelle que ſoit leur origine, ſont gouvernées preſque toutes par l'autorité d'un ſeul homme, les meſures de la politique ſont ſubordonnées au caractère des princes.

Qu'un roi ſoit foible & changeant, ſon gouvernement variera comme ſes miniſtres, & ſa politique avec ſon gouvernement. Il aura tour-à-tour des miniſtres aveugles, éclairés, fermes, légers, fourbes ou ſincères, durs ou humains, enclins à la guerre ou à la paix; tels en un mot que la viciſſitude des intrigues les lui donnera. Un tel gouvernement n'aura ni ſyſtême, ni ſuite dans ſa politique. Avec un tel gouvernement, tous les autres ne pourront aſſeoir des vues & des meſures conſtantes. La politique alors ne peut qu'aller ſelon le vent du jour & du moment; c'eſt-à-dire, ſelon l'humeur du prince. On ne doit avoir que des intérêts momentanés & des liaiſons ſubordonnées à l'inſtabilité du miniſtère, ſous un règne foible & changeant.

Une autre cauſe de cette inſtabilité, c'eſt la jalouſie réciproque des dépoſitaires de l'autorité royale. L'un, contre le témoignage de ſa conſcience & de ſes lumières, croiſe, par une baſſe jalouſie, une opération utile dont la gloire appartiendroit à ſon rival. Le lendemain celui-ci joue un rôle auſſi infâme. Le ſouverain accorde alternativement

ce

ce qu'il avoit refusé, ou refuse ce qu'il avoit accordé. Il sera toujours facile au négociateur de deviner quel est de ses ministres le dernier qu'il a consulté, mais il lui est impossible de pressentir quel sera son dernier avis. Dans cette perplexité, à qui s'adressera-t-il ? A l'avarice & aux femmes, s'il est envoyé dans une contrée gouvernée par un homme. A l'avarice & aux hommes, s'il est envoyé dans une contrée gouvernée par une femme. Il abdiquera le rôle d'ambassadeur ou de député pour prendre celui de corrupteur, le seul qui puisse lui réussir. C'est l'or : & quoi encore ? l'or qu'il substituera à la plus profonde politique. Mais si, par un hasard dont il n'y a peut-être aucun exemple, l'or manque son effet, que fera-t-il ? Il ne lui reste qu'à solliciter son rappel.

Mais le sort des nations & l'intérêt politique sont bien différens dans les gouvernemens républicains. Là, comme l'autorité réside dans la masse ou dans le corps du peuple, il y a des principes & des intérêts publics qui dominent dans les négociations. Il ne faut pas alors borner l'étendue d'un système à la durée d'un ministère, ou à

la vie d'un ſeul homme. L'eſprit général qui vit & ſe perpétue dans la nation eſt la ſeule règle des négociations. Ce n'eſt pas qu'un citoyen puiſſant, un démagogue éloquent, ne puiſſe entraîner quelquefois un gouvernement populaire dans un écart politique : mais on en revient aiſément. Là, les fautes ſont des leçons, comme les ſuccès. Ce ſont de grands événemens, & non des hommes, qui font époque dans l'hiſtoire des républiques. Il eſt inutile de vouloir ſurprendre un traité de paix ou d'alliance par la ruſe ou par l'intrigue, avec un peuple libre. Ses maximes le ramènent toujours à ſes intérêts permanens, & tous les engagemens y cèdent à la loi ſuprême. Là, c'eſt le ſalut du peuple qui fait tout, tandis qu'ailleurs c'eſt le bon plaiſir du maître.

Ce contraſte de maximes politiques a rendu ſuſpectes ou odieuſes les conſtitutions populaires à tous les ſouverains abſolus. Ils ont craint que l'eſprit républicain n'arrivât juſqu'à leurs ſujets, dont tous les jours ils appeſantiſſent de plus en plus les fers. Auſſi s'apperçoit-on d'une conſpiration ſecrète entre toutes les monarchies, pour détruire

& ſapper inſenſiblement les états libres. Mais la liberté naîtra du ſein de l'oppreſſion. Elle eſt dans tous les cœurs : elle paſſera, par les écrits publics, dans les ames éclairées; & par la tyrannie, dans l'ame du peuple. Tous les hommes ſentiront enfin, & le jour du réveil n'eſt pas loin, ils ſentiront que la liberté eſt le premier don du ciel, comme le premier germe de la vertu. Les inſtrumens du deſpotiſme en deviendront les deſtructeurs; & les ennemis de l'humanité, ceux qui ſemblent aujourd'hui n'être armés que pour l'exterminer, combattront un jour pour ſa défenſe.

IV. Guerre.

Ici j'allois parler de la guerre, ou de cette fureur qui, allumée par l'injuſtice, par l'ambition ou par la vengeance, raſſemble autour de deux chefs ennemis une multitude d'hommes armés, les précipite les uns ſur les autres, trempe la terre de leur ſang, la jonche de leurs cadavres, & prépare la pâture aux animaux qui les ſuivent, mais qui ſont moins féroces qu'eux.

Tout-à-coup je me ſuis arrêté, & me ſuis demandé, qu'eſt-ce que la paix? Exiſte-t-elle? Ici, au centre de ma propre cité, une mul-

titude d'intérêts opposés aux miens me preffent, & je les repouffe. J'ai paffé les limites de l'efpace que j'appelle ma patrie; on me regarde avec inquiétude; on s'approche de moi; on m'interroge; qui es-tu? d'où viens-tu? où vas-tu? J'obtiens un lit, & j'allois prendre un peu de repos, lorfqu'un cri fubit me force de m'éloigner. Je fuis profcrit, fi je refte; & demain des affaffins, qui parlent ma langue, incendieront l'afyle où je fus reçu, égorgeront celui qui me traita comme un concitoyen. La curiofité ou le defir de m'inftruire me promène dans une autre contrée; je l'obferve, je deviens fufpect, & un efpion s'attache à mes pas. Ai-je le malheur d'adorer Dieu à ma manière qui n'eft pas celle du pays? le prêtre & le bourreau m'environnent; je m'enfuis, en difant avec douleur: la paix! Cette paix fi defirée n'exifte donc nulle part?

Cependant l'homme de bien a fes rêves; & j'avouerai que, témoin des progrès des connoiffances qui ont affoibli tant de préjugés, & porté dans les mœurs tant de douceur, je m'écriai: que l'efprit de difcorde ceffe ou fe perpétue entre les nations,

non, il n'eſt pas poſſible que l'art infernal des combats s'éterniſe ! Il tombera dans l'oubli. Les peuples qui le perfectionnèrent ſeront maudits ; & le moment où ces redoutables inſtrumens de mort ſeront généralement briſés ne ſauroit être fort éloigné. L'univers aura enfin en exécration ces odieux conquérans qui aimoient mieux être la terreur de leurs voiſins que les pères de leurs ſujets, & envahir des provinces que de gagner des cœurs ; qui vouloient que les cris de la douleur fuſſent le ſeul hymne qui accompagnât leurs victoires ; qui élevoient les monumens lugubres deſtinés à immortaliſer leur fureur & leur vanité ſur des campagnes qu'ils avoient dépouillées, ſur des cités qu'ils avoient réduites en cendres, ſur des cadavres que leur glaive avoit entaſſés ; qui prétendoient que l'hiſtoire de leur règne ne fût que le ſouvenir des maux qu'ils auroient faits. On ne trompera pas davantage l'humanité ſur les ſujets de ſon admiration. Aveugle & rampante, elle ne ſe proſternera plus devant ceux qui la fouloient aux pieds. Les fléaux ſeront regardés comme des fléaux ; & des crimes éclatans ceſſeront d'o-

cuper les veilles ou les talens des grands artiſtes. Les princes eux-mêmes partageront la ſageſſe de leur ſiècle. La voix de la philoſophie ira réveiller au fond de leurs ames des ſentimens trop long-tems aſſoupis, & leur inſpirera de l'horreur & du mépris pour une gloire ſanguinaire. Ils ſeront affermis dans ces idées par les miniſtres de la religion, qui, uſant du privilège ſacré de leur état, les traîneront au tribunal du grand juge, où ils auroient à répondre des milliers de malheureux immolés à leurs haînes ou à leurs caprices. S'il étoit arrêté dans les décrets du ciel que les ſouverains perſévéreront dans leur frénéſie, ces innombrables hordes d'aſſaſſins qu'on ſoudoie, jetteront leurs armes loin d'eux. Remplis d'une juſte horreur pour leur déteſtable métier, d'une profonde indignation pour l'abus cruel qu'on faiſoit de leurs bras & de leur courage, ils enverront leurs inſenſés deſpotes vuider eux-mêmes leurs querelles.

Mon illuſion dura peu. Bientôt je penſai que les diſputes des rois ne finiroient non plus que leurs paſſions, & qu'elles ne pourroient ſe décider que par le fer. Je penſai

qu'on ne dégoûteroit jamais des horreurs de la guerre des peuples qui, tandis que toutes les cruautés, toutes les dévaſtations poſſibles s'exerçoient ſans ſcrupule & ſans remords ſur le théâtre des diſcordes, trouvoient encore dans leurs paiſibles foyers qu'il n'y avoit pas aſſez de ſièges, aſſez de batailles, aſſez de cataſtrophes pour ſatisfaire leur curioſité, pour amuſer leur oiſiveté. Je penſai qu'il n'y avoit rien de raiſonnable & d'humain à ſe promettre d'un troupeau de bouchers ſubalternes qui, loin de s'abandonner au déſeſpoir, de s'arracher les cheveux, de ſe déteſter & de verſer de ruiſſeaux de larmes à l'aſpect d'une vaſte plaine, ſemée de membres déchirés, la traverſoient d'un air triomphant, trempant leurs pieds dans le ſang, marchant ſur les cadavres de leurs amis, de leurs ennemis, & mêlant des chants d'allégreſſe aux accens plaintifs des moribonds. Il me ſembla que j'entendois le diſcours d'un de ces tigres qui, mêlant la flatterie à la férocité, diſoit à un monarque conſterné à l'aſpect d'un champ de bataille jonché de membres déchirés, palpitans & encore chauds : *Seigneur, ce n'eſt pas nous, ce ſont ceux-là*

qui sont trop heureux ; & arrêta dans les yeux du jeune prince des larmes prêtes à couler, des larmes qu'il auroit dû hâter en lui disant : « Tiens, regarde les effets de ton am» bition, de ta folie, de tes fureurs, des » nôtres ; & sens descendre sur tes joues les » gouttes de sang qui tombent du laurier dont » nous venons de ceindre ton front ». D'affligeantes réflexions me plongèrent dans la tristesse ; & ce ne fut pas sur le champ que je repris le fil de mes idées, & que je dis :

La guerre fut de tous les tems & de tous les pays : mais l'art militaire ne se trouve que dans certains siècles & chez quelques peuples. Les Grecs l'instituèrent & vainquirent toutes les forces de l'Asie. Les Romains le perfectionnèrent & conquirent le monde. Ces deux nations, dignes de commander à toutes les autres, puisqu'elles s'élevèrent par le génie & la vertu, dûrent leur supériorité à l'infanterie, où l'homme seul est dans toute sa force. Les phalanges & les légions menèrent par-tout la victoire sur leurs pas.

Lorsque la mollesse eut fait prévaloir la cavalerie dans les armées, Rome perdit de sa gloire & de ses succès. Malgré la disci-

pline de ſes troupes, elle ne put réſiſter à des nations barbares qui combattoient à pied.

Cependant ces hommes demi-ſauvages, qui, avec les ſeules armes & les ſeules forces de la nature, avoient ſoumis l'empire le plus étendu & le plus policé de l'univers, ne tardèrent pas à changer auſſi leur infanterie en cavalerie. Celle-ci fut proprement appellée *la bataille*, ou l'armée. La nobleſſe, qui poſſédoit ſeule les terres & les droits, ces apanages de la victoire, voulut monter à cheval; & la populace eſclave fut laiſſée à pied, preſque ſans armes & ſans honneur.

Dans un tems où le cheval faiſoit la diſtinction du gentilhomme; où l'homme n'étoit rien, & le chevalier étoit tout; où les guerres n'étoient que des irruptions, & les campagnes qu'une journée; où l'avantage étoit dans la célérité des marches: alors la cavalerie décidoit du ſort des armées. Durant le treizième & le quatorzième ſiècles, l'Europe n'avoit, pour ainſi dire, que de la cavalerie. L'adreſſe & la force des hommes ne ſe montroient plus à la lutte, au ceſte, dans l'exercice des bras & dans tous les muſcles du corps: mais dans les tournois,

à manier un cheval, à pouſſer une lance au galop. Ce genre de guerre, plus convenable à des Tartares errans qu'à des ſociétés fixes & ſédentaires, étoit un des vices du gouvernement féodal. Une race de conquérans, qui portoit par-tout ſes droits dans ſon épée; qui mettoit ſa gloire & ſon mérite dans ſes armes; qui n'avoit d'autre occupation que la chaſſe, ne pouvoit guère aller qu'à cheval, avec tout cet attirail d'orgueïl & d'empire dont un eſprit groſſier devoit la ſurcharger. Mais des troupes d'une cavalerie peſamment armée, que pouvoient-elles pour attaquer & défendre des châteaux & des villes, où l'on étoit gardé par des murs & des eaux?

C'eſt cette imperfection de l'art militaire qui fit durer pendant des ſiècles une guerre ſans interruption, entre la France & l'Angleterre. C'eſt faute de combattans, qu'on combattoit ſans ceſſe. Il falloit des mois pour aſſembler, pour armer, pour mener en campagne des troupes qui n'y devoient reſter que des ſemaines. Les rois ne pouvoient convoquer qu'un certain nombre de vaſſaux, & à des tems marqués. Les ſei-

gneurs n'avoient droit d'appeller à leur bannière que quelques tenanciers, à de certaines conditions. Les formes & les règles emportoient tout le tems à la guerre, comme elles consument tout l'argent dans les tribunaux de justice. Enfin les François, las d'avoir éternellement à repousser les Anglois, semblables au cheval qui implore le secours de l'homme contre le cerf, se laissèrent imposer le joug & le fardeau qu'ils portent aujourd'hui. Les rois levèrent, à leur solde, des troupes toujours subsistantes. Charles VII, après avoir chassé les Anglois avec des mercenaires, quand il licentia son armée, conserva neuf mille hommes de cavalerie & seize mille hommes d'infanterie.

Ce fut-là l'origine de l'abaissement de la noblesse, & de l'accroissement de la monarchie ; de la liberté politique de la nation au-dehors, mais de sa servitude civile au-dedans. Le peuple ne sortit de la tyrannie féodale, que pour tomber un jour sous le despotisme des rois : tant le genre-humain semble né pour l'esclavage ! Il fallut assigner des fonds à la solde d'une milice ; & les impôts devinrent arbitraires, illimités,

comme le nombre des ſoldats. Ceux-ci furent diſtribués dans les différentes places du royaume, ſous prétexte de couvrir les frontières contre l'ennemi : mais, au fond, pour contenir & opprimer les ſujets. Les officiers, les commandans, les gouverneurs, furent des inſtrumens toujours armés contre la nation même. Ils ceſſèrent de ſe regarder, eux & leurs ſoldats, comme des citoyens de l'état, dévoués uniquement à la défenſe des biens & des droits du peuple. Ils ne connurent plus dans le royaume que le roi, prêts à égorger, en ſon nom, & leurs pères & leurs frères. Enfin la milice nationale ne fut plus qu'une milice royale.

L'invention de la poudre, qui demanda de grandes dépenſes & de grands préparatifs, des forges, des magaſins, des arſenaux, mit plus que jamais les armes dans la dépendance des rois, & acheva de donner l'avantage à l'infanterie ſur la cavalerie. Celle-ci prêtoit au feu de l'autre le flanc de l'homme & du cheval. Un cavalier démonté, étoit un homme nul ou perdu ; un cheval ſans guide, portoit le trouble & le déſordre par tous les rangs. L'artillerie & la mouſque-

rie faiſoient, dans les eſcadrons, un ravage plus difficile à réparer que dans les bataillons. Enfin les hommes pouvoient s'acheter & ſe diſcipliner à moins de frais que les chevaux : c'eſt ce qui fit que les rois eurent aiſément des ſoldats.

C'eſt ainſi que l'innovation de Charles VII, funeſte à ſes ſujets, du moins pour l'avenir, préjudicia, par ſon exemple, à la liberté de tous les peuples de l'Europe. Chaque nation eut beſoin de ſe tenir en défenſe contre une nation toujours armée. La politique, s'il y en eût eu dans un tems où les arts, les lettres & le commerce n'avoient point encore ouvert la communication entre les peuples, la politique étoit que les princes euſſent attaqué tous à la fois celui qui s'étoit mis dans un état de guerre continuel. Mais au lieu de l'obliger à poſer les armes, ils les prirent eux-mêmes. Cette contagion gagna d'autant plus vîte, qu'elle paroiſſoit le ſeul remède au danger d'une invaſion, le ſeul garant de la ſécurité des nations.

Cependant on manquoit par-tout des connoiſſances néceſſaires pour diſciplıner une infanterie, dont l'importance commençoit à

ſe faire ſentir. La manière de combattre que les Suiſſes avoient employée contre les Bourguignons, les avoit rendus auſſi fameux que formidables. Avec de peſantes épées & de longues hallebardes, ils avoient toujours renverſé les chevaux & les hommes de la milice féodale. Impénétrables eux-mêmes, marchant en colonnes épaiſſes, ils abattoient tout ce qui les attaquoit, tout ce qu'ils rencontroient. Chaque puiſſance voulut avoir de ces ſoldats. Mais les Suiſſes ſentant le beſoin qu'on avoit de leurs bras, & ſe faiſant acheter trop cher, il fallut ſe réſoudre à s'en paſſer, & compoſer par-tout une infanterie nationale, pour ne pas dépendre de ces troupes auxiliaires.

Les Allemands furent les premiers à recevoir une diſcipline qui ne demandoit que la force du corps, & la ſubordination des eſprits. Sortis d'une terre féconde en hommes & en chevaux, ils atteignirent preſque à la réputation de l'infanterie Suiſſe, ſans perdre l'avantage de leur cavalerie.

Les François, plus vifs, adoptèrent avec plus de peine & de lenteur, un genre de milice qui contraignoit tous les mouvemens,

& qui sembloit exiger plus de patience que de fougue. Mais le goût de l'imitation & de la nouveauté prévalut chez une nation légère, sur cette vanité qui est amoureuse de ses usages.

Les Espagnols, malgré l'orgueil qu'on leur reproche, enchérirent sur les Suisses, en perfectionnant la discipline de ce peuple guerrier. Ils composèrent une infanterie qui fut tour-à-tour la terreur & l'admiration de l'Europe.

A mesure que l'infanterie augmentoit, cessoient par-tout l'usage & le service de la milice féodale, & la guerre s'étendoit de plus en plus. La constitution nationale n'avoit guère permis durant des siècles aux différens peuples, de franchir les barrières de leurs états pour aller s'égorger. La guerre ne se faisoit que sur les frontières, entre les peuples limitrophes. Quand la France & l'Espagne eurent essayé leurs armes à l'extrêmité la plus reculée de l'Italie, il ne fut plus possible de convoquer le ban & l'arrière-ban des nations; parce que ce n'étoient pas réellement les peuples qui se faisoient la guerre, mais les rois avec leurs troupes, pour la

gloire de leur perſonne ou de leur famille ; ſans aucun égard au bien de leurs ſujets. Ce n'eſt pas que les princes ne tâchaſſent d'engager dans leurs querelles l'orgueil national des peuples : mais uniquement pour affoiblir ou pour ſoumettre cette indépendance, qui luttoit encore dans quelques corps, contre l'autorité abſolue où ils s'étoient élevés par degrés.

Toute l'Europe fut en combuſtion. On vit les Allemands en Italie ; les Italiens en Allemagne ; les François dans l'une & l'autre de ces régions ; les Turcs devant Naples & devant Nice ; les Eſpagnols tout-à-la-fois, en Afrique, en Hongrie, en Italie, en Allemagne, en France, & dans les Pays-Bas. Toutes ces nations, en aiguiſant, en trempant leurs armes dans leur ſang, ſe formèrent dans la ſcience de ſe battre & de ſe détruire avec un ordre, une meſure infaillibles.

La religion mit aux priſes les Allemands contre les Allemands, les François contre les François : mais ſur-tout la Flandre avec l'Eſpagne. C'eſt dans les marais de la Hollande qu'échoua toute la fureur d'un roi bigot & deſpote ;

despote ; d'un prince superstitieux & sanguinaire ; de deux Philippes & d'un duc d'Albe. C'est dans les Pays-Bas qu'on vit une république sortir des gibets de la tyrannie & des buchers de l'inquisition. Après que la liberté eut rompu ses chaînes, qu'elle eut trouvé son asyle dans l'océan, elle éleva ses remparts sur le continent. Les Hollandois imaginèrent les premiers l'art de fortifier les places : tant le génie & la création appartiennent aux âmes libres. Leur exemple fut imité par-tout. Les grands états n'avoient besoin que de fortifier leurs frontières. L'Allemagne & l'Italie, partagées entre plusieurs princes, furent hérissées d'un bout à l'autre de fortes citadelles. On n'y voyage point sans trouver chaque soir des portes fermées & des ponts-levis à l'entrée des villes.

Tandis que Nassau, armé pour assurer l'indépendance de sa patrie, renouvelloit la science des fortifications, la passion de la gloire poussoit Gustave à chercher, sur les traces des anciens, les principes presque entiérement perdus de la guerre de campagne. Il eut la gloire de les trouver, de les appliquer, de les répandre : mais, s'il

en faut croire les juges les plus expérimentés, il n'y mit pas les modifications qu'auroit exigées la différence des esprits, des constitutions & des armes. Ses élèves, tout grands capitaines qu'ils étoient, n'osèrent pas être plus hardis ou plus éclairés que lui ; & cette timide circonspection empêcha les changemens, arrêta les progrès qu'on auroit dû faire. Seulement, Cohorn & Vauban ouvrirent les yeux à l'Europe sur l'art de défendre, mais sur-tout d'attaquer les places. Par une de ces contradictions qui se remarquent quelquefois dans les nations comme parmi les individus, il arriva que, malgré son caractère bouillant & impétueux, le François se montra plus propre qu'aucun peuple aux sièges ; & qu'il parut acquérir au pied des murailles la patience & le sens froid qui lui manquent le plus souvent dans les autres opérations militaires.

Le roi de Prusse parut, & avec lui naquit un ordre inconnu de choses. Sans se laisser imposer par l'exemple ou l'autorité de ceux qui l'avoient précédé, ce prince créa une tactique presqu'entiérement nouvelle. Il fit voir que des troupes, en quelque nombre

qu'elles fussent, pouvoient être disciplinées & manœuvrières ; que les mouvemens des plus grandes armées n'étoient pas assujettis à des calculs plus compliqués ni moins certains que les plus foibles corps ; & que les mêmes ressorts qui mettoient en action un bataillon pouvoient, bien maniés, combinés par un grand général, faire mouvoir cent mille hommes. Son génie lui fit imaginer des développemens savans dont personne n'avoit eu l'idée ; & donnant en quelque sorte l'avantage aux jambes sur les bras, il introduisit dans ses évolutions, dans ses marches, une célérité devenue nécessaire & presque décisive depuis que les armées ont été si malheureusement multipliées, & qu'il a fallu leur faire occuper un front extrêmement étendu.

Ce prince qui, depuis Alexandre, n'a point eu son égal dans l'histoire pour l'étendue & la variété des talens ; lui qui, sans avoir été formé par des Grecs, a su former des Lacédémoniens ; enfin ce monarque qui mérita plus que tout autre d'attacher son nom à son siècle, & qui aura la gloire, puisque c'en est une, d'avoir élevé

la guerre à un degré de perfection, dont elle ne peut heureusement que descendre : Frédéric a vu l'Europe entière se jetter avec enthousiasme sur ses institutions. A l'exemple du peuple Romain, qui en s'instruisant à l'école de ses ennemis, s'étoit mis en état de leur résister, de les vaincre, de les asservir; les nations modernes ont voulu copier un voisin redoutable par sa capacité militaire, & qui pouvoit devenir dangereux par ses succès. Ont-elles atteint leur but ? sans doute, on a réussi à imiter quelques pratiques extérieures de sa discipline : mais ses grands principes ont-ils été bien saisis, bien approfondis, bien combinés ? il seroit peut-être permis d'en douter.

Quand même cette doctrine sublime & terrible seroit devenue commune aux puissances, l'usage en seroit-il égal pour toutes ? Les Prussiens ne la perdent pas un moment de vue. Ils ne connoissent ni les intrigues des cours, ni les délices des villes, ni l'oisiveté des campagnes. Leurs drapeaux sont leur toit; des chants guerriers, leur amusement; les récits de leurs premiers exploits, leur conversation; de nouveaux lauriers,

le motif de leurs eſpérances. Sans ceſſe ſous les armes, ſans ceſſe dans les exercices, ils ont continuellement ſous les yeux l'image, preſque la réalité d'une guerre ſavante & opiniâtre, ſoit qu'ils ſoient réunis dans des camps, ſoit qu'ils ſoient diſperſés dans des garniſons.

Militaires de tous les pays, oppoſez à ce tableau celui de votre éducation, de vos loix, de vos mœurs; & comparez-vous à de tels hommes, ſi vous l'oſez. Le ſon des trompettes vous tirera, j'y conſens, de votre aſſoupiſſement. Du bal, des ſpectacles, du ſein de vos maîtreſſes, vous volerez avec ardeur au péril. Mais une fougue paſſagère tiendra-t-elle lieu de cette vigilance, de cette activité, de cette application, de cette prévoyance qui ſeules peuvent décider des opérations d'une guerre ou d'une campagne? Un corps énervé par de molles habitudes, réſiſtera-t-il aux horreurs de la diſette, à la rigueur des ſaiſons, à la diverſité des climats? Un eſprit dominé par le goût des plaiſirs, ſe pliera-t-il à des méditations ſuivies, profondes & ſérieuſes? Dans un cœur rempli d'objets frivoles & divers, ne s'en trouvera-t-il aucun qui ſoit l'écueil du cou-

rage ? Sur les bords du Pô, du Rhin, du Danube; au milieu de ces destructions, de ces ravages qui suivent toujours ses pas, un François couvert de poussière, épuisé de forces, dénué de tout, ne tournera-t-il pas ses tristes regards vers les bords rians de la Loire ou de la Seine ? Ne soupirera-t-il pas après ces fêtes ingénieuses, ces douces liaisons, ces sociétés charmantes; après tant de voluptés qu'il y a laissées & qui l'y attendent ? Imbu de l'absurde & malheureux préjugé que la guerre, qui est un métier pour les autres nations, n'est qu'un état pour lui, ne quittera-t-il pas les camps aussitôt qu'il croira le pouvoir, sans exposer trop ouvertement sa réputation ? Si l'exemple ou les circonstances ne lui permettent pas de suivre son inclination, n'épuisera-t-il pas en quelques mois le revenu de dix années pour métamorphoser un fourrage en amusement, ou pour étaler son luxe à la tête d'une tranchée ? Le dégoût de ses devoirs & son indifférence pour la chose publique, ne le rendront-ils pas le jouet d'un ennemi qui aura des principes différens, & une autre conduite ?

Ce n'eſt pas au Roi de Pruſſe, c'eſt à Louis XIV qu'il faut attribuer cette exceſſive multiplication de troupes qui nous offre le ſpectacle de la guerre juſque dans le ſein de la paix. En tenant toujours ſur pied des armées prodigieuſes, l'orgueilleux monarque réduiſit ſes voiſins ou ſes ennemis à des efforts à-peu-près ſemblables. La contagion gagna même les princes, trop foibles pour allumer des incendies, trop pauvres pour les entretenir. Ils vendirent le ſang de leurs légions aux grandes puiſſances; & le nombre des ſoldats s'éleva peu-à-peu en Europe juſqu'à deux millions.

On parle avec horreur des ſiècles de barbarie; & cependant la guerre étoit alors un état violent, un tems d'orage: aujourd'hui, c'eſt preſque un état naturel. La plupart des gouvernemens ſont ou deviennent militaires. La perfection même de la diſcipline en eſt une preuve. La ſûreté dans les campagnes, la tranquillité dans les villes, ſoit que les troupes y paſſent ou qu'elles y ſéjournent, la police qui règne autour des camps & dans les places de garniſon, annoncent bien que les armes ont un frein;

mais que tout eſt ſoumis au pouvoir des armes.

Heureuſement les hoſtilités de nos jours ne reſſemblent pas à celles des tems anciens. A ces époques éloignées, les provinces conquiſes étoient dévaſtées; les villes priſes réduites en cendres; les citoyens vaincus, égorgés ou réduits en ſervitude. La guerre eſt aujourd'hui beaucoup moins cruelle. Après le combat, il n'y a plus d'atrocités. On reſpecte les priſonniers. Les cités ne ſont plus détruites, ni les campagnes ravagées. Ce qu'on exige des peuples aſſujettis en contributions, équivaut à peine à ce qu'ils payoient d'impôts avant leur déſaſtre. Rentrent-ils à la paix dans leurs premiers liens, leur état ſe trouve n'avoir pas changé. Des traités aſſurent-ils au vainqueur leur ſoumiſſion, ils jouiſſent des mêmes avantages que tous ſes ſujets, quelquefois même de pluſieurs prérogatives très-importantes. Auſſi les nations, même les moins éclairées, s'occupent-elles peu de ces diſſentions des princes. Auſſi regardent-elles ces querelles comme des démêlés de gouvernement à gouvernement. Auſſi verroient-

elles ces événemens d'un œil tout-à-fait indifférent, sans l'obligation de soudoyer les mercénaires chargés d'appuyer l'ambition, l'inquiétude ou les caprices d'un maître tyrannique.

Ces mercénaires sont fort mal payés. Ils coûtent quatre ou cinq fois moins que le plus abject manœuvre. On ne leur donne que ce qui est précisément nécessaire pour les empêcher de mourir de faim. Cependant on a multiplié à tel point les troupes, les généraux, les places fortes, l'artillerie, tous les instrumens de guerre, que leur entretien a fait le désespoir des peuples. Pour subvenir à ces dépenses, il a fallu surcharger toutes les classes de la société qui, refoulant les unes sur les autres, écrâsent la dernière, la plus nécessaire, celle des cultivateurs. L'accroissement des impôts, & la difficulté des recouvremens font mourir de faim & de misère ces mêmes familles qui sont les mères & les nourrices des armées.

Si une oppression universelle est le premier inconvénient de la multiplication de soldats, leur oisiveté en est le second. Qu'on les occupe sans excès mais sans relâche, aussi-tôt que le bruit des armes aura cessé

de se faire entendre, & leurs mœurs seront moins dissolues, moins contagieuses ; les forces pour supporter les fatigues de leur profession ne leur manqueront plus, & leur santé sera rarement altérée ; on ne les verra plus consumés par la faim, par l'ennui & par le chagrin ; la désertion & les querelles cesseront d'être communes parmi eux ; après le tems de leur service, ils pourront être encore utiles à la société. Pour une modique augmentation de solde, ils feront gaiement les chemins par lesquels ils doivent marcher ; ils applaniront les montagnes qu'ils doivent gravir ; ils fortifieront les villes qu'ils doivent défendre ; ils creuseront les canaux qui doivent porter leurs subsistances ; ils perfectionneront les ports dans lesquels ils doivent s'embarquer ; ils délivreront le peuple de la plus cruelle, de la plus ignominieuse des vexations, la corvée. Après avoir expié dans des travaux utiles le malheur d'être dévoués par état à désoler la terre, à en massacrer les habitans, peut-être cesseront-ils d'être détestés ; peut-être parviendront-ils un jour à l'honneur d'être comptés parmi les citoyens.

Les Romains avoient ſaiſi ces vérités, & en avoient fait la baſe de leur conduite. Comment eſt-il arrivé que nous autrefois les eſclaves, & aujourd'hui les diſciples de ces maîtres du monde, nous nous ſoyons ſi fort écartés ſur ce point important de leurs principes? C'eſt que l'Europe a cru, c'eſt que l'Europe croit encore que des mains deſtinées à manier des armes, à cueillir des lauriers, ſeroient avilies par des inſtrumens uniquement maniés par les dernières claſſes du peuple. Juſques à quand cet abſurde préjugé formé dans des tems barbares ſubſiſtera-t-il? Juſques à quand ſerons-nous au douzième ſiècle?

Troiſième inconvénient : augmentation de ſoldats, diminution de courage. Peu d'hommes naiſſent propres à la guerre. Si l'on en excepte Lacédémone & Rome, où des citoyens, des femmes libres enfantoient des ſoldats; où les enfans s'endormoient & s'éveilloient au bruit des fanfares & des chanſons guerrières; où l'éducation dénaturoit les hommes, faiſoit d'eux des êtres d'une nouvelle eſpèce : tous les peuples n'ont jamais eu qu'un petit nombre de braves. Auſſi, moins

on en lève, plus ils valent. Autrefois chez nos pères, moins policés & plus forts que nous; les armées étoient beaucoup moins nombreuses que les nôtres; & les guerres plus décisives. Il falloit être noble ou riche pour faire le service militaire. C'étoit un droit, un honneur, que de prendre les armes. On ne voyoit sous les drapeaux que des volontaires. Les engagemens finissoient avec la campagne. Un homme qui n'auroit pas aimé la guerre, pouvoit s'en retirer. D'ailleurs, il y avoit plus de cette chaleur de sang & de cette fierté de sentimens, qui fait le vrai courage. Aujourd'hui, quelle gloire de servir des despotes qui mesurent les hommes à la toise, les prisent par leur paie, les enrôlent par force ou par subtilité, les retiennent, les congédient comme ils les ont pris, sans leur consentement! Quel honneur d'aspirer au commandement des armées, sous la maligne influence des cours, où l'on donne & l'on ôte tout pour rien; où l'on élève & l'on dégrade par caprice des hommes sans mérite & sans crime; où l'on confie le ministère de la guerre à un protégé, qui ne s'est distingué dans aucune

occaſion, & à qui l'art n'eſt connu ni par la pratique ni par la méditation ; où une favorite trace, avec des mouches, ſur une carte étendue ſur ſa toilette, la marche que ſuivront les armées ; où pour livrer une bataille, il faut envoyer ſolliciter la permiſſion de la cour, délai funeſte pendant lequel l'ennemi a changé de poſition, & le moment de la victoire s'eſt perdu ; où, à l'inſu du prince, on a quelquefois ordonné à un général, ſous peine de diſgrace, de ſe laiſſer battre ; où la jalouſie, la haîne, mille autres motifs déteſtables font échouer les eſpérances d'une campagne heureuſe ; où, par négligence ou par foibleſſe, on laiſſe manquer les camps de vivres, de fourrages & de munitions ; où celui qui doit obéir, s'arrêter ou marcher, exécuter des mouvemens combinés, trahit ſon chef & brave la diſcipline, ſans compromettre ſa tête ? Auſſi, hormis les empires naiſſans & les momens de criſe, plus il y a de ſoldats dans un état, plus la nation s'affoiblit ; & plus un état s'affoiblit, plus on multiplie les ſoldats.

Quatrième inconvénient : la multiplication

de la milice achemine au deſpotiſme. Les troupes nombreuſes, les places fortes, les magaſins & les arſenaux, peuvent empêcher les invaſions : mais en préſervant un peuple des irruptions d'un conquérant, ils ne le ſauvent pas des attentats d'un deſpote. Tant de ſoldats ne font que tenir à la chaîne des eſclaves tout faits. L'homme le plus foible eſt alors le plus fort. Comme il peut tout, il veut tout. Par les ſeules armes, il brave l'opinion & force les volontés. Avec des ſoldats, il lève des impôts; avec des impôts, il lève des ſoldats. Il croit exercer & manifeſter ſa puiſſance, en détruiſant ce qu'il a créé; mais il travaille dans le néant & pour le néant. Il refond perpétuellement ſa milice, ſans jamais retrouver une force nationale. C'eſt en vain qu'il arme des bras toujours levés ſur la tête du peuple. Si ſes ſujets tremblent devant ſes troupes, ſes troupes fuiront devant l'ennemi. Mais alors la perte d'une bataille eſt celle d'un royaume. Tous les cœurs aliénés volent d'eux-mêmes ſous un joug étranger, parce qu'avec un conquérant, il reſte de l'eſpérance, & qu'avec un deſpote, on ne ſent que la crainte.

Quand les progrès du gouvernement militaire ont amené le despotisme, alors il n'y a plus de nation. Les troupes sont bientôt insolentes & détestées ; les familles se dessèchent & dépérissent dans la stérilité de la misère & du libertinage. L'esprit de désunion & de haîne gagne entre tous les états, alternativement corrompus & flétris. Les corps se trahissent, se vendent, se dépouillent, & se livrent tour-à-tour les uns les autres aux verges du despote. Il les crible tous, ils les vanne, il les pressure dans sa main, les dévore & les anéantit. Telle est la fin de cet art de la guerre, qui mène au gouvernement militaire. Voyons quelle est l'influence de la marine.

V. Marine.

Les anciens nous ont transmis presque tous les arts, qui sont ressuscités avec les lettres : mais nous l'emportons sur eux dans la marine militaire. Tyr & Sydon, Carthage & Rome, n'ont presque vu que la Méditerranée ; & pour courir cette mer, il ne falloit que des radeaux, des galères & des rameurs. Les combats alors pouvoient être sanglans : mais l'art de la construction & de l'armement des flottes ne devoit pas

être ſavant. Pour traverſer de l'Europe en Afrique, il ne falloit, pour ainſi dire, que des bateaux plats, qui débarquoient des Carthaginois ou des Romains : car ce furent preſque les ſeuls peuples qui rougirent la mer de leur ſang. Les Athéniens & les républiques de l'Aſie, firent heureuſement plus de commerce que de carnage.

Après que ces nations fameuſes eurent laiſſé la terre & la mer à des brigands & à des pirates, la marine reſta durant douze ſiècles dans le néant où étoient tombés tous les autres arts. Ces eſſains de barbares, qui dévorèrent le cadavre & le ſquelette de Rome, vinrent de la mer Baltique, ſur des radeaux ou des pirogues, ravager & piller nos côtes de l'océan : mais ſans s'écarter du continent. Ce n'étoient point des voyages, mais des deſcentes qui ſe renouvelloient chaque jour. Les Danois & les Normands n'étoient point armés en courſe, & ne ſavoient guère ſe battre que ſur terre.

Enfin, le haſard ou la Chine donna la bouſſole à l'Europe, & la bouſſole lui donna l'Amérique. L'aiguille aimantée montrant aux navigateurs de combien ils s'approchoient

ou

ou s'éloignoient du Nord, les enhardit à tenter les plus longues courſes, à perdre la terre de vue durant des mois entiers. La géométrie & l'aſtronomie apprirent à meſurer la marche des aſtres, à fixer par eux les longitudes, & à eſtimer à-peu-près de combien on avançoit à l'eſt ou à l'oueſt. Dès-lors on devoit ſavoir à quelle hauteur, à quelle diſtance on ſe trouvoit de toutes les côtes de la terre. Quoique la connoiſſance des longitudes ſoit beaucoup plus inexacte que celle des latitudes, l'une & l'autre eurent bientôt aſſez hâté les progrès de la navigation, pour faire éclorre l'art de la guerre navale. Cependant, elle débuta par des galères qui étoient en poſſeſſion de la Méditerranée. La plus fameuſe bataille de la marine moderne, fut celle de Lepante, qui fut livrée il y a deux cens ans, entre deux cens cinq galères des Chrétiens, & deux cens ſoixante des Turcs. L'Italie qui a tout trouvé & n'a rien gardé, l'Italie ſeule avoit conſtruit ce prodigieux armement; mais alors elle avoit le double du commerce, des richeſſes, de la population qui lui reſtent aujourd'hui. D'ailleurs, ces galères n'étoient ni ſi longues, ni ſi larges que celles de nos

jours, comme l'atteftent encore d'anciennes carcaſſes qui ſe conſervent dans l'arſenal de Veniſe. La chiourme conſiſtoit en cent cinquante rameurs, & les troupes n'étoient que de quatre-vingts hommes par bâtiment. Aujourd'hui Veniſe a de plus belles galères, & moins de puiſſance ſur cette mer qu'elle épouſe, & que d'autres ſillonnent & labourent.

Mais les galères étoient bonnes pour des forçats; il falloit de plus forts vaiſſeaux pour des ſoldats. L'art de la conſtruction s'accrut avec celui de la navigation. Philippe II, roi de toutes les Eſpagnes & des deux Indes, employa tous les chantiers d'Eſpagne & de Portugal, de Naples & de Sicile, qu'il poſſédoit alors, à conſtruire des navires d'une grandeur, d'une force extraordinaires; & ſa flotte prit le nom de l'*invincible armada*. Elle étoit compoſée de cent trente vaiſſeaux, dont près de cent étoient les plus gros qu'on eût encore vus ſur l'océan. Vingt caravelles, ou petits bâtimens, ſuivoient cette flotte, voguoient & combattoient ſous ſes aîles. L'enflure Eſpagnole du ſeizième ſiècle, s'eſt prodigieuſement appéſantie ſur une deſcrip-

tion exagérée & pompeuse de cet armement si formidable. Mais ce qui répandit la terreur & l'admiration il y a deux siècles, serviroit de risée aujourd'hui. Les plus grands de ces vaisseaux ne seroient que du troisième rang dans nos escadres. Ils étoient si pesamment armés & si mal gouvernés, qu'ils ne pouvoient presque se remuer, ni prendre le vent, ni venir à l'abordage, ni obéir à la manœuvre dans des tems orageux. Les matelots étoient aussi lourds que les vaisseaux étoient massifs, les pilotes presqu'aussi ignorans que les matelots.

Les Anglois, qui connoissoient déja toute la foiblesse & le peu d'habileté de leurs ennemis sur la mer, se reposèrent du soin de leur défaite sur leur inexpérience. Contens d'éviter l'abordage de ces pesantes machines, ils en brûlèrent une partie. Quelques-uns de ces énormes galions furent pris, d'autres désemparés. Une tempête survint. La plupart avoient perdu leurs ancres; ils furent abandonnés par l'équipage à la fureur des vagues, & jettés, les uns sur les côtes occidentales de l'Ecosse, les autres sur les côtes d'Irlande. A peine la moitié de cette

invincible flotte put retourner en Eſpagne ; où ſon délabrement, joint à l'effroi des matelots, répandit une conſternation dont la nation ne ſe releva plus : abattue à jamais par la perte d'un armement qui lui avoit coûté trois ans de préparatifs, où ſes forces & ſes revenus s'étoient comme épuiſés.

La chûte de la marine Eſpagnole fit paſſer le ſceptre de la mer aux mains des Hollandois. L'orgueuil de leurs anciens tyrans ne pouvoit être mieux puni, que par la proſpérité d'un peuple forcé, par l'oppreſſion, à briſer le joug des rois. Lorſque cette république levoit la tête hors de ſes marais, le reſte de l'Europe étoit plongé dans les guerres civiles par le fanatiſme. Dans tous les états, la perſécution lui préparoit des citoyens. L'inquiſition que la maiſon d'Autriche vouloit étendre dans les pays de ſa domination ; les bûchers que Henri II allumoit en France ; les émiſſaires de Rome que Marie appuyoit en Angleterre : tout concourut à donner à la Hollande un peuple immenſe de réfugiés. Elle n'avoit ni terres, ni moiſſons pour les nourrir. Il leur fallut chercher une ſubſiſtance par mer, dans le monde

entier. Lisbonne, Cadix & Anvers, faisoient presque tout le commerce de l'Europe sous un même souverain, que sa puissance & son ambition rendoient l'objet de la haîne & de l'envie. Les nouveaux républicains, échappés à sa tyrannie, excités par le ressentiment & le besoin, se firent corsaires, & se formèrent une marine aux dépens des Espagnols & des Portugais, qu'ils détestoient. La France & l'Angleterre, qui ne voyoient que l'humiliation de la maison d'Autriche dans les progrès de la république naissante, l'aidèrent à garder des conquêtes & des dépouilles, dont elles ne connoissoient pas encore tout le prix. Ainsi les Hollandois s'assurèrent des établissemens par-tout où ils voulurent porter leurs armes, s'affermirent dans leurs acquisitions, avant qu'on pût en être jaloux, & se rendirent insensiblement les maîtres de tout le commerce par leur industrie, & de toutes les mers, par la force de leurs escadres.

Les troubles domestiques de l'Angleterre favorisèrent quelque tems cette prospérité, sourdement acquise dans des pays éloignés. Mais enfin Cromwel éveilla dans sa patrie la jalousie du commerce. Elle étoit natu-

relle à un peuple insulaire. Partager avec lui l'empire de la mer, c'étoit le lui céder. Les Hollandois résolurent de le garder. Au lieu de s'allier avec l'Angleterre, ils s'exposèrent courageusement à la guerre. Ils combattirent long-tems avec des forces inégales ; & cette opiniâtreté contre les revers, leur conserva, du-moins, une honorable rivalité. La supériorité dans la construction, dans la forme des vaisseaux, donna souvent la victoire à leurs ennemis : mais les vaincus ne firent point de pertes décisives.

Cependant, ces longs & terribles combats avoient épuisé, dumoins rallenti, la vigueur des deux nations, lorsque Louis XIV, voulant profiter de leur affoiblissement réciproque, aspira à l'empire des mers. En prenant les rênes de son royaume, ce prince n'avoit trouvé dans ses ports que huit ou neuf vaisseaux demi-pourris ; encore n'étoient-ils ni du premier, ni du second rang. Richelieu avoit su jetter une digue devant la Rochelle, mais non créer une marine, dont Henri IV & son ami Sully devoient pourtant avoir conçu le projet : mais tout ne pouvoit naître à la fois que dans le beau siècle de la

nation Françoise. Louis, qui saisissoit, du-moins, toutes les idées de grandeur qu'il n'enfantoit pas, fit passer dans l'ame de ses sujets la passion qui le dévoroit. Cinq ports furent ouverts à la marine militaire. On créa des chantiers & des arsenaux, également commodes & magnifiques. L'art des constructions, encore très-imparfait par-tout, reçut des règles moins incertaines. Un code fort supérieur à celui des autres nations, & qui depuis leur servit de guide, obtint la sanction des loix. Des hommes de mer sortirent, pour ainsi dire, comme tout formés du sein de l'océan. En moins de vingt ans, les rades du royaume comptèrent cent vaisseaux de ligne.

Ces forces s'essayèrent d'abord contre les Barbaresques, qui furent châtiés. Ensuite elles firent baisser le pavillon à l'Espagne. De-là, se mesurant avec les flottes, tantôt séparées, tantôt combinées, de l'Angleterre & de la Hollande, presque toujours elles emportèrent l'honneur & l'avantage du combat. La première défaite mémorable qu'essuya la marine Françoise, fut en 1692, lorsque avec quarante vaisseaux, elle attaqua vis-à-vis de

la Hogue quatre-vingt-dix vaiſſeaux Anglois & Hollandois, pour donner à l'Angleterre un roi qu'elle ne vouloit pas, & qui ne ſouhaitoit pas trop de l'être. Le parti le plus nombreux eut la victoire. Jacques II ſentit un plaiſir involontaire, en voyant triompher le peuple qui le repouſſoit; comme ſi dans ce moment, l'amour aveugle de la patrie l'eût emporté contre lui dans ſon cœur, ſur l'ambition du trône. Depuis cette journée, la France vit décliner ſes forces navales, & il étoit impoſſible qu'il fût autrement.

Accoutumé à mettre plus de fierté que de méthode dans ſes entrepriſes, plus jaloux de paroître puiſſant que de l'être en effet, Louis XIV avoit commencé par poſer le faîte de ſa marine guerrière, avant d'en avoir aſſuré les fondemens. L'unique baſe ſolide qu'on eût pu lui donner, c'eût été une navigation marchande, vive, étendue; & il n'en exiſtoit preſque pas un commencement dans le royaume. Le commerce des Indes Orientales ne faiſoit que de naître. Les Hollandois s'étoient approprié le peu de denrées que produiſoient alors les iſles de l'Amérique. On n'avoit pas ſongé à donner aux

grandes pêcheries l'extenſion dont elles étoient ſuſceptibles. Les rades du Nord ne recevoient pas un navire François, & celles du Sud n'en voyoient que rarement. L'état avoit abandonné juſqu'à ſon cabotage à des étrangers. N'étoit-ce donc pas une néceſſité qu'au premier échec remarquable que recevroit cet orgueilleux étalage de puiſſance, le coloſſe croulât, & que l'illuſion fût diſſipée ?

L'Angleterre prit dès-lors une ſupériorité, qui l'a portée au comble de la proſpérité. Une nation, qui ſe voit aujourd'hui la première ſur toutes les mers, s'imagine aiſément qu'elle y a eu toujours de l'empire. Tantôt elle fait remonter ſa puiſſance maritime juſqu'au tems de Céſar; tantôt elle veut avoir régné ſur l'océan, du-moins au neuvième ſiècle. Peut-être un jour, les Corſes, qui ne ſont rien, quand ils ſeront devenus un peuple maritime, écriront & liront dans leurs faſtes, qu'ils ont toujours dominé ſur la méditerranée. Telle eſt la vanité de l'homme; il a beſoin d'agrandir ſon néant dans le paſſé comme dans l'avenir. La vérité ſeule, qui ſubſiſte avant & après les nations, dit qu'il n'y a point eu de marine en Europe depuis l'ère chrétienne

jufqu'au feizième fiècle. Les Anglois eux-mêmes n'en avoient pas befoin, tant qu'ils furent les maîtres de la Normandie & des côtes de la France.

Lorfque Henri VIII voulut équiper une flotte, il fut obligé de louer des vaiffeaux de Hambourg, de Lubeck, de Dantzick: mais fur-tout de Gênes & de Venife, qui favoient feules conftruire & conduire une marine; qui fourniffoient les navigateurs & les amiraux; qui donnoient à l'Europe un Colomb, un Améric, un Cabot, un Verezani, ces hommes divins, par qui le monde eft devenu fi grand. Elizabeth eut befoin d'une force navale contre l'Efpagne. Elle permit à des citoyens d'armer des vaiffeaux, pour courir fur les ennemis de l'état. Cette permiffion forma des foldats matelots. La reine alla voir un vaiffeau qui avoit fait le tour du monde; elle y embraffa Drake, en le créant chevalier. Elle laiffa quarante-deux vaiffeaux de guerre à fes fucceffeurs. Jacques I & Charles I ajoutèrent quelques navires aux forces navales qu'ils avoient reçues avec le trône: mais les commandans de cette marine étoient pris dans la nobleffe, qui, contente des hon-

neurs, laiſſoit les travaux à des pilotes. L'art ne faiſoit point de progrès.

Le parti qui détrôna les Stuarts, avoit peu de nobles. Les vaiſſeaux de ligne furent donnés à des capitaines d'une naiſſance commune, mais d'une habileté rare dans la navigation. Ils perfectionnèrent, ils illuſtrèrent la marine Angloiſe.

Charles II, en remontant ſur le trône, la trouva forte de cinquante-ſix vaiſſeaux. Elle s'augmenta ſous ſon règne, juſqu'au nombre de quatre-vingt-trois bâtimens, dont cinquante-huit étoient de ligne. Cependant elle déclina vers les derniers jours de ce prince. Mais Jacques II, ſon frère, la rétablit dans ſon premier éclat, l'éleva même à plus de ſplendeur. Grand amiral avant d'être roi, il avoit inventé l'art de commander la manœuvre ſur les flottes, par les ſignaux des pavillons. Heureux, s'il avoit mieux entendu l'art de gouverner un peuple libre! Quand le prince d'Orange, ſon gendre, prit ſa couronne, la marine Angloiſe étoit compoſée de cent ſoixante-trois vaiſſeaux de toute grandeur, armés de ſept mille canons, & montés par quarante-deux mille hommes

d'équipage. Cette force doubla pendant la guerre pour la succeffion d'Efpagne. Elle a fait depuis des progrès tels, que l'Angleterre fe croit en état de balancer feule par fes forces navales, toute la marine de l'Univers. Cette puiffance eft fur mer, ce qu'étoit Rome fur la terre, quand elle tomba de fa grandeur.

La nation Angloife regarde fa marine comme le rempart de fa fûreté, comme la fource de fes richeffes. C'eft dans la paix, comme dans la guerre, le pivot de fes efpérances. Auffi lève-t-elle, & plus volontiers, & plus promptement, une flotte qu'un bataillon. Elle n'épargne aucun moyen de dépenfe, aucune reffource de politique pour avoir des hommes de mer.

Les fondemens de cette puiffance furent jettés au milieu du dernier fiècle, par ce fameux acte de navigation, qui affuroit aux Anglois toutes les productions de leur vafte empire & qui leur promettoit une grande partie de celles des autres régions. Par cette loi, on fembloit dire à chaque peuple de ne penfer qu'à foi. Cependant cette leçon a été inutile jufqu'à nos jours; & aucun gouvernement ne l'a prife pour règle de fa con-

duite. Il eſt poſſible que les yeux s'ouvrent & qu'ils s'ouvrent bientôt : mais la Grande-Bretagne aura toujours joui pendant plus d'un ſiècle des fruits de ſa prévoyance, & peut-être acquis, dans ce long intervalle, aſſez de force pour perpétuer ſes avantages. On doit la croire diſpoſée à employer tous les moyens poſſibles, pour arrêter l'exploſion de cette mine que le tems creuſe d'une main lente ſous les fondemens de ſa fortune, & à déclarer la guerre au premier qui tentera d'y mettre le feu. Ses flottes redoutables attendent avec impatience le ſignal des hoſtilités. Leur activité & leur vigilance ont redoublé, depuis qu'il a été décidé que les priſes appartiendroient en totalité aux officiers & à l'équipage du vaiſſeau vainqueur ; depuis que l'état a accordé une gratification de cent trente-deux livres dix ſols à chacun des combattans qui s'élanceroit ſur un navire ennemi, pris ou coulé à fond. Cet appât du gain ſera, s'il le faut, augmenté par d'autres récompenſes. Les nations, ſi habituellement diviſées par leurs intérêts & leurs jalouſies, ſe concerteront-elles pour réprimer tant d'audace ; & ſi une ſeule l'entreprend ſé-

parément, ſortira-t-elle avec ſuccès de cette terrible lutte ?

La marine eſt un nouveau genre de puiſſance qui a donné, en quelque ſorte, l'univers à l'Europe. Cette partie ſi bornée du globe, a acquis, par ſes eſcadres, un empire abſolu ſur les autres beaucoup plus étendues. Elle s'y eſt emparée des contrées qui étoient à ſa bienſéance, & a mis dans ſa dépendance les habitans & les productions de toutes. Une ſupériorité ſi avantageuſe durera toujours, à moins que quelque événement, qu'il eſt impoſſible de prévoir, ne dégoûtât nos deſcendans d'un élément fécond en naufrages. Tant qu'il leur reſtera des flottes, elles prépareront les révolutions, elles promeneront les deſtins des peuples, elles ſeront le levier du monde.

Mais ce n'eſt pas ſeulement aux extrêmités de la terre ou dans des régions barbares que les vaiſſeaux ont porté la terreur & dicté des loix. Leur action s'eſt fait vivement ſentir, même au milieu de nous, & a dérangé les anciens ſyſtêmes. Il s'eſt formé un nouvel équilibre. Du continent, la balance du pouvoir a paſſé aux nations maritimes.

Comme la nature de leurs forces les rapprochoit de tous les pays qui bordoient l'océan & ses différens golfes, il leur a été possible de faire du bien ou du mal à plus d'états : elles ont donc dû avoir plus d'alliés, plus de considération & plus d'influence. Ces avantages ont frappé les gouvernemens que leur situation mettoit à portée de les partager; & il n'en est presque aucun qui n'ait fait plus ou moins d'efforts, des efforts plus ou moins heureux pour y réussir.

Puisque la nature a décidé que les hommes s'agiteroient éternellement sur notre planète, & qu'ils la fatigueroient sans cesse par leur inquiétude, c'est un bonheur pour les tems modernes que les forces de la mer fassent une diversion à celles de la terre. Une puissance qui a des côtes à garder ne peut aisément franchir les barrières de ses voisins. Il lui faut des préparatifs immenses; des troupes innombrables; des arsenaux de toute espèce; une double provision de moyens & de ressources pour exécuter ses projets de conquête. Depuis que l'Europe navigue, elle jouit d'une plus grande sécurité. Ses guerres sont peut-être aussi fréquentes, aussi san-

glantes : mais elle en eſt moins ravagée, moins affoiblie. Les opérations y ſont conduites avec plus de concert, de combinaiſon, & moins de ces grands effets qui dérangent tous les ſyſtêmes. Il y a plus d'efforts & moins de ſecouſſes. Toutes les paſſions y ſont entraînées vers un certain bien général, un grand but politique, un heureux emploi de toutes les facultés phyſiques & morales qui eſt le commerce.

L'importance où s'eſt élevée la marine conduira, avec le tems, tout ce qui y a un rapport plus ou moins prochain au degré de perfection dont il eſt ſuſceptible. Juſqu'au milieu du dernier ſiècle, des routines vagues préſidoient à la conſtruction des vaiſſeaux. *On ne ſait ce que la mer veut*, étoit encore un proverbe. A cette époque, la géométrie porta ſon attention ſur cet art qui devenoit tous les jours plus intéreſſant, & y appliqua quelques-uns de ſes principes. Depuis elle s'en eſt occupée plus ſérieuſement, & toujours avec ſuccès. Cependant on eſt bien éloigné des démonſtrations, puiſqu'il règne tant de variété dans les dimenſions que ſuivent les différens atteliers.

A

A mesure que la marine devenoit une science, c'étoit une nécessité qu'elle fût étudiée par ceux qui suivoient cette profession. On parvint lentement, mais enfin on parvint à leur faire comprendre que les commandans qui auroient des idées générales fondées sur des règles mathématiques, auroient une grande supériorité sur des officiers qui, n'ayant que des habitudes, ne pourroient juger des choses qu'ils auroient à faire que par leur analogie avec celles qu'ils auroient déja vues. Des écoles s'ouvrirent de tous les côtés, & de jeunes gens y furent instruits dans la tactique navale & dans d'autres connoissances aussi importantes.

C'étoit quelque chose, mais ce n'étoit pas tout. Dans un métier où la disposition de la mer & des courans, le mouvement des vaisseaux, la force & la variété des vents, les fréquens accidens du feu, la rupture ordinaire des voiles & des cordages, cent autres circonstances multiplient à l'infini les combinaisons; où, sous le tonnerre du canon & au milieu des plus grands dangers, il faut prendre sur le champ un parti qui décide de la victoire & de la fuite; où les résolutions

doivent être si rapides qu'elles paroissent plutôt l'effet du sentiment que le fruit de la réflexion : dans une telle profession, la théorie la plus savante ne sauroit suffire. Dénuée de ce coup-d'œil sûr & rapide que la pratique seule & la pratique la plus suivie peut donner, elle perdroit en méditations le tems de l'action. Il faut donc que l'expérience achève l'homme de mer que l'étude des sciences exactes aura commencé. Cette réunion doit se faire avec le tems par-tout où il y a des navigateurs, mais nulle part aussi promptement que dans une isle, parce que les arts se perfectionnent plutôt où ils sont d'une nécessité plus indispensable.

Par la même raison, il y aura de meilleurs & plus de matelots, mais seront-ils traités avec la justice & l'humanité qui leur sont dues ? Un d'eux, qui a heureusement échappé aux feux dévorans de la ligne, à l'horreur des tempêtes, à l'intempérie des climats, revient d'un voyage de plusieurs années & des extrémités du globe. Son épouse l'attend avec impatience ; ses enfans soupirent après la vue d'un père dont on leur a cent fois répété le nom ; lui-même il charme ses en-

nuis par le doux eſpoir de revoir bientôt ce qu'il a de plus cher au monde ; il hâte par ſes deſirs le moment délicieux où il ſoulagera ſon cœur dans les tendres embraſſemens de ſa famille. Tout-à-coup, à l'approche du rivage, à la vue de ſa patrie, on l'arrache avec violence du navire où, pour enrichir ſes concitoyens, il vient de braver les flots, & il ſe voit précipité par d'infâmes ſatellites dans une flotte où trente, quarante mille de ſes braves compagnons doivent partager ſon infortune juſqu'à la fin des hoſtilités. C'eſt vainement que leurs larmes couleront, c'eſt vainement qu'ils réclameront les loix ; leur deſtinée eſt irrévocablement fixée. Voilà une foible image des atrocités de la preſſe Angloiſe.

Dans nos gouvernemens abſolus, c'eſt une autre méthode plus cruelle peut-être en effet, quoique en apparence plus modérée. Le matelot y eſt enrôlé & enrôlé pour ſa vie. On le met en mouvement, on le retient dans l'inaction, quand on veut & comme on veut. Un caprice décide de ſa ſolde, un caprice règle l'époque où elle lui ſera payée. Durant la paix, durant la guerre,

il n'a jamais de volonté qui lui ſoit propre : ſans ceſſe il eſt ſous la verge d'un deſpote ſubalterne le plus ſouvent injuſte, féroce & intéreſſé. La plus grande différence que j'obſerverois entre la preſſe & les claſſes, c'eſt que l'une eſt une ſervitude paſſagère, & que l'eſclavage des autres n'a point de terme.

Cependant vous trouverez des apologiſtes, des admirateurs peut-être de ces uſages inhumains. Il faut, vous dira-t-on, que dans l'état de ſociété, les volontés particulières ſoient ſoumiſes à la volonté générale, & que les convenances des individus ſoient ſacrifiées aux beſoins publics. Telle a été la pratique de toutes les nations & de tous les âges. C'eſt ſur cette baſe unique que les inſtitutions, bien ou mal conçues, ont été fondées. Jamais elles ne s'écarteront de ce point central ſans précipiter l'époque inévitable de leur ruine.

Sans doute, la république doit être ſervie, & doit l'être par ſes citoyens : mais n'eſt-il pas de la juſtice que chacun y contribue ſelon ſes moyens ? Faut-il que pour conſerver à un millionnaire, ſouvent injuſte, la

jouiſſance entière de ſa fortune & de ſes délices, on réduiſe l'infortuné matelot au ſacrifice des deux tiers de ſon ſalaire, des beſoins de ſa famille, du plus précieux des biens, la liberté. La patrie ne ſeroit-elle pas ſervie avec plus de zèle, de vigueur & d'intelligence par des hommes qui lui voueroient volontairement les facultés phyſiques & morales qu'ils ont acquiſes ou exercées ſur toutes les mers, que par des eſclaves néceſſairement & ſans ceſſe occupés du ſoin de briſer leurs chaines? Mal-à-propos, les adminiſtrateurs des empires diroient-ils pour juſtifier leur conduite atroce que ces navigateurs refuſeroient aux combats leurs bras & leur courage, ſi on ne les y traînoit contre leurs penchans. Tout aſſure qu'ils ne demanderoient pas mieux que d'exercer leur profeſſion; & il eſt démontré que quand ils y auroient quelque répugnance, des néceſſités toujours renaiſſantes les y forceroient.

Le dirons-nous? & pourquoi ne le dirions-nous pas? les gouvernemens ſont auſſi convaincus que ceux qui les cenſurent du tort qu'ils font à leurs matelots: mais ils aiment mieux ériger la tyrannie en principe, que

de convenir de l'impoſſibilité où ils ſont d'être juſtes. Dans l'état actuel des choſes, tous, quelques-uns principalement, ont élevé leurs forces navales plus haut que leur fortune ne le permettoit. Juſqu'ici leur orgueil n'a pu ſe réſoudre à deſcendre de cette grandeur exagérée dont ils s'étoient enivré, dont ils avoient enivré leurs voiſins. Le moment arrivera pourtant, & il ne doit pas être éloigné, où ce ſera une néceſſité de proportionner les armemens aux reſſources d'un fiſc obéré. Ce ſera une époque heureuſe pour l'Europe ſi elle ſuit un ſi bel exemple. Cette partie du monde, qui compte aujourd'hui trois cens quatre-vingt-douze vaiſſeaux de ligne, & quatre fois plus de bâtimens de guerre d'un ordre inférieur, tirera de grands avantages de cette révolution. L'océan ſera ſillonné alors par moins de flottes, & ſur-tout par des flottes moins nombreuſes. La navigation marchande s'enrichira des débris de la marine militaire; & le commerce recevra dans l'univers entier une extenſion nouvelle.

VI. Commerce. Le commerce ne produit rien lui-même; il n'eſt pas créateur. Ses fonctions ſe rédui-

ſent à des échanges. Par ſon miniſtère, une ville, une province, une nation, une partie du globe ſont débarraſſées de ce qui leur eſt inutile; par ſon miniſtère, elles reçoivent ce qui leur manque. Les beſoins reſpectifs de la ſociété des hommes l'occupent ſans ceſſe. Ses lumières, ſes fonds, ſes veilles: tout eſt conſacré à cet office honorable & néceſſaire. Son action n'exiſteroit pas ſans les arts & la culture: mais ſans ſon action la culture & les arts ſeroient peu de choſe. En parcourant la terre, en franchiſſant les mers, en levant les obſtacles qui s'oppoſoient à la communication des peuples, en étendant la ſphère des beſoins & le deſir des jouiſſances, il multiplie les travaux; il encourage l'induſtrie; il devient en quelque ſorte le moteur du monde.

Les Phéniciens furent les premiers négocians dont l'hiſtoire ait conſervé le ſouvenir. Situés ſur les bords de la mer aux confins de l'Aſie & de l'Afrique, pour recevoir & pour répandre toutes les richeſſes de ces vaſtes contrées, ils ne fondèrent des colonies, ne bâtirent des villes que pour le commerce. A Tyr, ils étoient les maîtres de la Méditer-

P 4

ranée; à Carthage, ils jettèrent les fondemens d'une république qui commença par l'océan ſur les meilleures côtes de l'Europe.

Les Grecs ſuccédèrent aux Phéniciens ; les Romains aux Carthaginois & aux Grecs. Ils furent les maîtres de la mer comme de la terre : mais ils ne firent d'autre commerce que celui d'apporter pour eux, en Italie, toutes les richeſſes de l'Afrique, de l'Aſie & du monde conquis. Quand Rome eut tout envahi, tout perdu, le commerce retourna, pour ainſi dire, à ſa ſource vers l'Orient. C'eſt-là qu'il ſe fixa, tandis que les Barbares inondoient l'Europe. L'empire fut diviſé. Les armes & la guerre reſtèrent dans l'Occident : mais l'Italie conſerva du moins une communication avec le Levant, où couloient toujours les tréſors de l'Inde.

Les croiſades épuiſèrent en Aſie toutes les fureurs de zèle & d'ambition, de guerre & de fanatiſme qui circuloient dans les veines des Européens : mais elles rapportèrent dans nos climats le goût du luxe Aſiatique ; & elles rachetèrent par un genre de commerce & d'induſtrie, le ſang & la population qu'elles avoient coûté. Trois ſiècles

de guerre & de voyages en Orient donnèrent à l'inquiétude de l'Europe un aliment dont elle avoit besoin pour ne pas périr d'une sorte de consomption interne : ils préparèrent cette effervescence de génie & d'activité qui, depuis, s'exhala & se déploya dans la conquête des Indes Orientales & de l'Amérique.

Les Portugais tentèrent de doubler l'Afrique, mais avec lenteur & circonspection. Ce ne fut qu'après quatre-vingts ans de travaux & de combats; qu'après s'être rendus les maîtres de toute la côte Occidentale de cette vaste région, qu'ils se hasardèrent à doubler le cap de Bonne-Espérance. L'honneur de franchir cette barrière redoutable étoit réservé à Vasco de Gama, qui, en 1497, atteignit enfin le Malabar, où devoient se porter les riches productions des plus fertiles contrées de l'Asie. Tel fut le théâtre de la grandeur Portugaise.

Tandis que cette nation avoit les marchandises, l'Espagne s'emparoit de ce qui les achète, des mines d'or & d'argent. Ces métaux devinrent non-seulement un véhicule, mais encore une matière de commerce. Ils attirèrent d'abord tout le reste, & comme

ſigne, & comme marchandiſe. Toutes les nations en avoient beſoin pour faciliter l'échange de leurs denrées, pour s'approprier les jouiſſances qui leur manquoient. L'épanchement du luxe & de l'argent du midi de l'Europe, changea la face & la direction du commerce, en même tems qu'il en étendit les limites.

Cependant les nations conquérantes des deux Indes, négligèrent les arts & la culture. Penſant que l'or devoit tout leur donner, ſans ſonger au travail qui ſeul attire l'or; elles apprirent un peu tard, mais à leurs dépens, que l'induſtrie qu'elles perdoient, valoit mieux que les richeſſes qu'elles acquéroient; & ce fut la Hollande qui leur fit cette dure leçon.

Les Eſpagnols & les Portugais devinrent ou reſtèrent pauvres avec tout l'or du monde; les Hollandois furent bientôt riches, ſans terres & ſans mines. Auſſi-tôt que ces intrépides républicains ſe furent réfugiés au ſein de l'océan avec leur divinité tutélaire, la liberté, ils s'apperçurent que leurs marais ne feroient jamais que le ſiège de leur domicile, & qu'il leur faudroit chercher ailleurs

des ressources & des subsistances. Leur vue se promena sur la face du globe, & ils se dirent. “ Notre domaine est le monde entier:
„ nous en jouirons par la navigation & par
„ le commerce. Les révolutions qui se pas-
„ seront sur ce théâtre immense & conti-
„ nuellement agité, ne nous seront jamais
„ étrangères. L'indolence & l'activité, l'es-
„ clavage & l'indépendance, la barbarie &
„ la civilisation, l'opulence & la pauvreté,
„ la culture & l'industrie, les achats & les
„ ventes, les vices & les vertus des hom-
„ mes : tout tournera à notre avantage. Nous
„ encouragerons les travaux des nations où
„ nous arrêterons leur fortune ; nous les
„ pousserons à la guerre, ou nous travail-
„ lerons à rétablir le calme entre elles, selon
„ qu'il conviendra à nos intérêts „.

Jusqu'à cette époque, la Flandre avoit été le lien de communication entre le nord & le midi de l'Europe. Les Provinces-Unies qui s'en étoient détachées pour n'appartenir qu'à elles-mêmes, prirent sa place, & devinrent à leur tour l'entrepôt de toutes les puissances qui avoient à faire plus ou moins d'échanges.

Ce premier ſuccès ne borna pas l'ambition de la nouvelle république. Après avoir appellé dans ſes ports les productions des autres contrées, ſes navigateurs allèrent les chercher eux-mêmes. Bientôt la Hollande fut un magaſin immenſe, où ce que fourniſſoient les divers climats ſe trouvoit réuni ; & cette réunion de tant d'objets importans augmenta toujours, à meſure que les beſoins des peuples ſe multiplioient, avec les moyens de les ſatisfaire. Une marchandiſe attiroit une marchandiſe. Les denrées de l'ancien monde appelloient celles du nouveau. Un acheteur amenoit des acheteurs ; & les tréſors acquis étoient une voie aſſurée pour en acquérir encore.

Tout favoriſa la naiſſance & les progrès du commerce de la république : ſa poſition ſur les bords de la mer, à l'embouchure de pluſieurs grandes rivières : ſa proximité des terres les plus abondantes ou les mieux cultivées de l'Europe : ſes liaiſons naturelles avec l'Angleterre & l'Allemagne, qui la défendoient contre la France : le peu d'étendue & de fertilité de ſon terrein qui forçoit ſes habitans à devenir pêcheurs, navigateurs, cour-

tiers, banquiers, voituriers, commiſſionnaires; à vivre, en un mot, d'induſtrie au défaut de domaine. Les cauſes morales ſe joignirent à celles du climat & du ſol, pour établir & hâter ſa proſpérité. La liberté de ſon gouvernement, qui ouvrit un aſyle à tous les étrangers mécontens du leur; la liberté de ſa religion, qui laiſſoit à toutes les autres un exercice public & tranquille, c'eſt-à-dire, l'accord du cri de la nature avec celui de la conſcience, des intérêts avec les devoirs, en un mot la tolérance, cette religion univerſelle de toutes les ames juſtes & éclairées, amies du ciel & de la terre, de Dieu comme leur père, des hommes comme leurs frères. Enfin la république commerçante ſut tourner à ſon profit tous les évènemens, & faire concourir à ſon bonheur les calamités & les vices des autres nations; les guerres civiles que le fanatiſme allumoit chez un peuple ardent, que le patriotiſme excitoit chez un peuple libre; l'ignorance & l'indolence que le bigotiſme nourriſſoit chez deux peuples ſoumis à l'empire de l'imagination.

L'induſtrie de la Hollande, où ſe mêla beau-

coup de cette finesse politique qui sème la jalousie & les différends entre les nations, ouvrit enfin les yeux à d'autres puissances. L'Angleterre fut la première à s'appercevoir qu'on n'avoit pas besoin de l'entremise des Hollandois pour trafiquer. Cette nation chez qui les attentats du despotisme avoient enfanté la liberté, parce qu'ils précédèrent la corruption & la mollesse, voulut acheter les richesses par le travail qui en est le contrepoison. Ce fut elle qui la première envisagea le commerce, comme la science & le soutien d'un peuple éclairé, puissant & même vertueux. Elle y vit moins une acquisition de jouissances, qu'une augmentation d'industrie; plus d'encouragement & d'activité pour la population, que de luxe & de magnificence pour la représentation. Appellée à commercer par sa situation; ce fut là l'esprit de son gouvernement & le levier de son ambition. Tous ses ressorts tendirent à ce grand objet. Mais dans les autres monarchies, c'est le peuple qui fait le commerce; dans cette heureuse constitution, c'est l'état ou la nation entière: toujours sans doute avec le desir de dominer

qui renferme celui d'asservir, mais du-moins avec des moyens qui font le bonheur du monde, avant de le soumettre. Par la guerre, le vainqueur n'est guère plus heureux que le vaincu, puisqu'il ne s'agit entre eux que de sang & de plaies: mais par le commerce, le peuple conquérant introduit nécessairement l'industrie dans un pays qu'il n'auroit pas conquis, si elle y avoit été, où qu'il ne garderoit pas, si elle n'y étoit point entrée avec lui. C'est sur ces principes que l'Angleterre a fondé son commerce & sa domination, & qu'elle a réciproquement & tour-à-tour étendu l'un par l'autre.

Les François situés sous un ciel & sur un sol également heureux, se sont long-tems flattés d'avoir beaucoup à donner aux autres nations, & presque rien à leur demander. Mais Colbert sentit que dans la fermentation où l'Europe se trouvoit de son tems, il y auroit un gain évident pour la culture & les productions d'un pays qui travailleroit sur celles du monde entier. Par ses soins s'élevèrent de tous côtés des manufactures. Les laines, les soieries, les teintures, les broderies, les étoffes d'or & d'argent; tout

acquit dans les établissemens dont il dirigeoit les opérations, une perfection que les autres atteliers ne pouvoient atteindre. Pour augmenter l'utilité de ces arts, il en falloit posséder les matériaux. La culture en fut encouragée selon la diversité des climats & du territoire. On en demanda quelques-uns aux provinces même du royaume, & les autres aux colonies que le hasard lui avoit données dans le Nouveau-Monde, comme à tous les navigateurs, qui depuis un siècle infestoient la mer de leurs brigandages. La nation dut faire alors un double profit, & sur les matières premières, & sur la main-d'œuvre. Elle poussa cette branche précaire & momentanée avec une vigueur, une émulation qui devoient laisser long-tems ses rivaux en arrière; & la France jouit encore de sa supériorité sur les autres peuples dans tous les ouvrages de luxe & de décoration qui attirent les richesses à l'industrie.

La mobilité naturelle du caractère national, sa frivolité même, a valu des trésors à l'état, par l'heureuse contagion de ses modes. Semblable à ce sexe délicat & léger, qui nous montre & nous inspire le goût de la parure;

parure ; le François domine ſur toutes les cours, dans toutes les régions pour ce qui eſt d'agrément ou de magnificence ; & ſon art de plaire eſt un des ſecrets de ſa fortune & de ſa puiſſance. D'autres peuples ont maîtriſé le monde par les mœurs ſimples & ruſtiques, qui font les vertus guerrières ; lui ſeul y devoit régner par ſes vices. Son empire durera, juſqu'à ce qu'avili ſous les pieds de ſes maîtres, par des coups d'autorité ſans principes & ſans borne, il devienne mépriſable à ſes propres yeux. Alors, avec ſa confiance en lui-même, il perdra cette induſtrie, qui eſt une des reſſources de ſon opulence & des reſſorts de ſon activité.

L'Allemagne, qui n'a que peu & de mauvais ports, a été réduite à voir d'un œil indifférent ou jaloux ſes ambitieux voiſins s'enrichir des dépouilles de la mer & des deux Indes. Son action a été gênée même ſur ſes frontières, continuellement ravagées par des guerres deſtructives, & juſques dans l'intérieur de ſes provinces par la nature d'une conſtitution ſinguliérement compliquée. Il falloit beaucoup de tems, des lumières étendues & de grands efforts pour

établir un commerce de quelque importance dans une région que tout sembloit en repousser. Cette époque approche. Déja le lin & le chanvre sont vivement cultivés, & reçoivent une forme agréable. On travaille la laine & le coton avec intelligence. D'autres fabriques commencent ou sont perfectionnées. Si, comme le caractère laborieux & solide de ses habitans permet de l'espérer, l'empire parvient jamais à payer avec ses productions, avec ses manufactures, les manufactures, les productions qu'il est réduit à tirer d'ailleurs, & à retenir dans son sein l'argent qui sort de ses mines, il ne tardera pas à devenir une des plus opulentes contrées de l'Europe.

Il seroit absurde d'annoncer aux nations du Nord une destinée aussi brillante, quoique le commerce ait aussi commencé d'améliorer leur sort. Le fer de leur âpre climat, qui ne servoit autrefois qu'à leur destruction mutuelle, a été converti en des usages utiles au genre-humain; & une partie de celui qu'ils livroient brut n'est vendu aujourd'hui qu'après avoir été travaillé. Leurs munitions navales ont trouvé un cours, un prix qu'elles

n'avoient pas, avant que la navigation eût reçu cette prodigieuse extension qui nous étonne. Si quelques-uns de ces peuples attendent négligemment les acheteurs dans leurs ports, d'autres les vont porter eux-mêmes dans des rades étrangères, & cette activité étend leurs idées, leurs opérations & leurs bénéfices.

Cette nouvelle ame du monde moral s'est insinuée de proche en proche, jusqu'à devenir comme essentielle à l'organisation ou à l'existence des corps politiques. Le goût du luxe & des commodités a donné l'amour du travail, qui fait aujourd'hui la principale force des états. A la vérité, les occupations sédentaires des arts méchaniques, rendent les hommes plus sensibles aux injures des saisons, moins propres au grand air, qui est le premier aliment de la vie. Mais enfin, on est encore plus heureux d'énerver l'espèce humaine sous les toîts des atteliers, que de l'aguerrir sous les tentes, puisque la guerre détruit quand le commerce crée. Par cette utile révolution dans les mœurs, les maximes générales de la politique ont changé l'Europe. Ce n'est plus un peuple

pauvre qui devient redoutable à une nation riche. La force eſt aujourd'hui du côté des richeſſes, parce qu'elles ne ſont plus le fruit de la conquête, mais l'ouvrage des travaux aſſidus & d'une vie entiérement occupée. L'or & l'argent ne corrompent que les ames oiſives qui jouiſſent des délices du luxe, au ſéjour des intrigues & des baſſeſſes, qu'on appelle grandeur. Mais ces métaux occupent les bras & les doigts du peuple; mais ils excitent dans les campagnes, à reproduire; dans les villes maritimes, à naviguer; dans le centre d'un état, à fabriquer des armes, des habits, des meubles, des édifices. L'homme eſt aux priſes avec la nature: ſans ceſſe il la modifie, & ſans ceſſe il en eſt modifié. Les peuples ſont taillés & façonnés par les arts qu'ils exercent. Si quelques métiers amolliſſent & dégradent l'eſpèce, elle s'endurcit & ſe répare dans d'autres. S'il eſt vrai que l'art la dénature, du-moins elle ne ſe repeuple pas pour ſe détruire, comme chez les nations barbares des tems héroïques. Sans doute, il eſt facile, il eſt beau de peindre les Romains avec le ſeul art de la guerre, ſubjuguant tous les autres arts, toutes les nations

oiſives ou commerçantes, policées ou féroces ; briſant ou mépriſant les vaſes de Corinthe, plus heureux ſous des dieux d'argille qu'avec les ſtatues d'or de leurs empereurs de boue. Mais il eſt encore plus doux & plus beau, peut-être, de voir toute l'Europe peuplée de nations laborieuſes, qui roulent ſans ceſſe autour du globe, pour le défricher & l'approprier à l'homme ; agiter par le ſouffle vivifiant de l'induſtrie, tous les germes reproductifs de la nature ; demander aux abymes de l'océan, aux entrailles des rochers, ou de nouveaux ſoutiens, ou de nouvelles jouiſſances ; remuer & ſoulever la terre avec tous les leviers du génie ; établir entre les deux hémiſphères, par les progrès heureux de l'art de naviguer, comme des ponts volans de communication, qui rejoignent un continent à l'autre ; ſuivre toutes les routes du ſoleil, franchir les barrières annuelles, & paſſer des tropiques aux pôles ſous les aîles des vents ; ouvrir, en un mot, toutes les ſources de la population & de la volupté, pour les verſer par mille canaux ſur la face du monde. C'eſt alors, peut-être, que la divinité contemple

avec plaiſir ſon ouvrage, & ne ſe repent pas d'avoir fait l'homme.

Telle eſt l'image du commerce. Admirez ici le génie du négociant. Le même eſprit qu'avoit Newton pour calculer la marche des aſtres, il l'emploie à ſuivre la marche des peuples commerçans qui fécondent la terre. Ses problêmes ſont d'autant plus difficiles à réſoudre, que les conditions n'en ſont pas ſimples, abſtraites & déterminées comme en géométrie : mais dépendent des caprices des hommes & de l'inſtabilité de mille événemens compliqués. Cette juſteſſe de combinaiſons que devoient avoir Cromwel & Richelieu, l'un pour détruire, l'autre pour cimenter le deſpotiſme des rois, il la poſſède, & va plus loin : car il embraſſe les deux mondes dans ſon coup-d'œil, & dirige ſes opérations ſur une infinité de rapports, qu'il n'eſt donné que rarement à l'homme d'état, ou même au philoſophe, de ſaiſir & d'apprécier. Rien ne doit échapper à ſa vue. Il doit prévoir l'influence des ſaiſons, ſur l'abondance, la diſette, la qualité des denrées, ſur le départ ou le retour des vaiſſeaux ; l'influence des affaires politiques ſur celles

du commerce ; les révolutions que la guerre ou la paix doivent opérer dans le prix & le cours des marchandifes, dans la maffe & le choix des approvifionnemens, dans la fortune des places & des ports du monde entier ; les fuites que peut avoir fous la Zone-Torride l'alliance de deux nations du Nord ; les progrès, foit de grandeur ou de décadence, des différentes compagnies de commerce ; le contre-coup que portera fur l'Afrique & fur l'Amérique la chûte d'une puiffance d'Europe dans l'Inde ; les ftagnations que produira dans certains pays, l'engorgement de quelques canaux d'induftrie ; la dépendance réciproque entre la plupart des branches de commerce, & le fecours qu'elles fe prêtent par les torts paffagers qu'elles femblent fe faire ; le moment de commencer, & celui de s'arrêter dans toutes les entreprifes nouvelles : en un mot, l'art de rendre toutes les nations tributaires de la fienne, & de faire fa fortune avec celle de fa patrie, ou plutôt de s'enrichir, en étendant la profpérité générale des hommes. Tels font les objets qu'embraffe la profeffion du négociant ; & ce n'eft pas toute fon étendue.

Le commerce eſt une ſcience, qui demande encore plus la connoiſſance des hommes que des choſes. Sa difficulté vient moins de la multiplicité des affaires que de l'avidité de ceux qui les conduiſent. Il faut donc traiter avec eux, en apparence, comme ſi l'on étoit aſſuré de leur bonne-foi, & prendre cependant des précautions comme s'ils étoient dénués de tous les principes.

Preſque tous les hommes ſont honnêtes hors de leur état: mais il n'y en a que peu qui, dans l'exercice de leur profeſſion, ſe conforment aux règles d'une probité ſcrupuleuſe. Ce vice qui règne, depuis la première juſqu'à la dernière des conditions, naît du grand nombre des malverſations introduites par le tems, excuſées par l'uſage. L'intérêt perſonnel & l'habitude générale en dérobent le crime & la baſſeſſe. *Je fais*, dit-on, *comme font les autres*; & l'on ſe plie à des actions contre leſquelles la conſcience ceſſe bientôt de réclamer.

Ces eſpèces de tromperies n'ont aucun inconvénient aux yeux de ceux qui ſe les permettent. Communes à toutes les profeſſions, ne s'expient-elles pas les unes par les autres?

Je reprends dans la bourſe de ceux qui traitent avec moi, ce que ceux avec leſquels j'ai traité ont pris de trop dans la mienne. Exigerez-vous qu'un marchand, un ouvrier, un particulier, quel qu'il ſoit, ſouffre la vexation ſourde & ſecrète de tous ceux à qui ſes beſoins journaliers l'adreſſent, ſans avoir jamais ſon recours ſur aucun d'eux? Puiſque tout ſe compenſe par une injuſtice générale, tout eſt auſſi-bien que ſous un état de juſtice rigoureuſe.

Mais peut-il y avoir aucune ſorte de compenſation entre ces rapines de détail d'une claſſe de citoyens ſur toutes les autres, & celles-ci ſur la première? Toutes les profeſſions ont-elles un beſoin égal des autres? Pluſieurs, expoſées à des vexations qui ſe renouvellent ſans ceſſe, ne manquent-elles pas la plupart d'occaſions de vexer à leur tour? Les circonſtances ne font-elles pas changer d'un jour à l'autre la proportion de ces vexations? Ces obſervations paroîtront peut-être minutieuſes. Arrêtons-nous donc à une réflexion plus importante. Aucun homme ſage pourra-t-il penſer qu'il ſoit indifférent que l'iniquité s'exerce impunément & preſ-

que d'un consentement universel dans tous les états ; que la masse d'une nation soit corrompue, & d'une corruption qui n'a ni frein, ni limite ; & qu'il y ait bien loin d'un larcin autorisé & journellement répété à quelque injustice que ce puisse être ?

Cependant, il faut bien qu'on croie le mal sans remède, au-moins pour les industries de détail, puisque toute la morale applicable à ceux qui les exercent, se réduit à ces maximes. « Tâchez de n'être point » décrié dans votre profession. Si vous » vendez plus cher que les autres, ayez au-» moins la réputation de vendre de meil-» leures marchandises. Gagnez le plus que » vous pourrez. Sur-tout n'ayez pas deux » prix. Faites votre fortune, & faites-la » le plus promptement. Si vous n'êtes ni mal » famé, ni déshonoré : tout est bien ». On pourroit substituer à ces principes, des principes plus honnêtes ; mais ce seroit inutilement. Les petits profits journaliers ; ces économies mesquines, qui sont la ressource essentielle de quelques professions, abaissent l'ame, l'avilissent, y éteignent tout sentiment de dignité ; & il n'y a rien de vrai-

ment louable à recommander, ni à attendre d'une eſpèce d'hommes conduite à ce point de dégradation.

Il n'en eſt pas ainſi de ceux dont les ſpéculations embraſſent toutes les contrées de la terre ; dont les opérations compliquées lient les nations les plus éloignées ; par qui l'univers entier devient une famille. Ces hommes peuvent avoir une idée noble de leur profeſſion ; & il eſt preſque inutile de dire à la plupart d'entre eux : ayez de la bonne-foi ; parce que la mauvaiſe-foi, en vous nuiſant à vous-même, nuiroit auſſi à vos concitoyens & calomnieroit votre nation.

N'abuſez point de votre crédit ; c'eſt-à-dire qu'en cas de revers inattendus, vos propres fonds puiſſent remplacer les fonds que vous avez obtenus de la confiance qu'ont eue vos correſpondans dans vos lumières, dans vos talens, dans votre probité. Qu'on vous voie, au milieu du renverſement de votre fortune, comme ces grands arbres que la foudre a frappés & qui conſervent cependant toute leur majeſté.

Vous vous méfierez d'autant plus de

vous-mêmes, que presque toujours, vous êtes les seuls juges de votre probité.

Je sais bien que si vous êtes opulens, vous serez toujours honorés aux yeux de la multitude: mais aux vôtres? Si votre propre estime vous touche peu, entassez des monceaux d'or sur des monceaux d'or; & soyez heureux, si l'homme immoral peut l'être.

Il vous reste, & il doit vous rester des principes religieux. Songez donc qu'il viendra un moment où vous vous reprocherez des richesses mal acquises, qu'il faudra restituer; à moins que vous ne braviez, en insensés, un juge prêt à vous en demander un compte sévère.

Servez toutes les nations: mais quelque avantage qu'une spéculation vous présente, renoncez-y, si vous nuisez à la vôtre.

Que votre parole soit sacrée. Ruinez-vous, s'il le faut, plutôt que d'y manquer; & montrez que l'honneur vous est plus précieux que l'or.

N'embrassez pas trop d'objets à la fois. Quelque forte que soit votre tête, quelque étendue de génie que vous ayez, songez que la journée commune de l'homme laborieux

n'a guère plus de six heures, & que toutes les affaires qui l'exigeroient plus longue, seroient abandonnées nécessairement à vos coopérateurs subalternes. Bientôt il se formeroit autour de vous un cahos au débrouillement duquel vous pourriez vous trouver précipités du sommet de la prospérité où vous vous croyez, dans l'abyme sans fond de l'infortune.

Je ne cesserai de vous crier, de l'ordre, de l'ordre. Sans ordre, tout devient incertain. Rien ne se fait, ou tout se fait à la hâte & mal. La négligence & la précipitation rendent également les entreprises ruineuses.

Quoiqu'il n'y ait peut-être aucun gouvernement assez honnête, pour qu'un particulier doive le secourir de son crédit, je vous exhorte à en courir les hasards : mais que ce secours n'excède pas votre propre fortune. Ruinez-vous pour votre pays, mais ne ruinez que vous. L'amour de la patrie doit être subordonné aux loix de l'honneur & de la justice.

Ne vous mettez jamais dans le cas d'aller montrer vos larmes & votre désespoir à une cour qui vous paiera froidement du motif

de la néceſſité publique & de l'offre honteuſe d'un ſauf-conduit. Ce n'eſt pas dans le miniſtère d'une nation, c'eſt en vous que l'étranger & le citoyen ont eu confiance. C'eſt dans vos mains qu'ils ont dépoſé leurs fonds; & rien ne peut vous ſauver de leurs reproches & de ceux de votre conſcience, ſi vous en avez une.

Vous ſerez bien ſages, ſi vous ne formez d'autres entrepriſes que celles qui peuvent échouer, ſans attriſter votre famille & ſans troubler votre repos.

Ne ſoyez ni puſillanimes, ni téméraires. La puſillanimité vous fixeroit dans la médiocrité; la témérité vous raviroit en un jour le fruit du travail de pluſieurs années.

Il n'y a nulle comparaiſon entre la fortune & le crédit. La fortune, ſans crédit, eſt peu de choſe. Le crédit, ſans fortune, n'a point de limites. Tant que le crédit reſte, la ruine n'eſt pas conſommée. Le moindre ébranlement en crédit peut être ſuivi du dernier déſaſtre. J'ai vu qu'au bout de vingt années, on n'avoit pas encore oublié que la caiſſe d'une compagnie opulente avoit été fermée vingt-quatre heures.

Le crédit d'un commerçant renaît plus difficilement encore que l'honneur d'une femme. Il n'y a qu'une eſpèce de miracle qui puiſſe faire ceſſer une alarme qui ſe répand en un clin-d'œil d'un hémiſphère de la terre à l'autre.

Le commerçant ne doit pas être moins jaloux de ſon crédit, que le militaire de ſon honneur.

Si vous avez de l'élévation dans l'ame, vous aimerez mieux ſervir vos concitoyens avec moins d'avantage, que l'étranger avec moins de haſards, moins de peines & plus de profits.

Suivez une ſpéculation honnête, de préférence à une ſpéculation plus lucrative.

On a dit que le négociant, le banquier, le commiſſionnaire, coſmopolites par état, n'étoient citoyens d'aucun pays. Faites ceſſer ce propos injurieux.

Si, quand vous quitterez le commerce, vous ne jouiſſez parmi vos concitoyens que de la conſidération accordée à de grandes richeſſes, vous n'aurez pas acquis tout ce que le commerce pouvoit vous rendre.

Le mépris de la richeſſe eſt peut-être in-

compatible avec l'eſprit du commerce : mais malheur à celui en qui cet eſprit ſeroit excluſif du ſentiment de l'honneur.

J'ai élevé dans mon cœur un autel à quatre claſſes de citoyens : au philoſophe qui cherche la vérité, qui éclaire les nations, & qui prêche d'exemple la vertu aux hommes : au magiſtrat qui ſait tenir égale la balance de la juſtice : au militaire qui défend ſa patrie ; & au commerçant honnête qui l'enrichit & qui l'honore. J'oubliois l'agriculteur qui la nourrit ; & je lui en demande pardon.

Si le négociant ne ſe voit pas lui-même dans ce rang diſtingué des citoyens, il ne s'eſtime pas aſſez. Il oublie que, dans ſa matinée, quelques traits de ſa plume mettent en mouvement les quatre coins du monde pour leur bonheur mutuel.

Loin de vous toute baſſe jalouſie de la proſpérité d'un autre. Si vous traverſez ſes opérations ſans motif, vous êtes un pervers. Si vous parvenez à découvrir ſes opérations & que vous vous les appropriez, vous l'aurez volé.

L'influence de l'or eſt auſſi funeſte aux particuliers, qu'aux nations. Si vous n'y

prenez

prenez garde, vous en aurez l'ivresse. Après avoir entassé, vous voudrez entasser encore; & vous deviendrez avares ou dissipateurs. Avares, vous serez durs, & le sentiment de la commisération, de la bienfaisance s'éteindra en vous. Dissipateurs, après avoir consumé vos belles années à acquérir la richesse, vous serez jettés dans l'indigence par des dépenses extravagantes; & si vous échappez à ce malheur, vous n'échapperez pas au mépris.

Ouvrez quelquefois votre bourse à l'homme industrieux & malheureux.

Voulez-vous être honoré pendant votre vie & après votre mort, consacrez une portion de votre fortune à quelques monumens d'une utilité publique. Malheur à vos héritiers, si cette dépense les afflige.

Songez que quand celui qui n'a que de la richesse vient à mourir, il n'y a rien de perdu.

Ces maximes, que nous nous sommes permis de rappeller, ont toujours été, seront toujours vraies. S'il arrivoit qu'elles parussent problêmatiques à quelques-uns de ceux dont elles doivent diriger les actions,

il faudroit s'en prendre à l'autorité publique. Par-tout le fisc avide & rampant encourage à des injustices particulières, par les injustices générales qu'on lui voit commettre. Il opprime le commerce par les impôts sans nombre dont il le surcharge. Il dégrade les négocians par les soupçons injurieux qu'il ne cesse de jetter sur leur probité. Il rend, en quelque sorte, la fraude nécessaire, par la funeste invention des monopoles.

Qu'est-ce donc que le monopole? C'est le privilège exclusif d'un citoyen sur tout autre de vendre ou d'acheter. A cette définition, tout homme sensé s'arrête & dit: Entre des citoyens, tous égaux, tous servant la société, tous contribuant à ses charges à proportion de leurs moyens, comment un d'entre eux peut-il avoir un droit dont un autre soit légitimement privé? Quelle est donc cette chose si sacrée par sa nature, qu'un homme, quel qu'il soit, ne puisse l'acquérir si elle lui manque, ou s'en défaire si elle lui appartient?

Si quelqu'un pouvoit prétendre à ce privilège, ce seroit sans doute le souverain. Cependant il ne le peut pas: car il n'est

que le premier des citoyens. Le corps de la nation peut l'en gratifier : mais alors c'eſt un acte de déférence, & non la conſéquence d'une prérogative qui ſeroit néceſſairement tyrannique. Que ſi le ſouverain ne peut ſe l'arroger à lui-même, bien moins encore le peut-il conférer à un autre. On ne donne point ce dont on n'a pas la propriété légitime.

Mais ſi contre la nature des choſes, il exiſte un peuple qui ait quelque prétention à la liberté, & où le chef ſe ſoit toute-fois arrogé à lui-même ou ait conféré le monopole à un autre, quelle a été la ſuite de cette infraction au droit général ? La révolte, ſans doute ? Non; cela auroit dû être, mais n'a pas été. Et pourquoi ? C'eſt qu'une ſociété eſt un aſſemblage d'hommes occupés de différentes fonctions, diviſés d'intérêt, jaloux, puſillanimes, préférant la jouiſſance paiſible de ce qu'on leur laiſſe à la défenſe armée de ce qu'on leur enlève, vivant à côté les uns des autres, ſe preſſant, ſans aucun concours de volontés : c'eſt que ce concert, ſi raiſonnable, ſi utile, quand il ſubſiſteroit entre eux, ne leur donneroit, ni le courage, ni la force qui leur manque,

ni par conséquent ou l'espoir de vaincre, ou la résolution de périr: c'est qu'ils verroient pour eux un danger éminent dans une tentative infructueuse, & qu'ils ne verroient dans le succès que l'avantage de leurs descendans, qu'ils aiment moins qu'eux..... Cependant il est arrivé quelquefois..... Oui, par l'enthousiasme du fanatisme.....

Mais en quelque contrée que le monopole ait eu lieu, qu'y a-t-il produit? Ce qu'il y a produit? la dévastation. Les privilèges exclusifs ont ruiné l'ancien & le Nouveau-Monde. Aucune colonie naissante dans l'autre hémisphère dont ils n'aient prolongé la foiblesse ou qu'ils n'aient étouffée au berceau. Sous le nôtre, aucune contrée florissante dont ils n'aient détruit la splendeur; aucune entreprise quelque brillante qu'elle fût, qu'ils n'aient détériorée; aucune circonstance plus ou moins flatteuse, qu'ils n'aient tournée au détriment général.

Mais par quelle fatalité tout cela est-il arrivé? Ce n'étoit point une fatalité, c'étoit une nécessité. Cela s'est fait, parce qu'il falloit que cela se fît. Et pourquoi? C'est qu'un possesseur privilégié, quelque puissant

qu'il ſoit, ne peut jamais avoir, ni le crédit, ni les reſſources d'une nation entière. C'eſt que ſon monopole ne pouvant toujours durer, il en tire parti le plus rapidement qu'il peut; il ne voit que le moment. Tout ce qui eſt au-delà du terme de ſon excluſif n'eſt rien à ſes yeux. Il aime mieux être moins riche ſans attendre, que plus riche en attendant. Par un inſtinct naturel à l'homme dont la jouiſſance eſt fondée ſur l'injuſtice, la tyrannie & les vexations, il craint ſans ceſſe la ſuppreſſion d'un droit fatal à tous. C'eſt que ſon intérêt eſt tout pour lui & que l'intérêt de la nation ne lui eſt rien. C'eſt que pour un petit bien, pour un avantage momentané, mais ſûr, il ne balance pas à faire un grand mal, un mal durable. C'eſt qu'en mettant le pied dans le lieu de ſon exercice, le privilège excluſif y introduit avec lui le cortège de toutes les ſortes de perſécutions. C'eſt que par la folie, le vague, l'étendue ou l'extenſion des conditions de ſon octroi, & par la puiſſance de celui qui l'a accordé ou qui le protège, maître de tout, il s'immiſce de tout, il gêne tout, il détruit tout; il découragera, il anéantira un genre d'in-

duftrie qui fert à tous, pour y forcer un genre d'induftrie qui nuit à tous, mais qui lui fert; il prétendra commander au fol, comme il a commandé aux bras; & il faudra qu'il ceffe de produire ce qui lui eft propre, pour ne produire que ce qui convient au monopole ou pour devenir ftérile : car il préférera la ftérilité à une fertilité qui le croife, la difette qu'il ne fentira pas à l'abondance qui diminueroit fes rentrées. C'eft que felon la nature de la chofe dont il a le commerce exclufif, fi elle eft de première néceffité, il affamera tout-à-coup une contrée ou la mettra toute nue; fi elle n'eft pas de première néceffité, il parviendra à la rendre telle par des contre-coups; & affamera, mettra encore toute nue la contrée à laquelle il faura bien ôter les moyens de fe la procurer. C'eft qu'il eft prefque toujours poffible à celui qui eft vendeur unique de fe rendre par des opérations auffi fubtiles, auffi profondes qu'atroces, le feul acheteur; & qu'alors il met à la chofe qu'il vend un prix auffi exhorbitant, à celle qu'on eft forcé de lui vendre un prix auffi bas qu'il lui plaît. C'eft qu'alors, le vendeur fe dégoûtant d'une

induſtrie, d'une culture, d'un travail qui ne lui rend pas l'équivalent de ſes dépenſes, tout périt. La nation tombe dans la miſère.

Le terme de l'excluſif expire, & ſon poſſeſſeur ſe retire opulent : mais que produit l'opulence d'un ſeul élevé ſur la ruine de la multitude ? Un grand mal. Si c'eſt un grand mal, pourquoi n'y a-t-on pas obvié ? Pourquoi ne s'y oppoſe-t-on pas ? Par le préjugé auſſi *cruel* qu'*abſurde*, qu'il eſt indifférent pour l'état, que la richeſſe ſoit dans la bourſe de celui-ci ou de celui-là, dans une ou pluſieurs bourſes. *Abſurde*, parce que dans tous les cas, dans les grandes néceſſités principalement, le ſouverain s'adreſſe à la nation, c'eſt-à-dire à un grand nombre d'hommes qui n'ont preſque rien & qu'on achève d'écrâſer par le peu qu'on en arrache, & à un très-petit nombre qui ont beaucoup, qui donnent peu, ou qui ne donnent jamais en proportion de ce qu'ils ont, & dont la contribution, fût-elle au niveau de leur richeſſe, ne rendroit jamais la centième partie de ce qu'on auroit obtenu ſans exaction, ſans plainte d'un peuple nombreux & aiſé. *Cruel*, parce qu'à égalité d'avantages, il y

auroit de l'inhumanité à condamner la multitude, à manquer & à souffrir.

Mais le privilège exclusif se donne-t-il pour rien ? Quelquefois. C'est alors une marque de reconnoissance ou pour de grands services, ou pour de longues bassesses, ou le résultat des intrigues d'une chaîne de subalternes, achetés, vendus, dont une des extrémités part des dernières conditions de la société, l'autre touche au trône ; & c'est ce qu'on appelle la protection. Lorsqu'il se vend, est-il vendu son prix ? Jamais. Non, jamais, & pour plusieurs raisons. Il est impossible que le prix qu'on en tire puisse compenser le ravage qu'il fait. Sa valeur n'en peut encore être connue, ni du chef de la nation qui ne s'entend à rien ; ni de son représentant, souvent aussi peu instruit, & quelquefois traître à son maître & à la patrie ; ni de l'acquéreur lui-même, qui calcule toujours son acquisition d'après son moindre produit. Enfin ces honteux marchés se faisant le plus souvent dans des tems de crise, l'administration accepte une somme peu proportionnée à la valeur réelle de la chose, mais avancée dans le moment d'un

besoin, ou ce qui est plus ordinaire d'une fantaisie urgente.

Et quel est, en dernière analyse, le résultat de ces opérations réitérées, des désastres qui les suivent? La ruine de l'état, le mépris de la foi publique. Après ces infidélités, dont le nom même ne peut se prononcer sans rougir, la nation est plongée dans la désolation. Au milieu de plusieurs millions de malheureux, s'élève la tête altière de quelques concussionnaires, gorgés de richesses & insultant à la misère de tous. L'empire énervé chancèle quelque tems au bord de l'abyme, dans lequel il tombe, aux éclats du mépris & de la risée de ses voisins; à moins que le ciel ne lui suscite un sauveur qu'il attend & qui ne vient pas toujours, ou que la persécution générale des scélérats qui le redoutent a bientôt dégoûté.

Les obstacles que les divers gouvernemens mettent au commerce que leurs sujets font ou devroient faire entre eux, sont bien plus multipliés encore dans celui d'un état avec les autres. On prendroit cette jalousie, presque moderne, des puissances, pour une conspiration secrète de se ruiner toutes,

ſans avantage pour aucune. Ceux qui conduiſent les peuples mettent la même adreſſe à ſe défendre de l'induſtrie des nations, qu'à ſe garantir des ſoupleſſes des intrigans qui les entourent. Par-tout on repouſſe, partout on eſt repouſſé. Quelques hommes ignorans, bas ou corrompus ont rempli l'Europe, le monde entier de mille contraintes inſoutenables qui ſe ſont de plus en plus étendues. La terre & l'eau ont été couvertes de guérites & de barrières. Le voyageur n'a point de repos, le marchand point de propriété; l'un & l'autre ſont expoſés à tous les pièges d'une légiſlation artificieuſe, qui ſème les crimes avec les défenſes, les peines avec les crimes. On ſe trouve coupable, ſans le ſavoir ni le vouloir; & l'on eſt arrêté, taxé, dépouillé, ſans avoir de reproche à ſe faire. Tel eſt le commerce en tems de paix. Que reſte-t-il à dire des guerres de commerce?

Qu'un peuple confiné dans les glaces de l'ourſe, arrache le fer aux entrailles de la terre, qui lui refuſe la ſubſiſtance, & qu'il aille le glaive à la main couper les moiſſons d'un autre peuple; la faim, qui n'ayant point de loix n'en peut violer aucune,

ſemble excuſer ſes hoſtilités. Il faut bien qu'il vive de carnage, lorſqu'il n'a point de grains. Mais quand une nation jouit d'un grand commerce, & peut faire ſubſiſter pluſieurs états du ſuperflu de ſes richeſſes, quel intérêt l'excite à déclarer la guerre à d'autres nations induſtrieuſes; à les empêcher de naviguer & de travailler; en un mot, à leur défendre de vivre ſous peine de mort? Pourquoi s'arroge-t-elle une branche excluſive de commerce, un droit de pêche & de navigation à titre de propriété, comme ſi la mer devoit être diviſée en arpens de même que la terre? Sans doute on voit le motif de ces guerres; on ſait que la jalouſie de commerce n'eſt qu'une jalouſie de puiſſance. Mais une nation a-t-elle droit d'empêcher le travail qu'elle ne peut faire elle-même, & d'en condamner une autre à l'oiſiveté, parce qu'elle s'y dévoue?

Des guerres de commerce. Quel mot contre nature! Le commerce alimente, & la guerre détruit. Le commerce peut bien enfanter & nourrir la guerre: mais la guerre coupe toutes les veines du commerce. Tout ce qu'une nation gagne ſur une autre dans le commerce,

eſt un germe de travail & d'émulation pour toutes les deux. Dans la guerre, c'eſt une perte pour l'une & pour l'autre: car le pillage, & le fer, & le feu, n'engraiſſent ni les terres, ni les hommes. Les guerres de commerce ſont d'autant plus funeſtes, que par l'influence actuelle de la mer ſur la terre, & de l'Europe ſur les trois autres parties du monde, l'embrâſement devient général; & que les diſſentions de deux peuples maritimes répandent la diſcorde chez tous leurs alliés, & l'inertie dans le parti même de la neutralité.

Toutes les côtes & toutes les mers rougies de ſang & couvertes de cadavres; les foudres de la guerre tonnant d'un pole à l'autre, entre l'Afrique, l'Aſie & l'Amérique, ſur l'océan qui nous ſépare du Nouveau-Monde, ſur la vaſte étendue de la mer Pacifique: voilà ce qu'on a vu dans les deux dernières guerres, où toutes les puiſſances de l'Europe ont tour-à-tour éprouvé des ſecouſſes & frappé de grands coups. Cependant la terre ſe dépeuploit de ſoldats, & le commerce ne la repeuploit pas; les campagnes étoient deſſéchées par les impôts, & les canaux de

la navigation n'arrofoient pas l'agriculture. Les emprunts de l'état ruinoient d'avance la fortune des citoyens par les bénéfices ufuraires, pronoftics des banqueroutes. Les nations même victorieufes, fuccomboient fous le faix des conquêtes ; & s'emparant de plus de pays qu'elles n'en pouvoient garder ou cultiver, s'anéantiffoient, pour ainfi dire, dans la ruine de leurs ennemis. Les nations neutres, qui vouloient s'enrichir en paix au milieu de cet incendie, recevoient & fouffroient des infultes plus flétriffantes que les défaites d'une guerre ouverte.

L'efprit de difcorde avoit paffé des fouverains aux peuples. Les citoyens des divers états armoient pour fe dépouiller réciproquement. On ne voyoit que vaiffeaux marchands changés en vaiffeaux corfaires. Ceux qui les montoient n'étoient pas pouffés par leurs befoins à ce vil métier. Quelques-uns avoient de la fortune, & des falaires avantageux s'offroient de toutes parts aux autres. Une paffion effrénée pour le brigandage excitoit feule leur perverfité. La rencontre d'un navigateur paifible les rempliffoit

d'une joie féroce qui ſe manifeſtoit par les plus vifs tranſports. Ils étoient cruels & homicides. Un ennemi plus heureux, plus fort ou plus hardi pouvoit ravir à ſon tour leur proie, leur liberté, leur vie : mais la vue d'un péril ſi ordinaire ne rallentiſſoit ni leur avarice, ni leur rage. Cette frénéſie n'étoit pas nouvelle. On l'avoit connue dans les ſiècles les plus reculés. Elle s'étoit perpétuée d'âge en âge. Toujours l'homme, même ſans être preſſé par l'aiguillon indomptable de la faim, cherche à dévorer l'homme. Cependant la calamité qu'on déplore ici n'étoit jamais montée au point où nous l'avons vue. L'activité de la piraterie a augmenté à meſure que les mers ont fourni plus d'alimens à ſon avidité, à ſon inquiétude.

Les nations ne ſe convaincront-elles donc jamais de la néceſſité de mettre fin à ces barbaries ? Un frein qui les arrêteroit ne ſeroit-il pas d'une utilité ſenſible ? Pourquoi faut-il que les denrées des deux mondes ſoient abymées dans les gouffres de l'océan avec les bâtimens qui les tranſportent, ou qu'elles ſervent d'aliment aux vices & aux débauches de quelques vagabonds ſans mœurs

& ſans principes ? Cet aveuglement durera-t-il encore, ou les adminiſtrateurs des empires ouvriront-ils enfin les yeux à la lumière ? Si quelque jour on réuſſit à leur faire connoître leurs vrais intérêts, les intérêts eſſentiels des ſociétés dont ils ſont les chefs, leur politique ne ſe bornera pas à purger la mer de forbans, elle s'élevera juſqu'à laiſſer un libre cours aux liaiſons de leurs ſujets reſpectifs durant ces hoſtilités meurtrières & deſtructives qui fatiguent, qui ravagent ſi ſouvent le globe.

Ils ſont heureuſement paſſés ces tems déplorables où les nations ſe battoient pour leur mutuel anéantiſſement. Les troubles qui diviſènt aujourd'hui l'Europe n'ont pas un but ſi funeſte. Rarement ſe propoſa-t-on d'autre objet que la réparation de quelque injuſtice, ou le maintien d'un certain équilibre entre les empires. Sans doute, les puiſſances belligérantes chercheront à ſe nuire, à s'affoiblir autant qu'il leur ſera poſſible : mais ſi elles ne pouvoient faire que le mal qu'elles recevroient, ne ſeroit-il pas d'une utilité commune qu'on arrêtât ces calamités ? Or, c'eſt ce qui arrive aſſez conſtamment

lorſque la guerre ſuſpend les opérations du commerce.

Alors un état repouſſe les productions & l'induſtrie de l'état ennemi, & voit repouſſer ſes productions & ſon induſtrie. C'eſt des deux côtés une diminution de travail, de gain & de jouiſſances. L'intervention des peuples neutres, dans ces circonſtances, n'eſt pas auſſi favorable qu'on eſt peut-être accoutumé à le penſer. Outre que leur miniſtère eſt néceſſairement fort cher, ils cherchent encore à s'élever ſur les ruines de ceux qu'ils ſemblent ſervir. Ce que leur ſol, ce que leurs atteliers peuvent fournir eſt ſubſtitué, autant qu'il eſt poſſible, à ce qui ſortoit du ſol & des atteliers des puiſſances armées, qui ſouvent ne recouvrent pas à la paix ce que les hoſtilités leur avoient fait perdre. Il ſera donc toujours dans les intérêts bien combinés des nations qui ſe combattront, de continuer, ſans aucune entrave, les échanges qu'elles faiſoient avant leurs querelles.

Toutes les vérités ſe tiennent. Que celle dont on vient d'établir l'importance, dirige la conduite des gouvernemens, & bientôt tomberont ces innombrables barrières qui, dans le

le tems même de la plus profonde tranquillité, ſéparent les nations, quels que ſoient les rapports que la nature ou le haſard aient formé entre elles.

Les démêlés les plus ſanglans n'étoient autrefois qu'une exploſion paſſagère après laquelle chaque peuple ſe repoſoit ſur ſes armes briſées ou triomphantes. La paix étoit la paix. Elle n'eſt aujourd'hui qu'une guerre ſourde. Tout état repouſſe les productions étrangères, ou par des prohibitions, ou par des gênes ſouvent équivalentes à des prohibitions; tout état refuſe les ſiennes aux conditions qui pourroient les faire rechercher, en étendre la conſommation. L'ardeur de ſe nuire réciproquement s'étend d'un pole à l'autre. En vain la nature avoit réglé que, ſous ſes ſages loix, chaque contrée ſeroit opulente, forte & heureuſe de la richeſſe, de la puiſſance, du bonheur des autres. Elles ont, comme de concert, dérangé ce plan d'une bienveillance univerſelle, au détriment de toutes. Leur ambition les a portées à s'iſoler; & cette ſituation ſolitaire leur a fait deſirer une proſpérité excluſive. Alors le mal a été rendu

pour le mal. On a opposé les artifices aux artifices, les proscriptions aux proscriptions, les fraudes aux fraudes. Les nations se sont énervées, en voulant énerver les nations rivales ; & il étoit impossible qu'il en fût autrement. Les rapports du commerce sont tous très-intimes. Une de ses branches ne peut éprouver quelque contrariété, sans que les autres n'en ressentent le contre-coup. Il entrelace les peuples, les fortunes, les échanges. C'est un tout dont les diverses parties s'attirent, se soutiennent & se balancent. Il ressemble au corps humain dont toutes les parties sont affectées lorsqu'une d'entre elles ne remplit pas les fonctions qui lui étoient destinées.

Voulez-vous terminer les maux que des systêmes mal combinés ont faits à la terre entière ? abbatez les funestes murs dont les nations se sont entourées. Rétablissez cette heureuse fraternité qui faisoit le charme des premiers âges. Que les peuples, dans quelque contrée où le sort les ait placés, à quelque gouvernement qu'ils soient soumis, quelque culte qu'ils professent, communiquent aussi librement entre eux que les habitans d'un

hameau avec ceux d'un hameau voiſin, avec ceux de la ville la plus prochaine, avec tous ceux du même empire; c'eſt-à-dire ſans droits, ſans formalités, ſans prédilection.

Alors, mais pas plutôt, le globe ſe remplira de productions, & de productions toutes d'une qualité exquiſe. La manie des impoſitions, des prohibitions, réduiſoit chaque état à cultiver des denrées que ſon ſol, que ſon climat repouſſoient, & qui n'étoient jamais ni bonnes, ni abondantes. Il donnera une autre direction à ſes travaux, lorſqu'il pourra ſatisfaire à ſes beſoins plus agéablement & à meilleur compte. Toute ſon activité ſe tournera vers les objets que la nature lui avoit deſtinés, & qui, étant ce qu'ils doivent être, trouveront un débouché avantageux dans les lieux où une économie éclairée aura déterminé à les négliger.

Alors, mais pas plutôt, toutes les nations arriveront au degré de proſpérité où il leur eſt permis d'aſpirer : elles jouiront de leurs propres richeſſes & des richeſſes des autres nations. Les peuples qui avoient eu quelque ſuccès dans le commerce ont cru juſqu'à nos jours que leur voiſin ne pourroit faire fleurir

le ſien qu'aux dépens du leur. Cette perſuaſion leur avoit fait jetter un œil inquiet & ſoupçonneux ſur les efforts qu'il faiſoit pour améliorer ſa ſituation, les avoit pouſſé à interrompre par les manœuvres d'une cupidité active & injuſte des travaux dont ils redoutoient les conſéquences. Ils changeront de conduite lorſqu'ils auront compris que l'ordre phyſique & moral eſt interverti par l'état actuel des choſes; que l'oiſiveté d'une contrée nuit à toutes les autres, ou parce qu'elle les condamne à plus de labeurs, ou parce qu'elle les prive de quelques jouiſſances; que l'induſtrie étrangère, loin de retrécir la leur, l'élargira; que plus les biens ſe multiplieront autour d'eux, plus il leur ſera facile d'étendre leurs commodités & leurs échanges; que leurs moiſſons & leurs atteliers tomberont néceſſairement, ſi les débouchés & les retours doivent leur manquer; que les états comme les particuliers ont viſiblement intérêt à vendre habituellement au plus haut prix poſſible, à acheter habituellement au meilleur prix poſſible, & que ce double avantage ne ſe peut trouver que dans la plus grande concurrence, dans la plus

grande aiſance des vendeurs & des acheteurs. C'eſt l'intérêt de chaque gouvernement; c'eſt donc l'intérêt de tous.

Et qu'on ne diſe pas que dans le ſyſtême d'une liberté générale & illimitée, quelques peuples prendroient un aſcendant trop décidé ſur les autres. Les nouvelles combinaiſons n'ôteront à aucun état, ni ſon ſol, ni ſon génie. Ce que chacun avoit d'avantages dans les tems de prohibition, il les conſervera ſous de meilleurs principes. Leur utilité augmentera même & augmentera beaucoup, parce que ſes voiſins, jouiſſant de plus de richeſſes, étendront de plus en plus leurs conſommations.

S'il exiſtoit un pays auquel il fût permis d'avoir quelque éloignement pour l'abolition du régime prohibitif, ce ſeroit celui-là ſans doute qu'une nature avare a condamné à une éternelle pauvreté. Accoutumé à repouſſer par des loix ſomptuaires les délices des contrées plus fortunées, il pourroit craindre qu'une communication abſolument libre avec elles ne dérangeât ſes maximes, ne corrompît ſes mœurs, ne préparât ſa ruine. Ces alarmes ſeroient mal fondées. Hors quelques inſtans

d'illuſion peut-être tout peuple réglera ſes beſoins ſur ſes facultés.

Heureuſe donc, & infiniment heureuſe la puiſſance qui, la première ſe débarraſſera des entraves, des taxes, des prohibitions qui arrêtent & oppriment par-tout le commerce. Attirés par la liberté, par la facilité, par la ſûreté, par la multiplicité des échanges, les vaiſſeaux, les productions, les marchandiſes, les négocians de toutes les contrées de la terre rempliront ſes ports. Les cauſes d'une proſpérité ſi éclatante ne tarderont pas à être pénétrées; & les nations, abdiquant leurs anciennes erreurs, leurs préjugés deſtructeurs, ſe hâteront d'adopter des principes ſi féconds en bons événemens. La révolution ſera générale. Par-tout ſeront diſſipés les nuages. Un jour ſerein luira ſur le globe entier. La nature reprendra les rênes du monde. Alors, ou jamais, éclorra cette paix univerſelle qu'un roi guerrier mais humain ne croyoit pas chimérique. Si un bien ſi deſiré & ſi peu attendu ne ſort pas de ce nouvel ordre de choſes, de ce grand développement de la raiſon, du moins la félicité générale des hommes portera-t-elle ſur une baſe plus ſolide.

Le commerce qui ſort naturellement de l'agriculture, y revient par ſa pente & ſa circulation. Ainſi les fleuves retournent à la mer qui les a produits par l'exhalaiſon de ſes eaux en vapeurs, & par la chûte de ſes vapeurs en eaux. La pluie d'or qu'attirent le tranſport & la conſommation des fruits de la terre, retombe enfin ſur les campagnes, pour y reproduire tous les alimens de la vie & les matières du commerce. Sans la culture des terres, tout commerce eſt précaire, parce qu'il manque des premiers fonds, qui ſont les productions de la nature. Les nations qui ne ſont que maritimes ou commerçantes, ont bien les fruits du commerce : mais l'arbre en appartient aux peuples agricoles. L'agriculture eſt donc la première & la véritable richeſſe d'un état. VII. Agriculture.

On ne jouiſſoit pas de ſes bienfaits dans l'enfance du monde. Les premiers habitans du globe n'attendoient une nourriture incertaine que du haſard & de leur adreſſe. Ils erroient de région en région. Sans ceſſe occupés de leurs beſoins ou de leurs craintes, ils ſe fuyoient, ils ſe détruiſoient réciproquement. La terre fut fouillée, & les miſères

d'une vie vagabonde se trouvèrent adoucies. A mesure que l'agriculture s'étendit, les hommes se multiplièrent avec les subsistances. Il se forma des peuples & de grands peuples. Quelques-uns dédaignèrent les sources de leur prospérité, & ils furent punis de ce fol orgueil par l'invasion. Sur le débris de vastes monarchies engourdies par l'abandon des travaux utiles s'élevèrent de nouveaux états qui ayant contracté à leur tour l'habitude de se reposer sur leurs esclaves du soin de leur nourriture, ne purent résister à des nations poussées par l'indigence & la barbarie.

Tel fut le sort de Rome. Enorgueillie des dépouilles de l'univers, elle méprisa les occupations champêtres de ses fondateurs, de ses plus illustres citoyens. Des retraites délicieuses couvrirent ses campagnes. On ne vécut plus que des contributions étrangères. Le peuple corrompu par des largesses continuelles, abandonna le labourage. Toutes les places utiles ou honorables furent achetées par d'abondantes distributions de bled. La faim donna la loi dans les comices. Tous les ordres de la république ne furent plus gouvernés que par du pain & par des spectacles.

Alors ſuccomba l'empire, plutôt détruit par ces vices intérieurs que par les barbares qui le déchirèrent.

Le mépris que les Romains avoient eu pour l'agriculture dans l'ivreſſe de ces conquêtes qui leur avoient donné toute la terre ſans la cultiver, ce mépris ſe perpétua. Il fut adopté par ces hordes de ſauvages qui détruiſant par le fer une puiſſance établie par le fer, laiſſèrent à des ſerfs l'exploitation des champs, dont ils ſe réſervoient les fruits & la propriété. On méconnut ce premier des arts, même dans le ſiècle qui ſuivit la découverte des deux Indes; ſoit qu'en Europe on fût trop occupé de guerres d'ambition ou de religion; ſoit qu'en effet les conquêtes faites par le Portugal & par l'Eſpagne au-delà des mers, nous ayant rapporté des tréſors ſans travail, on ſe fût contenté d'en jouir par le luxe & les arts, avant de ſonger à perpétuer ces richeſſes.

Mais le tems vint, où le pillage ceſſa faute de pâture. Après qu'on ſe fut diſputé & partagé les terres conquiſes dans le Nouveau-Monde, il fallut les défricher, & nourrir les colons de ces établiſſemens. Comme c'é-

toient des Européens, ils cultivoient pour l'Europe des productions qu'elle n'avoit pas, & lui demandoient en retour des alimens auxquels l'habitude les avoit naturalisés. A mesure que les colonies se peuplèrent, & que leurs productions multiplièrent les navigateurs & les manufacturiers, nos terres dûrent fournir un surcroît de subsistance pour un surplus de population; une augmentation de denrées indigènes, pour des objets étrangers d'échange & de consommation. Les travaux pénibles de la navigation, l'altération des alimens par le transport, occasionnant une plus grande déperdition de substances & de fruits, on fut obligé de solliciter, de remuer la terre, pour en tirer une surabondance de fécondité. La consommation des denrées de l'Amérique, loin de diminuer celle des productions d'Europe, ne fit que l'accroître & l'étendre sur toutes les mers, dans tous les ports, dans toutes les villes de commerce & d'industrie. Ainsi les nations les plus commerçantes, dûrent devenir en même tems les plus agricoles.

L'Angleterre eut les premières idées de ce nouveau système. Elle l'établit & le per-

fectionna par des honneurs & des prix propofés aux cultivateurs. Une médaille fut frappée & adjugée au duc de Bedfort, avec cette infcription : POUR AVOIR SEMÉ DU GLAND. Triptolème & Cérès ne furent adorés dans l'antiquité, qu'à des titres femblables ; & l'on érige encore des temples & des autels à des moines fainéans ! O Dieu de la nature, tu veux donc que les hommes périffent ! Non : tu as gravé dans les ames généreufes, dans tous les efprits fublimes, dans le cœur des peuples & des rois éclairés, que le travail eft le premier devoir de l'homme, & que le premier travail eft celui de la terre. L'éloge de l'agriculture eft dans fa récompenfe, dans la fatisfaction de nos befoins. *Si j'avois un homme qui me produisît deux épis de bled au lieu d'un*, difoit un monarque, *je le préférerois à tous les génies politiques.* Pourquoi faut-il que ce roi, que ce mot, ne foient qu'une fiction du philofophe Swif ! Mais une nation qui produifit de tels écrivains, devoit réalifer cette belle fentence. L'Angleterre doubla le produit de fa culture. L'Europe eut fous les yeux pendant plus d'un demi-fiècle ce grand exemple, fans en être affez

vivement frappée pour le fuivre. Les François qui, fous le miniftère de trois cardinaux, n'avoient guère pu s'occuper d'idées publiques, osèrent enfin vers l'an 1750, écrire fur des matières folides, & d'un intérêt fenfible. L'entreprife d'un dictionnaire univerfel des fciences & des arts, mit tous les grands objets fous les yeux, tous les bons efprits en action. L'efprit des loix parut, & l'horifon du génie fut agrandi. L'hiftoire naturelle d'un Pline François, qui furpaffa la Grèce & Rome dans l'art de connoître & de peindre la phyfique; cette hiftoire hardie & grande comme fon fujet, échauffa l'imagination des lecteurs, & les attacha fortement à des contemplations dont un peuple ne fauroit defcendre fans retomber dans la barbarie. Alors un affez grand nombre de citoyens furent éclairés fur les vrais befoins de leur patrie. Le gouvernement lui-même parut entrevoir que toutes les richeffes fortoient de la terre. Il accorda quelques encouragemens à l'agriculture, mais fans avoir le courage de lever les obftacles qui s'oppofoient à fes progrès.

Le laboureur François ne jouit pas encore

du bonheur de n'être taxé qu'en proportion de ſes facultés. Des impôts arbitraires continuent à l'inquiéter & à l'écrâſer. Des voiſins jaloux ou avides peuvent toujours exercer contre lui leur cupidité ou leur vengeance. On ne ceſſe d'ajouter au poids de ſa contribution des frais plus conſidérables que la contribution même pour hâter un paiement injuſte & impoſſible. Un receveur cruel, un ſeigneur orgueilleux, un privilégié arrogant, un parvenu plus deſpote que tous les autres, peuvent l'humilier, le battre, le dépouiller, le priver en un mot de tous les droits de l'homme, de la propriété, de la ſûreté, de la liberté. Abruti par cette eſpèce d'abjection, ſon vêtement, ſes manières, ſon langage, deviennent un objet de dériſion pour tous les autres ordres, & l'autorité appuie ſouvent par ſa conduite cet excès d'extravagance.

Je l'ai entendu cet adminiſtrateur ſtupide & féroce, & peu s'en faut que dans l'indignation dont je ſuis pénétré, je ne le nomme, & que je ne livre ſa mémoire à l'exécration de tous les hommes honnêtes & ſenſés; je l'ai entendu. Il diſoit que les travaux de la

campagne étoient si pénibles, que si l'on permettoit au cultivateur d'acquérir de l'aisance, il abandonneroit sa charrue & laisseroit ses terres en friche. Son avis étoit donc de perpétuer la fatigue par la misère, & de condamner à l'indigence l'homme sans les sueurs duquel il seroit mort de faim. Il ordonnoit d'engraisser le bœuf, & il retranchoit la subsistance du laboureur. Il gouvernoit une province, & il ne concevoit pas que c'est l'impossibilité d'amasser un peu d'aisance, & non le péril de la fatigue qui dégoûtent le travailleur de son état. Il ignoroit que la condition dans laquelle on se presse d'entrer est celle dont on espère de sortir par la richesse, & que quelque dure que soit la journée de l'agriculteur, l'agriculture trouvera d'autant plus de bras que la récompense de ses peines sera plus sûre & plus abondante. Il n'avoit pas vu dans les villes une multitude de professions abréger la vie des ouvriers sans en être moins remplacés. Il ne savoit pas que dans de vastes contrées, des mineurs se résignoient à périr dans les entrailles de la terre, & à y périr avant l'âge de trente ans, à la condition de re-

cueillir de ce ſacrifice le vêtement & la nourriture de leurs femmes & de leurs enfans. Il ne lui étoit jamais venu dans l'eſprit que dans tous les métiers, l'aiſance qui permet d'appeller des auxiliaires, en adoucit la fatigue, & que d'exclure inhumainement le payſan de la claſſe des propriétaires, c'étoit arrêter les progrès du premier des arts, qui ne pouvoit devenir floriſſant, tant que celui qui bêchoit la terre ſeroit réduit à la bêcher pour autrui. Cet homme d'état n'avoit jamais comparé avec ſes immenſes côteaux, le petit quartier de vigne qui appartenoit à ſon vigneron, & connu la différence de la terre cultivée pour ſoi, & de la terre cultivée pour les autres.

Heureuſement pour la France, tous les agens du gouvernement n'ont pas eu des préjugés auſſi deſtructeurs, & plus heureuſement encore, on y a ſouvent ſurmonté les obſtacles qui s'oppoſoient à l'amélioration des terres & de la culture. L'Allemagne, & le Nord enſuite, ont été entraînés par le goût du ſiècle, que les bons eſprits avoient tourné vers ces grands objets. Ces vaſtes régions ont enfin compris que les contrées les plus

étendues étoient ſans valeur, ſi des travaux opiniâtres ne les rendoient utiles ; que défricher un ſol, c'étoit l'agrandir ; & que les campagnes les moins favoriſées de la nature, pouvoient devenir fécondes par des avances faites avec intelligence. Des productions abondantes & variées ont été la récompenſe d'une conduite ſi judicieuſement ordonnée. Des peuples qui avoient manqué du néceſſaire, ſe ſont trouvés en état de fournir des alimens, même aux parties méridionales de l'Europe.

Mais comment des hommes placés ſur un terrein ſi riche ont-ils pu avoir beſoin de ſecours étrangers pour vivre ? Peut-être par la raiſon même que le terrein étoit excellent. Dans les pays que le ſort n'a pas traité favorablement, il a fallu que le cultivateur eût des fonds conſidérables, ſe condamnât à des veilles aſſidues, pour arracher des entrailles d'un ſol ingrat ou rébelle, des moiſſons un peu abondantes. Il n'a eu, pour ainſi dire, qu'à gratter la terre ſous un ciel plus fortuné, & cet avantage l'a plongé dans la miſère & dans l'indolence. Le climat a encore augmenté ces calamités, &

les

les institutions religieuses y ont mis le comble.

Le sabat, à ne l'envisager même que sous un point de vue politique, est une institution admirable. Il convenoit de donner un jour périodique de repos aux hommes, pour qu'ils eussent le tems de se redresser, de lever leurs yeux vers le ciel, de jouir avec réflexion de la vie, de méditer sur les événemens passés, de raisonner les opérations actuelles, de combiner un peu l'avenir. Mais en multipliant ces jours d'inaction, n'a-t-on pas fait pour les individus, pour les sociétés, un fléau de ce qui avoit été établi pour leur avantage? Un sol que des bras nerveux, que des animaux vigoureux remueroient trois cens jours chaque année, ne donneroit-il pas un double produit de celui qui ne les occuperoit que cent cinquante? Quel singulier aveuglement! mille fois on a fait couler des ruisseaux de sang pour empêcher le démembrement d'un territoire, mille fois on en a fait couler pour donner plus d'étendue à ce territoire; & les puissances chargées du maintien, du bonheur des empires, ont patiemment souffert qu'un

prêtre, & quelquefois un prêtre étranger, envahit successivement le tiers de ce territoire : par la diminution équivalente du travail, qui pouvoit seul le fertiliser. Ce désordre inconcevable a cessé dans plusieurs états : mais il continue au midi de l'Europe. C'est un des plus grands obstacles à la multiplication de ses subsistances, à l'accroissement de sa population. On y commence cependant à sentir l'importance du labourage. L'Espagne même s'est remuée ; & faute d'habitans qui voulussent s'en occuper, elle a du-moins attiré des laboureurs étrangers dans ses provinces en friche.

Malgré cette émulation presque universelle, on doit convenir que l'agriculture n'a pas fait le même progrès que les autres arts. Depuis la renaissance des lettres, le génie de l'homme a mesuré la terre, calculé le mouvement des astres, pesé l'air. Il a percé les ténèbres qui lui cachoient le systême physique & moral du monde. La nature interrogée lui a découvert une infinité de secrets dont toutes les sciences se sont enrichies. Son empire s'est étendu sur mille objets nécessaires au bonheur des peuples. Dans cette

ſermentation des eſprits, la phyſique expérimentale, qui n'avoit que très-imparfaitement éclairé l'ancienne philoſophie, a trop rarement tourné ſes obſervations vers la partie du règne végétal la plus importante. On ignore encore les différentes qualités des terres, dont le nombre eſt infiniment varié; quelles ſont les plus propres à chaque production; la quantité, la qualité des ſemences qu'il convient de leur confier; les tems propices pour les labourer, les enſemencer, les dépouiller; les eſpèces d'engrais qui doivent augmenter leur fertilité. On n'eſt pas mieux inſtruit ſur la manière la plus avantageuſe de multiplier les troupeaux, de les élever, de les nourrir, de rendre leur toiſon meilleure. On n'a pas porté un plus grand jour ſur ce qui peut concerner les arbres. Nous n'avons guère, ſur toutes ces matières de néceſſité première, que des notions imparfaites, telles qu'une routine tout-à-fait aveugle ou une pratique peu réfléchie ont dû nous les tranſmettre. L'Europe ſeroit encore plus reculée, ſans les méditations de quelques écrivains Anglois, qui ont réuſſi à déraciner un aſſez grand nombre

de préjugés, à introduire plusieurs méthodes excellentes. Ce zèle pour le premier des arts s'est communiqué aux laboureurs de leur nation. Fair Child, un d'entr'eux, a poussé l'enthousiasme jusqu'à ordonner que la dignité de sa profession seroit annuellement célébrée par un discours public. Sa volonté a été exécutée pour la première fois en 1760, dans l'église de S. Léonard de Londres; & une cérémonie si utile n'a pas été interrompue depuis cette époque mémorable.

Il est singulier, & pourtant naturel, que les hommes ne soient revenus au premier des arts, qu'après avoir parcouru tous les autres. C'est la marche de l'esprit humain de ne rentrer dans le bon chemin, que lorsqu'il s'est épuisé dans les fausses routes. Il va toujours en avant; & comme il est parti de l'agriculture pour suivre la carrière du commerce & du luxe, il fait rapidement le tour du cercle, & se retrouve enfin dans le berceau de tous les arts, où il s'attache par ce même esprit d'intérêt qui l'en avoit fait sortir. Tel l'homme avide & curieux, qui s'expatrie dans sa jeunesse, las de courir

le monde, revient vivre & mourir ſous le toît de ſa naiſſance.

Tout, en effet, dépend & réſulte de la culture des terres. Elle fait la force intérieure des états ; elle y attire les richeſſes du dehors. Toute puiſſance qui vient d'ailleurs que de la terre, eſt artificielle & précaire, ſoit dans le phyſique, ſoit dans le moral. L'induſtrie & le commerce qui ne s'exercent pas en premier lieu ſur l'agriculture d'un pays, ſont au pouvoir des nations étrangères, qui peuvent, ou les diſputer par émulation, ou les ôter par envie ; ſoit en établiſſant la même induſtrie chez elles ; ſoit en ſupprimant l'exportation de leurs matières en nature, ou l'importation de ces matières en œuvre. Mais un état bien défriché, bien cultivé, produit les hommes par les fruits de la terre, & les richeſſes par les hommes. Ce ne ſont pas les dents du dragon qu'il ſeme pour enfanter des ſoldats qui ſe détruiſent ; c'eſt le lait de Junon qui peuple le ciel d'une multitude innombrable d'étoiles.

Le gouvernement doit donc ſa protection aux campagnes plutôt qu'aux villes. Les unes ſont des mères & des nourrices

toujours fécondes ; les autres ne sont que des filles souvent ingrates & stériles. Les villes ne peuvent guère subsister que du superflu de la population & de la réproduction des campagnes. Les places même & les ports de commerce, qui, par leurs vaisseaux, semblent tenir au monde entier, qui répandent plus de richesses qu'ils n'en possèdent, n'attirent cependant tous les trésors qu'ils versent, qu'avec les productions des campagnes qui les environnent. C'est donc à la racine qu'il faut arroser l'arbre. Les villes ne seront florissantes, que par la fécondité des champs.

Mais cette fertilité dépend moins encore du sol, que de ses habitans. Quelques contrées, quoique situées sous le climat le plus favorable à l'agriculture, produisent moins que d'autres en tout inférieures, parce que le gouvernement y étouffe la nature de mille manières. Par-tout où la nation est attachée à sa patrie par la propriété, par la sûreté de ses fonds & de ses revenus, les terres fleurissent & prospèrent. Par-tout où les privilèges ne seront pas pour les villes, & les corvées pour les campagnes, on verra chaque propriétaire, amoureux de l'héritage de ses

pères, l'accroître & l'embellir par une culture assidue, y multiplier ses enfans à proportion de ses biens, & ses biens à proportion de ses enfans.

L'intérêt du gouvernement est donc de favoriser les cultivateurs, avant toutes les classes oiseuses de la société. La noblesse n'est qu'une distinction odieuse, quand elle n'est pas fondée sur des services réels & vraiment utiles à l'état, comme celui de défendre la nation contre les invasions de la conquête, & contre les entreprises du despotisme. Elle n'est que d'un secours précaire & souvent ruineux, quand après avoir mené une vie molle & licentieuse dans les villes, elle va prêter une foible défense à la patrie sur les flottes & dans les armées, revient à la cour mendier, pour récompense de ses lâchetés, des places & des honneurs outrageans & onéreux pour les peuples. Le clergé n'est qu'une profession au-moins stérile pour la terre, lors même qu'il s'occupe à prier. Mais quand, avec des mœurs scandaleuses, il prêche une doctrine que son exemple & son ignorance rendent doublement incroyable, impraticable; quand, après avoir dés-

honoré, décrié, renversé la religion par un tissu d'abus, de sophismes, d'injustices & d'usurpations, il veut l'étayer par la persécution: alors ce corps privilégié, paresseux & turbulent, devient le plus cruel ennemi de l'état & de la nation. Il ne lui reste de sain & de respectable, que cette classe de pasteurs, la plus avilie & la plus surchargée, qui, placée parmi les peuples des campagnes, travaille, édifie, conseille, console & soulage une multitude de malheureux.

Les cultivateurs méritent la préférence du gouvernement, même sur les manufactures & les arts, soit méchaniques, soit libéraux. Honorer & protéger les arts de luxe, sans songer aux campagnes, source de l'industrie qui les a créés & les soutient, c'est oublier l'ordre des rapports de la nature & de la société. Favoriser les arts & négliger l'agriculture, c'est ôter les pierres des fondemens d'une pyramide, pour en élever le sommet. Les arts mécaniques attirent assez de bras par les richesses qu'ils procurent aux entrepreneurs, par les commodités qu'ils donnent aux ouvriers, par l'aisance, les plaisirs & les commodités qui

naiſſent dans les cités où ſont les rendez-vous de l'induſtrie. C'eſt le ſéjour des campagnes qui a beſoin d'encouragement pour les travaux les plus pénibles, de dédommagement pour les ennuis & les privations. Le cultivateur eſt éloigné de tout ce qui peut flatter l'ambition ou charmer la curioſité. Il vit ſéparé des honneurs & des agrémens de la ſociété. Il ne peut, ni donner à ſes enfans une éducation civile ſans les perdre de vue, ni les mettre dans une route de fortune qui les diſtingue & les avance. Il ne jouit point des ſacrifices qu'il fait pour eux, lorſqu'ils ſont élevés loin de ſes yeux. En un mot, il a toutes les peines de la nature : mais en a-t-il les plaiſirs, s'il n'eſt pas ſoutenu par les ſoins paternels du gouvernement ? Tout eſt onéreux & humiliant pour lui, juſqu'aux impôts, dont le nom ſeul rend quelquefois ſa condition mépriſable à toutes les autres.

Les arts libéraux attachent par le talent même, qui en fait une ſorte de paſſion ; par la conſidération qu'ils réfléchiſſent ſur ceux qui s'y diſtinguent. On ne peut admirer les ouvrages qui demandent du génie, ſans

eſtimer & rechercher les hommes doués de ce don précieux de la nature. Mais l'homme champêtre, s'il ne jouit en paix de ce qu'il poſſède & qu'il recueille ; s'il ne peut cultiver les vertus de ſon état, parce qu'on lui en ôte les douceurs ; ſi les milices, les corvées & les impôts viennent lui arracher ſon fils, ſes bœufs & ſes grains, que lui reſtera-t-il, qu'à maudire le ciel & la terre qui l'affligent ? Il abandonnera ſon champ & ſa patrie.

Un gouvernement ſage ne ſauroit donc, ſans ſe couper les veines, refuſer ſes premières attentions à l'agriculture. Le moyen le plus prompt & le plus actif de la ſeconder, c'eſt de favoriſer la multiplication de toutes les eſpèces de productions, par la circulation la plus libre & la plus illimitée.

Une liberté indéfinie dans le commerce des denrées, rend en même tems un peuple agricole & commerçant ; elle étend les vues du cultivateur ſur le commerce, les vues du négociant ſur la culture ; elle lie l'un à l'autre par des rapports ſuivis & continus. Tous les hommes tiennent enſemble aux campagnes & aux villes. Les provinces ſe connoiſſent & ſe fréquentent. La circulation des denrées

amène vraiment l'âge d'or, où les fleuves de lait & de miel coulent dans les campagnes. Toutes les terres ſont miſes en valeur. Les prés favoriſent le labourage, par les beſtiaux qu'ils engraiſſent; la culture des bleds encourage celle des vins, en fourniſſant une ſubſiſtance toujours aſſurée à celui qui ne ſème, ni ne moiſſonne; mais plante, taille & cueille.

Prenez un ſyſtême oppoſé. Entreprenez de régler l'agriculture & la circulation de ſes produits par des loix particulières : que de calamités! L'autorité voudra non-ſeulement tout voir, tout ſavoir, mais tout faire, & rien ne ſe fera. Les hommes ſeront conduits comme leurs troupeaux & leurs grains; ils ſeront ramaſſés en tas, & diſperſés au gré d'un deſpote, pour être égorgés dans les boucheries de la guerre, ou pour dépérir inutilement ſur les flottes & dans les colonies. La vie d'un état en deviendra la mort. Ni les terres, ni les hommes ne pourront proſpérer; & les états marcheront promptement à leur diſſolution, à ce démembrement, qui eſt toujours précédé du maſſacre des peuples & des tyrans. Que deviendront alors les manufactures?

VIII. Manufactures.

Les arts naiſſent de l'agriculture, lorſqu'elle eſt portée à ce degré d'abondance & de perfection, qui laiſſe aux hommes le loiſir d'imaginer & de ſe procurer des commodités ; lorſqu'elle produit une population aſſez nombreuſe pour être employée à d'autres travaux que ceux de la terre. Alors il faut néceſſairement qu'un peuple devienne ou ſoldat, ou navigateur, ou fabriquant. Dès que la guerre a émouſſé la rudeſſe & la férocité d'une nation robuſte ; dès qu'elle a circonſcrit à-peu-près l'étendue d'un empire, les bras qu'elle exerçoit aux armes, doivent manier la rame, les cordages, le ciſeau, la navette, tous les outils, en un mot, du commerce & de l'induſtrie : car la terre qui nourriſſoit tant d'hommes ſans leur ſecours, n'a pas beſoin qu'ils revienent à la charrue. Comme les arts ont toujours une contrée, un aſyle, où ils s'exercent & fleuriſſent en paix, il eſt plus aiſé d'aller les y chercher & de les attirer, que d'attendre chez ſoi leur naiſſance & leurs progrès de la lenteur des ſiècles & de la faveur du haſard, qui préſide aux découvertes du génie. Auſſi toutes les nations induſtrieuſes de l'Eu-

rope ont-elles pris la plus riche partie de leurs arts en Asie. C'est-là que l'invention paroît être aussi ancienne que le genre-humain.

La beauté, la fécondité du climat y engendra de tout tems, avec l'abondance de tous les fruits, une population nombreuse. La stabilité des empires y fonda les loix & les arts, enfans du génie & de la paix. La richesse du sol y produisit le luxe, créateur des jouissances de l'industrie. L'Inde & la Chine, la Perse & l'Egypte, possédèrent avec tous les trésors de la nature, les plus brillantes inventions de l'art. La guerre y a souvent détruit les monumens du génie: mais ils y renaissent de leurs cendres, de même que les hommes. Semblables à ces essaims laborieux, que l'aquilon des hivers fait périr dans les ruches, & qu'on voit se reproduire au printems avec le même amour du travail & de l'ordre; certains peuples de l'Asie, malgré les invasions & les conquêtes des Tartares, ont toujours conservé les arts du luxe avec ses matériaux.

Ce fut dans un pays successivement conquis par les Scythes, les Romains & les Sarrasins, que les nations de l'Europe, qui

n'avoient pu être civilisées ni par le christianisme, ni par les siècles, retrouvèrent les sciences & les arts qu'ils ne cherchoient point. Les croisés épuisèrent leur fanatisme & perdirent leur barbarie à Constantinople. C'est en allant au tombeau de leur Dieu, né dans une crêche & mort sur une croix, qu'ils prirent le goût de la magnificence, du faste & des richesses. Ils rapportèrent la pompe Asiatique dans les cours de l'Europe. L'Italie, d'où la religion dominoit sur les autres contrées, adopta la première une industrie utile à ses temples, aux cérémonies de son culte, à ces spectacles qui nourrissent la dévotion par les sens, quand elle s'est une fois emparée de l'ame. Rome chrétienne, qui avoit emprunté ses rites de l'Orient, devoit en tirer ce qui les soutient, l'éclat des richesses.

Venise, qui avoit des vaisseaux sous l'étendard de la liberté, ne pouvoit manquer d'industrie. Les Italiens élevèrent des manufactures, & furent long-tems en possession de tous les arts, même quand la conquête des deux Indes eut fait déborder en Europe les trésors du monde entier. La Flandre tira

ſes métiers de l'Italie, l'Angleterre eut les ſiens de la Flandre, & la France emprunta ſon induſtrie de toutes les nations. Elle acheta des Anglois le métier à bas, qui travaille dix fois plus vîte que l'aiguille. Les doigts que ce métier faiſoit repoſer, ſe conſacrèrent à la dentelle, qu'on déroba aux Flamands. Paris ſurpaſſa les tapis de Perſe & les tentures de Flandre, par ſes deſſins & ſes teintures; les glaces de Veniſe, par la tranſparence & la grandeur. La France apprit à ſe paſſer de l'Italie, pour une partie de ſes ſoies; & de l'Angleterre, pour les draps. L'Allemagne a gardé, avec les mines de fer & de cuivre, la ſupériorité dans l'art de fondre, de tremper & de travailler ces métaux. Mais l'art de polir & de façonner toutes les matières qui peuvent entrer dans les décorations du luxe & dans les agrémens de la vie, ſemble appartenir aux François; ſoit qu'ils trouvent dans la vanité de plaire, les moyens d'y réuſſir par tous les dehors brillans; ſoit qu'en effet la grace & l'aiſance accompagnent partout un peuple vif & gai, qui poſſède le goût par un inſtinct naturel.

Toute nation agricole doit avoir des arts pour employer ſes matières, & doit augmenter ſes productions pour entretenir ſes artiſans. Si elle ne connoiſſoit que les travaux de la terre, ſon induſtrie ſeroit bornée dans ſes cauſes, ſes moyens & ſes effets. Avec peu de deſirs & de beſoins, elle feroit peu d'efforts, elle emploieroit moins de bras, & travailleroit moins de tems. Elle ne ſauroit accroître ni perfectionner la culture. Si cette nation avoit à proportion plus d'arts que de matières, elle tomberoit à la merci des étrangers, qui ruineroient ſes manufactures, en faiſant baiſſer le prix de ſon luxe, & monter le prix de ſa ſubſiſtance. Mais quand un peuple agricole réunit l'induſtrie à la propriété, la culture des productions à l'art de les employer, il a dans lui-même toutes les facultés de ſon exiſtence & de ſa conſervation, tous les germes de ſa grandeur & de ſa proſpérité. C'eſt à ce peuple qu'il eſt donné de pouvoir tout ce qu'il veut, & de vouloir tout ce qu'il peut.

Rien n'eſt plus favorable à la liberté, que les arts. Elle eſt leur élément, & ils ſont, par leur nature, coſmopolites. Un habile artiſte

artiste peut travailler dans tous les pays du monde, parce qu'il travaille pour le monde entier. Les talens fuient par-tout l'esclavage, que des soldats trouvent par-tout. Les Protestans chassés de la France par l'intolérance ecclésiastique, s'ouvrirent un refuge dans tous les états civilisés de l'Europe ; & des prêtres, bannis de leur patrie, n'ont eu d'asyle nulle part, pas même dans l'Italie, berceau du monachisme & de l'intolérance.

Les arts multiplient les moyens de fortune, & concourent, par une plus grande distribution de richesses, à une meilleure répartition de la propriété. Alors cesse cette inégalité excessive, fruit malheureux de l'oppression, de la tyrannie & de l'engourdissement de toute une nation.

Que d'objets d'instruction & d'admiration dans les manufactures & les atteliers pour l'homme le plus instruit ! Il est beau sans doute d'étudier les productions de la nature : mais les différens moyens que les arts emploient, soit pour adoucir les maux, soit pour augmenter les agrémens de la vie, ne sont-ils pas encore plus intéressans à

connoître ? Si vous cherchez le génie, entrez dans les atteliers, & vous l'y trouverez sous mille formes diverses. Si un seul homme avoit été l'inventeur du métier à figurer les étoffes, il eût montré plus d'intelligence que Leibnitz ou Newton ; & j'ose assurer que dans les principes mathématiques du dernier, il n'y a aucun problême plus difficile à résoudre que celui d'exécuter une maille à l'aide d'une machine. N'est-il pas honteux de voir les objets, dont on est environné, se répéter dans une glace, & d'ignorer comment la glace se coule & se met au teint ; de se garantir des rigueurs du froid par le velours, & de ne pas savoir comment il se fabrique ? Hommes instruits, allez aider de vos lumières ce malheureux artisan condamné à suivre aveuglement sa routine, & soyez sûrs d'en être dédommagés par les secrets qu'il vous confiera.

Le flambeau de l'industrie éclaire à la fois un vaste horizon. Aucun art n'est isolé. La plupart ont des formes, des modes, des instrumens, des élémens qui leur sont communs. La méchanique seule a dû prodigieusement étendre l'étude des mathéma-

tiques. Toutes les branches de l'arbre généalogique des ſciences ſe ſont développées avec les progrès des arts & des métiers. Les mines, les moulins, les draperies, les teintures ont agrandi la ſphère de la phyſique & de l'hiſtoire naturelle. Le luxe a créé l'art de jouir, qui dépend tout entier des arts libéraux. Dès que l'architecture admet des ornemens au-dehors, elle attire la décoration au-dedans. La ſculpture & la peinture travaillent auſſi-tôt à l'embelliſſement, à l'agrément des édifices. L'art du deſſin s'empare des habits & des meubles. Le crayon, fertile en nouveautés, varie à l'infini ſes traits & ſes nuances ſur les étoffes & les porcelaines. Le génie de la penſée & de la parole médite à loiſir les chefs-d'œuvre de la poéſie & de l'éloquence, ou ces heureux ſyſtêmes de la politique & de la philoſophie qui rendent aux peuples tous leurs droits, aux ſouverains toute leur gloire, celle de régner ſur les eſprits & ſur les cœurs, ſur l'opinion & ſur la volonté, par la raiſon & l'équité.

C'eſt alors que les arts enfantent cet eſprit de ſociété qui fait le bonheur de la vie

civile, qui délaſſe des travaux ſérieux par des repas, des ſpectacles, des concerts, des entretiens, par toute ſorte de divertiſſemens agréables. L'aiſance donne à toutes les jouiſſances honnêtes un air de liberté qui lie & mêle les conditions. L'occupation ajoute du prix ou du charme aux plaiſirs qui ſont ſa récompenſe. Chaque citoyen, aſſuré de ſa ſubſiſtance par le produit de ſon induſtrie, vaque à toutes les occupations agréables ou pénibles de la vie, avec ce repos de l'ame qui mène au doux ſommeil. Ce n'eſt pas que la cupidité ne faſſe beaucoup de victimes: mais encore moins que la guerre ou que la ſuperſtition, fléaux continuels des peuples oiſifs.

Après la culture des terres, c'eſt donc celle des arts qui convient le plus à l'homme. L'une & l'autre font aujourd'hui la force des états policés. Si les arts ont affoibli les hommes, ce ſont donc les peuples foibles qui ſubjuguent les forts: car la balance de l'Europe eſt dans les mains des nations artiſtes.

Depuis que l'Europe eſt couverte de manufactures, l'eſprit & le cœur humain ſem-

blent avoir changé de pente. Le desir des richesses est né par-tout de l'amour du plaisir. On ne voit plus de peuple qui consente à être pauvre, parce que la pauvreté n'est plus le rempart de la liberté. Faut-il le dire? les arts tiennent lieu de vertus sur la terre. L'industrie peut enfanter des vices : mais, du moins, elle bannit ceux de l'oisiveté, qui sont mille fois plus dangereux. Les lumières étouffant par degrés toute espèce de fanatisme, tandis qu'on travaille par besoin de luxe, on ne s'égorge point par superstition. Le sang humain, du-moins, n'est jamais versé sans une apparence d'intérêt ; & peut-être la guerre ne moissonne-t-elle que ces hommes violens & féroces qui, dans tous les états, naissent ennemis & perturbateurs de l'ordre, sans autre talent, sans autre instinct que celui de détruire. Les arts contiennent cet esprit de dissention, en assujettissant l'homme à des travaux assidus & réglés. Ils donnent à toutes les conditions des moyens & des espérances de jouir, même aux plus basses une sorte de considération & d'importance, par l'utilité qu'elles rapportent. Tel ouvrier, à l'âge de

quarante ans, a plus valu d'argent à l'état, qu'une famille entière de ſerfs cultivateurs n'en rendoit autrefois au gouvernement féodal. Une riche manufacture attire plus d'aiſance dans un village que vingt châtaux de vieux barons chaſſeurs ou guerriers n'en rendoient dans une province.

S'il eſt vrai que, dans l'état actuel du monde, les peuples les plus induſtrieux doivent être les plus heureux & les plus puiſſans; ſoit que dans des guerres inévitables ils fourniſſent par eux-mêmes, ou qu'ils achètent par leurs richeſſes plus de ſoldats, de munitions & de forces maritimes ou terreſtres; ſoit qu'ayant un plus grand intérêt à la paix, ils évitent ou terminent les querelles par des négociations; ſoit que dans les défaites ils réparent plus promptement leurs pertes à force de travail; ſoit qu'ils jouiſſent d'un gouvernement plus doux, plus éclairé, malgré les inſtrumens de corruption & de ſervitude que la molleſſe du luxe prête à la tyrannie: ſi les arts, en un mot, civiliſent les nations, un état doit chercher tous les moyens de faire fleurir les manufactures.

Ces moyens dépendent du climat qui,

dit Polybe, forme la figure, la couleur & les mœurs des nations. Le climat le plus tempéré doit être le plus favorable à l'industrie sédentaire. S'il est trop chaud, il s'oppose à l'établissement des manufactures qui demandent le concours de plusieurs hommes réunis au même ouvrage; il exclut tous les arts qui veulent des fourneaux ou beaucoup de lumière. S'il est trop froid, il ne peut admettre les arts qui cherchent le grand air. Trop loin ou trop près de l'équateur, l'homme est inhabile à différens travaux qui semblent propres à une température douce. Pierre-le-grand alla vainement chercher dans les états les mieux policés de l'Europe, tous les arts qui pouvoient humaniser sa nation: depuis cinquante ans, aucun de ces germes de vie n'a pu prendre racine au milieu des glaces de la Russie. Tous les artistes y sont étrangers, & meurent bientôt avec leur talent & leur travail s'ils veulent y séjourner. En vain les protestans que Louis XIV persécuta dans sa vieillesse, comme si cet âge étoit celui des proscriptions, apportèrent les arts & les métiers chez tous les peuples qui les accueilloient;

ils ne purent y faire les mêmes ouvrages qu'en France. L'art dépérit ou déclina dans leurs mains également actives & laborieuses, parce qu'il n'étoit pas échauffé ou éclairé des mêmes rayons du soleil.

A la faveur du climat pour l'encouragement des manufactures, doit se réunir l'avantage de la situation politique d'un état. S'il est d'une étendue qui ne lui laisse rien à craindre ou à desirer pour sa stabilité : s'il est voisin de la mer pour l'abord des matières & l'issue des ouvrages, entre des puissances à mines de fer pour exercer son industrie, & des états à mines d'or pour les payer; s'il a des nations à droite & à gauche, des ports & des chemins ouverts de toutes parts : cet état aura tous les dehors qui peuvent exciter un peuple à ouvrir des manufactures.

Mais un avantage plus essentiel encore, c'est la fertilité du sol. Si la culture demande trop de bras, elle ne pourra fournir des ouvriers, ou les campagnes se trouveront dépeuplées par les atteliers; & dès-lors la cherté des denrées diminuera le nombre des métiers en haussant le prix des ouvrages.

Au défaut de la fécondité des terres, les manufactures veulent au-moins la frugalité des hommes. Une nation qui consommeroit beaucoup de subsistances, absorberoit tout le gain de son industrie. Quand le luxe monte plus vîte & plus haut que le travail, il dépérit dans sa source, il flétrit & dessèche le tronc qui lui donne la sève. Quand l'ouvrier veut se nourrir & se vêtir comme le fabriquant qui l'emploie, la fabrique est bientôt ruinée. La frugalité que les républicains observent par vertu, les manufacturiers doivent la garder par avarice. C'est pour cela peut-être que les arts, même de luxe, conviennent mieux aux républiques qu'aux monarchies : car la pauvreté du peuple dans un état monarchique, n'est pas toujours un vif aiguillon d'industrie. Le travail de la faim est toujours borné comme elle : mais le travail de l'ambition croît avec ce vice même.

Le caractère national influe beaucoup sur le progrès des arts de luxe & d'ornement. Un certain peuple est propre à l'invention par la légéreté même qui le porte à la nouveauté. Ce même peuple est propre

aux arts par ſa vanité, qui le porte à la parure. Une autre nation moins vive a moins de goût pour les choſes frivoles, & n'aime pas à changer de mode. Plus mélancolique, elle a plus de pente aux débauches de la table, à l'ivrognerie qui la délivre de ſes ennemis. L'une de ces nations doit mieux réuſſir que ſa rivale dans les arts de décoration: elle doit primer ſur elle chez tous les autres peuples qui recherchent les mêmes arts.

Après la nature, c'eſt le gouvernement qui fait proſpérer les fabriques. Si l'induſtrie favoriſe la liberté nationale, à ſon tour la liberté doit favoriſer l'induſtrie. Les privilèges excluſifs ſont les ennemis des arts & du commerce, que la concurrence ſeule peut encourager. C'eſt encore une eſpèce de monopole que le droit d'apprentiſſage & le prix des maîtriſes. Cette ſorte de privilège qui favoriſe les corps de métiers, c'eſt-à-dire, de petites communautés aux dépens de la grande, eſt nuiſible à l'état. En ôtant aux gens du peuple la liberté de choiſir la profeſſion qui leur convient, on remplit toutes les profeſſions de mauvais ouvriers.

Celles qui demandent le plus de talent sont exercées par les mains qui ont le plus d'argent; les plus viles & les moins chères tombent souvent à des gens nés pour exceller dans un art distingué. Les uns & les autres, dans un métier dont ils n'ont pas le goût, négligent l'ouvrage & perdent l'art: les premiers, parce qu'ils sont au-dessous: les seconds, parce qu'ils se sentent au-dessus. Mais l'exemption des maîtrises produit la concurrence des ouvriers, & dès-lors l'abondance & la perfection des ouvrages.

On peut mettre en question, s'il est utile de rassembler les manufactures dans les grandes villes, ou de les disperser dans les campagnes? Le fait a décidé la question. Les arts de première nécessité sont restés où ils sont nés, dans les lieux qui leur ont fourni de la matière. Les forges sont près des mines, & les toiles près des chanvres. Mais les arts compliqués d'industrie & de luxe, ne sauroient habiter les campagnes. Dispersez dans un vaste territoire tous les arts qui concourent à la fabrication de l'horlogerie, & vous perdez Genève avec tous les métiers qui la font vivre. Dispersez dans

les différentes provinces de France les soixante mille ouvriers courbés sur des métiers de la fabrique des étoffes de Lyon, & vous anéantirez le goût qui ne se soutient que par la concurrence d'un grand nombre de rivaux, sans cesse occupés à se surpasser. La perfection des étoffes veut qu'elles se fabriquent dans une ville, où l'on peut réunir à la fois les bonnes teintures avec les beaux dessins; l'art de filer les laines & les soies, à l'art de tirer l'or & l'argent. S'il faut dix-huit mains pour former une épingle, par combien d'arts & de métiers a dû passer un habit galonné, une veste brodée? Comment trouver au fond d'une province intérieure & centrale, l'attirail immense des arts qui servent à l'ameublement d'un palais, aux fêtes d'une cour? Releguez donc, ou retenez dans les campagnes les arts innocens & simples qui vivent isolés. Fabriquez dans les provinces les draps communs qui habillent le peuple. Etablissez entre la capitale & les autres villes une dépendance réciproque de besoins ou de commodités, des matières & des ouvrages. Mais encore n'établissez rien, n'ordonnez rien; laissez agir

les hommes qui travaillent. Liberté de commerce, liberté d'induſtrie : vous aurez des manufactures ; vous aurez une grande population.

IX. Population.

Le monde a-t-il été plus peuplé dans un tems que dans un autre ? C'eſt ce qu'on ne peut ſavoir par l'hiſtoire ; parce que la moitié du globe habité n'a point eu d'hiſtoriens, & que la moitié de l'hiſtoire eſt pleine de menſonges. Qui jamais a fait ou pu faire le dénombrement des habitans de la terre ? Elle étoit, dit-on, plus féconde dans ſa jeuneſſe. Mais où eſt ce ſiècle d'or ? Eſt-ce quand un ſable aride ſort du lit des mers, & vient s'épurer aux rayons du ſoleil ? eſt-ce alors que le limon produit les végétaux, & l'animal & l'homme ? Mais toute la terre doit avoir été ſucceſſivement couverte par l'océan. Elle a donc toujours eu, comme l'individu de toutes les eſpèces, une enfance foible & ſtérile, avant de parvenir à l'âge de ſa fécondité. Tous les pays ont été longtems morts ſous les eaux, incultes ſous les ſables & les marécages, déſerts ſous les ronces & les forêts, juſqu'à ce que le germe de l'eſpèce humaine ayant par haſard été

jetté dans ces fondrières & ces solitudes sauvages, ait défriché, changé, peuplé la terre. Mais toutes les causes de la population étant subordonnées aux loix physiques qui gouvernent le monde, aux influences du sol & de l'atmosphère qui sont sujettes à mille fléaux; elle a dû varier avec les périodes de la nature, contraires ou favorables à la multiplication des hommes. Cependant, comme le sort de chaque espèce semble avoir été résigné, pour ainsi dire, à ses facultés; c'est dans l'histoire du développement de l'niduſtrie humaine, qu'il faut chercher en général l'histoire des populations de la terre. D'après cette base de calcul, on doit au moins douter que le monde fût autrefois plus habité, plus peuplé qu'aujourd'hui.

Laissons l'Asie sous le voile de cette antiquité, qui nous la montre de tout tems couverte de nations innombrables, & d'essaims si prodigieux, que, malgré la fertilité d'un sol qui n'a besoin que d'un regard du soleil pour engendrer toutes sortes de fruits, les hommes ne faisoient qu'y paroître, & les générations s'y succédoient par torrens,

engloutis par la famine, par la peste, ou par la guerre. Arrêtons-nous à l'Europe, qui semble avoir pris la place de l'Asie, en donnant à l'art tout le pouvoir de la nature.

Pour décider si notre continent étoit anciennement plus habité que de nos jours, il faudroit savoir si la sûreté publique y étoit mieux établie, si les arts y étoient plus florissans, si la terre y étoit mieux cultivée. C'est ce qu'il faut examiner.

D'abord, à ces époques reculées, la plupart des institutions politiques étoient très-vicieuses. Des factions continuelles agitoient ces gouvernemens mal ordonnés. Les guerres civiles qui naissoient de ces divisions, étoient fréquentes & cruelles. Souvent la moitié du peuple étoit massacrée par l'autre. Ceux des citoyens qui avoient échappé au glaive du parti vainqueur se réfugioient sur un territoire mal affectionné. De cet asyle, ils causoient à un ennemi impitoyable tout le dommage qui étoit possible, jusqu'à ce qu'une nouvelle révolution les mît en état de tirer une vengeance éclatante & complette des maux qu'on leur avoit fait souffrir.

Les arts n'avoient pas plus de vigueur que les loix. Le commerce étoit si borné qu'il se réduisoit à l'échange d'un petit nombre de productions particulières à quelques terroirs, à quelques climats. Les manufactures étoient si peu variées, que les deux sexes s'habilloient également d'une étoffe de laine, qu'on ne faisoit même teindre que fort rarement. Tous les genres d'industrie étoient si peu avancés, qu'il n'existoit pas une seule ville qui leur dût son accroissement ou sa prospérité. C'étoit l'effet, c'étoit la cause du mépris qu'on avoit généralement pour ces diverses occupations.

Il étoit difficile que dans des régions où les arts languissoient, les denrées trouvâssent un débouché sûr & avantageux. Aussi la culture se ressentoit-elle de ce défaut de consommation. La preuve que la plupart de ces belles contrées étoient en friche, c'est que le climat y étoit sensiblement plus rude qu'il ne l'a été depuis. Si d'immenses forêts n'avoient privé les campagnes de l'action de l'astre bienfaisant qui anime tout, nos ancêtres auroient-ils eu plus à souffrir de la rigueur des saisons que nous ?

Ces

Ces faits, sur lesquels il n'est pas possible d'élever un doute raisonnable, ne démontrent-ils pas que le nombre des hommes étoit alors excessivement borné en Europe; & qu'à l'exception d'une ou deux contrées qui peuvent avoir déchû de leur antique population, tout le reste ne comptoit que peu d'habitans?

Cette multitude de peuples, que César comptoit dans la Gaule, qu'étoit-ce autre chose que des espèces de nations sauvages, plus redoutables par leurs noms que par leur nombre? Tous ces Bretons, qui furent subjugués dans leur isle par deux légions Romaines, étoient-ils beaucoup plus nombreux que ne le sont les Corses? Le Nord ne devoit-il pas être moins peuplé encore? Des régions où l'astre du jour paroît à peine au-dessus de l'horizon; où le cours des ondes est suspendu huit mois de l'année; où des neiges entassées ne couvrent pas moins de tems un sol souvent stérile; où le souffle des vents fait éclater le tronc des arbres; où les graines, les plantes, les sources, tout ce qui soutient la vie est mort; où la douleur sort de tous les corps; où le

repos, plus funeste que les fatigues excessives, est suivi des pertes les plus cruelles; où les bras que l'enfant tend à sa mère se roidissent, & ses larmes se vitrifient sur ses joues; où la nature...... de telles régions ne dûrent être habitées que tard, & ne purent l'être que par des malheureux qui fuyoient l'esclavage ou la tyrannie. Jamais ils ne se multiplièrent sous ce ciel de fer. Sur le globe entier, les sociétés nombreuses ont laissé des monumens durables ou des ruines: mais dans le Nord, il n'est rien resté, rien absolument qui portât l'empreinte de la force ou de l'industrie humaines.

La conquête de la plus belle partie de l'Europe, dans l'espace de trois ou quatre siècles, par les habitans des régions hyperborées, paroît déposer au premier coup-d'œil contre ce qui vient d'être dit. Mais observez que ce fut la population d'un terrein décuple, qui s'empara d'un pays rempli, de nos jours, par trois ou quatre nations; que ce ne fut point par le nombre de ses vainqueurs, mais par la défection de ses sujets, que l'empire Romain fut détruit & subjugué. Dans cette étonnante révolution, croyez que les

nations conquérantes ne firent jamais la vingtième partie des nations conquises; parce que les unes attaquoient avec la moitié de leur population, & les autres ne se défendoient qu'avec le centième de leurs habitans. Mais un peuple qui combat tout entier pour lui-même, est plus fort que dix armées de princes ou de rois.

Au reste, ces guerres longues & cruelles, qui remplissent l'histoire ancienne, détruisent l'excessive population qu'elles semblent annoncer. Si, d'un côté, les Romains travailloient à réparer, au-dedans, les vuides que la victoire faisoit dans leurs armées, cet esprit de conquête, dont ils étoient dévorés, consumoit au-moins les autres nations. A peine les avoient-ils soumises, qu'ils les incorporoient dans leurs armées, & les minoient doublement par les recrues & les tributs. On sait avec quelle rage les peuples anciens faisoient la guerre; que souvent, dans le siège d'une ville, hommes, femmes, enfans, tout se jettoit dans les flammes, plutôt que de tomber au pouvoir du vainqueur; que, dans les assauts, tous les habitans étoient passés au fil de l'épée; que,

dans les combats, on aimoit mieux périr les armes à la main, que d'être conduit en triomphe dans des fers éternels. Ces ufages barbares de la guerre, ne s'oppofoient-ils pas à la population? Si l'efclavage des vaincus confervoit des victimes, comme on ne peut en difconvenir, il étoit, d'un autre côté, peu favorable à la multiplication des hommes, en établiffant, dans un état, cette extrême inégalité des conditions entre des êtres égaux par la nature. Si la divifion des fociétés, en petites peuplades ou républiques, étoit propre à multiplier les familles par la divifion des terres, elle brouilloit auffi plus fouvent les nations entre elles; & comme ces petits états fe touchoient, pour ainfi dire, par une infinité de points, il falloit, pour les défendre, que tous les habitans priffent les armes. Les grands corps réfiftent au mouvement par leur maffe; les petits font dans un choc perpétuel qui les brife.

Si la guerre détruifoit les populations anciennes, la paix ne les rétabliffoit pas toujours. Autrefois, tout étoit fous le defpotifme ou l'ariftocratie; & ces deux fortes

de gouvernemens ne multiplient pas l'efpèce humaine. Les villes libres de la Grèce avoient des loix fi compliquées, qu'il en réfultoit une diffention continuelle entre les citoyens. La populace même, qui n'avoit point droit de fuffrage, ne laiffoit pas de faire la loi dans les affemblées publiques, où l'homme de génie, avec la parole, pouvoit remuer tant de bras. Et puis, dans ces états, la population tendoit à fe concentrer dans la ville, avec l'ambition, le pouvoir, les richeffes, tous les fruits & les refforts de la liberté. Ce n'eft pas que les campagnes ne duffent être bien cultivées & bien peuplées, fous un gouvernement démocratique : mais il y avoit peu de démocraties ; & comme elles étoient toutes ambitieufes, fans autre moyen de s'agrandir que la guerre, fi l'on en excepte Athènes, qui ne parvint encore au commerce que par les armes, la terre ne pouvoit long-tems fleurir & produire des hommes. Enfin, la Grèce & l'Italie furent, au plus, les feuls pays de l'Europe mieux peuplés qu'aujourd'hui.

Après la Grèce, qui repouffa, contint & fubjugua l'Afie ; après Carthage, qui parut

un moment ſur les bords de l'Afrique, & retomba dans le néant; après Rome, qui ſoumit & détruiſit tous les peuples connus: où vit-on une population comparable à celle qu'un voyageur trouve aujourd'hui ſur toutes les côtes de la mer, le long des grands fleuves, & ſur la route des capitales? Que de vaſtes forêts changées en guérets? Que de moiſſons flottantes à la place des joncs qui couvroient des marais? Que de peuples policés, qui vivent de poiſſons ſéchés & de viandes boucanées?

Cependant il s'eſt élevé depuis quelques années un cri preſque univerſel ſur la dépopulation de tous les états. Quelle peut être la cauſe de ces étranges déclamations? Nous croyons l'entrevoir. Les hommes, en ſe repouſſant, pour ainſi dire, les uns ſur les autres, ont laiſſé derrière eux des contrées moins habitées; & l'on a pris pour une diminution de citoyens leur différente diſtribution.

Pendant une longue ſuite de ſiècles, les empires furent partagés en autant de ſouverainetés qu'il y avoit de ſeigneurs particuliers. Alors les ſujets, ou les eſclaves

de ces petits despotes étoient fixés, & fixés pour toujours sur le territoire qui les avoit vus naître. A la chûte du système féodal, lorsqu'il n'y eut plus qu'un maître, un roi, une cour, on se porta avec affluence au lieu d'où découloient les graces, les richesses & les honneurs. Telle fut l'origine de ces orgueilleuses capitales, où les peuples se sont successivement entassés, & qui sont devenues peu-à-peu comme l'assemblée générale de chaque nation.

D'autres villes, moins monstrueuses, mais pourtant très-considérables, se sont aussi élevées dans chaque province, à mesure que l'autorité suprême s'affermissoit. Ce sont les tribunaux, les affaires, les arts qui les ont formées, & le goût des commodités, des plaisirs, de la société qui les a toujours de plus en plus agrandies.

Ces nouveaux établissemens ne pouvoient se faire qu'aux dépens des campagnes. Aussi n'y est-il guère resté d'habitans que ce qu'il en falloit pour l'exploitation des terres & pour les métiers qui en sont inséparables. Les productions n'ont pas souffert de cette révolution. Elles sont devenues même plus

abondantes, plus variées & plus agréables; parce qu'on en a demandé davantage & qu'on les a mieux payées; parce que les méthodes & les inſtrumens ont acquis un degré de ſimplicité & de perfection qu'ils n'avoient pas; parce que les cultivateurs, encouragés de mille manières, ſont devenus plus actifs & plus intelligens.

On trouve dans la police, la morale & la politique modernes, des cauſes de propagation qui n'étoient pas chez les anciens: mais on y voit auſſi des obſtacles qui peuvent empêcher ou diminuer, parmi nous, cette ſorte de progrès, qui, dans notre eſpèce, doit être le comble de ſa perfectibilité. Car jamais les hommes ne ſeront plus nombreux, s'ils ne ſont plus heureux.

La population dépend beaucoup de la diſtribution des biens fonds. Les familles ſe multiplient comme les poſſeſſions; & quand elles ſont trop vaſtes, leur étendue démeſurée arrête toujours la population. Un grand propriétaire, ne travaillant que pour lui ſeul, conſacre une moitié de ſes terres à ſes revenus, & l'autre à ſes plaiſirs. Tout ce qu'il donne à la chaſſe, eſt doublement perdu

pour la culture ; parce qu'il nourrit des bêtes dans le terrein des hommes, au lieu de nourrir des hommes dans le terrein des bêtes. Il faut des bois dans un pays, pour la charpente & le chauffage : mais faut-il tant d'allées dans un parc ; & des parterres, des potagers si grands pour un château ? Ici, le luxe, qui, dans son étalage, alimente les arts, favorise-t-il autant la population des hommes, qu'il pourroit la seconder par un meilleur emploi des terres ? Trop de grandes terres, & trop peu de petites ; premier obstacle à la population.

Second obstacle, les domaines inaliénables du clergé. Lorsque tant de propriétés seront éternelles dans la même main, comment fleurira la population, qui ne peut naître que de l'amélioration des terres par la multiplication des propriétés ? Quel intérêt a le bénéficier de faire valoir un fonds qu'il ne doit transmettre à personne ; de semer ou de planter pour une postérité qui ne sera pas la sienne ? Loin de retrancher sur ses revenus pour augmenter sa terre, ne risquera-t-il pas de détériorer son bénéfice, pour augmenter des rentes qui ne sont pour lui que viagères ?

Les ſubſtitutions des biens nobles, ne ſont pas moins nuiſibles à la propagation de l'eſpèce. Elles diminuent à la fois, & la nobleſſe & les autres conditions. De même que la primogéniture, chez les nobles, ſacrifie pluſieurs cadets à l'aîné d'une maiſon, les ſubſtitutions immolent pluſieurs familles à une ſeule. Preſque toutes les terres ſubſtituées tombent en friche, par la négligence d'un propriétaire, qui ne s'attache point à des biens dont il ne peut diſpoſer, qu'on ne lui a cédés qu'à regret, & qu'on a donnés d'avance à ſes ſucceſſeurs, qui ne doivent pas être ſes héritiers, puiſqu'il ne les a pas nommés. Le droit de primogéniture & de ſubſtitution, eſt donc une loi qu'on diroit faite à deſſein de diminuer la population de l'état.

De ces obſtacles qu'un vice de légiſlation apporte à la multiplication des hommes, en naît un autre, qui eſt la pauvreté du peuple. Par-tout où les payſans n'ont point de propriété foncière, leur vie eſt miſérable & leur ſort précaire. Mal aſſurés d'une ſubſiſtance qui dépend de leur ſanté, comptant peu ſur des forces qu'ils ſont obligés de

vendre, maudiſſant le jour qui les a vus naître, ils craignent d'enfanter des malheureux. En vain croit-on qu'il naît beaucoup d'enfans à la campagne, quand il en meurt chaque année autant & plus qu'on n'en voit naître. Les travaux des pères & le lait des mères, ſont perdus pour eux & pour leurs enfans. Ils ne parviendront pas à la fleur de leur âge, à la maturité, qui récompenſe, par des fruits, toutes les peines de la culture. Avec un peu de terre, la mère pourroit nourrir ſon enfant & cultiver ſon champ; tandis que le père augmenteroit au-dehors, du prix de ſon travail, l'aiſance de ſa famille. Sans propriété, ces trois êtres languiſſent du peu que gagne un ſeul, ou l'enfant périt des travaux de ſa mère.

Que de maux naiſſent d'une légiſlation vicieuſe ou défectueuſe! Les vices & les fléaux ont une filiation immenſe; ils ſe reproduiſent pour tout dévorer, & croiſſent les uns des autres juſqu'au néant. L'indigence des campagnes produit la multiplication des troupes; fardeau ruineux par ſa nature, deſtructeur des hommes durant la guerre, & des terres durant la paix. Oui, les ſoldats

ruinent les champs qu'ils ne cultivent pas; parce que chacun d'eux prive l'état d'un laboureur, & le furcharge d'un confommateur oifif ou ftérile. Il n'eft le défenfeur de la patrie, en tems de paix, que par un fyftême funefte, qui, fous prétexte de défenfe, rend tous les peuples aggreffeurs. Si tous les états vouloient, & ils le pourroient, laiffer à la culture les bras qu'ils lui dérobent par la milice; la population, en peu de tems, augmenteroit confidérablement dans toute l'Europe, de laboureurs & d'artifans. Toutes les forces de l'induftrie humaine s'emploieroient à feconder les bienfaits de la nature, à vaincre fes difficultés : tout concourroit à la création, & non à la deftruction.

Les déferts de la Ruffie feroient défrichés, & les champs de la Pologne ne feroient point ravagés. La vafte domination des Turcs feroit cultivée, & la bénédiction de leur prophète fe répandroit fur une immenfe population. L'Egypte, la Syrie & la Paleftine, redeviendroient ce qu'elles furent du tems des Phéniciens, des rois pafteurs, des Juifs heureux & pacifiques fous des juges. Les montagnes arides de la Sierra-Morena, feroient

fécondées, les landes de l'Aquitaine se purgeroient d'insectes & se couvriroient d'hommes.

Mais le bien général est un doux rêve des ames débonnaires. O tendre pasteur de Cambrai ! ô bon abbé de Saint-Pierre ! Vos ouvrages sont faits pour peupler les déserts, non pas de solitaires qui fuient les malheurs & les vices du monde : mais de familles heureuses, qui chanteroient la magnificence de Dieu sur la terre, comme les astres l'annoncent dans le firmament. C'est dans vos écrits vraiment inspirés, puisque l'humanité est un présent du ciel, que se trouve la vie & l'humanité. Soyez aimés des rois, & les rois seront aimés des peuples.

Un des moyens de favoriser la population, faut-il le dire, c'est de supprimer le célibat du clergé séculier & régulier. L'institution monastique tient à deux époques remarquables dans l'histoire du monde. Environ l'an sept cent de Rome, une nouvelle religion naquit en Orient avec le Messie, & l'empire Romain déclina promptement avec le paganisme. Deux ou trois cens ans après la mort du Messie, l'Egypte & la Palestine se remplirent de moines. Environ

l'an sept cent de l'ère chrétienne, une nouvelle religion parut en Orient, avec Mahomet, & le christianisme refoula dans l'Europe, pour s'y concentrer. Trois ou quatre cens ans après, s'élevèrent une foule d'ordres religieux. Au tems de la naissance du Christ, les livres de David & ceux de la Sybille, annoncèrent la chûte du monde, un déluge, ou plutôt un incendie universel, un jugement de tous les hommes ; & tous les peuples, foulés par la domination des Romains, souhaitèrent & crurent la dissolution de toutes choses. Mille ans après l'ère chrétienne, les livres de David & ceux de la Sybille, annoncèrent encore le jugement dernier ; & des pénitens féroces & barbares, dans la piété comme dans le crime, vendirent leurs biens pour aller vaincre & mourir sur le tombeau de leur rédempteur. Les nations foulées par la tyrannie du gouvernement féodal, desirèrent & crurent encore la fin du monde.

Tandis qu'une partie des chrétiens frappés de terreur, alloit périr dans les croisades, une autre partie s'ensevelissoit dans les cloîtres. Voilà l'origine de la vie monastique

en Europe. L'opinion fit les moines ; l'opinion les détruira. Leurs biens resteront dans la société, pour y engendrer des familles. Toutes les heures perdues à des prières sans ferveur, seront consacrées à leur destination primitive, qui est le travail. Le clergé se souviendra que dans ses livres sacrés, Dieu dit à l'homme innocent : *croissez & multipliez* ; que Dieu dit à l'homme pécheur : *laboure & travaille*. Si les fonctions du sacerdoce semblent interdire au prêtre les soins d'une famille & d'une terre, les fonctions de la société proscrivent encore plus hautement le célibat. Si les moines défrichèrent autrefois les déserts qu'ils habitoient, ils dépeuplent aujourd'hui les villes où ils fourmillent. Si le clergé a vécu des aumônes du peuple, il réduit à son tour les peuples à l'aumône. Parmi les classes oiseuses de la société, la plus nuisible est celle qui, par ses principes, doit porter tous les hommes à l'oisiveté ; qui consume à l'autel & l'ouvrage des abeilles, & le salaire des ouvriers ; qui allume durant le jour, les lumières de la nuit, & fait perdre dans les temples le tems que l'homme doit aux soins de sa maison ; qui fait demander au

ciel une ſubſiſtance que la terre ſeule donne ou vend au travail.

C'eſt encore une des cauſes de la dépopulation de certains états, que cette intolérance qui perſécute & proſcrit toute autre religion que celle du prince. C'eſt un genre d'oppreſſion & de tyrannie particulier à la politique moderne, que celui qui s'exerce ſur les penſées & les conſciences ; que cette piété cruelle qui, pour des formes extérieures de culte, anéantit, en quelque ſorte, Dieu même, en détruiſant une multitude de ſes adorateurs ; que cette impiété plus barbare encore, qui, pour des choſes auſſi indifférentes que doivent paroître des cérémonies de religion, anéantit une choſe auſſi eſſentielle que doit l'être la vie des hommes & la population des états. Car on n'augmente point le nombre ni la fidélité des ſujets, en exigeant des ſermens contraires à la conſcience, en contraignant à des parjures ſecrets ceux qui s'engagent dans les liens du mariage, ou dans les diverſes profeſſions du citoyen. L'unité de religion n'eſt bonne que lorſqu'elle ſe trouve naturellement établie par la perſuaſion. Dès que la conviction ceſſe,

ceffe, un moyen de rendre aux efprits la tranquillité, c'eft de leur laiffer la liberté. Lorfqu'elle eft égale, pleine & entière pour tous les citoyens, elle ne peut jamais troubler la paix des familles.

Après le célibat eccléfiaftique & le célibat militaire, l'un de profeffion, l'autre d'ufage; il en eft un troifième de convenance, introduit par le luxe : c'eft celui des rentiers viagers. Admirez ici la chaîne des caufes. En même-tems que le commerce favorife la population par l'induftrie de mer & de terre, par tous les objets & les travaux de la navigation, par tous les arts de culture & de fabrique; il diminue cette même population par tous les vices qu'amène le luxe. Quand les richeffes ont pris un afcendant général fur les ames, alors les opinions & les mœurs s'altèrent par le mêlange des conditions. Les arts & les talens agréables, en poliçant la fociété, la corrompent. Les fexes venant à fe rapprocher, à fe féduire mutuellement; le plus foible entraîne le plus fort dans fes goûts frivoles de parure & d'amufement. La femme devient enfant, & l'homme devient femme. On ne parle, on ne s'occupe que

de jouir. Les exercices mâles & robuftes qui difciplinoient la jeuneffe & la préparoient aux profeffions graves & périlleufes, font place à l'amour des fpectacles, où l'on prend toutes les paffions qui peuvent efféminer un peuple, quand on n'y voit pas un certain efprit de patriotifme. L'oifiveté gagne dans les conditions aifées; le travail diminue dans les claffes occupées. L'accroiffement des arts multiplie les modes; les modes augmentent les dépenfes; le luxe devient un befoin; le fuperflu prend la place du néceffaire; on s'habille mieux, on vit moins bien; l'habit fe fait aux dépens du corps. L'homme du peuple connoît la débauche avant l'amour, & fe mariant plus tard, a moins d'enfans, ou des enfans plus foibles: le bourgeois cherche une fortune avant une femme, & perd d'avance l'une & l'autre dans le libertinage. Les gens riches, mariés ou non, vont fans ceffe corrompant les femmes de tout état, ou débauchant les filles pauvres. La difficulté de foutenir les dépenfes du mariage, & la facilité d'en trouver les plaifirs, fans en avoir les peines, multiplient les célibataires dans toutes les claffes.

L'homme qui renonce à être père de famille, consomme son patrimoine; & d'accord avec l'état, qui lui en double la rente par des emprunts ruineux, il fond plusieurs générations dans une seule; il éteint sa postérité, celle des femmes dont il est payé, & celle des filles qu'il paie. Tous les genres de prostitution s'attirent à la fois. On trahit son honneur & son devoir dans toutes les conditions. La déroute des femmes ne fait que précéder celle des hommes.

Une nation galante, ou plutôt libertine, ne tarde pas à être défaite au-dehors, & subjuguée au-dedans. Plus de noblesse, plus de corps qui défende ses droits, ni ceux du peuple; parce que tout se divise & qu'on ne songe qu'à soi. Nul homme ne veut périr seul. L'amour des richesses étant l'unique appât, l'homme honnête craint de perdre sa fortune, & l'homme sans honneur veut faire la sienne. L'un se retire, l'autre se vend, & l'état est perdu. Tels sont les progrès infaillibles du commerce dans une monarchie. On sait, par l'histoire ancienne, quels sont ses effets dans une république. Cependant il faut aujourd'hui porter les hommes

au commerce, parce que la ſituation actuelle de l'Europe eſt favorable au commerce, & que le commerce eſt lui-même favorable à la population.

Mais on demandera ſi la grande population eſt utile au bonheur du genre-humain? Queſtion oiſeuſe. Il ne s'agit pas en effet de multiplier les hommes pour les rendre heureux: mais il ſuffit de les rendre heureux pour qu'ils ſe multiplient. Tous les moyens qui concourent à la proſpérité d'un état, aboutiſſent d'eux-mêmes à la propagation de ſes citoyens. Un légiſlateur qui ne voudroit peupler que pour avoir des ſoldats, avoir des ſujets que pour ſoumettre ſes voiſins, ſeroit un monſtre ennemi de la nature humaine, puiſqu'il ne créeroit que pour détruire. Mais celui qui, comme Solon, feroit éclorre une république, dont les eſſaims iroient peupler les côtes déſertes de la mer; celui qui, comme Penn, ordonneroit la cultivation de ſa colonie, & lui défendroit la guerre, celui-là, ſans doute, ſeroit un dieu ſur la terre. Quand même il ne jouiroit pas de l'immortalité de ſon nom, il vivroit heureux & mourroit content; ſur-tout s'il

pouvoit ſe promettre de laiſſer des loix aſſez ſages pour garantir à jamais les peuples de la vexation des impôts.

Sur ce que nous connoiſſons de l'état des ſauvages, il eſt à préſumer que l'avantage de n'être point aſſujettis par les entraves de nos ridicules vêtemens, la clôture inſalubre de nos ſuperbes édifices, & la tyrannie compliquée de nos uſages, de nos loix & de nos mœurs, n'eſt point la compenſation d'une vie précaire & des meurtriſſures, des combats journaliers pour un coin de forêt, une caverne, un arc, une flèche, un fruit, un poiſſon, un oiſeau, un quadrupède, la peau d'une bête, ou la poſſeſſion d'une femme. Que la miſanthropie exagère, tant qu'il lui plaira, les vices de nos cités, elle ne réuſſira pas à nous dégoûter de ces conventions expreſſes ou tacites, & de ces vertus artificielles qui font la ſécurité & le charme de nos ſociétés. X. Impôts.

Sans doute, il y a parmi nous des aſſaſſins; il y a des violateurs d'aſyle; il y a des monſtres que l'avidité, l'indigence & la pareſſe révoltent contre l'ordre ſocial. Il y a d'autres monſtres plus déteſtables peut-

être qui, possesseurs d'une abondance qui suffiroit à deux ou trois mille familles, ne sont occupés que d'en accroître la misère. Je n'en bénirai pas moins la force publique qui garantit le plus ordinairement ma personne & mes propriétés, au moyen des contributions qu'elle me fait payer.

L'impôt peut être défini le sacrifice d'une partie de la propriété pour la défense & la conservation de l'autre. Il suit de-là qu'il ne doit y avoir d'impôt ni chez les peuples esclaves, ni chez les peuples sauvages; parce que les uns n'ont plus de propriété, & que les autres n'en ont pas encore.

Mais lorsqu'une nation jouit d'une propriété qui mérite d'être gardée; que sa fortune est assez fixe, assez considérable pour exiger des dépenses de gouvernement; qu'elle a des possessions, un commerce, des richesses capables de tenter la cupidité de ses voisins, pauvres ou ambitieux : alors, pour garantir ses frontières ou ses provinces, pour protéger sa navigation & maintenir sa police, il lui faut des forces & un revenu. Il est juste & indispensable que les citoyens occupés de quelque manière que ce soit au

bien public, ſoient entretenus par tous les ordres de la confédération.

Il y a eu des pays & des tems où l'on aſſignoit une portion du territoire pour les dépenſes communes du corps politique. Le gouvernement ne pouvant faire valoir lui-même des poſſeſſions ſi étendues, étoit obligé de confier ce ſoin à des adminiſtrateurs qui les négligeoient ou qui s'en approprioient le revenu. Cet uſage entraînoit de plus grands inconvéniens encore. Ou le domaine du roi étoit trop conſidérable pendant la paix, ou il étoit inſuffiſant pour les tems de guerre. Dans le premier cas, la liberté de la république étoit opprimée par le chef de l'état, & dans le ſecond par les étrangers. Il a donc fallu recourir aux contributions des citoyens.

Ces fonds furent peu conſidérables dans les premiers tems. La ſolde n'étoit alors qu'un ſimple dédommagement donné par l'état à ceux que ſon ſervice détournoit des travaux & des ſoins néceſſaires à leur ſubſiſtance. La récompenſe conſiſtoit dans cette jouiſſance délicieuſe que nous éprouvons par le ſentiment intime de notre vertu, & à la vue

des hommages qui lui ſont rendus par les autres hommes. Ces richeſſes morales étoient les plus grands tréſors des ſociétés naiſſantes ; c'étoit une ſorte de monnoie qu'il importoit dans l'ordre politique, autant que dans l'ordre moral, de ne pas altérer.

L'honneur ne tint guère moins lieu d'impôts dans les beaux jours des Grecs, que dans les ſociétés naiſſantes. Ceux qui ſervoient la patrie ne ſe croyoient pas en droit de la dévorer. L'impoſition miſe par Ariſtide ſur toute la Grèce, pour ſoutenir la guerre contre la Perſe, fut ſi modérée, que les contribuables la nommèrent eux-mêmes, *l'heureux ſort de la Grèce.* Quel tems & quel pays où les taxes faiſoient le bonheur des peuples !

Les Romains marchèrent à la domination, ſans preſqu'aucun ſecours de la part du fiſc. L'amour des richeſſes les eût détournés de la conquête du monde. Le ſervice public fut fait avec déſintéreſſement, après même que les mœurs ſe furent corrompues.

Sous le gouvernement féodal il n'y eut point d'impôts. Où les auroit-on pris ? L'homme & la terre étoient la propriété

du maître. C'étoit une ſervitude réelle & une ſervitude perſonnelle.

Lorſque le jour commença à luire ſur l'Europe, les nations s'occupèrent de leur ſûreté. Elles fournirent volontairement des contributions pour réprimer les ennemis domeſtiques & étrangers : mais ces tributs furent modérés, parce que les princes n'étoient pas encore aſſez abſolus pour les détourner au gré de leurs caprices, ou au profit de leur ambition.

Le Nouveau-Monde fut découvert, & la paſſion des conquêtes s'empara de tous les peuples. Cet eſprit d'agrandiſſement ne pouvoit ſe concilier avec la lenteur des aſſemblées populaires ; & les ſouverains réuſſirent, ſans beaucoup d'efforts, à s'approprier plus de droits qu'ils n'en avoient eus. L'impoſition des taxes fut la plus importante de leurs uſurpations. C'eſt celle dont les ſuites ont été le plus funeſtes.

On n'a pas craint d'imprimer le ſceau de la ſervitude ſur le front des hommes, en taxant leur tête. Indépendamment de l'humiliation, eſt-il rien de plus arbitraire qu'un pareil impôt ?

L'asseoira-t-on sur des déclarations ? Mais il faudroit entre le monarque & les sujets, une conscience morale qui les liât l'un à l'autre par un mutuel amour du bien général, ou du-moins une conscience publique qui les rassurât l'un envers l'autre par une communication sincère & réciproque de leurs lumières & de leurs sentimens. Or, comment établir cette conscience publique, qui serviroit de flambeau, de guide & de frein dans la marche des gouvernemens ?

Percera-t-on dans le sanctuaire des familles, dans le cabinet du citoyen, pour surprendre & mettre au jour ce qu'il ne veut pas révéler ; ce qu'il lui importe même souvent de ne pas révéler ? Quelle inquisition ! quelle violence révoltante ! Quand même on parviendroit à connoître les ressources de chaque particulier, ne varient-elles pas d'une année à l'autre, avec les produits incertains & précaires de l'industrie ? Ne diminuent-elles pas avec la multiplication des enfans, avec le dépérissement des forces par les maladies, par l'âge & par le travail ? Les facultés de l'humanité, utiles & laborieuses, ne changent-elles pas avec les vi-

cissitudes, que le tems apporte dans tout ce qui dépend de la nature & de la fortune ? La taxe personnelle est donc une vexation individuelle, sans utilité commune. La capitation est un esclavage affligeant pour l'homme, sans profit pour l'état.

Après s'être permis l'impôt, qui est la preuve du despotisme, ou qui y conduit un peu plutôt, un peu plus tard, on s'est jetté sur les consommations. Les souverains ont affecté de regarder ce nouveau tribut comme volontaire, en quelque sorte, puisque sa quantité dépend des dépenses que tout citoyen est libre d'augmenter ou de diminuer, au gré de ses facultés & de ses goûts, la plupart factices.

Mais si la taxe porte sur les denrées de premier besoin, c'est le comble de la cruauté. Avant toutes les loix sociales, l'homme avoit le droit de subsister. L'a-t-il perdu par l'établissement des loix ? Survendre au peuple les fruits de la terre, c'est les lui ravir ; c'est attaquer le principe de son existence, que de le priver par un impôt, des moyens de la conserver. En pressurant la subsistance de l'indigent, l'état lui ôte les forces avec

les alimens. D'un homme pauvre, il fait un mendiant; d'un travailleur, un oisif; d'un malheureux, un scélérat: c'est-à-dire, qu'il conduit un famélique à l'échafaud par la misère.

Si la taxe porte sur des denrées moins nécessaires: que de bras perdus pour l'agriculture & pour les arts sont employés, non pas à garder les boulevards de l'empire, mais à hérisser un royaume d'une infinité de petites barrières; à embarrasser les portes des villes; à infester les chemins & les passages du commerce; à fureter dans les caves, dans les greniers, dans les magasins! Quel état de guerre entre le prince & le peuple; entre le citoyen & le citoyen! Que de prisons, de galères, de gibets, pour une foule de malheureux qui ont été poussés à la fraude, à la contrebande, à la révolte même par l'iniquité des loix fiscales?

L'avidité des souverains s'est étendue des consommations aux marchandises, que les états se vendent les uns aux autres. Despotes insatiables! ne comprendrez-vous jamais que si vous mettez des droits sur ce que vous offrez à l'étranger, il achetera moins cher,

il ne donnera que la valeur qui lui sera donnée par les autr es nations ? Vos sujets fussent - ils seuls propriétaires de la production assujettie aux taxes, ils ne parviendroient pas encore à faire la loi, parce qu'alors on en demanderoit en moindre quantité, & que sa surabondance les forceroit à en diminuer le prix, pour en trouver la consommation.

L'impôt sur les marchandises que votre empire reçoit de ses voisins, n'a pas une base plus raisonnable. Leur prix étant réglé par la concurrence des autres peuples, ce seront vos sujets qui paieront seuls les droits. Peut - être ce renchérissement des productions étrangères en fera - t - il diminuer l'usage ? Mais si l'on vous vend moins, on achetera moins de vous. Le commerce ne donne qu'en proportion de ce qu'il reçoit. Il n'est au fond qu'un échange de valeur pour valeur. Vous ne pouvez donc vous opposer aux cours de ces échanges, sans faire tomber le prix de vos productions, en retrécissant leur débit.

Soit que vous mettiez des droits sur les marchandises étrangères ou sur les vôtres,

l'industrie de vos sujets en souffrira nécessairement. Il y aura moins de moyens pour la payer, & moins de matières premières pour l'occuper. Plus la masse des reproductions annuelles diminuera, plus la somme des travaux diminuera aussi. Alors toutes les loix que vous pourrez établir contre la mendicité, seront impuissantes, parce qu'il faut bien que l'homme vive de ce qu'on lui donne, quand il ne peut pas vivre de ce qu'il gagne.

Mais quelle est donc la forme d'imposition la plus propre à concilier les intérêts publics avec les droits des citoyens? C'est la taxe sur la terre. Un impôt est une dépense qui se renouvelle tous les ans pour celui qui en est chargé. Un impôt ne peut donc être assis que sur un revenu annuel: car il n'y a qu'un revenu annuel qui puisse acquitter une dépense annuelle. Or, on ne trouvera jamais de revenu annuel que celui des terres. Il n'y a qu'elles qui restituent chaque année les avances qui leur sont faites, & de plus un bénéfice dont il soit possible de disposer. On commence depuis long-tems à soupçonner cette importante vérité. De bons esprits la

porteront un jour à la démonſtration ; & le premier gouvernement qui en fera la baſe de ſon adminiſtration, s'élèvera néceſſairement à un degré de proſpérité inconnue à toutes les nations & à tous les ſiècles.

Peut-être n'y a-t-il en ce moment aucun peuple de l'Europe, à qui ſa ſituation permette ce grand changement. Par-tout les impoſitions ſont ſi fortes, les dépenſes ſi multipliées, les beſoins ſi preſſans; par-tout le fiſc eſt ſi obéré, qu'une révolution ſubite dans la perception des revenus publics, altéreroit infailliblement la confiance & la félicité des citoyens. Mais une politique éclairée & prévoyante, tendra, à pas lents & meſurés, vers un but ſi ſalutaire. Elle écartera avec courage & avec prudence, tous les obſtacles que les préjugés, l'ignorance, les intérêts privés pourroient oppoſer à un ſyſtême d'adminiſtration, dont les avantages nous paroiſſent au-deſſus de tous les calculs.

Pour que rien ne puiſſe diminuer les avantages de cette heureuſe innovation, il faudra que toutes les terres, indiſtinctement, ſoient aſſujetties à l'impôt. Le bien public eſt un tréſor commun, dans lequel chaque citoyen

doit dépoſer ſes tributs, ſes ſervices & ſes talens. Jamais des noms & des titres ne changeront la nature des hommes & des poſſeſſions. Ce ſeroit le comble de la baſſeſſe & de la folie, de faire valoir les diſtinctions qu'on a reçues de ſes pères, pour ſe ſouſtraire aux charges de la ſociété. Toute prééminence qui ne tourneroit pas au profit général, ſeroit deſtructive; elle ne peut être juſte, qu'autant qu'elle eſt un engagement formel de dévouer plus particuliérement ſa fortune & ſa vie au ſervice de la patrie.

Si de nos jours, pour la première fois, les terres étoient impoſées, ne jugeroit-on pas néceſſairement que la contribution doit être proportionnée à l'étendue & à la fertilité des poſſeſſions? Quelqu'un oſeroit-il alléguer ſes places, ſes ſervices, ſes dignités, pour ſe ſouſtraire aux tributs qu'exige le ſervice public? Qu'ont de commun les taxes avec les rangs, les titres & les conditions? Elles ne touchent qu'aux revenus; & ces revenus ſont à l'état, dès qu'ils ſont néceſſaires à ſa défenſe.

La manière, dont l'impôt devroit être aſſis ſur les terres, eſt plus difficile à trouver.

Quelques écrivains ont pensé que la dime ecclésiastique, malheureusement perçue dans la plus grande partie de l'Europe, seroit un modèle à suivre. Dans ce système, a-t-on dit, il n'y auroit ni infidélité, ni faveur, ni méprise. Selon que les circonstances exigeroient plus ou moins d'efforts de la part des peuples, le fisc prendroit la quatrième, la cinquième, la sixième partie des productions, au moment même de la récolte; & tout se trouveroit consommé sans contrainte, sans surprise, sans défiance & sans vexation.

Mais dans cette forme de perception, comment se feroient les recouvremens? Pour des objets si multipliés, si variables & si peu connus, une régie n'exigeroit-elle pas des frais énormes? La ferme ne donneroit-elle pas occasion à des profits trop considérables? Ainsi, quand cet ordre de choses paroîtroit le plus favorable au citoyen, ne seroit-il pas un des plus funestes au gouvernement? Or qui peut douter que les intérêts de l'individu ne soient les mêmes que ceux de la société? Quelqu'un ignoreroit-il encore le rapport intime qui est entre le souverain qui demande & les sujets qui donnent?

D'ailleurs cette impoſition, ſi égale en apparence, ſeroit, dans la réalité, la plus diſproportionnée de toutes celles que l'ignorance ait jamais imaginées. Tandis qu'on n'exigeroit d'un contribuable que le quart de ſon revenu, on en prendroit la moitié, quelquefois davantage à d'autres qui, pour avoir la même quantité de productions, auroient été obligés par la nature d'un ſol ingrat ou d'une exploitation difficile, à des dépenſes infiniment plus conſidérables.

Ces inconvéniens ont fait rejetter une idée, propoſée ou appuyée par des hommes peu verſés dans l'économie politique, mais révoltés avec raiſon de la manière arbitraire dont ils voyoient taxer les terres. Vous prendrez pour règle l'étendue des domaines? Mais ignoreriez-vous qu'il y en a qui peuvent payer beaucoup, qu'il y en a qui ne peuvent payer que peu, qu'il y en a même qui ne peuvent rien payer, parce que ce qui reſte au-delà des frais eſt à peine ſuffiſant pour déterminer l'homme le plus intelligent à les cultiver? Vous ferez repréſenter les baux? Mais les fermiers & les propriétaires n'agiront-ils pas de concert pour vous

tromper ? & quels moyens aurez-vous pour découvrir une fraude artificieusement tramée ? Vous admettrez les déclarations ? Mais pour une sincère, n'y en aura-t-il pas cent de fausses ? & le citoyen d'une probité exacte ne sera-t-il pas la victime du citoyen dénué de principes ? Vous aurez recours à une estimation ? Mais le préposé du fisc ne se laissera-t-il pas suborner par des contribuables intéressés à le corrompre ? Vous laisserez aux habitans de chaque canton le soin des répartitions ? C'est, sans doute, la règle la plus équitable, la plus conforme aux droits de la nature & de la propriété ; cependant elle doit engendrer nécessairement tant de cabales, tant d'altercations, tant d'animosités, un choc si violent entre les passions qui se heurteront, qu'il n'en sauroit résulter cette justice, qui pourroit faire le bonheur public.

Un cadastre qui mesureroit avec soin les terres, qui apprécieroit avec équité leur valeur, seroit seul capable d'opérer cette heureuse révolution. On n'a que rarement, qu'imparfaitement appliqué un principe si simple & si lumineux. Il faut espérer que

cette belle inſtitution, quoique vivement repouſſée par le crédit & la corruption, ſera perfectionnée dans les états où elle a été adoptée, & qu'elle ſera introduite dans les empires où elle n'exiſte pas encore. Le monarque qui ſignalera ſon règne par ce grand bienfait, ſera béni pendant ſa vie; il laiſſera un nom cher à la poſtérité; & ſa félicité s'étendra au-delà des ſiècles, ſi, comme on n'en peut douter, il exiſte un Dieu rémunérateur.

Mais que le gouvernement, ſous quelque forme qu'il ait été établi ou qu'il ſubſiſte, n'outre jamais la meſure des impoſitions. Dans leur origine, elles ont rendu, dit-on, les hommes plus actifs, plus ſobres, plus intelligens, & ont ainſi contribué à la proſpérité des empires. Cette opinion n'eſt pas ſans vraiſemblance: mais il eſt plus certain encore que pouſſées au-delà des limites convenables, les taxes ont arrêté les travaux, étouffé l'induſtrie, produit le découragement.

Quoique l'homme ait été condamné par la nature à des veilles continuelles pour s'aſſurer une ſubſiſtance, ce ſoin preſſant

n'a pas concentré toute ſon action. Ses deſirs ſe ſont étendus beaucoup au-delà ; & plus il eſt entré d'objets dans le plan de ſon bonheur, plus il a multiplié ſes efforts pour les obtenir. A-t-il été réduit par la tyrannie à n'eſpérer d'un labeur opiniâtre que ce qui étoit de néceſſité première, ſon mouvement s'eſt rallenti. Il a retréci lui-même la ſphère de ſes beſoins. Troublé, aigri, deſſéché par l'eſprit oppreſſeur du fiſc, on l'a vu, ou languiſſant dans ſes déplorables foyers, ou s'expatriant pour chercher une deſtinée moins malheureuſe, ou errant & vagabond ſur des provinces déſolées. La plupart des ſociétés ont, à des époques différentes, ſouffert ces calamités, préſenté ce hideux tableau.

Auſſi eſt-ce une erreur & une grande erreur de juger de la puiſſance des empires par le revenu du ſouverain. Cette baſe de calcul ſeroit la meilleure qu'on pût établir, ſi les tributs n'étoient que le thermomètre des facultés des citoyens : mais lorſque la république eſt opprimée par le poids ou la variété des impoſitions, loin que cette richeſſe ſoit un ſigne de proſpérité nationale, elle eſt

un principe de dépériſſement. Réduits à l'impuiſſance de fournir des ſecours extraordinaires à la patrie menacée ou envahie, les peuples ſubiſſent un joug étranger, ou reçoivent des loix honteuſes & ruineuſes. La cataſtrophe eſt précipitée, lorſque le fiſc a recours aux fermes pour faire ſes recouvremens.

La contribution des citoyens au tréſor public eſt un tribut. Ils doivent le préſenter eux-mêmes au ſouverain, qui de ſon côté en doit diriger ſagement l'emploi. Tout agent intermédiaire détruit ces rapports qui ne ſauroient être aſſez rapprochés. Son influence devient une ſource inévitable de diviſion & de ravage. C'eſt ſous cet odieux aſpect qu'ont toujours été regardés les fermiers des taxes.

Le fermier imagine les impôts. Son talent eſt de les multiplier. Il les enveloppe de ténèbres pour leur donner l'extenſion qui lui conviendra. Des juges de ſon choix appuient ſes intérêts. Toutes les avenues du trône lui ſont vendues, & il fait, à ſon gré, vanter ſon zèle ou calomnier les peuples mécontens avec raiſon de ſes vexations. Par

ces vils artifices, il précipite les provinces au dernier terme de dégradation, mais ses coffres regorgent de richesses. Alors, on lui vend au plus vil prix les loix, les mœurs, l'honneur, le peu qui reste de sang à la nation. Ce traitant jouit sans honte & sans remords de ces infâmes & criminels avantages jusqu'à ce qu'il ait détruit l'état, le prince & lui-même.

Les peuples libres n'ont que rarement éprouvé ce sort affreux. Des principes humains & réfléchis leur ont fait préférer une régie presque toujours paternelle pour recevoir les contributions du citoyen. C'est dans les gouvernemens absolus que l'usage tyrannique des fermes s'est concentré. Quelquefois l'autorité a été effrayée des ravages qu'elles faisoient: mais des administrateurs timides, ignorans ou paresseux ont craint, dans la confusion où étoient les affaires, un bouleversement entier au moindre changement qu'on se permettroit. Pourquoi donc le tems de la maladie ne seroit-il pas celui du remède? C'est alors que les esprits sont mieux disposés, que les contradictions sont moindres, que la révolution est plus aisée.

Cependant il ne ſuffit pas que l'impôt ſoit réparti avec juſtice, qu'il ſoit perçu avec modération, il faut encore qu'il ſoit proportionné aux beſoins du gouvernement; & ces beſoins ne ſont pas toujours les mêmes. La guerre exigea par-tout, & dans tous les ſiècles, des dépenſes plus conſidérables que la paix. Les peuples anciens y fourniſſoient par les économies qu'ils faiſoient dans des tems de calme. Depuis que les avantages de la circulation & les principes de l'induſtrie ont été mieux développés, la méthode d'accumuler ainſi les métaux, a été proſcrite. On a préféré, avec raiſon, la reſſource des impoſitions extraordinaires. Tout état qui ſe les interdiroit, ſe verroit contraint, pour retarder ſa chûte, de recourir aux voies pratiquées à Conſtantinople. Le ſultan qui peut tout, excepté augmenter ſes revenus, eſt réduit à livrer l'empire aux vexations de ſes délégués, pour les dépouiller enſuite eux-mêmes de leurs brigandages.

Pour que les taxes ne ſoient jamais exceſſives, il faut qu'elles ſoient ordonnées, réglées & adminiſtrées par les repréſentans des nations. L'impôt a toujours dépendu de

la propriété. N'eſt pas maître du champ, qui ne l'eſt pas du fruit. Auſſi, chez tous les peuples, les tributs ne furent-ils établis dans leur origine ſur les propriétaires, que par eux-mêmes; ſoit que les terres fuſſent réparties entre les conquérans; ſoit que le clergé les eût partagées avec la nobleſſe; ſoit qu'elles euſſent paſſé par le commerce & l'induſtrie entre les mains de la plupart des citoyens. Par-tout, ceux qui les poſſédoient avoient conſervé le droit naturel, inaliénable & ſacré, de n'être point taxés ſans leur conſentement. Otez ce principe, il n'y a plus de monarchie, il n'y a plus de nation; il ne reſte qu'un deſpote & un troupeau d'eſclaves.

Peuples, chez qui les rois ordonnent aujourd'hui tout ce qu'ils veulent, reliſez votre hiſtoire; vous verrez que vos aïeux s'aſſembloient, qu'ils délibéroient toutes les fois qu'il s'agiſſoit d'un ſubſide. Si l'uſage en eſt paſſé, le droit n'en eſt pas perdu. Il eſt écrit dans le ciel, qui a donné la terre à tout le genre-humain, pour la poſſéder. Il eſt écrit ſur ce champ que vous avez pris la peine d'enclorre, pour vous en aſſurer la

jouiſſance. Il eſt écrit dans vos cœurs, où la divinité a imprimé l'amour de la liberté. Cette tête élevée vers les cieux, n'eſt pas faite à l'image du créateur, pour ſe courber devant un homme. Aucun n'eſt plus qu'un autre, que par le choix, que de l'aveu de tous. Gens de cour, votre grandeur eſt dans vos terres, & non pas aux pieds d'un maître. Soyez moins ambitieux, & vous ſerez plus riches. Allez rendre la juſtice à vos vaſſaux, & vous augmenterez votre fortune, en augmentant la maſſe du bonheur commun. Que gagnez-vous à élever l'édifice du deſpotiſme ſur les ruines de toute eſpèce de liberté, de vertu, de ſentiment, de propriété? Songez qu'il vous écrâſera tous. Autour de ce coloſſe de terreur, vous n'êtes que des figures de bronze, qui repréſentent les nations enchaînées aux pieds d'une ſtatue.

Si le prince a ſeul le droit des tributs, quoiqu'il n'ait pas intérêt à ſurcharger, à vexer les peuples, ils ſeront ſurchargés & vexés. Les fantaiſies, les profuſions, les entrepriſes du ſouverain, ne connoîtront plus de bornes dès qu'elles ne trouveront plus d'obſtacles. Bientôt une politique fauſſe

& cruelle, lui persuadera que des sujets riches deviennent toujours insolens ; qu'il faut les ruiner pour les asservir, & que la pauvreté est le rempart le plus assuré du trône. Il ira jusqu'à croire que tout est à lui, rien à ses esclaves, & qu'il leur fait grace de tout ce qu'il leur laisse.

Le gouvernement s'emparera de toutes les avenues & les issues de l'industrie, pour la traire à l'entrée & à la sortie, pour l'épuiser dans sa route. Le commerce n'obtiendra de circulation que par l'entremise & au profit de l'administration fiscale. La culture sera négligée par des mercenaires, qui ne peuvent jamais espérer de propriété. La noblesse ne servira & ne combattra que pour une solde. Le magistrat ne jugera que pour des épices & pour des gages. Les négocians mettront leur fortune à couvert, pour la transporter hors d'un pays où il n'y a plus de patrie ni de sûreté. La nation n'étant plus rien, prendra de l'indifférence pour ses rois ; ne verra ses ennemis que dans ses maîtres ; espérera quelquefois un adoucissement de servitude dans un changement de joug ; attendra sa délivrance d'une révolu-

tion, & sa tranquillité d'un bouleversement.

« Ce tableau est effrayant, me disoit un
„ visir, & il y a des visirs par-tout. J'en
„ gémis. Mais sans contribution, comment
„ puis-je maintenir cette force publique
„ dont vous reconnoissez vous-même & la
„ nécessité & les avantages? Il faut qu'elle
„ soit permanente & toujours égale, sans
„ quoi plus de sécurité pour vos personnes,
„ vos propriétés, votre industrie. Le bon-
„ heur sans défense n'est qu'un fantôme. Mes
„ dépenses sont indépendantes de la variété
„ des saisons, de l'inclémence des élémens,
„ de tous les accidens. Il faudra donc que
„ vous y fournissiez, la peste eût-elle dé-
„ truit vos troupeaux, l'insecte eût-il dévoré
„ votre vigne, la grêle eût-elle moissonné
„ vos champs. Vous paierez, ou je tour-
„ nerai contre vous cette force publique qui
„ a été créée pour votre sûreté, & que vous
„ devez alimenter ».

Ce systême oppresseur ne regardoit que les propriétaires des terres. Le visir ne tarda pas à m'apprendre les moyens dont il se servoit pour asservir au fisc les autres membres de la confédération.

« C'eſt principalement dans les villes que
„ les arts méchaniques & libéraux, d'utilité
„ & d'agrément, de néceſſité ou de fantaiſie,
„ ont leur foyer, ou du moins leur acti-
„ vité, leur développement, leur perfection.
„ C'eſt - là que le citoyen riche, & par
„ conſéquent oiſif, attiré ou fixé par les
„ douceurs de la ſociété, cherche à tromper
„ ſon ennui par des beſoins factices; c'eſt-là
„ que pour y ſatisfaire, il exerce le pauvre,
„ ou, ce qui revient au même, l'induſtrieux.
„ Celui-ci, à ſon tour, pour ſatisfaire aux
„ beſoins de première néceſſité qui ne ſont
„ pas long-tems les ſeuls qui le tourmen-
„ tent, cherche à multiplier les beſoins
„ factices de l'homme riche; d'où naît entre
„ l'un & l'autre une dépendance mutuelle
„ fondée ſur leurs intérêts reſpectifs; l'in-
„ duſtrieux veut travailler, le riche veut
„ jouir. Si donc je parviens à impoſer les
„ beſoins de tous les habitans des villes, in-
„ duſtrieux ou oiſifs, c'eſt-à-dire à renchérir,
„ au profit de l'état, les denrées & les mar-
„ chandiſes qui y ſont conſommées par les
„ beſoins des uns & des autres; alors j'aurai
„ ſoumis à l'impôt toutes les eſpèces d'in-

„ duſtrie, & je les aurai amenées à la con-
„ dition de l'induſtrie agricole. J'aurai fait
„ mieux; & que ce point ſur-tout ne vous
„ échappe pas. J'aurai fait payer le riche
„ pour le pauvre, parce que celui-ci ne
„ manquera pas de renchérir ſes productions
„ à proportion du renchériſſement de ſes
„ beſoins ».

Ah! viſir, je te conjure d'épargner au moins l'air, l'eau, le feu, & même le bled qui n'eſt pas moins que ces trois élémens la légitime ſacrée de tout homme ſans exception. Sans cette légitime, nul ne peut vivre & agir; & ſans vie & ſans action point d'induſtrie.

« J'y penſerai. Mais ſuivez-moi dans les
» différentes combinaiſons par leſquelles j'en-
» lace dans mes filets tous les autres objets
» de beſoin, ſur-tout dans les villes. D'a-
» bord, maître des frontières de l'empire,
» je ne laiſſe rien venir de l'étranger; je n'y
» laiſſe rien aller qu'en payant à raiſon du
» nombre, du poids & de la valeur. Par ce
» moyen celui qui a fabriqué, ou qui en-
„ voie, me cede une partie de ſon bénéfice;
„ & celui qui reçoit, ou qui conſomme, me

„ rend quelque chose en sus de ce qui re-
„ vient au marchand ou fabriquant ».

Fort bien, visir : mais en te glissant ainsi entre le vendeur & l'acheteur ; entre le fabriquant ou le marchand & le consommateur, sans avoir été appellé, sans que ton entremise leur profite, puisqu'au contraire tu l'entretiens à leur détriment ; n'arrive-t-il pas qu'ils cherchent de leur côté, en te trompant d'une ou d'autre manière, à diminuer ou même à te frustrer de ta part ?

« Sans doute : mais à quoi me serviroit
» donc la force publique, si je ne l'em-
» ployois pas à démêler leur fraude, à
» m'en garantir & à la châtier ? Si l'on essaie
„ à garder ou à diminuer ma part, je prends
» tout, & même quelque chose au-delà »

J'entends, visir. Et voilà donc encore la guerre & l'exaction établies sur les frontières aux limites des provinces ; & cela pour pressurer cette heureuse industrie, le lien des nations les plus éloignées & des peuples les plus séparés par les mœurs & les religions.

« J'en suis fâché. Mais il faut tout sacrifier
» à la force publique, à ce rempart élevé

» contre la jalousie & la rapacité des voisins.
» D'ailleurs l'intérêt de tel ou tel individu
» ne s'accorde pas toujours avec l'intérêt
» du grand nombre. Un effet de la manœuvre
» dont vous vous plaignez, c'est de vous
» conserver des denrées & des productions
» dont le calcul de la personnalité vous pri-
» veroit par l'exportation à l'étranger ; &
» je repousse des marchandises étrangères
» qui, par la surabondance qu'elles feroient
» avec les vôtres, rabaisseroient le prix de
» celles-ci ».

Je te remercie, visir. Mais pourquoi faut-il que tu aies aussi tes troupes ? Ces troupes-là sont bien incommodes. Ne pourrois-tu pas me servir sans me faire la guerre ?

« Si vous m'interrompez sans cesse, vous
» perdrez le fil de mes subtiles & merveil-
» leuses opérations. Après avoir imposé la
» marchandise à l'entrée & à la sortie de
» l'empire, au passage d'une province dans
» une autre, je suis à la piste le condu-
» teur, le voyageur qui parcourt ma con-
» trée pour ses affaires, par curiosité ; le
» paysan qui porte à la ville le produit de
» son champ ou de sa basse-cour ; & lorsque
» la

» la ſoif le pouſſe dans une hôtellerie, au
» moyen d'une aſſociation avec le maître »....
Quoi, viſir, le cabaretier eſt ton aſſocié!
« Aſſurément. Eſt-ce qu'il y a quelque
» choſe de vil quand il s'agit du maintien
» de la force publique, & par conſéquent de
» la richeſſe du fiſc ? Au moyen de cette
» aſſociation, je reçois une partie du prix
» de la boiſſon conſommée ».

Mais, viſir, comment te trouves-tu l'aſſocié
» d'un aubergiſte, d'un tavernier dans le
» débit de ſes boiſſons. Serois-tu ſon pour-
» voyeur ?

« Moi, ſon pourvoyeur ? je m'en ſuis
» bien gardé. Où ſeroit le bénéfice de vendre
» le vin que le vigneron m'auroit donné
» pour le tribut de ſon induſtrie ? J'entends
» un peu mieux mes affaires. J'ai d'abord
» avec le vigneron ou propriétaire, avec
» le braſſeur, le diſtillateur de l'eau-de-vie
» une aſſociation par laquelle j'obtiens une
» partie du prix qu'ils vendent à l'auber-
» giſte, au cabaretier; enſuite j'en ai avec
» celui-ci une ſeconde par laquelle il me
» compte à ſon tour d'une portion du prix
» qu'il reçoit du conſommateur, ſauf au

» vendeur à retrouver ſur le conſommateur
» la quotité du prix qui me revient de la
» conſommation ».

Cela eſt très-beau, il faut en convenir. Mais, viſir, comment aſſiſtes-tu à tous les marchés de boiſſons qui ſe font dans l'empire ? Comment n'es-tu pas pillé par ce cabaretier de mauvaiſe foi, dès le tems de Rome, quoique le queſteur ne fût pas ſon collègue ? Après ce que tu m'as confié, je ne doute de rien ; mais je ſuis curieux.

« C'eſt ici que je te paroîtrai impudent,
» mais profond. On ne ſauroit aſpirer à
» toute ſorte de mérite & de gloire. D'a-
» bord, nul ne peut déplacer une pièce de
» vin, de cidre, de bière, d'eau-de-vie ;
» ſoit du lieu de la récolte ou de la fa-
» brication ; ſoit du cellier, ſoit de la cave,
» ſoit pour vendre, ſoit pour envoyer,
» n'importe à quelle deſtination, ſans ma
» permiſſion par écrit. Je ſais par-là ce
» qu'elles deviennent. Si l'on en rencontre
» quelqu'une ſans ce paſſe-port, je m'en
» empare ; & le propriétaire me paie ſur le
» champ, en ſus, le triple ou le quadruple
» de la valeur. Enſuite, les mêmes agens

» qui circulent nuit & jour de toutes parts
» pour m'aſſurer de la fidélité des proprié-
» taires ou marchands en gros à tenir leur
» pacte d'aſſociation, deſcendent tous les
» jours, plutôt deux fois qu'une, chez
» chaque cabaretier ou aubergiſte, ſondent
» les tonneaux, comptent les bouteilles;
» & pour peu qu'on ſoit ſoupçonné de
» quelque eſcamotage ſur ma part, on eſt
» ſi ſévérement puni qu'on n'en eſt pas
» tenté davantage ».

Mais, viſir, pour te plaire, tes agens ne ſont-ils pas autant de petits tyrans ſubalternes ?

« Je n'en doute pas; & je les en récom-
» penſe bien ».

A merveille. Mais, viſir, j'ai un ſcrupule. Ces aſſociations avec le propriétaire, le marchand en gros, le détailleur, ont un peu l'air de celles que le voleur de grand chemin contracteroit avec le paſſant qu'il détrouſſe.

« Vous n'y penſez pas. Les miennes ſont
» autoriſées par la loi & par l'inſtitution
» ſacrée de la force publique. Rien ne vous
» en impoſe-t-il donc ? Mais venez mainte-
» nant aux portes de la cité, où je ne ſuis

» pas moins admirable. Rien n'y entre, ſans
» verſer dans mes mains. Si ce ſont des
» boiſſons, elles contribuent, non en raiſon
» du prix, comme dans mes autres arran-
» gemens, mais en raiſon de la quantité, &
» ſoyez ſûr que je ne ſuis pas dupe. L'au-
» bergiſte ou le citoyen n'a rien à dire,
» quoique j'aie d'ailleurs affaire à lui lors
» de l'achat & du débit, puiſque ce n'eſt
» pas de la même manière. Si ce ſont des
» comeſtibles, j'ai mes agens, non-ſeule-
» ment aux portes, mais aux boucheries,
» mais dans les marchés au poiſſon; & nul
» n'eſſaieroit à me voler ſans riſquer plus
» que ſon vol ne lui rendroit. Si c'eſt du
» bois, des fourrages, du papier, il y a
» moins de précautions à prendre. Ces mar-
» chandiſes ne ſe filoutent pas comme un
» flacon de vin; cependant j'ai mes ſurveil-
« lans ſur les routes & les endroits dé-
» tournés; & malheur à celui qu'on ſur-
» prendroit en devoir de m'échapper. Vous
» voyez donc que quiconque habite les
» villes; qu'on y ſubſiſte de ſon induſtrie;
» qu'on y emploie ſon revenu ou une por-
» tion de ſon lucre à ſalarier un homme

» induſtrieux, perſonne ne peut conſommer
» ſans payer, & que tous paient plus ſur
» les conſommations uſuelles & indiſpen-
» ſables que ſur les autres. J'ai mis à con-
» tribution toute ſorte d'induſtrie ſans qu'elle
» s'en apperçoive. Il en eſt cependant quel-
« ques-unes avec leſquelles j'ai eſſayé de
» traiter plus directement, parce qu'elles
» n'ont pas leur aſyle ordinaire dans les
» villes, & que j'ai imaginé qu'elles me
» rendroient davantage par une contribution
» ſpéciale. Par exemple, j'ai des agens dans
» les forges & fourneaux où l'on fabrique
» & où l'on pèſe le fer qui a tant d'uſages
» différens ; j'en ai dans les atteliers des
» tanneurs où ſont manufacturés les cuirs
» qui ſervent à tant de choſes. J'en ai chez
» tous ceux qui travaillent l'or, l'argent,
» la vaiſſelle, les bijoux ; & vous ne me
» reprocherez pas ici d'attaquer les objets
» de première néceſſité. A meſure que les
» tentatives me réuſſiſſent, je les étends. Je
» me flatte bien d'établir un jour mes ſatel-
» lites à côté du métier à ourdir la toile ;
» elle eſt d'une utilité ſi générale. Mais
» gardez-moi le ſecret. Mes ſpéculations ne

» s'éventent jamais qu'à mon détriment ».

Je ſuis vraiment frappé de ta ſagacité, viſir, ou de celle de tes ſublimes précurſeurs. Ils ont creuſé des mines d'or par-tout. Ils ont fait de ton pays un Pérou, dont les habitans ont eu peut-être le ſort de ceux de l'autre continent; mais que t'importe? Le ſel & le tabac que tu débites au décuple de leur valeur intrinſèque, quoique après le pain & l'eau, le ſel ſoit de première néceſſité, tu ne m'en as rien dit. Que ſignifie cette réticence? Aurois-tu ſenti la contradiction entre cette vente & ton refus de percevoir les autres contributions en nature, ſous prétexte de l'embarras de la revente?

« Point du tout. La différence eſt facile à
» ſaiſir. Si je recevois du propriétaire ou du
» cultivateur ſa portion de contribution en
» nature, pour la revendre enſuite, je me
» trouverois en concurrence avec lui dans
» les marchés. Mes prédéceſſeurs ont été
» ſages en s'en réſervant la diſtribution ex-
» cluſive. Cela ſouffroit des difficultés. Pour
» amener ces deux fleuves d'or dans le ré-
» ſervoir du fiſc, il fallut défendre la cul-

» ture & la fabrication nationales du tabac ;
» ce qui ne me dispense pas de tenir sur la
» frontière & même au-dedans de l'empire
» une armée contre l'introduction & la con-
» currence de tout autre tabac avec le mien ».
Et cela, visir, t'a réussi ?

» Pas aussi pleinement que j'aurois desiré,
» malgré la sévérité des loix pénales. Pour
» le sel, la difficulté fut encore plus grande ;
» il faut en convenir & s'en affliger. Mes
» prédécesseurs commirent une bévue irré-
» parable. Sous prétexte d'une faveur utile,
» nécessaire à certaines provinces maritimes,
» ou peut-être à l'appât d'une somme forte,
» sans doute, mais momentanée, que d'au-
» tres provinces payèrent pour se pourvoir
» de sel comme elles aviseroient, ils se prê-
» tèrent à des exceptions, en conséquence
» desquelles dans un tiers ou environ de
» l'étendue de l'empire, ce n'est pas moi qui
» le vends. J'espère bien revenir là contre :
» mais il faut attendre un moment de mi-
» sère ».

Ainsi, indépendamment des armées que tu nourris sur la frontière contre le tabac & les marchandises de l'étranger, tu en as

encore dans l'intérieur pour que la vente du ſel des provinces libres ne concoure pas avec la vente du tien ?

» Il eſt vrai. Cependant il faut rendre » juſtice à nos anciens viſirs. Ils m'ont laiſſé » une légiſlation bien entendue. Par exem- » ple, ceux du pays libre qui avoiſinent les » provinces où je vends, ne peuvent fabri- » quer de leur ſel que le moins qu'il eſt » poſſible, afin de n'en point avoir à vendre » à mon préjudice ; & par une ſuite de la » même ſageſſe, ceux qui doivent acheter » de moi, & qui, voiſins du pays libre, » pourroient être tentés de s'y approvi- » ſionner à meilleur marché, ſont forcés » d'en prendre plus qu'ils n'en peuvent con- » ſommer ».

Et cela eſt conſacré par la loi ?

» Et maintenu par l'auguſte force publique. » Je ſuis autoriſé au dénombrement des fa- » milles ; & ſi quelqu'une n'achète pas la » quantité de ſel que je préſume néceſſaire » à ſa conſommation, elle le paie comme » ſi elle s'en étoit pourvue ».

Et quiconque ſale ſes mêts avec d'autre ſel que le tien s'en trouve mal ?

» Très-mal. Outre la saisie de ce sel d'ini-
» quité, il lui en coûte plus qu'il ne dépen-
» seroit à l'approvisionnement de sa maison
» pendant plusieurs années ».

Et le vendeur ?

« Le vendeur ? C'est comme de raison,
» un voleur, un brigand, un malfaiteur que
» je réduis à la besace, s'il a quelque chose,
» ou que j'envoie aux galères, s'il n'a rien ».

Mais, visir, tu dois avoir des procès
» sans fin ?

« J'en ai beaucoup : mais il y a une cour de
» magistrature expresse qui en a l'attribution
» exclusive ».

Et comment te tires-tu de-là ? par l'intervention de la force publique, ton grand cheval de bataille.

« Et avec de l'argent ».

Ah, visir, quelle tête & quel courage ! Quelle tête pour suffire à tant d'objets ! Quel courage pour faire face à tant d'ennemis ! Tu as été figuré dans les livres saints par Ismaël, dont les mains étoient contre tous & les mains de tous contre lui.

« Hélas, j'en conviens. Mais telle est l'im-
» portance de la force publique & l'étendue

» de ses besoins, qu'il a fallu recourir à
» d'autres ressources. Outre ce que le pro-
» priétaire me doit annuellement pour les
» fruits de son fonds, s'il se résout à le
» vendre, l'acquéreur me paiera une somme
» surajoutée au prix convenu avec son ven-
» deur. J'ai tarifié tous les pactes humains;
» & nul ne contracte sans me fournir une
» contribution proportionnée, soit à l'objet,
» soit à la nature de la convention. Cet
» examen suppose des agens profonds. Aussi
» en manqué-je souvent. Le plaideur ne peut
» faire un seul pas, soit en demandant, soit
» en défendant, sans me trouver sur son
» chemin; & vous conviendrez que ce tribut
» est bien innocent: car on n'est pas encore
» dégoûté des procès ».

Visir, quand ton énumération ne seroit pas à sa fin, laisse-moi respirer. Tu as lassé mon admiration; & je ne sais plus quel doit être le plus grand objet de mon étonnement, ou d'une science perfide, barbare, qui embrasse tout, qui pèse sur tout; ou de la patience avec laquelle on supporte les actes réitérés d'une subtile tyrannie qui n'épargne rien. L'esclave reçoit sa subsistance

en échange de ſa liberté. Ton malheureux contribuable eſt privé de ſa liberté en te fourniſſant ſa ſubſiſtance.

Juſqu'à préſent, je me ſuis ſi fréquemment livré aux mouvemens de l'indignation que j'ai penſé que l'on me pardonneroit une fois d'avoir pris l'arme du ridicule & de l'ironie, qui a ſi ſouvent tranché les nœuds les plus importans. Je rentre dans le ton qui me convient; & je dis:

Il faut ſans doute, dans tout gouvernement, une force publique qui agiſſe intérieurement & extérieurement. Extérieurement, pour défendre la nation en corps contre la jalouſie, la cupidité, l'ambition, le mépris & la violence des autres nations; & cette protection ou la ſécurité qui doit en être l'effet, exige des armées, des flottes, des fortereſſes, des arſenaux, des alliés foibles à ſtipendier, des alliés puiſſans à ſeconder. Intérieurement, pour garantir le citoyen, ami de l'ordre ſocial, du trouble, des vexations, de l'injure du méchant qui ſe laiſſe égarer par ſes paſſions, ſon intérêt perſonnel, ſes vices, & qui n'eſt arrêté que par la menace de la juſtice & la vigilance de la police.

Nous dirons plus. Il eſt avantageux au plus grand nombre des citoyens que la force publique encourage l'induſtrie, aiguillonne le talent & ſecoure celui qui par un zèle inconſidéré, des malheurs imprévus, de fauſſes ſpéculations a perdu ſa force individuelle; d'où naît la néceſſité des écoles gratuites & des hôpitaux.

Je conſens même que le dépoſitaire & le moteur de la force publique, qu'il eſt de ſon devoir de faire craindre, reſpecter & chérir, pour en accroître l'énergie, ſur-tout dans les états monarchiques où elle ſemble diſtincte & ſéparée du reſte de la nation, en impoſe par un appareil de dignité, attire par la douceur & exhorte par les bienfaits.

Tous ces moyens ſont diſpendieux. Les dépenſes ſuppoſent un revenu; & le revenu des contributions. Il eſt juſte que ceux qui participent aux avantages de la force publique, fourniſſent à ſon maintien. Il y a entre le ſouverain & ſes ſujets un pacte tacite, mais ſacré, par lequel le premier s'engage de ſecourir d'autant de degrés de cette force qu'on en aura fourni de parts à la maſſe générale des contributions; & cette juſtice

distributive s'exécuteroit toute seule, par la nature même des choses, si la corruption & le vice ne la troubloient sans cesse.

Mais dans toute convention, il y a un rapport entre le prix & la valeur de la chose acquise ; & ce rapport est nécessairement en *moins* du côté du prix, en *plus* du côté des avantages. Je veux bien acheter une épée pour me défendre contre le voleur : mais si pour acquérir cette épée, il faut que je vuide ma bourse ou que je vende ma maison, j'aime mieux composer avec le voleur.

Or, où est ce rapport, cette proportion des avantages de la force publique, *pour moi propriétaire*, avec le prix dont je les paie ; si chez la nation la plus policée de l'Europe, la moins exposée aux incursions & aux attaques étrangères, après avoir cédé une portion de ma possession, je suis obligé, lorsque je vais habiter la ville, de suracheter, au profit d'une force publique, non-seulement les denrées des autres, mais les miennes, quand il me plaît de les consommer ?

Pour moi, cultivateur, si forcé d'un côté à consommer en nature une portion de mon

tems & des moyens de mon induſtrie pour la conſtruction & la réparation des routes, je ſuis encore obligé de rendre en argent une portion conſidérable des productions que ma ſueur & mes travaux ont tiré de la terre ?

Pour moi, artiſan, qui ne puis travailler ſans être nourri, logé, vêtu, éclairé & chauffé ; ni me pourvoir de nourriture, d'abri, de vêtement, de lumière & de feu, ſans contribuer, puiſque tous ces moyens de ſubſiſtance ſont impoſés ; ſi je ſuis encore obligé de rendre une partie du prix de mon tems & de mon talent à l'impoſition qui frappe directement ſur les productions de mon induſtrie ?

Pour moi, marchand, qui ai déja contribué de mille manières, & par mes conſommations perſonnelles, & par les conſommations de mes ſalariés, & par le ſurachat des matières premières ; ſi je ſuis encore obligé de céder une portion du prix de la marchandiſe que j'envoie, & dont il ne me reviendra peut-être rien du tout, dans le cas de quelques-uns de ces accidens ſans nombre, dont la force publique ne s'engage, ni de me garantir, ni de me dédommager ?

Pour nous tous, ſi après avoir contribué par chacun de nos beſoins, à chaque pas, à chaque mouvement de notre induſtrie, à la maſſe commune, d'un côté par une impoſition annuelle & générale, la capitation qui n'a aucune baſe, aucun rapport avec la propriété ni avec l'induſtrie, nous contribuons encore d'un autre côté par le ſel, denrée de première néceſſité qu'on porte au décuple de ſa valeur intrinſèque & naturelle ?

Pour nous tous encore une fois, ſi nous voyons toutes ces quotes parts exigées pour le maintien de la force publique, ſe fondre entre les mains des concuſſionnaires qui les perçoivent ; & le réſidu qui, après des circulations toutes diſpendieuſes, ſe rend au tréſor du ſouverain, y être pillé de cent manières diverſes, ou diſſipé en extravagances ?

Nous demanderons quel rapport il y a entre cette multitude biſarre & compliquée de contributions & les avantages que chacun de nous obtient de la force publique, s'il eſt vrai, comme certains calculateurs politiques le prétendent, que les ſommes des contribuables ſont égales à celles du revenu des propriétaires ?

Il ne faut chercher la réponſe à cette queſtion que dans le cœur du ſouverain. S'il eſt de bronze, le problême ne ſe réſoudra point, & le tems amenera, à la ſuite d'une longue oppreſſion, la ruine de l'empire. S'il a quelque ſenſibilité, le problême ſe réſoudra d'une manière utile aux ſujets.

Cependant que le chef de la nation ne ſe flatte pas d'opérer de grands biens, des biens durables, ſans un choix judicieux de l'homme chargé d'alimenter la force publique. C'eſt à ce grand inſtrument du gouvernement de diſtribuer & de rendre ſupportable à chacun le poids énorme des tributs par ſon équité & par ſon intelligence, à le répartir ſelon les degrés relatifs de force ou de foibleſſe des contribuables. Sans ces deux qualités, les peuples accablés ſeront conduits à un déſeſpoir plus ou moins éloigné, plus ou moins redoutable. Avec ces deux qualités ſoutenues par l'attente d'un ſoulagement plus ou moins prochain, ils ſouffriront avec patience, & ſe traîneront ſous leur fardeau avec quelque courage.

Mais quel eſt le miniſtre qui remplira une tâche auſſi difficile? Sera-ce celui qui, par une

une odieuſe cupidité, aura ambitionné le maniment des revenus publics, & qui parvenu à ce poſte important, à force d'intrigues & de baſſeſſes, aura abandonné le fiſc en proie à ſes paſſions, à ſes amis, à ſes flatteurs, à ſes protégés, au détriment de la force publique ? Périſſe la mémoire d'un tel miniſtre.

Sera-ce celui qui n'aura vu, dans le pouvoir remis en ſes mains que l'inſtrument de ſes inimitiés ou de ſes averſions perſonnelles, & le moyen de réaliſer les fantômes de ſon imagination féroce & déſordonnée; qui traitera comme des abſurdités les opérations différentes de la ſienne; qui s'irritera contre des erreurs vraies ou prétendues, comme ſi c'étoient autant de crimes; qui mépriſera l'apologue des membres & de l'eſtomac; qui énervera la partie du corps politique qui lui déplaira, par des faveurs excluſivement accordées à celle que ſon goût, ſa fantaiſie, ſon intérêt ou ſes préjugés auront préférée; qui verra l'image du déſordre par-tout où les choſes ne ſeront pas analogues à ſes idées bizarres; qui dénué de la ſageſſe néceſſaire pour corriger ce qui eſt défectueux, ſubſti-

tuera des chimères à un ordre peut-être imparfait ; & qui pour corriger de prétendus abus, s'aveuglant ſur les ſuites d'une réforme mal entendue, briſera tout avec un ſouris dédaigneux : charlatan auſſi cruel qu'ignorant, qui, prenant les poiſons pour des remèdes, s'écriera *guériſon, guériſon*, lorſque des convulſions réitérées annonceront la mort prochaine du malade ? Périſſe la mémoire d'un tel miniſtre.

Souverains, qui n'êtes à l'abri, ni de l'erreur, ni du menſonge, ni de la ſéduction ; ſi vous avez été aſſez malheureux pour être aſſervis par de tels coopérateurs, ne les remplacez ni par l'homme foible & puſillanime qui, bien qu'inſtruit, doux, modeſte, & peut-être incapable d'une grande faute, tant qu'il agira par lui-même, ſe laiſſera égarer par les autres ; tombera dans les pièges qui lui ſeront tendus, & manquera du nerf néceſſaire, ſoit pour arrêter ou prévenir le mal, ſoit pour vous réſiſter à vous-mêmes, lorſque ſa conſcience & l'intérêt général l'exigeront.

Ni par l'homme farouche ou dédaigneux ; ni par l'homme trop auſtère ; encore moins

par l'homme impérieux & dur. L'impôt eſt un joug peſant. Comment le portera-t-on, s'il eſt aggravé par la manière de le préſenter? C'eſt une coupe amère que tous doivent boire. Si vous la portez bruſquement ou maladroitement à la bouche, quelqu'un la renverſera.

Ni par l'homme qui ignore la loi; ni par l'homme qui la mépriſe pour ne s'occuper que du fiſc. Il eſt de l'intérêt du ſouverain que la propriété & l'induſtrie ſoient protégées, contre ſa propre autorité, contre les entrepriſes du viſir ſouvent inconſidérées, quelquefois dangereuſes. Un miniſtre qui ſacrifiera tout au fiſc, remplira les coffres de ſon maître; il donnera à la nation & au trône l'éclat d'une puiſſance formidable: mais cet éclat paſſera comme l'éclair. Le déſeſpoir s'établira dans le cœur des ſujets. En mettant l'induſtrie aux abois, il aura tué la poule aux œufs d'or.

Ni par le légiſte hériſſé de formules & de ſubtilités juridiques; qui entretiendra une querelle continue entre le fiſc & la loi; rendra le fiſc trop odieux, & relâchera les liens d'une obéiſſance pénible, mais néceſſaire;

Ni par cet outré philantrope, qui se livrant à un patriotisme mal entendu, oubliera le fisc pour se livrer indiscrètement à de séduisantes impulsions de bienfaisance & de popularité : impulsions toujours louables dans un philosophe, mais auxquelles un ministre ne doit se prêter qu'avec circonspection. Car enfin, il faut une force publique; il faut un fisc qui l'alimente.

Ecartez sur-tout le prodigue. Comment l'homme qui a mal géré ses propres affaires, administrera-t-il celles d'un grand état? Quoi, il a dissipé ses fonds, & il sera économe du revenu public? Il a de la probité, de la délicatesse, des lumières même, le desir sincère de bien servir l'état: mais dans une circonstance & sur un objet de l'importance de celui dont il s'agit, ne vous en fiez qu'aux vertus de tempérament. Combien sont entrés vertueux dans le ministère, & qu'on ne reconnoissoit plus, qui ne se reconnoissoient plus eux-mêmes, en moins de six mois. Il y a peut-être moins de séductions au pied du trône que dans l'antichambre d'un ministre; & moins encore au pied du trône & dans l'antichambre des autres mi-

niſtres qu'à l'entrée du cabinet du miniſtre de la finance. Mais c'eſt trop s'arrêter ſur les impôts. Il faut parler de ce qu'on a imaginé pour y ſuppléer, le crédit public.

XI. Crédit public.

En général, ce qu'on nomme crédit n'eſt qu'un délai donné pour payer. L'uſage en fut inconnu dans les premiers âges. Chaque famille ſe contentoit de ce qu'une nature brute, de ce que des travaux groſſiers lui fourniſſoient. Bientôt commencèrent quelques échanges, mais ſeulement entre parens, entre voiſins. Ces liaiſons s'étendirent partout où les progrès de la ſociété multiplioient les beſoins ou les délices. Avec le tems, il ne fut plus poſſible d'avoir des denrées avec des denrées. Les métaux les remplacèrent & devinrent inſenſiblement la meſure commune de toutes choſes. Il arriva que les agens d'un commerce qui devenoit tous les jours plus conſidérable, manquèrent de l'argent néceſſaire pour leurs ſpéculations. Alors les marchandiſes leur furent livrées pour être payées à des époques plus ou moins prochaines; & cette heureuſe pratique dure encore & durera toujours.

Le crédit ſuppoſe une double confiance;

confiance dans la perſonne qui en a beſoin, & confiance dans ſes facultés. La première eſt la plus néceſſaire. Il eſt trop ordinaire qu'un débiteur de mauvaiſe foi trahiſſe ſes engagemens quoiqu'il ait aſſez de fortune pour les remplir, ou qu'il diſſipe cette fortune par une conduite imprudente ou peu modérée. Mais l'homme intelligent & juſte peut, par des opérations bien combinées, acquérir ou remplacer les moyens qui lui auroient manqué.

Les convenances réciproques de ceux qui vouloient vendre, de ceux qui vouloient acheter, ont donné naiſſance au crédit qui exiſte entre les membres d'une ſociété, ou même de pluſieurs ſociétés. Il diffère du crédit public, en ce que ce dernier eſt le crédit d'une nation conſidérée comme ne formant qu'un ſeul corps.

Entre le crédit particulier & le crédit public, il y a cette différence que l'un a le gain pour but, & l'autre la dépenſe. Il ſuit de-là que le crédit eſt richeſſe pour les négocians, puiſqu'il devient pour eux un moyen de s'enrichir, & qu'il eſt pour les gouvernemens une cauſe d'appauvriſſement, puiſqu'il

ne leur procure que la faculté de ſe ruiner. Un état qui emprunte, aliène une portion de ſon revenu pour un capital qu'il dépenſe. Il eſt donc plus pauvre après ces emprunts qu'il ne l'étoit avant cette opération funeſte.

Malgré la rareté de l'or & de l'argent, les gouvernemens anciens ne connurent pas l'uſage du crédit public, même à l'époque des plus funeſtes criſes. On formoit durant la paix un tréſor qui s'ouvroit dans des tems de troubles. Alors les métaux rentrés dans la circulation excitoient l'induſtrie, & rendoient, en quelque manière, légères les calamités inévitables de la guerre. Depuis que la découverte du Nouveau-Monde a rendu les métaux plus communs, les adminiſtrateurs des empires ſe ſont généralement livrés à des entrepriſes ſupérieures aux facultés des nations qu'ils gouvernoient, & ils n'ont pas craint de charger les générations futures des dettes qu'ils s'étoient permis de contracter. Cette chaîne d'oppreſſion s'eſt prolongée; elle doit lier nos derniers neveux, & s'appeſantir ſur tous les peuples & ſur tous les ſiècles.

Ce ſont l'Angleterre, la Hollande & la France, c'eſt-à-dire les plus opulentes nations de l'Europe, qui ont donné un ſi mauvais exemple. Ces puiſſances ont trouvé du crédit par la même raiſon que vous ne prêtez pas à l'homme qui vous demande l'aumône, mais à celui dont le brillant équipage vous éblouit. La confiance eſt la mère du prêt, & la confiance naît d'elle-même à l'aſpect d'un pays où la richeſſe du ſol ſe multiplie par l'activité d'un peuple induſtrieux, à la vue de ces ports renommés où ſe réuniſſent toutes les productions de l'univers.

Le ſite de ces trois états a auſſi encouragé le prêteur. Son gage, ce ne ſont pas ſeulement les revenus publics, mais encore les revenus particuliers dans leſquels le fiſc trouve au beſoin, ſon aliment & ſes reſſources. Dans les contrées qui, comme l'Allemagne, ſont ouvertes de tous côtés, & n'ont ni barrières, ni défenſes naturelles, ſi l'ennemi qui peut y entrer librement vient à s'y établir ou ſeulement à y ſéjourner, auſſitôt il lève, à ſon profit les revenus publics & s'applique même, par des contributions, une partie des revenus particuliers.

Qu'arrive-t-il alors aux créanciers du gouvernement ? Ce qui eſt arrivé à ceux qui ont des rentes dans les Pays-Bas Autrichiens & auxquels il eſt dû plus de trente années d'arrérage. Avec l'Angleterre, avec la France, avec la Hollande, toutes trois un peu plus ou un peu moins à l'abri de l'invaſion, il n'y a à redouter que les cauſes d'épuiſement, dont l'effet eſt plus lent & par conſéquent plus éloigné.

Mais ne ſeroit-ce pas à l'indigent d'emprunter & au riche de prêter ? Pourquoi donc les états qui ont le plus de reſſources ſont-ils les plus endettés ? C'eſt que la folie des nations eſt la même que celle des particuliers : c'eſt que plus ambitieuſes, elles ſe forment plus de beſoins : c'eſt que la confiance qu'elles ont dans leurs facultés, les aveugle ſur les dépenſes qu'elles peuvent faire : c'eſt qu'il n'y a point d'action contre elles, & qu'elles ſe ſont liquidées, lorſqu'elles ont le front de dire, je ne dois plus rien : c'eſt que les ſujets ne peuvent pas traduire en juſtice leur ſouverain : c'eſt qu'on n'a point vu & qu'on ne verra peut-être jamais une puiſſance prendre les armes en

faveur de ſes citoyens volés, ſpoliés par une puiſſance étrangère : c'eſt qu'un état s'aſſujettit pour ainſi dire ſes voiſins par des emprunts : c'eſt que la Hollande craint, à chaque inſtant, que le premier coup de canon qui crévera le flanc d'un de ſes vaiſſeaux, n'acquitte l'Angleterre avec elle : c'eſt qu'un édit daté de Verſailles peut du ſoir au matin acquitter ſans conſéquence la France avec Genève : c'eſt que ces motifs qu'il ſeroit honteux de s'avouer, agiſſent ſourdement dans l'ame & les conſeils des rois puiſſans.

L'uſage du crédit public, quoique ruineux pour tous les états, ne l'eſt pas pour tous au même point. Une nation qui a beaucoup de riches productions, dont le revenu entier eſt libre ; qui a toujours reſpecté ſes engagemens ; qui n'a pas l'ambition des conquêtes ; qui ſe gouverne elle-même : une telle nation trouvera de l'argent à meilleur marché, qu'un empire dont le ſol n'eſt pas abondant ; qui eſt ſurchargé de dettes ; qui entreprend au-delà de ſes forces ; qui a trompé ſes créanciers ; qui gémit ſous un gouvernement arbitraire. Le prêteur qui dic-

tera néceſſairement la loi, en proportionnera toujours la rigueur aux riſques qu'il lui faudra courir. Ainſi, un peuple dont les finances ſont en déſordre, tombera rapidement dans les derniers malheurs, par le crédit public: mais le gouvernement le mieux ordonné, y trouvera auſſi le terme de ſa proſpérité.

Mais, diſent quelques arithméticiens politiques, n'eſt-il pas utile aux états d'appeller dans leur ſein l'argent des autres nations, & les emprunts publics ne produiſent-ils pas cet effet important ? Oui, ſans doute, on attire les métaux des étrangers par cette voie, comme on l'attireroit en leur vendant une ou pluſieurs provinces de l'empire. Peut-être même ſeroit-il moins déraiſonnable de leur livrer le ſol, que de cultiver uniquement pour eux.

Mais ſi l'état n'empruntoit que de ſes ſujets, on ne livreroit pas le revenu national à des étrangers ? Non; mais la république énerveroit pluſieurs de ſes membres pour en engraiſſer un ſeul. Ne faut-il pas augmenter les impoſitions, en raiſon des intérêts qu'il faut payer, des capitaux qu'il

faut rembourser? Les propriétaires des terres, les cultivateurs, tous les citoyens ne se trouveront-ils pas plus chargés, que si on leur eût demandé directement & tout d'un coup, les sommes empruntées par le gouvernement? Leur position est la même que s'ils eussent emprunté eux-mêmes, au lieu de faire des économies sur leurs dépenses ordinaires, pour subvenir à une dépense accidentelle.

Mais les papiers publics qui résultent des emprunts faits par le gouvernement, augmentent la masse des richesses circulantes, donnent une grande extension aux affaires, facilitent toutes les opérations. Hommes aveugles! voulez-vous voir tout le vice de votre politique? Poussez-la aussi loin qu'elle peut aller; faites emprunter par l'état tout ce qu'il peut emprunter; accablez-le d'intérêts à payer; mettez-le ainsi dans la nécessité de forcer tous les impôts: vous verrez qu'avec vos richesses circulantes, bientôt vous n'aurez plus de richesses renaissantes pour vos consommations & pour le commerce. L'argent & les papiers qui le représentent, ne circulent pas d'eux-mêmes, &

ſans les mobiles qui les mettent en mouvement. Tous ces différens ſignes ne figurent qu'à raiſon des ventes & des achats qui ſe font. Couvrez d'or, ſi vous voulez, l'Europe entière. Si elle n'a point de marchandiſes dans le commerce, cet or ſera ſans activité. Multipliez ſeulement les effets commerçables, & ne vous embarraſſez pas des ſignes; la confiance & la néceſſité les ſauront bien établir ſans vous. Gardez-vous, ſur-tout, de vouloir les multiplier par des moyens qui diminueroient néceſſairement la maſſe de vos productions renaiſſantes.

Mais l'uſage du crédit public met une puiſſance en état de faire la loi aux autres puiſſances. Ne verra-t-on jamais que cette reſſource eſt commune à toutes les nations? Si c'eſt une eſpèce de grand chemin dont vous puiſſiez vous ſervir pour aller à votre ennemi, ne pourra-t-il pas s'en ſervir pour venir à vous? Le crédit des deux peuples ne ſera-t-il pas proportionné à leurs richeſſes reſpectives? & ne ſe trouveront-ils pas ruinés, ſans avoir eu l'un ſur l'autre d'autres avantages que ceux dont ils jouiſſoient indépendamment de tout emprunt? Quand je

vois des monarques & des empires se battre & s'acharner les uns sur les autres, au milieu de leurs dettes, de leurs fonds publics, & de leurs revenus engagés ; il me semble voir, dit un écrivain philosophe, des gens qui s'escriment avec des bâtons dans la boutique d'un fayancier au milieu des porcelaines.

Il y auroit peut-être de la témérité à assurer que, dans aucune circonstance, le service public ne pourra exiger l'aliénation d'une portion des revenus publics. Les scènes qui agitent la terre sont si variées ; les empires sont exposés à de si étranges révolutions ; le champ des événemens est si étendu ; la politique frappe des coups si surprenans, qu'il n'est pas donné à la sagesse humaine de tout prévoir, de tout calculer. Mais ici, c'est la conduite pratique des gouvernemens qui nous occupe, & non une situation bizarre, qui vraisemblablement ne se présentera jamais.

Tout état qui ne sera pas détourné de la voie ruineuse des emprunts par les considérations que nous venons de peser, creusera lui-même sa tombe. La facilité d'avoir beau-

coup d'argent à la fois, jettera un gouvernement dans toutes ſortes d'entrepriſes injuſtes, téméraires, diſpendieuſes; lui fera hypothéquer l'avenir pour le préſent, & jouer le préſent pour l'avenir. Un emprunt en attirera un autre; & pour accélérer le dernier, on groſſira de plus en plus l'intérêt.

Ce déſordre fera paſſer le fruit du travail dans quelques mains oiſives. La facilité de jouir ſans rien faire, attirera tous les gens riches, tous les hommes vicieux, tous les intriguans dans une capitale, avec un cortège de valets dérobés à la charrue; des filles ravies à l'innocence & au mariage; des ſujets de tout ſexe voués au luxe; inſtrumens, victimes, objets ou jouets de la molleſſe & des voluptés.

La ſéduction des dettes publiques ſe communiquera de plus en plus. Dès qu'on peut moiſſonner ſans labourer, tout le monde ſe jette dans cette eſpèce de négoce, qui eſt, tout-à-la-fois, lucratif & facile. Les propriétaires & les négocians veulent devenir rentiers. On change ſon argent en papier d'état, parce que c'eſt le ſigne le plus portatif, le moins ſujet à l'altération du tems, à l'injure

des ſaiſons, à l'avidité des traitans. L'agriculture, le commerce & l'induſtrie, ſouffrent de la préférence qu'on donne aux ſignes ſur les choſes. Comme l'état dépenſe toujours mal ce qu'il a mal acquis, à meſure que ſes dettes s'accumulent, il augmente les impôts pour payer les intérêts. Ainſi toutes les claſſes actives & fécondes de la ſociété ſont dépouillées, épuiſées par la claſſe pareſſeuſe & ſtérile des rentiers. L'augmentation des impôts fait hauſſer le prix des denrées, & par-là celui de l'induſtrie. Dès-lors la conſommation diminue, parce que l'exportation ceſſe auſſi tôt que la marchandiſe eſt trop chère pour ſoutenir la concurrence. Les terres & les manufactures languiſſent également.

L'impuiſſance où ſe trouve l'empire de faire face à ſes engagemens, le réduit à s'en libérer par la voie la plus deſtructive de la liberté des citoyens & de la puiſſance du ſouverain, par la banqueroute. Alors les édits d'emprunts ſont payés en édits de réduction. Alors ſont trahis les ſermens du monarque & les droits des peuples. Alors eſt perdue ſans retour la baſe de tous les gouvernemens, la confiance publique. Alors eſt renverſée la fortune

fortune de l'homme riche, eſt arraché au pauvre le fruit de ſes longues veilles, qu'il avoit confié au fiſc pour avoir une ſubſiſtance dans ſa vieilleſſe. Alors ſont ſuſpendus les travaux, les ſalaires, & tombent dans une eſpèce de paralyſie une multitude de bras laborieux, auxquels il ne reſte des mains que pour mendier. Alors les atteliers ſe vuident, les hôpitaux ſe rempliſſent comme dans une épidémie. Alors les cœurs ſont remplis de rage contre le prince, & tout retentit d'imprécations contre ſes agens. Alors eſt condamné aux larmes le foible qui peut ſe réſoudre à une vie miſérable; eſt armé d'un poignard, qu'il tourne contre lui-même ou contre ſon concitoyen, celui à qui la nature a donné une ame impatiente & forte. Alors ſont anéantis l'eſprit, les mœurs, la ſanté d'une nation; l'eſprit, par l'abattement & la douleur; les mœurs, par la néceſſité des reſſources urgentes, toujours criminelles ou malhonnêtes; la ſanté, par les mêmes ſuites qui naîtroient d'une diſette générale & ſubite. Miniſtres ſouverains, comment l'image d'une pareille calamité pourroit-elle vous laiſſer tranquilles & ſans remords? S'il

eſt un grand juge qui vous attende, comment oſerez-vous paroître devant lui? Quelle ſentence en pourrez-vous eſpérer? N'en doutez pas, ce ſera celle que les malheureux que vous avez faits, & dont il étoit l'unique vengeur, auront invoquée ſur vous. Maudits dans ce monde, vous le ſerez encore dans l'autre. Telle eſt la fin des emprunts; jugez par-là de leur principe.

XII. Beaux-arts & belles-lettres.

Après avoir examiné les pivots & les colonnes de toute ſociété policée, jettons un coup-d'œil ſur les ornemens & ſur la décoration de l'édifice. Ce ſont les beaux-arts & les belles-lettres.

La nature eſt le modèle des uns & des autres. La voir & la bien voir; la choiſir; la rendre ſcrupuleuſement; en corriger les défauts; l'embellir ou en rapprocher les beautés éparſes pour en former un tout merveilleux: ce ſont autant de talens infiniment rares. Quelques-uns peuvent naître avec l'homme de génie; d'autres ſont le produit de l'étude & des travaux de pluſieurs grands hommes. On eſt ſublime; mais on manque de goût. On a de l'imagination, de l'invention; mais on eſt fougueux, incorrect. Il ſe

paſſe des ſiècles avant l'apparition d'un orateur, d'un poëte, d'un peintre, d'un ſtatuaire en qui le jugement qui compte ſes pas tempère la chaleur qui veut courir.

C'eſt principalement l'utilité qui a donné naiſſance aux lettres, & l'agrément aux beaux-arts.

Dans la Grèce, ils furent enfans du ſol même. Le Grec favoriſé du plus heureux climat, avoit ſans ceſſe ſous les yeux le ſpectacle d'une nature merveilleuſe, ſoit par ſes charmes, ſoit par ſon horreur; des fleuves rapides; des montagnes eſcarpées; d'antiques forêts; des plaines fertiles; de riantes valées; des côteaux délicieux; la mer tantôt calme, tantôt agitée: tout ce qui échauffe l'ame, tout ce qui émeut & agrandit l'imagination. Imitateur ſcrupuleux, il la rendit d'abord telle qu'il la voyoit. Bientôt il mit du diſcernement entre les modèles. Les principales fonctions des membres lui en indiquèrent les vices les plus groſſiers qu'il corrigea. Il en ſentit enſuite les moindres imperfections, qu'il corrigea encore; & ce fut ainſi qu'il s'éleva peu-à-peu au beau idéal, c'eſt-à-dire, au concept d'un être qui eſt poſſible

peut-être, mais qui n'exifte pas: car la nature ne fait rien de parfait. Rien n'y eft régulier, & rien n'y eft déplacé. Trop de caufes confpirent en même tems au développement, je ne dis pas d'un animal entier, mais des moindres parties femblables d'un animal, pour qu'on y retrouve de la fymmétrie. Le beau de la nature confifte dans un enchaînement rigoureux d'imperfections. On peut accufer le tout, mais dans ce tout, chaque partie eft parfaitement ce qu'elle doit être. L'étude d'une fleur, de la branche d'un arbre, d'une feuille, fuffit pour s'en affurer.

Ce fut par cette voie lente & pénible que la peinture & la fculpture arrivèrent à ce degré qui nous étonne dans le Gladiateur, dans l'Antinoüs, dans la Vénus de Médicis. Ajoutez à ces caufes heureufes une langue harmonieufe dès fon origine; avant la naiffance des arts, un poëte fublime, un poëte rempli d'images riantes & terribles; l'efprit de la liberté; l'exercice des beaux-arts interdit à l'efclave; le commerce des artiftes avec les philofophes; leur émulation foutenue par des travaux, des récompenfes & des éloges; la vue continuelle du corps

humain dans les bains & dans les gymnases, leçon assidue pour l'artiste, & principe d'un goût délicat dans la nation ; les vêtemens larges & fluents qui ne déformoient aucune partie du corps, en la serrant, en la gênant ; des temples sans nombre à décorer des statues, des dieux & des déesses, & en conséquence un prix inestimable attaché à la beauté qui devoit servir de modèle ; l'usage de consacrer par des monumens les actions mémorables & les grands hommes.

Homère avoit donné le ton à la poésie épique. Les jeux olympiques hâtèrent les progrès de la poésie lyrique, de la musique & de la tragédie. L'enchaînement des arts les uns avec les autres, influa sur l'architecture. L'éloquence prit de la grandeur & du nerf au milieu des intérêts publics.

Le Romain, imitateur des Grecs en tout genre, resta au-dessous de ses modèles : il n'en eut ni la grace, ni l'originalité. A côté de ses beautés réelles, on remarqua souvent l'effort d'un copiste habile, & c'étoit presque une nécessité. Si les chefs-d'œuvre qu'il avoit sous les yeux eussent été anéantis, son génie abandonné à son propre élan & à son énergie

naturelle, auroit, après quelques essais, après quelques écarts, poussé très-loin sa carrière ; & ses ouvrages auroient eu un caractère de vérité qu'ils ne pouvoient avoir, exécutés moitié d'après nature, moitié d'après les productions d'une école dont l'esprit lui étoit inconnu. Il étoit devant ces originaux comme devant l'œuvre du créateur. On ignore comment il s'est fait.

Cependant un goût sévère présidoit à toutes les compositions de Rome. Il guidoit également les artistes & les écrivains. Leurs ouvrages étoient l'image ou la copie de la vérité. Le génie de l'invention, le génie de l'exécution ne franchissoient jamais les bornes convenables. Au milieu de l'abondance & des richesses, les graces étoient dispensées avec sagesse. Tout ce qui étoit au-delà du beau étoit habilement retranché.

C'est une expérience de toutes les nations & de tous les âges, que ce qui est arrivé à sa perfection ne tarde pas à dégénérer. La révolution est plus ou moins rapide, mais toujours infaillible. Chez les Romains, elle fut l'ouvrage de quelques écrivains ambitieux qui ne voyant point de jour à surpasser ou

même à égaler leurs prédéceſſeurs, imaginèrent de s'ouvrir une nouvelle carrière. A des plans fortement conçus, à des idées lumineuſes & profondes, à des images pleines de nobleſſe, à des tours d'une grande énergie, à des expreſſions aſſorties à tous les ſujets, on ſubſtitua l'eſprit de ſaillie, des rapports plus ſinguliers que vrais, un contraſte continuel de mots ou de penſées, un ſtyle rompu, découſu, plus piquant que naturel; les défauts que produit le deſir habituel de briller & de plaire. Les arts furent entraînés dans le même tourbillon; ils furent outrés, maniérés, affectés comme l'éloquence & la poéſie. Toutes les productions du génie portèrent le même caractère de dégradation.

Elles en ſortirent, mais pour tomber dans une plus fâcheuſe encore. Les premiers hommes auxquels il fut donné de cultiver les arts, ſe propoſoient de faire des impreſſions vives & durables. Pour atteindre plus ſûrement leur but, ils crurent devoir agrandir tous les objets. Cette erreur, qui étoit une ſuite preſque néceſſaire de leur inexpérience, les pouſſa à l'exagération. Ce qu'on avoit fait d'abord par ignorance, fut renou-

vellé depuis par flatterie. Les empereurs qui avoient élevé une puissance illimitée sur les ruines de la liberté romaine, ne voulurent plus être de simples mortels. Pour satisfaire cet extravagant orgueil, il fallut leur donner les attributs de la divinité. Leurs images, leurs statues, leurs palais, tout s'éloigna des vraies proportions, tout devint colossal. Les nations se prosternèrent devant ces idoles, & l'encens brûla sur leurs autels. Les peuples & les artistes entraînèrent les poëtes, les orateurs & les historiens, dont la personne eût été exposée, dont les écrits auroient paru des satyres, s'ils se fussent renfermés dans les bornes du vrai, du goût & de la décence.

Tel étoit au midi de l'Europe, le déplorable état des arts & des lettres, lorsque des hordes barbares sorties des régions du Nord, anéantirent ce qui n'étoit que corrompu. Ces peuples, après avoir couvert les campagnes d'ossemens, après avoir jonché les provinces de cadavres, se jettèrent avec la fureur qui leur étoit naturelle sur les villes. Ils renversèrent de fond en comble plusieurs de ces superbes cités où étoit réuni ce que

l'induſtrie, ce que le génie de l'homme avoit enfanté de plus parfait, les livres, les tableaux, les ſtatues. Ceux de ces précieux monumens qu'on n'avoit pas détruits ou incendiés, étoient mutilés ou conſacrés aux plus vils uſages. Des ruines ou des cendres couvroient obſcurément le peu qui avoit échappé à la dévaſtation. Rome même, pluſieurs fois ſaccagée par des brigands féroces, étoit à la fin devenue leur repaire. Cette maîtreſſe des nations, ſi long-tems la terreur & l'admiration de l'univers, n'étoit plus qu'un objet de mépris ou de pitié. Au milieu des décombres de l'empire, quelques malheureux échappés au glaive ou à la famine, languiſſoient honteuſement, eſclaves de ces ſauvages, dont ils avoient ignoré juſqu'au nom, ou qu'ils avoient enchaînés & foulés aux pieds.

L'hiſtoire a conſervé le ſouvenir de pluſieurs peuples belliqueux, qui ayant ſubjugué des nations éclairées, en avoient adopté les mœurs, les loix & les connoiſſances. A la trop funeſte époque qui nous occupe, ce furent les vaincus qui s'aſſimilèrent baſſement à leurs barbares vainqueurs. C'eſt

que les lâches qui subissoient un joug étranger avoient beaucoup perdu des lumières & du goût de leurs aïeux : c'est que le peu qui leur en restoit, n'étoit pas suffisant pour éclairer un conquérant, plongé dans l'ignorance la plus grossière, & que des succès faciles avoient accoutumé à regarder les arts comme une occupation frivole, comme un instrument de servitude.

Avant ce siècle de ténèbres, le christianisme avoit détruit en Europe les idoles de l'antiquité païenne, & n'avoit conservé quelques arts que pour servir de soutien à l'empire de la persuasion, & pour seconder la prédication de l'évangile. A la place d'une religion embellie, égayée par les divinités riantes de la Grèce & de Rome, il avoit substitué des images de terreur & de tristesse, conformes aux tragiques événemens qui avoient signalé sa naissance & ses progrès. Les siècles gothiques nous ont laissé des monumens, où la hardiesse & la majesté respirent à travers les ruines du goût & de l'élégance. Tous ces temples furent bâtis en croix, couverts de croix, remplis de croix, décorés de scènes horribles & funèbres, d'é-

chafauds, de ſupplices, de martyrs, de bourreaux.

Que devinrent les arts, condamnés à effaroucher continuellement l'imagination par des ſpectacles de ſang, de mort & d'enfer? Hideux comme leurs modèles; féroces comme les princes & les pontifes qui les employoient; bas & rampans comme les adorateurs de leurs ouvrages, ils épouvantèrent les enfans dès le berceau; ils aggravèrent les horreurs du tombeau par une perſpective éternelle d'ombres effrayantes; ils attriſtèrent la face de la terre.

Enfin le tems vint de diminuer ces échafaudages de la religion, de la police ſociale; & c'eſt la Grèce qui nous l'apprit.

Cette contrée eſt aujourd'hui barbare & très-barbare. Elle gémit dans les fers & dans l'ignorance. Son climat & des ruines ſont ce qui lui reſte. Nul veſtige d'urbanité, d'émulation, d'induſtrie. Plus d'entrepriſes pour le bien public, plus d'activité pour les productions du génie, plus de ferveur pour la reſtauration des arts, plus de zèle pour le recouvrement de la liberté. On ne ſonge ni à la gloire de Thémiſtocle & d'Alcibiade,

ni aux talens de Sophocle & de Démosthene, ni aux lumières de Licurgue & de Platon, ni à la politique de Pisistrate & de Periclès, ni aux travaux de Phidias & d'Apelle. Tout a subi le joug du despotisme, tout a péri; & une nuit profonde couvre cette région, autrefois si féconde en merveilles.

Les esclaves qui marchent sur les débris des statues, des colonnes, des palais, des temples, des amphithéâtres, & qui foulent aveuglément tant de richesses, ont perdu jusqu'au souvenir des grandes choses dont leur patrie fut le théâtre. Ils ont dénaturé jusqu'aux noms des villes & des provinces. On les voit surpris que le desir d'acquérir des connoissances ramène dans leurs foyers des savans ou des artistes. Devenus insensibles aux restes inappréciables de leur splendeur anéantie, ils desireroient au monde entier la même indifférence. Pour visiter ces lieux intéressans, il faut en acheter chérement la permission, courir de grands risques, & s'appuyer encore de l'autorité.

Ces peuples, quoiqu'en proie durant dix ou douze siècles, dans l'intérieur de leur

empire, à des guerres civiles, à des guerres religieuſes, à des guerres ſcholaſtiques, & au-dehors expoſés à des combats ſanglans, à des invaſions deſtructives, à des pertes continuelles, conſervoient encore quelque goût & quelques lumières; lorſque les diſciples de Mahomet, qui armés du glaive & de l'alcoran avoient rapidement ſubjugué toutes les parties d'une ſi grande domination, s'emparèrent de la capitale même.

A cette époque, les beaux-arts tournèrent avec les lettres de la Grèce en Italie, par la Méditerranée, qui faiſoit commercer l'Aſie avec l'Europe. Les Huns, ſous le nom de Goths, les avoient chaſſés de Rome à Conſtantinople; ces mêmes Huns, ſous le nom de Turcs, les repouſſèrent de Conſtantinople à Rome. Cette ville, dont le deſtin étoit de dominer par la force ou par la ruſe, accueillit & reſſuſcita les arts enſevelis ſous des tombeaux antiques.

Des murailles, des colonnes, des ſtatues, des vaſes, ſortirent de la pouſſière des ſiècles & des ruines de l'Italie, pour ſervir de modèle à la régénération des beaux-arts. Le génie, qui préſide au deſſin, éleva trois arts

à la fois ; je veux dire l'architecture, où la commodité même ordonna les proportions de la symmétrie, qui contribue au plaisir des yeux ; la sculpture, qui flatte les rois & récompense les grands hommes ; la peinture, qui perpétue le souvenir des belles actions & les soupirs des ames tendres. L'Italie seule eut plus de villes superbes, plus de magnifiques édifices, que tout le reste de l'Europe ensemble. Rome, Florence & Venise enfantèrent trois écoles de peintres originaux. Tant le génie appartient à l'imagination, & l'imagination au climat. Si l'Italie eût possédé les trésors du Mexique & les productions de l'Asie, combien les arts se seroient encore plus enrichis de la découverte des deux Indes !

Cette région, autrefois féconde en héros, & depuis en artistes, vit refleurir les lettres, compagnes inséparables des arts. Elles étoient étouffées par le barbarisme continuel d'une latinité corrompue & défigurée par la religion. Un mêlange de théologie Egyptienne, de philosophie Grecque, de poésie Hébraïque : telle étoit la langue latine dans la bouche des moines qui chantoient la nuit,

enſeignoient le jour des choſes & des paroles qu'ils n'entendoient pas.

La mythologie des Romains fit renaître dans la littérature les graces de l'antiquité. L'eſprit d'imitation les emprunta d'abord ſans choix. L'uſage amena le goût, dans l'emploi de ces richeſſes. Le génie Italien, trop fécond pour ne pas créer, mêla ſes hardieſſes, ſes caprices même aux règles & aux exemples de ſes anciens maîtres; les fictions de la féerie à celles de la fable. Les mœurs du ſiècle & le caractère national imprimèrent leur teinte aux ouvrages de l'imagination. Pétrarque avoit peint cette beauté virginale & céleſte qui ſervoit de modèle aux héroïnes de la chevalerie. Armide fut l'emblême de la coquetterie qui régnoit alors en Italie. L'Arioſte confondit tous les genres dans un ouvrage qu'on peut appeller un labyrinthe de poéſie, plutôt qu'un poëme. Cet auteur ſera dans l'hiſtoire de la littérature, iſolé, comme les palais enchantés qu'il a bâtis dans les déſerts.

Les lettres & les arts, après avoir traverſé les mers, franchirent les Alpes. De même que les croiſades avoient apporté les

romans Orientaux en Italie, les guerres de Charles VIII & de Louis XII transportèrent en France quelques germes de bonne littérature. François I, s'il ne fût pas allé disputer le Milanez à Charles-Quint, n'auroit peut-être jamais recherché le nom de *pere des lettres* : mais ces germes de culture & de lumière, furent noyés dans des guerres de religion. On les recueillit, pour ainsi dire, dans le sang & le carnage ; & le tems vint où ils devoient éclorre & fructifier. Le seizième siècle avoit été celui de l'Italie ; le suivant fut celui de la France, qui, par les victoires de Louis XIV, ou plutôt par le génie des grands hommes qui se rencontrèrent en foule sous son règne, mérita de faire une époque dans l'histoire des beaux-arts.

Ainsi qu'en Italie, on vit en France le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme. Il respira dans le marbre & sur la toile ; dans les édifices & les jardins publics, comme dans l'éloquence & la poésie. Tout lui fut soumis, & les arts ingénieux qui dépendent de la main, & ceux qui sont uniquement du domaine de la pensée. Tout sentit son empreinte. Les couleurs

visibles

visibles de la nature, vinrent animer les ouvrages de l'imagination, & les passions humaines vivifièrent les dessins du crayon. L'homme donna de l'esprit à la matière, & du corps à l'esprit. Mais, qu'on l'observe bien, ce fut dans un moment où l'amour de la gloire échauffoit une nation grande & puissante par la situation & l'étendue de son empire. L'honneur qui l'élevoit à ses propres yeux, qui la caractérisoit alors aux yeux de toute l'Europe, l'honneur étoit son ame, son instinct, & lui tenoit lieu de cette liberté qui avoit créé tous les arts du génie dans les répubiques d'Athènes & de Rome; qui les avoit fait revivre dans celle de Florence; qui les forçoit de germer sur les bords nébuleux & froids de la Tamise.

Que n'eût pas fait le génie en France sous la seule influence des loix, s'il osa de si grandes choses sous l'empire du plus absolu des rois? En voyant ce que le patriotisme a donné d'énergie aux Anglois, malgré l'inactivité du climat; jugez de ce qu'il auroit produit chez les François, où le ciel le plus doux invite un peuple vif & sensible, à créer, à jouir? Un pays où l'on trouve,

comme autrefois en Grèce, des esprits ardens & propres à l'invention sous un ciel qui les échauffe de ses plus beaux rayons : des bras nerveux, sous un climat où le froid même excite au travail : des provinces tempérées, entre le nord & le midi : des ports de mer secondés par des fleuves navigables : de vastes plaines abondantes en grains : des côteaux chargés de pampres & de fruits de toutes les espèces : des salines qu'on peut multiplier à son gré : des prairies couvertes de chevaux : des montagnes où croissent les plus beaux bois : par-tout une terre peuplée d'hommes laborieux, les premières ressources pour la subsistance, les matières communes des arts, & les superfluités du luxe : en un mot, le commerce d'Athènes, l'industrie de Corinthe, les soldats de Sparte, & les troupeaux d'Arcadie ? Avec tous ces avantages de la Grèce, la France auroit porté les beaux-arts aussi loin que cette mère du génie, si elle avoit eu les mêmes loix, le même exercice de la raison & de la liberté, créatrices des grands hommes, souveraines des grands peuples.

Après la supériorité de la législation, il

n'a manqué peut-être aux nations modernes, pour égaler les anciennes dans les travaux de l'esprit humain, que des langues plus heureuses. Les Romains qui, comme les Grecs, connoissoient l'influence du dialecte sur les mœurs, avoient recherché à étendre le leur avec leurs armes; & ils étoient parvenus à le faire adopter par-tout où ils avoient établi leur domination. A l'exception de quelques hommes obscurs qui s'étoient réfugiés dans des montagnes inaccessibles, l'Europe presque entière parloit latin. Mais l'invasion des Barbares ne tarda pas à le dénaturer. Aux sons tendres & harmonieux d'un idiome poli par le génie & par des organes délicats, ces peuples guerriers & chasseurs mêlèrent les accens rudes, les expressions grossières qu'ils apportoient de leurs sombres forêts, de leur âpre climat. Bientôt il y eut autant de jargons divers qu'il y avoit de gouvernemens. A la renaissance des lettres, ces jargons devoient prendre naturellement un ton plus élevé, une prononciation plus agréable. Cette amélioration ne se fit que très-lentement, parce que tous ceux qui se sentoient quelque talent pour écrire, dédai-

gnant un langage ſans grace, ſans force, ſans aménité, employèrent bien ou mal dans leurs productions le langage des anciens Romains.

Ce furent les Italiens qui ſecouèrent les premiers ce joug humiliant. Leur langue, avec du ſon, de l'accent & du nombre, a pris tous les caractères de la poéſie & tous les charmes de la muſique. Ces deux arts l'ont conſacrée aux délices de l'harmonie comme ſon plus doux organe.

La langue Françoiſe règne dans la proſe. Si ce n'eſt pas le langage des dieux, c'eſt celui de la raiſon & de la vérité. La proſe parle ſur-tout à l'eſprit dans la philoſophie, l'étude conſtante de ces ames privilégiées de la nature, qui ſemblent placées entre les rois & les peuples pour inſtruire & diriger les hommes. Dans un tems où la liberté n'a plus de tribunes ni d'amphithéâtres pour agiter de vaſtes aſſemblées, une langue qui ſe multiplie dans les livres, qui ſe fait lire chez toutes les nations, qui ſert d'interprète commun à toutes les autres langues, & d'inſtrumens à toutes ſortes d'idées : une langue anoblie, épurée, adoucie, & ſur-tout fixée par le génie des écrivains & la politeſſe des

courtiſans, devient enfin univerſelle & dominante.

La langue Angloiſe a produit auſſi ſes poëtes & ſes proſateurs qui lui ont donné un caractère d'énergie & d'audace propre à l'immortaliſer. Qu'on l'apprenne chez tous les peuples qui aſpirent à n'être pas eſclaves. Ils oſeront penſer, agir, & ſe gouverner eux-mêmes. Elle n'eſt pas la langue des mots, mais celle des idées; & les Anglois n'en ont eu que de fortes. Ce ſont eux qui ont dit les premiers, *la majeſté du peuple*; & ce ſeul mot conſacre une langue.

L'Eſpagnol n'a proprement eu juſqu'à préſent ni poéſie, ni proſe, avec une langue organiſée pour exceller dans l'une & dans l'autre. Eclatante comme l'or pur, & ſonore comme l'argent, ſa marche eſt grave & meſurée comme la danſe de ſa nation; elle eſt noble & décente comme les mœurs de l'antique chevalerie. Cette langue pourra ſoutenir un rang, acquérir même de la ſupériorité lorſqu'elle aura beaucoup d'écrivains, tels que Cervantez & Mariana. Quand ſon académie aura fait taire l'inquiſition avec ſes univerſités, cette langue s'élévera d'elle-

même aux grandes idées, aux ſublimes vérités où l'appelle la fierté naturelle du peuple qui la parle.

Avant toutes les autres langues vivantes, eſt l'Allemand, cette langue mère, originelle eſt indigène de l'Europe. C'eſt elle qui a formé l'Anglois & même le François par ſon mélange avec la langue latine. Mais peu faite, ce ſemble, pour les yeux & pour des organes polis, elle eſt reſtée dans la bouche du peuple ſans oſer entrer que bien tard dans les livres. Sa diſette d'écrivains annonçoit un pays où les beaux-arts, la poéſie & l'éloquence ne devoient pas fleurir. Mais tout-à-coup le génie y a pris ſon eſſor; & des poëtes originaux en plus d'un genre y ſont éclos en aſſez grand nombre, pour entrer en rivalité avec les autres nations.

Les langues ne pouvoient ſe cultiver & ſe polir juſqu'à un certain degré, ſans que les arts de toute eſpèce ne ſuiviſſent ce degré de perfection. Auſſi leurs monumens ſont-ils tellement multipliés en Europe, que la barbarie des ſiècles & des peuples à venir aura de la peine à les détruire entièrement.

Cependant comme l'eſpèce humaine n'eſt qu'une matière de fermentations & de révolutions, il ne faut qu'un génie ardent, un enthouſiaſte, pour mettre de nouveau la terre en combuſtion. Les peuples de l'Orient ou du Nord, ſoumis au deſpotiſme, ſont encore tout prêts à répandre leurs ténèbres & leurs chaînes dans toute l'Europe. Ne ſuffiroit-il pas d'une irruption des Turcs ou des Africains en Italie, pour y renverſer les temples & les palais, pour y confondre dans une ruine générale les idoles de la religion avec les chefs-d'œuvre des arts? Et nous aurions d'autant moins de courage pour défendre ces ouvrages de notre luxe, que nous y ſommes plus attachés. Une ville qui a coûté deux ſiècles à décorer, eſt brûlée & ſaccagée en un jour. Un Tartare briſera peut-être, d'un ſeul coup de hache, cette ſtatue de Voltaire que Pigalle n'aura pas achevée en dix ans: & nous travaillons encore pour l'immortalité, vains atômes pouſſés les uns par les autres dans la nuit d'où nous venons! Peuples, artiſtes ou ſoldats, qu'êtes-vous entre les mains de la nature, que le jouet de ſes loix, deſtinés

tour-à-tour à mettre de la pouffière en œuvre, & cette œuvre en pouffière ?

Mais c'eft par les arts que l'homme jouit de fon exiftence, & qu'il fe furvit à lui-même. Les fiècles d'ignorance ne fortent jamais du néant. Il n'en refte pas plus de trace après qu'avant leur époque. On ne peut dire le lieu & le tems où ils s'écoulèrent, ni graver fur la terre d'un peuple barbare : C'EST ICI QU'IL FUT ; puifqu'il ne laiffe pas même des ruines pour annales. L'invention feule donne à l'homme de la puiffance fur la matière & fur le tems. Le génie d'Homère a rendu les caractères de la langue Grecque ineffaçables. L'harmonie & la raifon ont mis l'éloquence de Cicéron au-deffus de tous les orateurs facrés. Les pontifes eux-mêmes, amollis, éclairés par la lumière & le charme des arts, en les admirant & les protégeant, ont aidé l'efprit humain à brifer les chaînes de la fuperftition. Le commerce a hâté les progrès de l'art par le luxe des richeffes. Tous les efforts de l'efprit & de la main fe font réunis pour embellir & perfectionner la condition de l'efpèce humaine. L'induftrie & l'invention,

avec les jouiſſances du Nouveau - Monde, ont pénétré juſqu'au cercle polaire, & les beaux-arts tâchent de forcer la nature à Pétersbourg.

Les orateurs, les poëtes, les hiſtoriens, les peintres, les ſtatuaires ſont faits pour être les amis des grands hommes. Hérauts de leur renommée pendant qu'ils vivent, ils en ſont les conſervateurs éternels quand ils ne ſont plus. En les portant à l'immortalité, ils y vont eux-mêmes. C'eſt par les uns & par les autres que les nations ſe diſtinguent entre les nations contemporaines. Après les avoir illuſtrées, les arts les enrichiſſent encore quand elles ſont devenues indigentes. C'eſt Rome l'ancienne qui nourrit aujourd'hui la moderne Rome. Peuples qu'ils honorent dans le préſent & dans l'avenir, honorez-les ſi vous n'êtes pas des ingrats. Vous paſſerez, mais leurs productions ne paſſeront pas. Le flambeau qui vous éclaire, le génie s'éteindra parmi vous ſi vous le négligez; & après avoir marché pendant quelques ſiècles dans les ténèbres, vous tomberez dans l'abyme de l'oubli qui a englouti tant de nations qui vous ont précédés,

non parce qu'elles ont manqué de vertus; mais d'une voix ſacrée qui les célébrât.

Gardez-vous ſur-tout d'ajouter la perſécution à l'indifférence. C'eſt bien aſſez qu'un écrivain brave le reſſentiment du magiſtrat intolérant, du prêtre fanatique, du grand ſeigneur ombrageux, de toutes les conditions entêtées de leurs prérogatives, ſans être encore expoſé aux ſévérités du gouvernement. Infliger au philoſophe une peine infamante & capitale, c'eſt le condamner à la puſillanimité ou au ſilence; c'eſt étouffer le génie ou le bannir; c'eſt arrêter l'inſtruction nationale & le progrès des lumières.

Ces réflexions ſont, dira-t-on, d'un homme qui a bien réſolu de parler ſans ménagement des perſonnes & des choſes; des perſonnes, à qui l'on n'oſe guère s'adreſſer avec franchiſe; des choſes, ſur leſquelles un écrivain, doué d'un peu de ſens, ne penſe ni ne s'exprime comme le vulgaire, & qui ne ſeroit pas fâché d'échapper à la proſcription. Cela ſe peut; & quel mal y auroit-il à cela? Cependant, quoi qu'il en puiſſe arriver, jamais je ne trahirai l'honorable cauſe de la liberté. Si je n'en recueillois que

des malheurs, ce que je ne crois, ni ne redoute, tant pis pour l'auteur de mon infortune. Pour un inſtant de ma durée dont il auroit diſpoſé avec injuſtice & avec violence, il reſteroit déteſté pendant ſa vie. Son nom paſſeroit aux ſiècles à venir couvert d'ignominie; & cette ſentence cruelle ſeroit indépendante du peu de valeur, du peu de mérite de mes productions.

XIII. Philoſophie.

Au char des lettres & des arts, eſt attachée la philoſophie qui devroit, ce ſemble, en tenir le timon: mais qui, n'arrivant qu'après eux, ne doit marcher qu'à leur ſuite. Les arts naiſſent des beſoins même de la ſociété, dans l'enfance de l'eſprit humain. Les lettres ſont les fleurs de ſa jeuneſſe. Filles de l'imagination qui aime la parure, elles ornent tout ce qu'elles touchent; & ce goût d'embelliſſement crée ce qu'on appelle proprement les beaux-arts ou les arts de luxe & de décoration qui poliſſent les premiers arts, enfans du beſoin. C'eſt alors qu'on voit les génies aîlés de la ſculpture voler ſur les portiques de l'architecture; les génies de la peinture entrer dans les palais, y deſſiner l'Olympe ſur un plafond, y retracer ſur la

laine & ſur la ſoie toutes les ſcènes animées de la campagne, y reproduire ſur la toile les utiles vérités de l'hiſtoire, & les agréables chimères de la fable.

Quand l'eſprit s'eſt exercé ſur les plaiſirs de l'imagination & des ſens, la raiſon vient avec la maturité des empires donner aux nations une certaine gravité : c'eſt l'âge de la philoſophie. Elle marche à pas lents & ſans bruit, annonçant la vieilleſſe des empires qu'elle s'efforce en vain de ſoutenir. C'eſt elle qui forma le dernier ſiècle des belles républiques de la Grèce & de Rome. Athènes n'eut des philoſophes qu'à la veille de ſa ruine qu'ils ſemblèrent prédire. Cicéron & Lucrèce n'écrivirent ſur la nature des dieux & du monde, qu'au bruit des guerres civiles qui creuſèrent le tombeau de la liberté.

Cependant Thalès, Anaximandre, Anaximène, Anaxagore avoient jetté les germes de la phyſique dans leur théorie ſur les élémens de la matière : mais la manie des ſyſtêmes les détruiſit les uns par les autres. Socrate vint, qui ramena la philoſophie à la vraie ſageſſe, à la vertu : il n'aima, ne pratiqua, n'enſeigna qu'elle; perſuadé que

l'homme n'a pas besoin de la science, mais des mœurs pour être heureux. Platon, son disciple, quoique physicien, quoique instruit des mystères de la nature par ses voyages en Egypte, donna tout à l'ame & presque rien à la nature : noya la philosophie dans la théologie, & la connoissance de l'univers dans les idées de la divinité. Aristote, disciple de Platon, parla moins de Dieu que de l'homme & des animaux. Son histoire naturelle est venue à la postérité : mais elle fut médiocrement estimée de ses contemporains. Epicure, qui vivoit à-peu-près dans le même tems, ressuscita les atômes de Démocrite, qui, sans doute, balancèrent les quatre élémens d'Aristote ; & dans cet équilibre de systêmes, la physique ne put avancer d'un pas. Les moralistes entraînèrent le peuple qui les entend mieux qu'il ne comprend les physiciens. Ils formèrent des écoles : car aussitôt que des opinions font du bruit, elles font des partis.

Dans ces circonstances, la Grèce agitée au-dedans d'elle-même, après s'être déchirée par une guerre intestine, fut subjuguée par la Macédoine, & dissoute par les

Romains. Alors, les calamités publiques tournèrent les esprits & les cœurs vers la morale. Zenon & Démocrite, qui n'avoient été que des philosophes naturalistes, devinrent long-tems après leur mort, les chefs de deux sectes de moralistes, plus théologiens que physiciens, plus casuistes que philosophes; ou plutôt la philosophie fut livrée & restreinte aux sophistes. Les Romains qui avoient tout pris aux Grecs, ne découvrirent rien dans le véritable champ de la philosophie. Chez les anciens, elle fit peu de progrès; parce qu'elle fut presque entiérement bornée à la morale. Chez les modernes, ses premiers pas ont été plus heureux, parce qu'ils ont été guidés par le flambeau de la physique.

Il ne faut pas compter un intervalle de près de mille ans, où la philosophie, les sciences, les lettres & les arts ont dormi dans le tombeau de l'empire Romain, parmi les cendres de l'antique Italie & la poussière des cloîtres. L'Asie en conservoit les monumens sans en jouir; & l'Europe, quelques débris sans les connoître. Le monde étoit chrétien ou mahométan, enséveli par-tout

dans le ſang des nations. L'ignorance ſeule triomphoit ſous l'étendard de la croix ou du croiſſant. Devant ces ſignes redoutés, tout genou fléchiſſoit, & tout eſprit trembloit.

La philoſophie balbutioit dans une enfance continuelle les noms de Dieu & de l'ame. Elle s'occupoit des ſeules choſes qu'elle devoit toujours ignorer. Elle perdoit le tems, la raiſon & tous ſes travaux dans des queſtions du-moins oiſeuſes, la plupart vuides de ſens, indéfiniſſables, interminables par la nature de leur objet, ſource éternelle de diſputes, de ſciſſions, de ſectes, de haînes, de perſécutions, de guerres nationales ou religieuſes.

Cependant, les Arabes conquérans menoient, comme en triomphe, les dépouilles du génie & de la philoſophie. Ariſtote s'étoit entre leurs mains, ſauvé des ruines de l'ancienne Grèce. Ces deſtructeurs des empires avoient quelques ſciences, dont ils étoient les créateurs. Le calcul étoit de leur invention. L'aſtronomie & la géométrie alloient avec eux ſur les côtes de l'Afrique, qu'ils dévaſtoient & repeuploient. La médecine les

suivit par-tout. Cette ſcience, qui n'a rien de meilleur peut-être que ſon affinité avec la chymie & la phyſique, les rendit auſſi fameux que l'aſtrologie, autre appui de la charlatanerie. Avicenne & Averroès, médecins, mathématiciens & philoſophes, conſervèrent la tradition des véritables ſciences, par des traductions & des commentaires. Mais imaginez ce qu'Ariſtote, traduit du Grec en Arabe, & depuis eux, d'Arabe en Latin, dut devenir entre les mains des moines qui voulurent concilier la philoſophie du paganiſme avec les codes Hébraïques de Moïſe & de Jeſus? Cette confuſion des ſyſtêmes, des idées & des langues, arrêta long-tems l'édifice des ſciences. Le théologien renverſoit les matériaux qu'apportoit le philoſophe. Celui-ci ſappoit par les fondemens l'édifice de ſon rival. Cependant, avec quelques pierres de l'un, beaucoup de ſable de l'autre, de méchans architectes bâtirent un monument gothique & bizarre: c'eſt la philoſophie de l'école. Toujours refaite, étayée & recrépie de ſiècle en ſiècle, par des métaphyſiciens Irlandois ou Eſpagnols, elle ſe ſoutint à-peu-près juſqu'à la découverte

découverte du Nouveau-Monde, qui devoit changer la face de l'ancien.

La lumière naquit au ſein des ténèbres. Un moine Anglois cultiva la chymie ; & préparant l'invention de la poudre, qui devoit ſoumettre l'Amérique à l'Europe, il ouvrit la porte aux vraies ſciences par la phyſique expérimentale. Ainſi la philoſophie ſortit du cloître, & l'ignorance y reſta. Quand Bocace eut mis au jour les débauches du clergé ſéculier & régulier, Galilée oſa deviner la figure de la terre. La ſuperſtition en fut effrayée ; elle jetta ſes cris ; elle lança ſes foudres : mais la philoſophie arracha le maſque du monſtre, & le voile dont étoit couverte la vérité. On ſentoit bien la foibleſſe & le menſonge des opinions populaires, ſur quoi portoit la baſe de l'édifice ſocial : mais pour détrôner l'erreur, il falloit connoître les loix de la nature, & la cauſe de ſes phénomènes. C'eſt ce que chercha la philoſophie.

Dès que Copernic fut mort, après avoir conjecturé, par la raiſon, que le ſoleil étoit au centre du monde, Galilée naquit & confirma, par l'invention du téleſcope, le vrai ſyſtême d'aſtronomie, ignoré ou mis en oubli,

depuis Pythagore qui l'avoit imaginé. Tandis que Gaſſendi remuoit les élémens de la philoſophie ancienne ou les atomes d'Epicure, Deſcartes agitoit & combinoit les élémens d'une nouvelle philoſophie, ou ſes tourbillons ingénieux & ſubtils. Preſque en même tems, Toricelli inventoit, à Florence, le thermomètre pour peſer l'air ; Paſcal meſuroit la hauteur de l'atmoſphère ſur les montagnes d'Auvergne, & Bayle, en Angleterre, vérifioit & conſtatoit les expériences de l'un & de l'autre.

Deſcartes avoit appris à douter, pour détromper avant d'inſtruire. Son doute méthodique fut le plus grand inſtrument de la ſcience, & le ſervice le plus ſignalé qu'on pût rendre à l'eſprit humain, dans les ténèbres & les chaînes dont il étoit enveloppé. Bayle, en appliquant cette méthode aux opinions les plus conſacrées par l'autorité de la force & du tems, a fait ſentir depuis l'importance du doute.

Le chancelier Bacon, philoſophe & malheureux à la cour, comme le moine Bacon l'avoit été dans le cloître ; comme lui précurſeur plutôt que légiſlateur de la nouvelle

philoſophie, avoit proteſté contre les préjugés des ſens, des écoles; contre ces phantômes qu'il appelloit les idoles de l'entendement. Il avoit prédit les vérités qu'il ne pouvoit révéler. D'après ſes oracles, tandis que la philoſophie expérimentale découvroit des faits, la philoſophie rationelle cherchoit les cauſes.

L'une & l'autre conduiſoient à l'étude des mathématiques, qui devoient diriger les efforts de l'eſprit, & aſſurer ſes ſuccès. Ce fut, en effet, la ſcience de l'algèbre appliquée à la géométrie, & l'application de la géométrie à la phyſique, qui fit ſoupçonner à Newton le vrai ſyſtême du monde. En levant les yeux au ciel, il vit dans la chûte des corps ſur la terre, il vit entre les mouvemens des aſtres, des rapports, qui ſuppoſoient un principe univerſel différent de l'impulſion, ſeule cauſe viſible de tous les mouvemens. En étudiant l'optique après l'aſtronomie, il conjectura l'origine de la lumière; & les expériences où l'entraîna cette conjecture, la changèrent en ſyſtême.

Quand Deſcartes mourut, Newton & Leibnitz étoient à peine nés, pour achever,

corriger & perfectionner ſon ouvrage, c'eſt-à-dire, l'établiſſement de la bonne philoſophie. Ces deux hommes ſeuls en hâtèrent prodigieuſement les progrès. L'un pouſſa la ſcience de Dieu & de l'ame auſſi loin que la raiſon peut la conduire ; & l'inutilité de ſes efforts déſabuſa pour jamais l'eſprit humain de cette fauſſe métaphyſique. L'autre étendit les principes de la phyſique & des mathématiques beaucoup plus avant que le génie de pluſieurs ſiècles n'avoit pu les amener, & montra le chemin de la vérité. En même tems, Locke, précédé d'un homme à qui la nature avoit accordé une force de tête peu commune & qui étoit reſté dans l'obſcurité par la hardieſſe même de ſes principes qui auroit dû l'en tirer, je veux parler de Hobbes, Locke pourſuivoit les préjugés ſcientifiques dans tous les retranchemens de l'école ; il faiſoit évanouir tous les ſpectres de l'imagination, que Mallebranche laiſſoit renaître en les abaiſſant, parce qu'il n'alloit pas à la racine du mal.

Ne croyez pas que les philoſophes ſeuls aient tout découvert & tout imaginé. C'eſt le cours des événemens qui a donné une

certaine pente aux actions & aux pensées de l'homme. Une complication de causes physiques ou morales, un enchaînement des progrès de la politique avec les progrès des études & des sciences, un mélange de circonstances impossibles à hâter comme à prévoir, a dû concourir à la révolution qui s'est faite dans les esprits. Chez les nations comme dans l'individu, le corps & l'ame agissent & réagissent tour-à-tour l'un sur l'autre. Le peuple entraîne les philosophes, & les philosophes mènent le peuple. Galilée avoit dit que la terre tournant autour du soleil, il devoit y avoir des antipodes; & Drake l'avoit prouvé par un voyage autour du monde. L'église se disoit universelle; le pape se disoit le maître de la terre; & plus des deux tiers de ses habitans ignoroient qu'il y eût une religion catholique, & sur-tout qu'il y eût un pape. Des Européens qui voyageoient par-tout & commerçoient par-tout, apprirent à l'Europe qu'une partie de la terre vivoit dans les visions de Mahomet, & une plus grande partie encore dans les ténèbres de l'idolâtrie, ou dans *l'inscience & l'incuriosité* de

l'athéiſme. Ainſi la philoſophie étendoit l'empire des connoiſſances humaines, par la découverte des erreurs de la ſuperſtition & des vérités de la nature.

L'Italie, dont le génie impatient s'élançoit à travers les obſtacles qui l'environnoient, fonda la première une académie de phyſique. La France & l'Angleterre, qui devoient s'agrandir par leur rivalité même, élevèrent à la fois deux monumens éternels à l'accroiſſement de la philoſophie ; deux académies où tous les ſavans de l'Europe vont puiſer & verſer leurs lumières. C'eſt de-là que ſont émanés dans le monde une foule de myſtères de la nature, d'expériences & de phénomènes, de découvertes dans les arts & dans les ſciences ; les ſecrets de l'électricité, les cauſes de l'aurore boréale. C'eſt de-là que ſont ſortis les inſtrumens & les moyens pour purifier l'air dans les vaiſſeaux ; pour rendre potable l'eau de la mer ; pour déterminer la figure de la terre & fixer les longitudes ; pour perfectionner l'agriculture, & donner plus de grain avec moins de ſemence & de peine.

Ariſtote avoit règné dix ſiècles dans toutes

les écoles de l'Europe ; & les chrétiens, après avoir perdu les traces de la raifon, n'avoient pu la trouver que fur fes pas. Long-tems même ils s'étoient égarés à la fuite de ce philofophe, parce qu'ils y marchoient à tâtons, dans les ténèbres de la théologie. Mais enfin Defcartes avoit donné le fil, & Newton des aîles, pour fortir de ce labyrinthe. Le doute avoit diffipé les préjugés, & l'analyfe avoit trouvé la vérité. Après les deux Bacons, Galilée, Defcartes, Hobbes, Locke, Bayle, Leibnitz & Newton ; après les mémoires des académies de Florence & de Léipfick, de Paris & de Londres, il reftoit un grand ouvrage à faire, pour la perpétuité des fciences & de la philofophie. Il a paru.

Ce livre, qui contient toutes les erreurs & les vérités qui font forties de l'efprit humain depuis la théologie jufqu'à l'infectologie ; tous les ouvrages de la main de l'homme, depuis le vaiffeau jufqu'à l'épingle : ce dépôt des lumières des nations, qui auroit été moins imparfait s'il n'eût été exécuté au milieu de toutes les fortes de perfécutions & d'obftacles ; ce dépôt caractérifera, dans

les ſiècles à venir, le ſiècle de la philoſophie.

Après tant de bienfaits, elle devroit tenir lieu de la divinité ſur la terre. C'eſt elle qui lie, éclaire, aide & ſoulage les humains. Elle leur donne tout, ſans en exiger aucun culte. Elle leur demande, non pas le ſacrifice de leurs paſſions, mais un emploi juſte, utile & modéré de toutes leurs facultés. Fille de la nature, diſpenſatrice de ſes dons, interprète de ſes droits, elle conſacre ſes lumières & ſes travaux à l'uſage de l'homme. Elle le rend meilleur, pour qu'il ſoit plus heureux. Elle ne hait que la tyrannie & l'impoſture, parce qu'elles foulent le monde. Elle ne veut point régner, mais elle exige que ceux qui règnent n'aiment à jouir que de la félicité publique. Elle fuit le bruit & le nom des ſectes, mais elle les tolère toutes. Les aveugles & les méchans la calomnient; les uns ont peur de voir, les autres d'être vus: ingrats, qui ſe ſoulèvent contre une mère tendre, quand elle veut les guérir des erreurs & des vices qui font les calamités du genre-humain.

Cependant, la lumière gagne inſenſible-

ment un plus vaſte horiſon. Une eſpèce d'empire s'eſt formé, celui de la littérature, qui commence & prépare la république Européenne. Si jamais, en effet, la philoſophie peut s'inſinuer dans l'ame des ſouverains ou de leurs miniſtres, les ſyſtêmes de politique s'agrandiront, & ſeront ſimplifiés. On aura plus d'égard à l'humanité dans tous les projets; le bien public entrera dans les négociations, non comme un mot, mais comme une choſe utile, même aux rois.

Déjà l'imprimerie a fait des progrès qu'on ne ſauroit arrêter dans un état, ſans reculer la nation pour vouloir avancer l'autorité du gouvernement. Les livres éclairent la multitude, humaniſent les hommes puiſſans, charment le loiſir des riches, inſtruiſent toutes les claſſes de la ſociété. Les ſciences perfectionnent les différentes branches de l'économie politique. Les erreurs même des eſprits ſyſtématiques ſe diſſipent au grand jour de l'impreſſion, parce que le raiſonnement & la diſcuſſion les mettent au creuſet de la vérité.

Le commerce des lumières eſt devenu néceſſaire à l'induſtrie, & la littérature ſeule

entretient cette communication. La lecture d'un voyage autour du monde, a occasionné, peut-être, les autres tentatives de ce genre: car l'intérêt seul ne fait pas trouver les moyens d'entreprendre. Aujourd'hui, rien ne se peut cultiver sans quelque étude, ou sans des connoissances transmises & répandues par la lecture. Les princes eux-mêmes n'ont recouvré leurs droits sur les usurpations du clergé, qu'à la faveur des lumières qui ont détrompé le peuple des abus de toute puissance spirituelle.

Mais la plus grande folie de l'esprit humain, seroit d'avoir employé toutes ses forces à augmenter le pouvoir des monarques & à rompre plusieurs chaînes, pour forger de leurs débris celle du despotisme. Le même courage que la religion inspire pour soustraire la conscience à la tyrannie exercée sur les opinions, l'homme de bien, le citoyen, l'ami du peuple, doit l'avoir, pour garantir les nations de la tyrannie des puissances conjurées contre la liberté du genre-humain. Malheur à l'état où il ne se trouveroit pas un seul défenseur du droit public! Bientôt ce royaume se précipiteroit,

avec ſa fortune, ſon commerce, ſes princes & ſes citoyens, dans une anarchie inévitable. Les loix, les loix pour ſauver une nation de ſa perte, & la liberté des écrits pour ſauver les loix! Mais quel eſt le fondement & le rempart des loix! Les mœurs.

Depuis trop long-tems on cherche à dégrader l'homme. Ses détracteurs en ont fait un monſtre. Dans leur humeur, ils l'ont accablé d'outrages. La coupable ſatisfaction de le rabaiſſer a ſeule conduit leurs noirs crayons. Qui es-tu donc, toi, qui oſes inſulter ainſi ton ſemblable? Quel ſein te donna le jour? Eſt-ce au fond de ton cœur que tu puiſas tant de blaſphêmes? Si ton orgueil eût été moins aveugle ou ton caractère moins féroce, barbare! tu n'aurois vu qu'un être toujours foible, ſouvent ſéduit par l'erreur, quelquefois égaré par l'imagination, mais ſorti des mains de la nature avec des penchans honnêtes. XIV. Morale.

L'homme naît avec un germe de vertu, quoiqu'il ne naiſſe pas vertueux. Il ne parvient à cet état ſublime qu'après s'être étudié lui-même, qu'après avoir connu ſes devoirs, qu'après avoir contracté l'habitude de les

remplir. La ſcience qui conduit à ce haut degré de perfection s'appelle morale. C'eſt la règle des actions, & ſi l'on peut s'exprimer ainſi, l'art de la vertu. On doit des encouragemens, on doit des éloges à tous les travaux entrepris pour écarter les maux qui nous aſſiègent, pour augmenter la maſſe de nos jouiſſances, pour embellir le ſonge de notre vie, pour élever, pour perfectionner, pour illuſtrer notre eſpèce. Bénis, & bénis ſoient à jamais ceux dont les veilles ou le génie ont procuré au genre-humain quelqu'un de ces avantages. Mais la première couronne ſera pour le ſage dont les écrits touchans & lumineux auront eu un but plus noble, celui de nous rendre meilleurs.

L'eſpoir d'une ſi grande gloire a enfanté des productions ſans nombre. Que de livres inutiles ! Que de livres même pernicieux ! Ils ſont la plupart l'ouvrage des prêtres & de leurs diſciples, qui, ne voulant pas voir que la religion ne devoit conſidérer les hommes que dans leurs rapports avec la divinité, il falloit chercher une autre baſe aux rapports que les hommes avoient entre eux. S'il y a une morale univerſelle, elle

ne peut être l'effet d'une cause particulière. Elle a été la même dans les tems passés, elle sera la même dans les siècles à venir; elle ne peut avoir donc pour base les opinions religieuses, qui, depuis l'origine du monde & d'un pole à l'autre, ont toujours varié. Les Grecs ont eu des dieux méchans; les Romains ont eu des dieux méchans; l'adorateur stupide du fétiche adore plutôt un diable qu'un dieu. Chaque peuple se fit des dieux, & les fit comme il lui plut; les uns bons, & les autres cruels; les uns débauchés, & les autres de mœurs austères. On diroit que chaque peuple a voulu déifier ses passions & ses opinions. Malgré cette diversité de systêmes religieux & de cultes, toutes les nations ont senti qu'il falloit être juste. Toutes les nations ont honoré comme des vertus, la bonté, la commisération, l'amitié, la fidélité, la sincérité, la reconnoissance, l'amour de la patrie, la tendresse paternelle, le respect filial, tous les sentimens, enfin, qu'on peut regarder comme autant de liens propres à unir plus étroitement les hommes. L'origine de cette unanimité de jugement si constante & si gé-

nérale, ne devoit donc pas être cherchée au milieu d'opinions contradictoires & passagères. Si les ministres de la religion ont paru penser autrement, c'est que par leur systême, ils devenoient les maîtres de régler toutes les actions des hommes; ils disposoient de toutes les fortunes, de toutes les volontés; ils s'assuroient au nom du ciel, le gouvernement arbitraire de la terre. Leur empire étoit si absolu, qu'ils étoient parvenus à établir une morale barbare, qui mettoit les seuls plaisirs qui fassent supporter la vie au rang des plus grands forfaits; une morale abjecte qui imposoit l'obligation de se plaire dans l'humiliation & dans l'opprobre; une morale extravagante qui menaçoit des mêmes supplices, & les foiblesses de l'amour & les actions les plus atroces; une morale superstitieuse qui enjoignoit d'égorger sans pitié tout ce qui s'écartoit des opinions dominantes; une morale puérile qui fondoit les devoirs les plus essentiels sur des contes également dégoutans & ridicules; une morale intéressée qui n'admettoit de vertus que celles qui étoient utiles au sacerdoce, ni de crimes,

que ce qui leur étoit contraire. Si les prêtres eussent seulement encouragé les hommes à l'observation de la morale naturelle par l'espérance ou par la crainte des récompenses & des peines futures, ils auroient bien mérité des sociétés : mais, en voulant soutenir par la violence des dogmes utiles qui ne s'étoient introduits que par la voie douce de la persuasion, ils ont dérangé le bandeau qui voiloit les profondeurs de leur ambition. Le masque est tombé.

Il y a plus de deux mille ans que Socrate, étendant un voile au-dessus de nos têtes, avoit prononcé que rien de ce qui se passoit au-delà du voile ne nous importoit, & que les actions des hommes n'étoient pas bonnes, parce qu'elles plaisoient aux dieux, mais qu'elles plaisoient aux dieux, parce qu'elles étoient bonnes : principe qui isoloit la morale de la religion.

En effet, au tribunal de la philosophie & de la raison, la morale est une science, dont l'objet est la conservation & le bonheur commun de l'espèce humaine. C'est à ce double but que ses règles doivent se rapporter. Leur principe physique, constant &

éternel, eſt dans l'homme même, dans la ſimilitude d'organiſation d'un homme à un autre : ſimilitude d'organiſation qui entraîne celle des mêmes beſoins, des mêmes plaiſirs, des mêmes peines, de la même force, de la même foibleſſe ; ſource de la néceſſité de la ſociété, ou d'une lutte commune contre les dangers communs & naiſſans du ſein de la nature même, qui menace l'homme de cent côtés différens. Voilà l'origine des liens particuliers & des vertus domeſtiques ; voilà l'origine des liens généraux & des vertus publiques ; voilà la ſource de la notion d'une utilité perſonnelle & générale ; voilà la ſource de tous les pactes individuels & de toutes les loix.

Il n'y a proprement qu'une vertu, c'eſt la juſtice ; & qu'un devoir, c'eſt de ſe rendre heureux. L'homme vertueux eſt celui qui a les notions les plus exactes de la juſtice & du bonheur, & qui y conforme le plus rigoureuſement ſa conduite. Il y a deux tribunaux, celui de la nature & celui des loix. L'un connoît des délits de l'homme contre ſes ſemblables ; l'autre des délits de l'homme contre lui-même. La loi châtie les crimes ;

la

la nature châtie les vices. La loi montre le gibet à l'aſſaſſin; la nature montre, ou l'hydropiſie ou la phthiſie à l'intempérant.

Beaucoup d'écrivains ont cherché les premiers principes de la morale dans les ſentimens d'amitié, de tendreſſe, de compaſſion, d'honneur, de bienfaiſance, parce qu'ils les trouvoient gravés dans le cœur humain. Mais n'y trouvoient-ils pas auſſi la haîne, la jalouſie, la vengeance, l'orgueil, l'amour de la domination? Pourquoi donc ont-ils plutôt fondé la morale ſur les premiers ſentimens que ſur les derniers? C'eſt qu'ils ont compris que les uns tournoient au profit commun de la ſociété, & que les autres lui ſeroient funeſtes. Ces philoſophes ont ſenti la néceſſité de la morale, ils ont entrevu ce qu'elle devoit être: mais ils n'en ont pas ſaiſi le premier principe, le principe fondamental. En effet, les mêmes ſentimens qu'ils adoptent pour fondement de la morale, parce qu'ils leur paroiſſent utiles au bien général, abandonnés à eux-mêmes, pourroient être très-nuiſibles. Comment ſe déterminer à punir le coupable, ſi l'on n'écoutoit que la compaſſion? Comment ſe défendre des partialités, ſi l'on ne

prenoit conseil que de l'amitié? Comment ne pas favoriser la paresse, si l'on ne consultoit que la bienfaisance? Toutes ces vertus ont un terme, au-delà duquel elles dégénèrent en vices; & ce terme est marqué par les règles invariables de la justice par essence, ou, ce qui revient au même, par l'intérêt commun des hommes réunis en société, & par l'objet constant de cette réunion.

Est-ce pour lui-même qu'on érige en vertu le courage? Non c'est à cause de l'utilité dont il est pour la société. La preuve en est qu'on le punit comme vice dans l'homme qui s'en sert pour troubler l'ordre public. Pourquoi la crapule est-elle un vice? parce que chaque citoyen est tenu de concourir à l'utilité commune, & qu'il a besoin, pour remplir cette obligation du libre exercice de ses facultés. Pourquoi certaines actions sont-elles plus blâmables dans un magistrat ou un général que dans un particulier? c'est qu'il en résulte de plus grands inconvéniens pour la société.

Les obligations de l'homme isolé me sont inconnues. Je n'en vois ni l'origine ni le terme. Puisqu'il vit seul, il a droit de ne vivre que pour lui seul. Nul être n'est en droit

d'exiger de lui des ſecours qu'il n'implore pas. C'eſt tout le contraire pour celui qui vit dans l'état ſocial. Il n'eſt rien par lui-même. C'eſt ce qui l'entoure qui le ſoutient. Ses poſſeſſions, ſes jouiſſances, ſes forces, & juſqu'à ſon exiſtence, il doit tout au corps politique auquel il appartient.

Les maux de la ſociété deviennent les maux du citoyen. Il court riſque d'être écrâſé, quelque partie de l'édifice qui s'écroule. L'injuſtice qu'il commet, le menace d'une injuſtice ſemblable. S'il ſe livre au crime, d'autres pourront devenir criminels à ſon préjudice. Il doit donc tendre conſtamment au bien général, puiſque c'eſt de cette proſpérité que dépend la ſienne.

Qu'un ſeul s'occupe de ſes intérêts, ſans s'embarraſſer de l'intérêt public; qu'il s'exempte du devoir commun ſous prétexte que les actions d'un particulier ne peuvent pas avoir une influence marquée ſur l'ordre général, d'autres auront des volontés auſſi perſonnelles. Alors tous les membres de la république ſeront à leur tour bourreaux & victimes. Chacun nuira & recevra des dommages; chacun dépouillera & ſera dé-

pouillé; chacun frappera & ſera frappé. Ce ſera un état de guerre de tous contre tous. L'état ſera perdu, & les citoyens ſeront perdus avec l'état.

Les premiers hommes qui ſe réunirent ne ſaiſirent pas d'abord ſans doute l'enſemble de ces vérités. Pénétrés du ſentiment de leur force, c'eſt d'elle vraiſemblablement qu'ils voulurent tout obtenir. Des calamités répétées les avertirent avec le tems de la néceſſité des conventions. Les obligations réciproques s'accrurent à meſure que le beſoin s'en fit ſentir. Ainſi ce fut avec la ſociété que commença le devoir.

Le devoir peut donc être défini, l'obligation rigoureuſe de faire ce qui convient à la ſociété. Il renferme la pratique de toutes les vertus, puiſqu'il n'en eſt aucune qui ne ſoit utile au corps politique; il exclut tous les vices, puiſqu'il n'en eſt aucun qui ne lui ſoit nuiſible.

Ce ſeroit raiſonner pitoyablement que de ſe croire en droit de mépriſer avec quelques cœurs pervers, toutes les vertus, ſous prétexte qu'elles ne ſont que des inſtitutions de convenance. Malheureux, tu vivrois dans

cette ſociété qui ne peut ſubſiſter ſans elles; tu jouirois des avantages qui en ſont le fruit, & tu te croirois diſpenſé de les pratiquer, même de les eſtimer. Eh! quel pourroit être leur objet, ſi elles étoient ſans relation avec les hommes? Eût-on accordé ce beau nom à des actes purement ſtériles? C'eſt leur néceſſité qui en fait l'eſſence & le mérite.

Le maintien de l'ordre, encore une fois, conſtitue donc toute la morale. Ses principes ſont conſtans & uniformes: mais leur application varie quelquefois à raiſon du climat & de la ſituation locale ou politique des peuples. En général la polygamie eſt plus naturelle aux pays chauds qu'aux pays froids. Cependant les circonſtances du tems dérogeant à la loi du climat, peuvent ordonner la monogamie dans une iſle d'Afrique, & permettre la polygamie au Kamtſchatka, ſi l'une eſt un moyen d'arrêter l'excès de la population à Madagaſcar, & l'autre d'en hâter les progrès ſur les côtes de la mer glaciale. Mais rien ne peut autoriſer l'adultère & la fornication dans ces deux zones, quand les conventions ont établi les loix du mariage ou de la propriété dans l'uſage des femmes.

Il en eſt de même pour les terres & pour les biens. Ce qui eſt larcin dans un état où la propriété ſe trouve juſtemenr répartie, devient uſufruit dans un état où les biens ſont en commun. Ainſi le vol & l'adultère n'étoient pas permis à Sparte ; mais le droit public y permettoit ce qu'on regarde ailleurs comme vol & comme adultère. Ce n'étoit pas la femme & le bien d'autrui qu'on prenoit alors : mais la femme & le bien de tous, quand les loix accordoient pour récompenſe à l'adreſſe ce qu'elle pouvoit ſe procurer.

Par-tout on connoît le juſte & l'injuſte : mais on n'a pas attaché univerſellement ces idées aux mêmes actions. Dans les pays chauds où le climat ne demande point de vêtemens, les nudités n'offenſent point la pudeur : mais l'abus, quel qu'il ſoit, du commerce des ſexes, les attentats précoces ſur la virginité ſont des crimes qui doivent révolter. Dans l'Inde où tout fait une vertu de l'acte même de la génération, c'eſt une cruauté d'égorger la vache qui nourrit l'homme de ſon lait, de détruire les animaux dont la vie n'eſt point nuiſible ni la mort utile à l'eſpèce humaine. L'Iroquois ou le Huron qui

tuent leur père d'un coup de maſſue, plutôt que de l'expoſer à mourir de faim, ou ſur le bûcher de l'ennemi, croient faire un acte de pitié filiale, en obéiſſant aux dernières volontés de ce père qui leur demande la mort comme une grace. Les moyens les plus oppoſés en apparence tendent tous également au même but, au maintien, à la proſpérité du corps politique.

Voilà cette morale univerſelle qui tenant à la nature de l'homme, tient à la nature des ſociétés: cette morale qui peut bien varier dans ſes applications, mais jamais dans ſon eſſence: cette morale enfin à laquelle toutes les loix doivent ſe rapporter, ſe ſubordonner. D'après cette règle commune de toutes nos actions publiques & privées, voyons s'il y a jamais eu, s'il peut y avoir de bonnes mœurs en Europe.

Nous vivons ſous trois codes, le code naturel, le code civil, le code religieux. Il eſt évident que tant que ces trois ſortes de légiſlations ſeront contradictoires entre elles, il eſt impoſſible qu'on ſoit vertueux. Il faudra tantôt fouler aux pieds la nature, pour obéir aux inſtitutions ſociales, & les inſtitutions

ſociales, pour ſe conformer aux préceptes de la religion. Qu'en arrivera-t-il ? C'eſt qu'alternativement infracteurs de ces différentes autorités, nous n'en reſpecterons aucune ; & que nous ne ſerons ni hommes, ni citoyens, ni pieux.

Les bonnes mœurs exigeroient donc une réforme préliminaire qui réduisît les codes à l'identité. La religion ne devroit nous défendre ou nous preſcrire que ce qui nous ſeroit preſcrit ou défendu par la loi civile, & les loix civiles & religieuſes ſe modeler ſur la loi naturelle qui a été, qui eſt, & qui ſera toujours la plus forte. D'où l'on voit que le vrai légiſlateur eſt encore à naître ; que ce ne fut ni Moïſe, ni Solon, ni Numa, ni Mahomet, ni même Confucius ; que ce n'eſt pas ſeulement dans Athènes, mais par toute la terre qu'on a preſcrit aux hommes, non la meilleure légiſlation qu'on pouvoit leur donner, mais la meilleure qu'ils pouvoient recevoir ; & qu'à ne conſidérer que la morale, ils ſeroient peut-être moins éloignés du bien, s'ils étoient reſtés ſous l'état ſimple & innocent de certains ſauvages : car rien n'eſt ſi difficile que de déraciner des

préjugés invétérés & sanctifiés. Pour celui qui projette un grand édifice, il vaut mieux une aire unie, qu'une aire couverte de mauvais matériaux entassés sans méthode & sans plan, & malheureusement liés par les cimens les plus durables, ceux du tems, de l'usage & de l'autorité souveraine & des prêtres. Alors le sage ne travaille qu'avec timidité, court plus de risque, & perd plus de tems à démolir qu'à construire.

Depuis l'invasion des barbares dans cette partie du monde, presque tous les gouvernemens n'ont eu pour base que l'intérêt d'un seul homme ou d'un seul corps, au préjudice de la société générale. Fondés sur la conquête, ouvrage de la force, ils n'ont varié que dans la manière d'asservir les peuples. D'abord la guerre en fit des victimes, vouées au glaive de leurs ennemis ou de leurs maîtres. Que de siècles s'écoulèrent dans le sang & le carnage des nations, c'est-à-dire dans la distribution des empires, avant que les conditions de la paix eussent divinisé cet état de guerre intestine, qu'on appella société ou gouvernement !

Quand le gouvernement féodal eut à jamais

exclu ceux qui labouroient la terre du droit de la poſſéder ; quand, par une colluſion ſacrilège entre l'autel & le trône, on eut aſſocié Dieu à l'épée, que faiſoit la morale de l'évangile, qu'enhardir la tyrannie par l'obéiſſance paſſive ; que cimenter l'eſclavage par le mépris des ſciences ; qu'ajouter enfin à la crainte des grands, la crainte des démons ? Et qu'étoient les mœurs avec de telles loix ? Ce qu'elles ſont de nos jours en Pologne, où le peuple, ſans terres & ſans armes, ſe laiſſe hacher par les Ruſſes, enrôler par les Pruſſiens ; & n'ayant ni vigueur, ni ſentiment, croit qu'il ſuffit d'être Chrétien, & reſte neutre entre ſes voiſins & ſes Palatins.

A un ſemblable état d'anarchie, où les mœurs ne prirent ni caractère ni ſtabilité, ſuccéda l'épidémie des guerres ſaintes où les nations ſe pervertirent & ſe dégradèrent, en ſe communiquant la contagion des vices avec celle du fanatiſme. On changea de mœurs, pour avoir changé de climat. Toutes les paſſions s'allumèrent & s'exaltèrent entre les tombeaux de Jeſus & de Mahomet. On rapporta de la Paleſtine un germe de luxe & de

faste, un goût ardent pour les épiceries de l'Orient, un esprit romanesque qui poliça la noblesse, sans rendre le peuple plus heureux, ni dès-lors plus vertueux : car s'il n'y a point de bonheur sans vertu, jamais aussi la vertu ne se soutiendra sans un fonds de bonheur.

Environ deux siècles après la dépopulation de l'Europe en Asie, arriva sa transmigration en Amérique. Cette révolution substitua le cahos au néant, & mêla parmi nous les vices & les productions de tous les climats. La morale ne se perfectionna pas davantage, parce qu'on égorgea par avarice, au lieu de massacrer par religion. Les nations qui avoient le plus acquis dans le Nouveau-Monde, semblèrent recueillir en même tems toute la stupidité, la férocité, l'ignorance de l'ancien. Elles devinrent l'égout des vices & des maladies, pauvres & sales dans l'or, débauchées avec des temples & des prêtres, fainéantes & superstitieuses avec toutes les sources du commerce & les facilités de s'éclairer. Mais aussi l'amour des richesses corrompit toutes les autres nations.

Que ce soient la guerre ou le commerce qui introduisent de grandes richesses dans

un état, elles sont l'objet de l'ambition publique. Ce sont d'abord les hommes les plus puissans qui s'en emparent. Alors, comme les richesses se trouvent dans les mains qui tiennent le timon des affaires, elles se confondent dans l'esprit du peuple avec les honneurs; & le citoyen vertueux qui n'aspiroit aux emplois que pour l'amour de la gloire, aspire, sans le savoir, à l'honneur pour le lucre. On ne conquiert pas, on n'acquiert pas des terres & des trésors, sans vouloir en jouir; & l'on ne jouit des richesses que par la volupté ou l'ostentation du luxe. Par ce double usage, elles corrompent & le citoyen qui les possède, & le peuple qu'elles fascinent. Dès qu'on ne travaille que par l'attrait du gain, & non par l'amour du devoir, on préfère les conditions les plus lucratives aux plus honorables. C'est alors qu'on voit l'honneur de profession se détourner, s'obscurcir & se perdre dans les routes de l'opulence.

A l'avantage de la fausse considération où parviennent les richesses, se joignent les commodités naturelles de l'opulence, nouvelle source de corruption. L'homme en place

veut attirer chez lui. Ce n'eſt pas aſſez des honneurs qu'il reçoit en public; il lui faut des admirateurs, ou de ſon eſprit, ou de ſon luxe, ou de ſa table. Si les richeſſes corrompent en conduiſant aux honneurs, combien plus encore en répandant le goût des plaiſirs? La miſère vend la chaſteté; la pareſſe vend la liberté; le prince vend la magiſtrature, & les magiſtrats vendent la juſtice; la cour vend les places, & les hommes en place vendent le peuple au prince, qui le revend à ſes voiſins par des traités de guerre ou de ſubſide, de paix ou d'échange. Mais dans ce trafic ſordide qu'introduit l'amour des richeſſes, l'altération la plus ſenſible eſt celle qui ſe fait dans les mœurs des femmes.

Il n'y a point de vice qui naiſſe d'autant de vices & qui en produiſe un plus grand nombre que l'incontinence d'un ſexe dont la pudeur & la modeſtie ſont le véritable apanage & la plus belle parure. Je n'entends point par incontinence la promiſcuité des femmes; le ſage Caton la conſeille dans ſa république : ni leur pluralité; le préſent des contrées ardentes & voluptueuſes

de l'Orient : ni la liberté, ſoit indéfinie, ſoit limitée, que l'uſage lui accorde en certains pays de ſe prêter au deſir de pluſieurs hommes. C'eſt chez quelques peuples un des devoirs de l'hoſpitalité ; chez d'autres un moyen de perfectionner l'eſpèce humaine ; ailleurs une offrande faite aux dieux, un acte de piété conſacrée par la religion. J'appelle incontinence tout commerce entre les deux ſexes interdit par les loix de l'état.

Pourquoi ce délit, ſi pardonnable en lui-même ; cette action ſi indifférente par ſa nature, ſi peu libre par ſon attrait, a-t-elle une influence ſi pernicieuſe ſur la moralité des femmes ? C'eſt, je crois, la ſuite de l'importance que nous y avons attachée. Quel ſera le frein d'une femme déshonorée à ſes yeux & aux yeux de ſes concitoyens ? Quel appui les autres vertus trouveront-elles au fond de ſon ame, lorſque rien ne peut plus aggraver ſa honte ? Le mépris de l'opinion publique, un des plus grands efforts de la ſageſſe, ſe ſépare rarement dans un être foible & timide du mépris de ſoi-même. On n'a point cet héroïſme avec la conſcience du vice. Celle qui ne ſe reſpecte plus ceſſe

bientôt d'être ſenſible au blâme & à la louange ; & ſans l'effroi de ces deux reſpectables fantômes, j'ignore quelle ſera la règle de ſa conduite. Il n'y a plus que la fureur du plaiſir qui puiſſe la dédommager du ſacrifice qu'elle a fait. Elle le ſent ; elle ſe le dit ; & affranchie de la contrainte de la conſidération publique, elle s'y livre ſans réſerve.

La femme ſe détermine beaucoup plus difficilement que l'homme : mais lorſqu'elle a pris ſon parti, elle eſt bien plus déterminée. Elle ne rougit plus, lorſqu'une fois elle a ceſſé de rougir. Que ne foulera-t-elle pas aux pieds, lorſqu'elle aura triomphé de ſa vertu ? Que penſera-t-elle de cette dignité, de cette décence, de cette délicateſſe de ſentimens, qui, dans ſes jours de candeur, dictoit ſes propos, compoſoit ſon maintien, ordonnoit de ſa parure ? Ce ne ſeront plus que de l'enfantillage, de la puſillanimité, le petit manège d'une fauſſe innocente, qui a des parens à contenter & un époux à ſéduire : mais d'autres tems, d'autres mœurs.

Quelle que ſoit ſa perverſité, ce n'eſt point aux grands attentats qu'elle ſe por-

tera. Sa foibleſſe ne lui laiſſe pas le courage de l'atrocité : mais l'habituelle hypocriſie de ſon rôle, ſi elle n'a pas tout-à-fait levé le maſque, jettera une teinte de fauſſeté ſur ſon caractère. Ce que l'homme oſe par la force, elle le tentera & l'obtiendra par la ruſe. La femme corrompue propage la corruption. Elle la propage par le mauvais exemple; par des conſeils inſidieux; quelquefois par le ridicule. Elle a débuté par la coquetterie qui s'adreſſoit à tous les hommes; elle a continué par la galanterie ſi volage dans ſes goûts, qu'il eſt plus facile de trouver une femme qui n'ait point eu de paſſions, que d'en trouver une qui n'ait été paſſionnée qu'une fois; & elle finit par compter autant d'amans que de connoiſſances, qu'elle rappelle, qu'elle éloigne, qu'elle rappelle encore, ſelon le beſoin qu'elle en a, & la nature des intrigues de toute eſpèce dans leſquelles elle ſe précipite. C'eſt-là ce qu'elle entend par avoir ſu jouir de ſes belles années & profiter de ſes charmes. C'eſt une d'entre elles, qui s'étoit rendue profonde dans cet art, qui diſoit en mourant, qu'elle ne regrettoit que les peines qu'elle s'étoit

données

données pour tromper les hommes, & que les plus honnêtes étoient les meilleures dupes.

Sous l'empire de ces mœurs, l'amour conjugal est dédaigné; & ce dédain affoiblit le sentiment de la tendresse maternelle, s'il ne l'éteint pas. Les devoirs les plus sacrés & les plus doux deviennent importuns; & lorsqu'on les a négligés ou rompus, la nature ne les renoue plus. La femme, qui se laisse approcher d'un autre que de son mari, n'aime plus sa famille, & n'en est plus respectée. Les nœuds du sang se relâchent. Les naissances sont incertaines; & le fils ne reconnoît plus son père, ni le père son fils.

Oui, je le soutiens, les liaisons de la galanterie consomment la dépravation des mœurs & la caractérisent plus fortement que la prostitution publique. La religion est perdue, lorsque le prêtre mène une vie scandaleuse; pareillement la vertu n'a plus d'asyle, lorsque le sanctuaire du mariage est profané. La pudeur est sous la sauve-garde du sexe timide. Qui est-ce qui rougira, où la femme ne rougit plus? Ce n'est pas la prostitution qui multiplie les adultères; c'est la

galanterie qui étend la proſtitution. Les moraliſtes anciens, qui plaignoient les malheureuſes victimes du libertinage, prononçoient ſans ménagement contre les épouſes infidelles ; & ce n'étoit pas ſans raiſon. Si l'on parvient à rejetter toute la honte du vice ſur la claſſe des femmes communes , les autres ne tarderont pas à s'honorer d'un commerce reſtreint , bien qu'il ſoit d'autant plus criminel qu'il eſt plus volontaire & plus illicite. On ne diſtinguera plus la femme honnête & vertueuſe de la femme tendre ; l'on établira une diſtinction frivole entre la femme galante & la courtiſanne ; entre le vice gratuit, & le vice réduit par la miſère à exiger un ſalaire ; & ces ſubtilités décéleront une dépravation ſyſtématique. O tems heureux & groſſiers de nos pères, où il n'y avoit que des femmes honnêtes ou malhonnêtes ; où toutes celles qui n'étoient pas honnêtes étoient malhonnêtes, & où le vice conſtant ne s'excuſoit pas par ſa durée!

Mais enfin quelle eſt la ſource de ces paſſions délicates, formées par l'eſprit, le ſentiment, la ſympathie des caractères? La manière dont elles ſe terminent toujours,

marque bien que ces belles expressions ne sont employées que pour abréger le combat & justifier la défaite. Egalement à l'usage des femmes réservées & des femmes dissolues, elles sont devenues presque ridicules.

Quel est le résultat de cette galanterie nationale ? Un libertinage précoce, qui ruine la santé des jeunes gens avant la maturité de l'âge, & fane la beauté des femmes à la fleur de leurs années ; une race d'hommes sans instruction, sans force & sans courage, incapables de servir la patrie ; des magistrats, sans dignité & sans principes ; la préférence de l'esprit au bon sens, de l'agrément au devoir, de la politesse au sentiment de l'humanité, de l'art de plaire aux talens, à la vertu ; des hommes personnels, substitués à des hommes officieux ; des offres sans réalité ; des connoissances sans nombre & point d'amis ; des maîtresses & point d'épouses ; des amans & plus d'époux ; des séparations ; des divorces ; des enfans sans éducation ; des fortunes dérangées ; des mères jalouses & des femmes vaporeuses ; les maladies des nerfs ; des vieillesses chagrines & des morts prématurées.

Les femmes galantes échappent difficilement au péril du tems critique. Le dépit d'un abandon qui les menace achève de vicier le ſang & les humeurs, dans un moment où le calme qui naît de la conſcience d'une vie honnête ſeroit ſalutaire. Il eſt affreux de chercher inutilement en ſoi les conſolations de la vertu, lorſque les maux de la nature viennent nous aſſaillir.

Ne parlez donc plus de morale chez les nations modernes; & ſi vous voulez trouver la cauſe de cette dégradation, cherchez-la dans ſon vrai principe.

L'or ne devient point l'idole d'un peuple, & la vertu ne tombe point dans l'aviliſſement, ſi la mauvaiſe conſtitution du gouvernement ne provoque cette corruption. Malheureuſement, il la provoquera toujours, s'il eſt organiſé de manière que l'intérêt momentané d'un ſeul ou d'un petit nombre, puiſſe impunément prévaloir ſur l'intérêt commun & invariable de tous; il la provoquera toujours, ſi les dépoſitaires de l'autorité peuvent en faire un uſage arbitraire, ſe placer au-deſſus de toutes les règles de la juſtice, faire ſervir leur puiſſance à la

ſpoliation, & la ſpoliation à prolonger les abus de leur puiſſance. Les bonnes loix ſe maintiennent par les bonnes mœurs : mais les bonnes mœurs s'établiſſent par les bonnes loix. Les hommes ſont ce que le gouvernement les fait. Pour les modifier, il eſt toujours armé d'une force irréſiſtible, celle de l'opinion publique ; & le gouvernement deviendra toujours corrupteur, quand, par ſa nature, il ſera corrompu. Voilà le mot. Les nations de l'Europe auront de bonnes mœurs, lorſqu'elles auront de bons gouvernemens. Finiſſons. Mais auparavant jettons un coup-d'œil rapide ſur le bien & ſur le mal qu'a produit la découverte des deux Indes.

XV. Réflexions ſur le bien & le mal que la découverte du Nouveau-Monde a fait à l'Europe.

Ce grand événement a perfectionné la conſtruction des vaiſſeaux, la navigation, la géographie, l'aſtronomie, la médecine, l'hiſtoire naturelle, quelques autres connoiſſances ; & ces avantages n'ont été accompagnés d'aucun inconvénient connu.

Il a procuré à quelques empires de vaſtes domaines, qui ont donné aux états fondateurs, de l'éclat, de la puiſſance & des richeſſes. Mais que n'en a-t-il pas coûté pour mettre en valeur, pour gouverner ou pour

défendre ces possessions lointaines? Lorsque ces colonies seront arrivées au degré de culture, de lumière & de population qui leur convient, ne se détacheront-elles pas d'une patrie qui avoit fondé sa splendeur sur leur prospérité? Quelle sera l'époque de cette révolution? On l'ignore: mais il faut qu'elle se fasse.

L'Europe doit au Nouveau-Monde quelques commodités, quelques voluptés. Mais avant d'avoir obtenu ces jouissances, étions-nous moins sains, moins robustes, moins intelligens, moins heureux? Ces frivoles avantages, si cruellement obtenus, si inégalement partagés, si opiniâtrément disputés, valent-ils une goutte du sang qu'on a versé & qu'on versera? Sont-ils à comparer à la vie d'un seul homme? Combien n'en a-t-on pas sacrifié, n'en sacrifie-t-on pas, n'en sacrifiera-t-on pas dans la suite, pour fournir à des besoins chimériques, dont ni l'autorité, ni la raison, ne nous délivreront jamais?

Les voyages sur toutes les mers ont affoibli la morgue nationale; inspiré la tolérance civile & religieuse; ramené le lien de la confraternité originelle; inspiré les vrais

principes d'une morale universelle fondée sur l'identité des besoins, des peines, des plaisirs, de tous les rapports communs aux hommes sous toutes les latitudes ; amené la pratique de la bienfaisance avec tout individu qui la réclame, quelles que soient ses mœurs, sa contrée, ses loix & sa religion. Mais en même-tems les esprits ont été tournés vers les spéculations lucratives. Le sentiment de la gloire s'est affoibli. On a préféré la richesse à la célébrité ; & tout ce qui tendoit à l'élévation a penché visiblement vers sa décadence.

Le Nouveau-Monde a multiplié parmi nous les métaux. Un desir vif de les obtenir a occasionné un grand mouvement sur le globe : mais le mouvement n'est pas le bonheur. De qui l'or & l'argent ont-ils amélioré le sort ? Les nations qui les arrachent des entrailles de la terre, ne croupissent-elles pas dans l'ignorance, la superstition, la paresse, l'orgueil : ces vices les plus difficiles à déraciner, lorsqu'ils ont jetté de profondes racines ? N'ont-elles pas perdu leur agriculture & leurs atteliers ? Leur existence n'est-elle pas précaire ? Si le peuple

induſtrieux & propriétaire d'un ſol fertile, s'aviſoit un jour de dire à l'autre peuple : Il y a trop long-tems que je fais un mauvais trafic avec vous, & je ne veux plus donner la choſe pour le ſigne : cette loi ſomptuaire ne ſeroit-elle pas une ſentence de mort contre la région qui n'a que des richeſſes de convention ; à moins que, dans ſon déſeſpoir, celle-ci ne fermât ſes mines pour ouvrir des ſillons ?

Les autres puiſſances de l'Europe pourroient bien n'avoir pas retiré plus d'avantage des tréſors de l'Amérique. Si la répartition en a été égale ou proportionnée entre elles, aucune n'a diminué d'aiſance, aucune n'a augmenté de force. Les rapports qui exiſtoient dans les tems anciens, exiſtent encore. Suppoſons que quelque nation ſoit parvenue à acquérir une plus grande quantité de ces métaux que les nations rivales : ou elle les enfouira, ou elle les jettera dans la circulation. Dans le premier cas, ce n'eſt que la propriété ſtérile d'une maſſe d'or ſuperflue. Le ſecond ne lui donnera qu'une ſupériorité momentanée, parce qu'avec le tems, & bientôt, toutes les choſes vénales

auront un prix proportionné à l'abondance des ſignes qui les repréſentent.

Voilà donc les maux attachés même aux avantages que nous devons à la découverte des deux Indes. Mais de combien de calamités qui ſont ſans compenſation, la conquête de ces régions n'a-t-elle pas été ſuivie?

En les dépeuplant pour une longue ſuite de ſiècles, les dévaſtateurs n'ont-ils rien perdu eux-mêmes? Si tout le ſang qui a coulé dans ces contrées ſe fût rendu dans un réſervoir commun, ſi les cadavres euſſent été entaſſés dans la même plaine; le ſang, les cadavres des Européens n'y auroient-ils pas occupé un grand eſpace? Le vuide que ces émigrans avoient laiſſé a-t-il pu être promptement rempli ſur leur terre natale, infectée d'un poiſon honteux & cruel du Nouveau-Monde, qui attaque juſqu'aux germes de la reproduction?

Depuis les audacieuſes tentatives de Colomb & de Gama, il s'eſt établi dans nos contrées un fanatiſme juſqu'alors inconnu: c'eſt celui des découvertes. On a parcouru & l'on continue à parcourir tous les climats

vers l'un & vers l'autre pole, pour y trouver quelques continens à envahir, quelques isles à ravager, quelques peuples à dépouiller, à subjuguer, à massacrer. Celui qui éteindroit cette fureur ne mériteroit-il pas d'être compté parmi les bienfaiteurs du genre-humain ?

La vie sédentaire est la seule favorable à la population ; celui qui voyage ne laisse point de postérité. La milice de terre avoit créé une multitude de célibataires. La milice de mer l'a presque doublée : avec cette différence que les derniers sont exterminés par les maladies des vaisseaux, par les naufrages, par la fatigue, par les mauvaises nourritures, & par les changemens de climat. Un soldat peut rentrer dans quelques-unes des professions utiles à la société. Un matelot est matelot pour toujours. Hors de service, il n'en revient à son pays que le besoin d'un hôpital de plus.

Les expéditions de long cours ont enfanté une nouvelle espèce de sauvages nomades. Je veux parler de ces hommes qui parcourent tant de contrées qu'ils finissent par n'appartenir à aucune ; qui prennent des femmes

où ils en trouvent, & ne les prennent que pour un besoin animal : de ces amphibies qui vivent à la surface des eaux; qui ne descendent à terre que pour un moment; pour qui toute plage habitable est égale; qui n'ont vraiment ni pères, ni mères, ni enfans, ni frères, ni parens, ni amis, ni concitoyens ; en qui les liens les plus doux & les plus sacrés sont éteints; qui quittent leur pays sans regret; qui n'y rentrent qu'avec l'impatience d'en sortir; & à qui l'habitude d'un élément terrible donne un caractère féroce. Leur probité n'est pas à l'épreuve du passage de la ligne; & ils acquièrent des richesses en échange de leur vertu & de leur santé.

Cette soif insatiable de l'or a donné naissance au plus infâme, au plus atroce de tous les commerces, celui des esclaves. On parle des crimes contre nature, & l'on ne cite pas celui-là comme le plus exécrable. La plupart des nations de l'Europe s'en sont souillées ; & un vil intérêt a étouffé dans leur cœur tous les sentimens qu'on doit à son semblable. Mais, sans ces bras, des contrées dont l'acquisition a coûté si cher, reste-

roient incultes. Eh ! laissez-les en friche, s'il faut que, pour les mettre en valeur, l'homme soit réduit à la condition de la brute, & dans celui qui achète, & dans celui qui vend, & dans celui qui est vendu.

Comptera-t-on pour rien la complication que les établissemens dans les deux Indes ont mis dans la machine du gouvernement ? Avant cette époque, les mains propres à tenir les rênes des empires étoient infiniment rares. Une administration plus embarrassée a exigé un génie plus vaste & des connoissances plus profondes. Les soins de souveraineté partagés entre les citoyens placés au pied du trône & les sujets fixés sous l'équateur ou près du pole, ont été insuffisans pour les uns & pour les autres. Tout est tombé dans la confusion. Les divers états ont langui sous le joug de l'oppression ; & des guerres interminables ou sans cesse renouvellées ont fatigué & ensanglanté le globe.

Arrêtons-nous ici, & plaçons-nous au tems où l'Amérique & l'Inde étoient inconnues. Je m'adresse au plus cruel des Européens, & je lui dis. Il existe des régions qui to

fourniront de riches métaux, des vêtemens agréables, des mets délicieux. Mais lis cette hiſtoire, & vois à quel prix la découverte t'en eſt promiſe. Veux-tu, ne veux-tu pas qu'elle ſe faſſe ? Croit-on qu'il y eût un être aſſez infernal pour répondre : JE LE VEUX. Eh bien ! il n'y aura pas dans l'avenir un ſeul inſtant où ma queſtion n'ait la même force.

Peuples, je vous ai entretenus de vos plus grands intérêts. J'ai mis ſous vos yeux les bienfaits de la nature & les fruits de l'induſtrie. Trop ſouvent malheureux les uns par les autres, vous avez dû ſentir que l'avarice jalouſe & l'ambitieux orgueil repouſſent loin de votre commune patrie le bonheur qui ſe préſente à vous entre la paix & le commerce. Je l'ai appellé ce bonheur que l'on éloigne. La voix de mon cœur s'eſt élevée en faveur de tous les hommes, ſans diſtinction de ſecte ni de contrée. Ils ont été tous égaux à mes yeux, par le rapport des mêmes beſoins & des mêmes miſères, comme ils le ſont aux yeux de l'Être

ſuprême par le rapport de leur foibleſſe à ſa puiſſance.

Je n'ai pas ignoré qu'aſſujettis à des maîtres, votre ſort doit être ſur-tout leur ouvrage, & qu'en vous parlant de vos maux, c'étoit leur reprocher leurs erreurs ou leurs crimes. Cette réflexion n'a pas abattu mon courage. Je n'ai pas cru que le ſaint reſpect que l'on doit à l'humanité pût jamais ne pas s'accorder avec le reſpect dû à ſes protecteurs naturels. Je me ſuis tranſporté en idée dans le conſeil des puiſſances. J'ai parlé ſans déguiſement & ſans crainte, & je n'ai pas à me reprocher d'avoir trahi la grande cauſe que j'oſois plaider. J'ai dit aux ſouverains quels étoient leurs devoirs & vos droits. Je leur ai retracé les funeſtes effets du pouvoir inhumain qui opprime, ou du pouvoir indolent & foible qui laiſſe opprimer. Je les ai environnés des tableaux de vos malheurs, & leur cœur a dû treſſaillir. Je les ai avertis que s'ils en détournoient les yeux, ces fidelles & effrayantes peintures ſeroient gravées ſur le marbre de leur tombe, & accuſeroient leur cendre que la poſtérité fouleroit aux pieds.

Mais le talent n'eſt pas toujours égal au zèle. Il m'eût fallu ſans doute beaucoup plus de cette pénétration qui apperçoit les moyens, & de cette éloquence qui perſuade les vérités. Quelquefois, peut-être, mon ame a élevé mon génie. Mais je me ſuis ſenti le plus ſouvent accablé de mon ſujet & de ma foibleſſe.

Puiſſent des écrivains plus favoriſés de la nature achever par leurs chefs-d'œuvre ce que mes eſſais ont commencé ! Puiſſe, ſous les auſpices de la philoſophie, s'étendre un jour d'un bout du monde à l'autre cette chaîne d'union & de bienfaiſance qui doit rapprocher toutes les nations policées ! Puiſſent-elles ne plus porter aux nations ſauvages l'exemple des vices & de l'oppreſſion ! Je ne me flatte pas qu'à l'époque de cette heureuſe révolution mon nom vive encore. Ce foible ouvrage qui n'aura que le mérite d'en avoir produit de meilleurs, ſera ſans doute oublié. Mais au-moins je pourrai me dire que j'ai contribué, autant qu'il a été en moi, au bonheur de mes ſemblables, & préparé peut-être de loin l'amélioration de

leur ſort. Cette douce penſée me tiendra lieu de gloire. Elle ſera le charme de ma vieilleſſe, & la conſolation de mes derniers inſtans.

Fin du dix-neuvième & dernier Livre.

TABLE



TABLE

ALPHABÉTIQUE

DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

C

D

E

F

G

H

I

L

M

N

O

P

S

T

Fin de la Table des matières du Tome dixième.

